

Pierre Benoit

AXELLE

1928

Table des matières

[I 5](#_Toc195555059)

[II 17](#_Toc195555060)

[III 35](#_Toc195555061)

[IV 53](#_Toc195555062)

[V 68](#_Toc195555063)

[VI 85](#_Toc195555064)

[VII 102](#_Toc195555065)

[VIII 121](#_Toc195555066)

[IX 140](#_Toc195555067)

[X 157](#_Toc195555068)

[XI 176](#_Toc195555069)

[XII 194](#_Toc195555070)

[XIII 216](#_Toc195555071)

[XIV 236](#_Toc195555072)

[XV 251](#_Toc195555073)

[XVI 268](#_Toc195555074)

[XVII 287](#_Toc195555075)

[XVIII 304](#_Toc195555076)

[XIX 322](#_Toc195555077)

[XX 353](#_Toc195555078)

[À propos de cette édition électronique 373](#_Toc195555079)

Ne donne pas un cœur qu’on ne peut recevoir.

Bérénice.

À LÉON BARTHOU

# I

Je m’appelle Pierre Dumaine. Ce que j’ai été, ce que j’ai fait avant la guerre importe peu. Ce qui a suivi aurait pu arriver à tout autre. Voilà pourquoi j’ai la force d’en parler. On ne s’attache que trop souvent aux aventures exceptionnelles. Huit millions de Français ont été mobilisés : j’écris pour ces huit millions-là. Chacun d’eux aurait pu être à ma place. Certains y ont été, et n’ont pas agi autrement, je le veux croire, car je ne suis pas un monstre. Toujours j’ai fait ce que l’on m’a commandé de faire. J’ai rejoint mon régiment à la date où l’on m’a dit de le rejoindre. J’ai marché quand on m’a dit de marcher. J’ai tiré quand on m’a dit de tirer. Ce matin d’automne où ma compagnie, cernée dans un ravin au nord de l’Aisne, a dû se rendre à peu près tout entière, ce n’est pas moi qui le premier ai fait le geste de reddition. Je n’y aurais pas pensé. Je n’aurais pas osé. On ne peut pas désavouer des camarades qui se rendent, pas plus qu’on ne peut abandonner des camarades qui se font tuer. Dans un cas, on est un héros. Dans l’autre, un prisonnier.

Un prisonnier ! Qu’il est difficile de parler de soi ! J’en ressens déjà le tourment alors que je ne suis rien encore qu’un captif parmi cent captifs que des dragons saxons forment en colonne. Quelle sera la rudesse de ma tâche lorsque mon histoire s’amenuisera, lorsqu’il ne s’agira plus d’un troupeau d’hommes, mais de moi seul ! Nous verrons bien. Si j’ai commencé d’écrire, c’est, tout de même, que je me suis senti soulevé par je ne sais quelle force obscure. Une force prématurée, peut-être ?… Mais qu’y puis-je ! Ici encore, j’obéis. J’écris comme jadis j’ai marché ; comme jadis j’ai tiré.

Devant ma fenêtre s’étend une sorte de village en miniature, un village trop neuf, avec des habitations trop pareilles. Il va y avoir trois ans que les premières ont commencé à sortir de terre, lorsque la compagnie qui m’emploie comme ingénieur a décidé de procéder à l’électrification des petits chemins de fer du littoral du Sud-Ouest. Les architectes venus avec moi ont tracé un vaste quadrilatère au milieu de la forêt, à mi-chemin de l’étang et de la mer. Le déboisement a suivi, rapide. Les arbres abattus ont servi à la construction des hangars, des barrières qui séparent les bâtiments de l’usine des demeures des ouvriers. Ceux-ci sont arrivés, d’abord seuls. Les femmes et les enfants sont venus ensuite. Aucun d’entre eux ne m’a jamais vu m’absenter plus d’une journée, lorsque pour des raisons de service je me suis trouvé dans l’obligation d’aller à Bordeaux, au siège de la société. C’est là qu’était mon poste, en 1914. Mais, quand je suis rentré d’Allemagne, je l’ai trouvé pris. On m’a envoyé ici, en me faisant ressortir toute la bonté qu’il y avait de la part de la compagnie à accepter de reprendre quelqu’un dont la captivité n’avait certes pas dû améliorer la valeur professionnelle. Que répondre ? Tout m’était égal, hormis une chose, qui n’avait aucun rapport avec ce genre de préoccupations-là.

J’ai accepté. Je suis venu. Je suis resté. Les eaux pâles de l’étang luisent à droite, entre les barreaux des grands pins. À gauche, derrière les dunes qui le cachent, l’Océan module sans fin sa plainte pleine d’amertume. La maisonnette où je vis seul est assez confortable. J’y suis servi par une vieille femme du bourg voisin. La voie ferrée qui relie notre ligne aux lignes déjà électrifiées passe à dix pas de ma porte. Les rails, bleus sous la rosée du matin, rouges quand le soleil couchant les ensanglante, s’enfoncent presque aussitôt dans la profondeur des bois, avec leur escorte de pylônes chargés de câbles métalliques. Ces rails, je n’aurais qu’à les suivre… Ils me ramèneraient bientôt au milieu d’un paysage presque en tous points pareil à celui-ci, un paysage sablonneux et morose, avec les mêmes marécages, les mêmes arbres noirs, les mêmes oiseaux passant, trop haut pour qu’on les aperçoive, dans les steppes uniformément grises du même ciel embrumé… Comme si l’empreinte laissée en moi par le passé n’était pas assez vivace et avait besoin du secours de ces incessants rappels !

Jadis, quand là-bas je me promenais avec Axelle, c’était toujours du même côté que se dirigeaient nos pas. Nous avions adopté l’endroit le plus désert, puisque nous n’avions pas le droit d’être vus ensemble. Tel qu’il était, nous l’aimions autant que si nous l’avions librement choisi ; davantage, peut-être. Qu’on imagine un étroit bosquet de viornes et de bouleaux malingres. Le blanc frissonnement de leurs feuilles contrastait avec la sombre rigidité des sapinières d’alentour. Ce petit bois était habité par un râle noir, qui, à notre approche, s’envolait. On y accédait par une chaussée de près d’un kilomètre, qui partait de la terrasse du château et zigzaguait, à demi ruinée, au milieu des marécages environnants. Il nous fallait sauter sur les pierres éboulées, tandis qu’autour de nous plongeaient des grenouilles et s’envolaient des libellules aux fragiles ailes de tulle clair. Le bosquet vers lequel nous allions était juché sur un monticule élevé à peine de quelques pieds, mais qui, dans cette plate immensité, faisait figure de colline. Ayant atteint notre observatoire, nous devenions le centre de ce désert de sable et d’eau. Derrière nous, le cercle des dunes se hérissait d’une ceinture de sapins obscurs. Vers le Sud-Ouest, à l’endroit d’où nous venions, un bouquet de hêtres rougeâtres indiquait la présence du château, dont seul émergeait le faîte de la plus vieille tour, réparée de briques de couleur trop crue. Là-bas, vers l’Ouest, très loin, dans une échancrure sablonneuse, tout au bord de la mer, s’alignaient plusieurs rangées de baraques : le camp des prisonniers.

En face de nous c’était la mer, la triste mer septentrionale, grise quand le temps était beau, et qui, les jours d’orage, devenait brune et se tavelait de vagues blanches. Elle traçait à l’horizon une longue muraille rectiligne qui semblait dominer la plage. On n’y voyait presque jamais des barques de pêche. Mais, quelquefois, à l’Est, de derrière un promontoire, de minces navires, effilés et noirs, surgissaient soudain. Ils passaient devant nous à toute vitesse, très haut, eût-on dit, dans le ciel. De leurs courtes cheminées obliques s’échappaient des panaches d’épaisse fumée. Et presque toujours, au même instant, un bruit lancinant, comme celui que fait un bourdon contre la vitre d’une fenêtre, naissait, grandissait au-dessus de nos têtes. C’était un aéroplane. Son ombre courait sur les eaux des étangs. On apercevait sous chacune de ses ailes, peinte au centre d’un carré blanc, la croix de Malte noire. Nous ne parlions pas. Nous essayions même de ne pas voir. De même que je m’efforçais de ne pas laisser mes yeux errer du côté du camp des prisonniers, de même ma compagne faisait de son mieux pour que son regard ne vînt pas rencontrer le point de l’espace, aquatique ou céleste, où les féroces machines de guerre se hâtaient.

Le dimanche, ici, à quoi peut-on bien passer son temps ! Entre les palissades de notre petite cité sylvestre, quand on ne travaille pas, on a tôt fait de s’ennuyer. S’ennuyer ? Je parle bien entendu de ceux qui m’entourent, non de moi. L’ennui s’attaque-t-il jamais aux âmes qui sont la proie d’une seule pensée ? Le dimanche, donc, c’est chez nous comme partout. Les célibataires enfourchent dès le matin leur bicyclette. Ils gagnent les guinguettes des environs, où les attendent l’apéritif, la partie de cartes et la matelote d’anguille. Les ouvriers qui ont, avec des économies, la manie des grandeurs, accompagnent les comptables, les dessinateurs, les manutentionnaires qui vont chercher, à Arcachon ou même à Bordeaux, des distractions plus dispendieuses. Moi qui ne bouge pas, je resterais bien volontiers dans mon cabinet de travail. Mais il n’y faut pas songer, car le village, ce jour-là, est le terrain de conquête des enfants lâchés par l’école. Que ces petites filles, ces petits garçons sont donc tapageurs ! Connaîtront-ils un jour la vanité du bruit et de l’agitation ? En attendant, ils ne se privent de rien : sarabandes, hurlements, disputes, sans compter le ballon de caoutchouc qui s’en vient heurter à mes carreaux avec la ponctualité d’un pendule. Je me lève, alors : je chausse mes gros brodequins, – ceux de là-bas, ressemelés déjà deux fois, et qui n’ont pas fini de l’être ! S’il pleut, comme c’est le cas le plus fréquent, je jette sur mes épaules une pèlerine, et je m’en vais à travers la forêt.

Dans les premiers temps, il m’arrivait fréquemment de franchir la chaîne broussailleuse des dunes et de me diriger vers l’Océan. Aujourd’hui, il est rare que je m’aventure de ce côté. Avec ses marées bondissantes, son fracas, son vent furieux au sein duquel les mouettes se renversent et tourbillonnent, l’échevèlement de ses immenses lames vertes, cette mer éternellement mouvementée est pour moi trop différente de celle de là-bas. Par contre, à l’est du village, dans la partie septentrionale de l’étang, j’ai découvert un recoin si isolé, aux accès si encombrés de ronces et d’ajoncs, que seul un chien en quête de quelque bécasse pourrait avoir l’idée de s’y égarer. Je m’y rends par l’étroit sentier qui chemine entre les arbres dont chacun porte à son flanc une longue écorchure luisante et rouge. Bientôt, entre leurs branches, l’étang m’apparaît. Je longe le sable qui le borde, et qui fourmille, ici aussi, des empreintes en forme d’étoiles qu’y ont laissées les pattes des pluviers et des courlis. Devant moi, c’est la même étendue décolorée, le même horizon dont la ligne flotte, indécise, entre la terre, l’eau, le ciel, les mêmes blafardes vapeurs derrière lesquelles voyage indolemment un étrange soleil de cuivre rose, le même silence, enfin. Je demeure là toute l’après-midi, jusqu’à l’heure où les canaux et les marais avoisinants commencent à retentir de l’aigre cri crépusculaire des macreuses et des sarcelles. Je fais si peu de bruit, je me tiens si immobile qu’un couple de ces pauvres bêtes s’en vient parfois en naviguant passer tout près de moi. Dimanche dernier, j’en ai vu une plus grosse que les autres. Elle avait de bizarres reflets lie-de-vin, une petite aigrette sur la tête. Elle était de la même espèce, j’en suis sûr, que celle qui est empaillée là-bas, au château, dans l’angle gauche de la galerie du rez-de-chaussée, à côté du placard du compteur électrique. Ce soir-là, le ciel est resté clair plus longtemps que de coutume. À la lisière occidentale de l’étang, l’usine se distinguait avec une netteté parfaite ; je voyais ses hangars allongés, si semblables aux baraquements d’un camp de prisonniers, j’apercevais les énormes cubes formés par l’empilement de nos matériaux de construction, piquets, madriers, planches de toutes dimensions. Je songeais qu’ici aussi une double haie de fils de fer barbelés les protège… Mon Dieu ! À quoi bon tenter de fuir de tels souvenirs, puisque tout conspire à les faire errer sans cesse autour de moi ? Mais à quoi bon aussi me complaire à les rechercher ? Les heures que je regrette ne renaîtront jamais. Les choses que je pleure sont mortes.

À l’usine, on ne parle presque jamais de la guerre. Employés alors dans des fabriques de munitions, la plupart de nos ouvriers ne l’ont pas faite. Ils ne tiennent pas outre mesure à ce qu’elle soit évoquée devant eux. Comme ici tout le monde s’entend à peu près bien, et que nous avons intérêt à ne pas rompre cette harmonie, ceux qui se sont battus se taisent par égard pour les autres. À peine, de temps en temps, un mot qui tombe dans la conversation, un silence, le brusque rappel d’un anniversaire viennent enfreindre cette consigne tacite. Il est rare qu’on aille plus loin. C’est devenu une règle de bienséance. Seulement, parfois, dans un coin de la salle de réunion, on aperçoit deux hommes accoudés à une table, et qui causent à voix basse, en fumant leurs pipes. Ces deux-là y ont été. On n’a pas à se demander de quoi ils parlent.

La guerre, elle fut naturellement l’unique sujet de nos conversations, à Guérin et à moi, dans les premières semaines de son arrivée parmi nous. Qu’on y songe : nous appartenions tous deux à la même brigade ; nous avions été faits prisonniers presque ensemble. Nous nous étions retrouvés au camp d’Ohrdruf, puis au camp de Wittenberg, en juin 1916, au moment de la grande épidémie de typhus. À partir de cette date, nous avions suivi la même fortune, empierrant les mêmes routes de Thuringe, bêchant les mêmes champs de betteraves des bords de l’Oder ou de la Vistule. Désignés tous deux pour le camp de représailles de Reichendorf, en Prusse Orientale, nous devions y rester, moi jusqu’à la fin de la guerre, lui jusqu’en juillet 1918, époque à laquelle une commission médicale décida son envoi en Suisse. Jamais, depuis lors, je n’avais entendu parler de lui. Or, ayant réclamé il y a deux ans à ma société un contremaître supplémentaire, je fus avisé qu’on m’en envoyait un appelé Guérin. Je ne pouvais guère imaginer, étant donné la fréquence d’un tel nom, que ce fût mon ancien camarade. J’allais néanmoins à la gare chercher le nouvel arrivant. Nous eûmes tôt fait de nous reconnaître : « Dumaine ! Oh ! ça, alors, comme chance ! » Nous étant embrassés à plusieurs reprises, nous gagnâmes le village bras dessus, bras dessous, riant, parlant de tout à la fois : « Ah ! si l’on avait pu se douter !… – Mais oui, mon vieux, on s’est toujours retrouvé. Ça fait une fois de plus, voilà tout ! – Et cette fois, c’est la bonne, pas vrai ? Raconte-moi : est-ce qu’on n’est pas trop mal, ici ? – Pas trop mal. – Les patrons, suffisamment à la coule ? – Suffisamment, je crois. – Tant mieux, parce que, vois-tu, mon vieux, après trois ans de Bochie, je ne m’en ressens plus guère pour tout le temps courber l’échine. D’ailleurs je suis à un service où j’entends avoir la paix. Je viens pour les dynamos. Et toi, quel est ton boulot ? – Je suis l’ingénieur. » Il se recula : « Sans blague ? L’ingénieur ! Pas celui en chef, tout de même ? – Oui, celui en chef. – Rien que cela ! Excusez du peu. C’est vrai, je suis une brute. J’oubliais que là-bas tu étais de ceux qui avaient fait leurs études. Mes compliments, vieux. Et moi qui te tutoyais ! Excuse. – Guérin, deviendrais-tu fou ? – Non, non, je comprends les choses. Ça pourrait finir par te gêner, à cause des autres. – Guérin, ça suffit, n’est-ce pas ? Si tu ne veux pas me voir me fâcher tout rouge, hein ?… Dis-moi plutôt, te rappelles-tu le camp d’Erfurt ? – Si je me rappelle ! C’est là que nous avions réussi à obliger le gefreiter à venir nous apporter tous les matins notre chocolat au lit. Tu parles d’une rigolade ! – Oui, une rigolade, mais qui a drôlement fini. Il a été cassé, et nous avons écopé chacun de quinze jours de cachot. Et Reichendorf ? – Ah ! oui, les représailles ! Quel sale bled. Du sable et des grenouilles. Mais dis donc, ce patelin-ci, on dirait que ça y ressemble un peu, à Reichendorf. – Ah ! tu trouves, toi aussi ? – Oui, je trouve. C’est égal, quelle veine ! Bon Dieu, quelle veine. Je ne t’ai jamais oublié, tu sais. »

S’exclamant ainsi, il était heureux, le cher garçon. Comme je l’étais davantage ! Lui n’était content que de me revoir. Moi, je retrouvais bien autre chose qu’un compagnon de captivité. Non, pour moi, Jacques Guérin n’était pas un être ordinaire. C’était quelqu’un qui l’avait vue, elle ; un homme à qui elle avait même un jour parlé. Je me souviens bien de ce jour-là. C’était au début des représailles, un jour qu’il y avait une corvée de prisonniers dans le parc du château. Guérin s’occupait de transmettre les ordres du feldwebel. Elle lui avait demandé directement, sans s’adresser au sous-officier de surveillance, s’il ne pouvait pas faire déblayer le sable que le vent avait amassé pendant la nuit devant la porte du pavillon où elle aimait à passer une partie de ses journées. Guérin s’était incliné fièrement. Il était même allé la prévenir, quand le travail s’était trouvé terminé. À deux reprises, donc, en une seule journée, il lui avait parlé. Voilà d’où procédait l’émotion avec laquelle, à la descente de son train, je venais de le serrer dans mes bras. « Il l’a vue ! Elle lui a parlé ! » Je ne cessais de me répéter cette phrase avec ivresse. Hélas ! de quelle déception allaient être suivis ces transports !

Quand ai-je commencé à constater, la mort dans l’âme, que mes rapports avec le contremaître n’étaient en rien ceux que nous étions tellement persuadés l’un et l’autre qu’ils seraient ? Je ne peux le dire au juste. Je sais seulement que ce fut très rapide. Sitôt que je fus obligé de constater un semblant de malaise, j’essayai de me leurrer. Cette réserve grandissante, elle était un effet de la discrétion de Guérin. Il ne voulait pas abuser de la situation privilégiée que les souvenirs de la guerre lui conféraient auprès de son chef. Mais, raisonnant ainsi, je n’ignorais pas que je me mentais à moi-même. Pour connaître le motif véritable de la timide froideur de mon vieux camarade, je n’avais qu’à observer son attitude lorsque je faisais allusion devant lui à certains épisodes de notre captivité. Il me suffisait par exemple de prononcer le nom de notre camp de représailles pour le voir se troubler et saisir le premier prétexte de rompre notre entretien.

Reichendorf. Ce nom qui était revenu a plus de cent reprises sur nos lèvres le jour où nous nous étions retrouvés, il n’apparut plus que par hasard, jusqu’au jour où il fut définitivement banni de nos conversations. Aussi bien, celles-ci se faisaient de moins en moins fréquentes. Nous en étions arrivés, Guérin et moi, à l’impression navrante que nous nous évitions, et que nous avions raison de le faire, puisqu’une espèce de tristesse, d’accablement affreux s’emparait de nous, dès qu’une circonstance imprévue venait nous contraindre à un tête-à-tête de quelques minutes.

D’abord, je me suis refusé à admettre une infortune aussi imméritée, aussi douloureuse. Il ne pouvait s’agir que d’un malentendu, – plus simplement encore, d’une folie de mon imagination. Reichendorf, avec un entêtement de plus en plus maladroit, toujours, au début, par tous les moyens, je m’efforçais de faire surgir ce mot dans nos conversations. Chaque fois, j’ai vu le brave homme baisser la tête, refuser obstinément de faire écho à cet appel suppliant. Et puis, un jour, je n’ai plus insisté. À quoi bon ? N’avais-je pas désormais la certitude que je poursuivais une certitude qui emplissait mon cœur de la plus poignante détresse ? Guérin savait. Il comprenait, dans sa fruste et loyale cervelle, que ce qu’il avait jugé d’abord n’être chez moi qu’une aberration passagère était un sentiment devant la profondeur duquel il n’avait plus qu’à se taire, épouvanté. Il devinait que depuis que nous nous étions quittés, pas un instant je n’avais cessé de penser à elle, que j’y penserais le reste de ma vie. Là était le secret d’une réprobation qu’il redoutait à chaque minute d’être mis en demeure de me signifier autrement que par son silence.

— Tu sais, me disait-il, détournant les yeux, j’ai une de mes dynamos qui cloche. Je crois que c’est du côté de la courroie de transmission que ça se passe. Peut-être ferais-je bien d’aller voir. Tu permets, hein ?

— Va !

— « Tu permets. – Va. » C’est ainsi que nous nous parlions, il y a un an encore. Mais, depuis, ce tutoiement lui-même s’en est allé. Est-ce la faute de Guérin ? Est-ce la mienne ? Que servirait de le rechercher ! Un jour, un des inspecteurs généraux de la compagnie est venu à l’usine. Au cours des questions qu’il nous a posées, j’ai été amené à adresser la parole au contremaître. Il a répondu en me disant *vous*. C’était naturel, étant donné le caractère officiel de la circonstance. Mais le lendemain, nous retrouvant tous deux ensemble, il ne m’a pas tutoyé. Soit par mégarde, soit par lassitude, je n’ai pas protesté. Maintenant, c’est fini : je ne suis plus pour mon vieux compagnon de misère que *Monsieur l’Ingénieur.* C’est un trait d’union de moins avec le passé ; une chose de plus qui est morte.

# II

— Alors, la porte, on ne la ferme plus ?

— La porte !

— Eh ! la porte !

— Entre ou sors, choléra.

Celui qui s’attirait ces aménités était un petit chasseur à pied nommé Nanteuil. Il se tenait sur le seuil de la baraque n° 47. La blême lumière de décembre encadrait sa silhouette. Un froid noir, par sa faute, commençait à envahir la chambrée.

— Quelle heure est-il ? grogna une voix.

— Sept heures.

— Sept heures ! Venir nous réveiller à sept heures, un dimanche ! Et nous faire attraper la crève, par-dessus le marché. Qu’est-ce qu’il y a ? Parleras-tu, assassin ?

— La liste, dit Nanteuil, tout souriant.

— Quelle liste, tonnerre ?

— La liste pour les représailles.

— Eh bien ?

— Elle vient d’être affichée au poste. Je l’ai lue.

— Combien y en a-t-il de désignés ?

— Cent dix.

Un silence consterné régna. Puis une autre voix sortit de la pénombre.

— Cent dix. Ils vont fort. Est-ce que j’y suis, moi ?

— Je ne sais pas, dit Nanteuil. D’abord, je connais pas ton nom. Ce que je sais, c’est que j’y suis pas. Les autres, ils n’ont qu’à faire comme moi, à y aller voir.

Un tollé général accueillit cette réponse.

— Fous le camp, alors, eh ! feignant ! C’est pour nous annoncer qu’il n’est pas sur la liste qu’il vient nous réveiller ! Et celui-là, tiens, y est-il, sur la liste ?

Un brodequin passa par-dessus les lits à toute volée, mais il ne rejoignit pas son destinataire. Déjà Nanteuil s’était éclipsé, dans sa hâte de faire bénéficier les camarades des autres baraques de sa gracieuse information.

— La porte, eh ! cochon, il n’a même pas fermé la porte.

La nouvelle que nous venions d’apprendre ne nous surprenait pas outre mesure. Il y avait plusieurs mois déjà que nos gardiens nous servaient à chaque instant des phrases comme celle-ci :

— Vous pas contents au camp d’Erfurt ? Vous voir bientôt. Représailles ! Crac !

Et ils ponctuaient cette agréable promesse avec le geste de se serrer la ceinture.

Un nouveau silence avait suivi la retraite de Nanteuil. Étant le plus rapproché de la porte, je me levai pour la fermer. Le jour qui grandissait laissait voir la chambrée emplie d’une buée verdâtre.

— La liste, murmura enfin le gros Hédouin, c’était tout de même pas une blague. Ah ! les salauds !

— La liste, dit Sylvestre, moi je m’en fous. Si j’y suis pas, c’est pas la peine d’y aller voir. Si j’y suis, ils viendront toujours me chercher, pas ? Alors, zut !

Et il se renfonça sous ses couvertures.

— Il a raison, il a raison, firent des voix.

Ces voix manquaient d’ailleurs de conviction. Il était visible que nous n’avions tous qu’une idée, courir au poste de garde. Mais aucun de nous ne voulait être le premier à trahir son anxiété.

— Ma foi, moi j’y vais, dit tout à coup Giraud.

Il mettait ses souliers, enfilait sa capote.

— La porte ! la porte !

— Eh oui, tas de ballots ! Vous verrez bientôt, en Poméranie, si on vous la fermera, la porte.

Maintenant que l’honneur était sauf, tous les prisonniers commençaient à se remuer.

— J’y vais aussi, dit le sergent Bergez. Je connais le système, j’y ai été déjà deux fois, moi, en représailles : on vous prévient au dernier moment. Ils sont fichus de faire partir ce soir ceux qui sont sur la liste. Si j’y suis, je veux avoir le temps de me débrouiller. Viens-tu, Dumaine ?

— Je viens.

Dehors, nous nous mîmes à grelotter. Il avait neigé pendant la nuit. Autour de nous, les montagnes de Thuringe étaient toutes blanches.

Le camp grouillait de prisonniers à demi vêtus. Avec une apparente désinvolture, ils se dirigeaient vers le poste. Bergez et moi, nous pressâmes le pas. Il me souvient en cette minute d’avoir ressenti la même petite contraction au cœur dix ans auparavant, un jour que je m’apprêtais également à la lecture d’une affiche, celle qui contenait mon nom sur la liste des candidats admis à l’École Centrale.

— Tiens, dit Bergez, voici Vandaële et Guérin, Eux ils sont déjà fixés. Ils reviennent.

C’étaient deux soldats de la baraque voisine de la nôtre. Ils s’avançaient vers nous en riant.

— Pas la peine d’aller plus loin, dit Guérin en étendant le bras. Vous y êtes tous les deux.

— Ah ! Et vous ?

— On y est aussi, les enfants. Et l’on ne s’en fait pas.

— Allons tout de même voir, dit Bergez. Il y a à la onzième baraque un type qui s’appelle Berger. Au cas où il y aurait une erreur…

Mais il n’y avait point d’erreur. Les cent dix noms s’étalaient, moulés en superbe ronde par un feldwebel amoureux de calligraphie.

— Six de notre baraque, dit Bergez. On ne nous a pas ratés. Hédouin n’y est pas. Sylvestre y est. Le pauvre diable, il va bien falloir qu’il se lève. Audemard, Pajot, deux braves types. Gourrut, celui-là, on s’en serait passé. Quatre et nous, six. Le compte y est. On est bons.

— Garde à vous !

C’était le commandant du camp, major Ecker, qui arrivait au poste de garde. Nous rectifiâmes la position.

— Repos, mes amis, repos, dit-il, nous ayant rendu notre salut. Ah ! Ah ! on est venu voir la petite liste.

Il boitillait, ayant été sévèrement atteint à Verdun, l’année précédente. Incapable de retourner au front, il avait été nommé ici. Nous en avions eu de plus mauvais que celui-là. Il mettait son orgueil à connaître tous nos noms.

— Vous y êtes, vous, Dumaine ? Vous, Bergez ?

Nous fîmes un signe affirmatif.

— Tant pis, mes amis, tant pis. Je regrette. Nous regrettons tous. Vous ne conserverez pas un trop fâcheux souvenir d’Erfurt, n’est-ce pas ? Que voulez-vous, la faute en est à votre Gouvernement. Pourquoi s’obstine-t-il à envoyer, contrairement à toutes les lois de la guerre, des prisonniers de chez nous sous un climat épouvantable, au Maroc ?… Allons, à ce soir. Je ne manquerai pas de venir vous dire au revoir à la gare.

— Tartufe ! grommela Bergez, tandis que l’autre s’éloignait clopin-clopant. Ils me font bien rire, avec leur Maroc. Ces trucs-là, ça pouvait prendre encore la première année de la guerre. Mais en décembre 1917 ! Pourquoi n’avouent-ils pas tout simplement qu’ils n’ont plus assez de main-d’œuvre dans leurs cochonneries de provinces du Nord ? Le Maroc, un sale climat ! Ils n’ont qu’à m’envoyer au Cameroun, moi. Je paie le voyage. Avec ça, tu l’as entendu, on part ce soir. C’est bien ce que j’avais prévu. Nous n’avons pas de temps à perdre. La première des choses à faire, c’est d’écrire à nos vieux qu’ils arrêtent l’envoi des colis jusqu’à ce qu’ils aient notre nouvelle adresse. Car là-haut, tu sais, on en aura besoin, des colis. Je ne te dis que ça !

Le soir, à la gare, une surprise agréable nous attendait. À la suite d’une dépêche qu’il avait reçue dans l’après-midi du service des étapes, le lieutenant-colonel commandant le dépôt du 6e régiment de chasseurs à cheval avait dû expédier d’urgence d’Erfurt un certain nombre de chevaux. Il avait réquisitionné immédiatement les fourgons dans lesquels on comptait nous empiler. Le major Ecker avait eu beau protester, rappeler que les règlements s’opposaient au transport des prisonniers de guerre dans les wagons réservés aux voyageurs, rien n’y avait fait. Bref, le moment du départ venu, ce fut dans de confortables compartiments de quatrième classe que nous prîmes place. Cette circonstance suffit à nous faire oublier momentanément notre sort, ainsi que la tristesse où étaient la plupart d’entre nous d’avoir eu à quitter de bons amis.

Je voulais monter avec Bergez. J’en fus empêché. Nous étions l’un et l’autre sous-officiers, et les autorités avaient décidé qu’il y aurait un gradé français par compartiment pour assurer l’ordre, de concert avec une sentinelle allemande. Il y avait en outre un feldwebel pour deux wagons. L’ensemble du convoi était sous les ordres d’un adjudant.

Le train s’ébranla à heure dite, ainsi qu’il sied à un train allemand. Adieu, Erfurt ! Pluie et neige s’emmêlaient en halo autour des globes électriques. Dans le compartiment dont j’avais la surveillance, il y avait Guérin, Audemard, Sylvestre, Gourrut et Fichet, plus un fantassin anglais tombé nous ne savions d’où, et qui fut dénommé incontinent *Mister Brown*. Cela faisait huit, avec la sentinelle, un énorme landsturmien absolument ahuri. Il ne comprenait pas un mot de français, et il essayait de nous en imposer, le malheureux, en manœuvrant et remanœuvrant la culasse de son Mauser, pour bien nous faire voir que le chargeur était à sa place.

— Oui, bébé, ça va bien. Si tu crains quelque chose, voici le signal d’alarme. C’est plus sûr.

Inutile de dire qu’avant de quitter le camp, nous avions raflé tout ce que nous avions pu trouver comme vivres, tabac, boîtes de conserves. Nous avions dissimulé ces trésors comme nous avions pu. Maintenant, ils surgissaient de tous côtés. Ils nous submergeaient. C’était tout juste s’il nous restait la place de nous asseoir.

— Bon ! Ça n’arrive qu’à moi, ces histoires-là.

C’était Gourrut qui se lamentait. Entré le premier dans le compartiment, il s’était empressé de choisir le meilleur coin, près de la portière. Et voilà que la vitre de sa fenêtre se trouvait être brisée !

— Prends ma place, lui dis-je.

Je ne crains pas le froid. J’avais un bon passe-montagne, et je préférais être à même de voir le paysage, dès qu’il ferait jour.

— Oh ! mais, dit Sylvestre, il faut arranger ça.

Aidé par Guérin, il réussit tant bien que mal à masquer le courant d’air avec une couverture.

— Avant de s’endormir, on va tout de même casser un peu la croûte, proposa Fichet.

Sous l’œil courroucé de la sentinelle, il alluma une bougie.

— Oui, mon amour, c’est ainsi. Mais ne crains rien, on ne t’oubliera pas. On préfère être bien avec toi. *Nichts* saucisse, hein ? Saucisse, toujours la même chose. Mais qu’est-ce que tu dirais de cela, par exemple ?

Il élevait en l’air un petit paquet enveloppé de papier d’étain.

— Schokolade, fit l’Allemand, extasié.

— Oui, mignon, schokolade. C’est pour toi. Dis *merci*. Très bien. Ils sont tous les mêmes, ces petits anges. Il s’agit de savoir les prendre.

On entendit la voix mauvaise de Gourrut.

— C’est moi qui lui en foutrais du chocolat, à ce porc !

Devant le regard que lui lançait Fichet, il n’insista pas. Il se contenta de ricaner. Nous n’avions les uns et les autres qu’une sympathie des plus modérées pour ce petit homme blafard, à la peau couturée d’érosions suspectes. Des bruits peu flatteurs circulaient à son sujet. On racontait couramment que les objets qui traînaient dans son voisinage disparaissaient tous avec une régularité inquiétante. Il avait servi en Algérie, et Bergez, qui le détestait, affirmait avec assez de vraisemblance que son casier judiciaire lui avait alors procuré d’emblée la faveur spéciale d’accomplir ses trois ans aux bataillons d’Afrique. Pour être juste, il faut ajouter qu’il avait la médaille militaire, avec deux ou trois très belles citations.

— Dépêchez-vous, les agneaux, dit Fichet, il n’y a plus que pour cinq minutes de chandelle. Et je n’en tirerai pas une seconde de ma musette, vous savez. Je ne suis pas assez sûr de ce qui nous attend là-haut. Il faut faire des économies. Ceci est pour toi, Mister Brown.

Il lui tendait la moitié d’un pot de confiture.

L’Anglais s’en empara, offrant en échange un paquet de tabac.

— Du foin coupé ! On le fumera tout de même. Qu’est-ce qu’il y a de neuf dans les journaux, Audemard ?

Audemard, instituteur dans la banlieue parisienne, était chez nous préposé aux nouvelles. Il tira de sa poche un numéro du *Matin* assez récent.

— Le 12 décembre, la république de Panama a déclaré la guerre à l’Autriche-Hongrie.

Tout le compartiment s’esclaffa, y compris la sentinelle.

— Sans blague, dit Sylvestre, Panama ! tu parles d’une occasion ! Jusqu’au Boche que cela fait marrer ! Il ne pige que pouic, mais il rigole tout de même. On est content, hein *grosspapa ?* Pose donc ton flingot, animal.

D’autorité, il lui prit son fusil qu’il cala contre la banquette.

— Qu’est-ce qu’il y a encore, comme tuyaux ?

— Les Anglais, continua Audemard, se sont emparés de Jérusalem.

— Aôh, dit Mister Brown, Jérusalem ? Very good !

— Alors, tu es content, toi aussi ? Bravo ! Tout le monde est content. On dirait un train de plaisir, ma parole. Bon, voilà la chandelle qui se débine. Ça y est ! Huit heures dans le noir, à présent ! Eh là ! attention à mes pieds, le voisin d’en face.

Tous s’étaient tus. On eût dit un poulailler après la chute du soleil. Une fois encore le fausset de Gourrut grinça :

— Panama ! Jérusalem ! Si ce n’est pas malheureux ! Des bobards pareils, après trois ans et demi de guerre ! Ah ! on se sera bien foutu de nous !

— La ferme, eh, là-bas, fit Sylvestre. On veut dormir. Si t’es pas content, toi, va faire un tour dans la campagne.

Et l’on n’entendit plus désormais que le sourd roulement des roues et le grincement des essieux.

Je crois que je fus le dernier à céder au sommeil. De temps en temps, soulevant la couverture accrochée devant ma fenêtre, je cherchais à saisir un détail de la région inconnue où nous conduisait notre incertaine destinée. Les ténèbres étaient trop opaques. Nous traversâmes quelques gares, vaguement éclairées. Dans les côtes, lorsque le convoi ralentissait, de nouveau le bruit de la pluie faisait rage. Où allions-nous ? Dans combien de temps prendrait fin cette existence paradoxale ? Quand le droit me serait-il donné de reprendre possession de moi-même ? Les mercenaires d’autrefois, dont c’était le métier, avaient-ils eu souvent à aliéner leur liberté si longtemps ? Trois ans et demi ! Une année de guerre, vingt-six mois de captivité ! « Ah ! on se sera bien foutu de nous », disait Gourrut tout à l’heure. Il avait raison : on s’était moqué de nous. Mais qui ? Il eût été bien en peine de le dire de façon précise. Et moi, donc !

Les trains de prisonniers sont, par définition, ceux qui vont le moins vite. Nous avions quitté Erfurt le 17 décembre à neuf heures du soir. Quarante-huit heures plus tard, nous roulions toujours, après avoir, il est vrai, subi un nombre considérable d’arrêts. Le lendemain de notre départ, m’étant éveillé un peu avant l’aube, perclus de froid, j’avais constaté que nous étions en train de stationner dans un énorme terrain vague, encombré de rames de wagons, hérissé de réservoirs d’eau, d’appareils de signalisation. Des timbres électriques tintaient sans trêve. Tout en marchant dans le couloir pour me réchauffer, j’aperçus à l’horizon, à gauche, une immense lueur d’un rouge pâle qui absorbait la moitié du ciel. « Berlin », me dit la sentinelle du compartiment voisin, que le froid avait également réveillée. Berlin ! Je me souvins du fourgon orné de branchages et de fleurs qui m’avait emporté en 1914. Ce mot-là y était écrit à la craie. Berlin !

Une heure plus tard, le train reprit sa marche. La grande lueur rouge devint rose à mesure que le jour naquit, mais elle demeurait toujours à notre gauche. On nous faisait contourner la capitale par le Sud-Est. Où diable nous menait-on ? Seul l’adjudant le savait. Peut-être aussi les feldwebels. Mais ils n’étaient pas dans notre wagon.

Bergez survint :

— Nous venons de laisser Berlin à notre gauche, lui dis-je.

— Ah ! la dernière fois qu’on m’a envoyé en représailles, nous l’avions laissé à droite.

— Où allons-nous ?

Il haussa les épaules.

— On le saura toujours assez tôt.

L’après-midi, nous fîmes halte sur une voie de garage, près d’une ville du nom de Schneidemühl. Là, pendant quatre heures, nous vîmes passer devant nous sans discontinuer des trains bondés de troupes, d’interminables chapelets de fourgons chargés d’un matériel gigantesque. Il y en avait encore. Il y en avait toujours…

— Savez-vous ce que c’est ? dit Audemard. Ce n’est pas très difficile à deviner : leurs soldats et leur artillerie qu’ils commencent à retirer du front oriental. D’ici quelque temps, qu’est-ce qu’ils vont prendre, les nôtres ! Et dire que c’est ces salauds de Russes qui nous ont entraînés dans ce fourbi-là ! C’est dégueulasse, tout de même.

Gourrut ricana :

— Les Russes, t’en fais pas. Ils sont moins bêtes que nous. Et les Anglais aussi, qui sont en train de fêter leur Christmas à Jérusalem. Allons, allons, y a du bon. Au printemps prochain, tout ça pourra fort bien être fini. D’une façon ou de l’autre, nous on s’en fout, pas ? Ah ! voilà qu’on repart. C’est pas malheureux. Qu’est-ce qu’il y a, Dauphin ?

Dauphin, un des hommes de Bergez, venait de surgir, furieux et jurant par tous les saints du Paradis.

— Il y a, il y a que j’ai voulu descendre pour aller j’ai pas besoin de te dire où. Je suis tombé sur une grande andouille de sentinelle. Il m’a fait remonter dans le wagon à coup de crosse. Ah ! la vache.

— Fallait lui prendre son numéro, dit Fichet.

— Ça va bien ! J’ai pas besoin de numéro, moi, parce qu’il y a une chose certaine, c’est que le premier Boche que je rencontre en France après la guerre, je le crève.

— Oui. Eh bien, en attendant, fous-nous la paix. Y en a qui dorment.

Le lendemain matin, nous n’étions guère mieux renseignés sur notre destination. Nous traversâmes un grand fleuve embrumé. La bonne humeur avait complètement disparu. Fichet et Sylvestre eux-mêmes ne plaisantaient plus. Les prisonniers, le front collé aux vitres, regardaient d’un œil morne le défilé d’un paysage plus morne encore.

— Eh bien, c’est rien, moche, par ici, dit Vandaële. Je comprends qu’en 14 ils aient voulu déménager pour venir s’installer chez nous.

— T’a rien à dire, sale Flamand. Chez toi, c’est encore plus plat que par ici.

— C’est plat, mon vieux, mais c’est riche. C’était riche, du moins. Tandis que pigez-moi ce pays, nom d’un bonhomme. Ils ne doivent bouffer que de la tourbe. Tiens, on est encore arrêté. Qu’est-ce qu’ils foutent ? Un wagon qu’on nous accroche, avec des soldats à eux, sans armes, des permissionnaires. Ils trouvent probablement qu’on va trop vite, pour nous faire encore traîner leurs bonshommes. C’est égal, il faut en avoir, du goût, pour venir en permission dans un pays pareil.

— Il a raison, fit Sylvestre avec un geste d’écœurement, ça fout le cafard, ce bled-là. T’es pas de cet avis, Dumaine ? Non, mais, c’est-il que tu serais devenu muet ?

Il y avait bien une heure, en effet, que je n’avais ouvert la bouche, submergé par une tristesse qui voisinait avec l’angoisse, incapable néanmoins d’abandonner ma place à la portière, tant j’aurais craint de perdre un seul détail de la région où nous venions de pénétrer. D’abord, ç’avait été d’interminables landes auxquelles l’abondance des mousses et des bruyères donnait une teinte bronze pâle, déchirée çà et là par la faille blanchâtre d’une sablière. Ces landes étaient coupées d’une infinité de cours d’eau rectilignes, dont il était impossible de dire s’ils étaient des rivières ou des canaux. Parfois surgissait une colline de médiocre altitude, immanquablement couronnée par les restes d’un château fort. Chose curieuse, au fur et à mesure que la journée s’avançait et que nous progressions vers le Nord, le froid, si vif dans les défilés de Thuringe, diminuait. La neige n’avait pas dû tomber ici depuis une semaine. Il n’en restait que quelques traînées jaunies, au pied des sapins, à l’orée des bois de bouleaux ou d’aulnes. Elle ne devait se maintenir que difficilement sur cet humus gorgé d’humidité, sur ces labours où le monticule de glèbe alternait toujours avec un fossé d’eau. Pas un être humain n’était visible dans cette étendue. Chaque fois qu’il me semblait distinguer un berger, un pêcheur, je finissais par me rendre compte que c’était un piquet au milieu d’une prairie, la souche contorsionnée d’un saule au bord d’un ruisseau. Des nuées de corbeaux ployaient et déployaient sans fin leurs draperies noires sur les rares terres ensemencées. Quand le jour commença de tomber, toute trace de cultures avait disparu. Les champs faisaient place aux marais et aux étangs, les corbeaux à des volées de plongeons et de grèbes qui filaient vertigineusement au ras des eaux, à la surface desquelles leurs pattes pendantes traçaient de longues éraflures claires. Des mouettes surgirent à droite et à gauche du train. Nous ne devions pas être à une très grande distance de la mer.

De temps en temps, se débarrassant, un à un, de sa provision de permissionnaires, notre convoi s’arrêtait devant une misérable station. Un *feldgrau* descendait péniblement, alourdi par ses musettes trop bourrées. Il se mettait en route à travers la lande. Nous n’apercevions jamais le village, la métairie vers lesquels il se dirigeait.

Notre sentinelle – *grosspapa*, comme disait Sylvestre – qui depuis un moment contemplait ce spectacle, abandonna sa portière en hochant la tête :

— *Preussen, nicht gut,* murmura-t-il gravement.

— Qu’est-ce qu’il marmonne ?

— Il dit que la Prusse est un sale pays.

— Ah ! On est donc en Prusse ? demanda Dauphin.

— Où est-ce que tu te crois ? À la foire de Neuilly ?

— Ça va, ça va. Sûr, que c’est un sale pays. C’est tout de même pas à celui-là à cracher dans sa soupe.

Mais l’Allemand, comme s’il comprenait, répéta sa phrase en la complétant :

— *Ich, schwäbisch. Schwabe, gut.*

— Qu’est-ce qu’il dit encore ?

— Il dit que, personnellement, il s’en fout, parce qu’il est de Souabe, et que la Souabe, elle, est un très joli pays.

— Il peut raconter ce qu’il veut, et être du pays qu’il veut, dit Fichet. Ça n’empêchera pas que ce sont les types de par ici qui leur font la loi à tous, de Souabe ou d’ailleurs. C’est tout de même de rudes costauds, les Prussiens.

— Costaud, fit Audemard, en voici un en tout cas qui n’a pas l’air de l’être beaucoup. Regardez-moi ça.

Nous recollâmes nos fronts aux vitres. Le train s’était arrêté de nouveau à la lisière d’un bois de pins, devant une station plus misérable que les précédentes. Un soldat allemand, tout jeune, tout malingre, venait de descendre. Il était tombé dans les bras d’une vieille paysanne qui l’attendait. Elle l’embrassait, l’embrassait, et en même temps elle avait les épaules secouées de sanglots.

— Qu’est-ce qu’elle a à chialer la vieille ? dit Sylvestre. C’est pas drôle, pour le *fritz*, d’être reçu comme ça.

— Idiot, dit Guérin, tu vois donc pas, elle est en grand deuil. Elle devait avoir un autre môme. Il sera resté là-bas.

— C’est vrai, murmura Dauphin. Pauvres bougres !

— Voilà qu’il plaint les Boches, à présent, celui-là, railla Gourrut. Hier soir, il voulait tous les crever.

— C’est pas les Boches qu’il plaint, répliqua Guérin, c’est tout le monde. Dire que ce qu’on voit là, c’est comme ça dans toutes les gares d’Europe. Cochonne d’époque, va ! Et penser qu’au printemps de 1914 mes gosses me revenaient de la laïque en me disant qu’il n’y aurait jamais plus la guerre. C’était ainsi. Le maître le leur avait promis. Non, jamais plus, ma bonne Madame !

— On ne pouvait pas savoir, dit Audemard, vexé.

— Alors, on se tait, dit Guérin.

— Avez-vous fini de gueuler et de vous disputer, là-dedans, dit le sergent Bergez qui, ouvrant la portière, se hissait dans notre wagon tandis que le train se remettait en marche. Hé ! Dumaine, avance un peu. Il y a du neuf. Je viens de voir l’adjudant. On arrive cette nuit.

— Tant pis, dit Fichet. Je me plaisais ici. J’aurais pas demandé mieux de continuer à tourner comme ça jusqu’à l’armistice.

— Alors ?

— Eh bien, on arrive, quoi ! Il ne sait pas encore exactement l’heure. Il dit que ça sera aux environs de minuit. Débarquement aussitôt pour se rendre au camp.

— C’est gai. Et il est loin, le camp, de la gare ?

— Il ne sait pas. Il sait seulement que le patelin où on va s’appelle Reichendorf, et que c’est au bord de la mer.

— Au bord de la mer ? Tant mieux, on pourra pêcher.

— Des fois même qu’il y aurait un casino.

— Oui, dit Bergez, c’est ça, continuez à blaguer. On les verra demain au boulot, les crâneurs. En attendant, si j’ai un conseil à vous donner, c’est de roupiller. Si on a cette nuit quelques lieues à faire à pied, il vaut mieux être d’attaque. Au revoir, je vais prévenir les autres.

— Roupiller, fit Sylvestre, c’est pas un conseil qu’on a besoin de donner à Mister Brown. Il n’a pas fait autre chose depuis qu’on est parti.

La nuit tombait rapidement. Avant de s’effacer dans les ténèbres, les étangs entre lesquels nous roulions s’éclairèrent quelques instants d’une tragique lumière violette. Puis le monde extérieur disparut. Dans notre compartiment, les uns dormaient déjà. Les autres, vaguement inquiets, devaient s’essayer sans doute à imaginer l’aspect sous lequel allait se présenter cette chose redoutable : un camp de représailles, au bord de la mer, en Prusse.

# III

Un choc violent, nous précipitant les uns sur les autres réveilla tout le monde. Le train était arrêté.

— Debout, là-dedans.

C’était Bergez qui hurlait dans le couloir. Les protestations et les injures rituelles lui répondaient de chaque compartiment.

— Zut ! – Fous-nous la paix ! – Malade. – À la porte !

Dans l’obscurité, menaçant et suppliant tour à tour, *grosspapa* s’affolait.

— *Licht, donnerwetter ! Licht.*

— De la lumière, qu’il veut ? Il en a, du culot. Il se figure qu’on va l’éclairer, par-dessus le marché. Ohé ! Dumaine, où c’est qu’on est ? Je vois pas de gare, moi.

— Voilà en tout cas le chef de gare, dit Sylvestre, qui avait réussi à opérer le rassemblement de ses nippes et descendait du wagon avec précaution.

Je regardai, et distinguai en effet à quelques pas, près de la locomotive, la silhouette d’un homme de haute taille, immobile dans une immense pèlerine qui lui tombait plus bas que les genoux. À côté de lui se tenait un personnage de stature plus modeste, porteur d’une lanterne.

— Bon Dieu de bon Dieu, quelle pagaille !

C’était la voix de Fichet. Encombré par ses paquets, il n’arrivait pas à s’extraire de son wagon.

— Ouf, voilà qui est fait. Cessez donc un peu votre boucan, vous autres. Vous verrez que ces gueulards, pour nos débuts ici, vont réussir à nous faire tous foutre en taule.

— Ça pourrait bien arriver, dis-je. Ils sont comme les enfants : du moment qu’il fait noir et qu’on ne les voit pas, ça va. Silence, donc !

Appels, jurons, cris d’animaux, rien ne manquait à cette cacophonie. Les uns ne retrouvaient pas leurs musettes ; d’autres protestaient parce qu’on leur marchait sur les pieds ; d’autres se faisaient prendre les doigts dans les portières.

Soudain, un commandement brusque retentit. Je vis une douzaine d’ombres se porter à l’avant du train au pas gymnastique. C’étaient les sous-officiers allemands, que l’homme à la longue pèlerine venait d’appeler.

Il y avait là un avertissement dont nos braillards auraient dû tenir compte. Mais le vacarme ne fit que croître. Les landsturmiens, débordés, aggravaient le désordre en distribuant au hasard force coups de pied et de crosse. Ils recevaient eux-mêmes, à la faveur de l’ombre propice, maintes bourrades qui achevaient de les rendre furieux. Bergez et moi nous nous étions mis un peu à l’écart. En toute autre circonstance, le spectacle d’un pareil tohu-bohu nous eût rempli le cœur de la joie la plus douce. Pour l’instant, nous nous efforcions non sans anxiété de saisir quelques bribes des ordres que l’homme à la pèlerine était en train d’adresser à l’adjudant et aux feldwebels figés devant lui.

— Ils me font l’effet de prendre quelque chose pour leur rhume. C’est un officier, le grand type, près du petit à la lanterne ?

— Sans doute.

Au même instant nous entendîmes un second commandement, plus impérieux que le premier.

— Les gradés français, à moi !

Le ton était tel qu’en un rien de temps nous nous trouvions tous – soit deux adjudants et huit sergents – alignés à la place que venaient de nous laisser les feldwebels devant l’homme à la pèlerine. Ce dernier était bien un officier. Je distinguais la visière vernie de la casquette. J’entendais le tintement du fourreau du sabre, rejeté à gauche par un coup de talon nerveux.

— Capitaine Elbing ! dit-il, nous ayant rendu notre salut. C’est moi qui commande le camp de Reichendorf. Demain matin, à sept heures, je vous verrai individuellement tous les dix. Pour l’instant, je n’ai qu’un mot à vous dire. Vous avez cinq minutes, exactement, pour que ce honteux tapage cesse, et pour que vos hommes soient rassemblés par quatre, la tête de la colonne se trouvant ici…

Il étendit le bras.

— À ma hauteur. Cinq minutes, ai-je dit. Rompez !

Nous obéîmes sans demander notre reste.

— Eh bien, me dit Bergez, en voilà un qui s’y entend à commander ! Mais pour ce qui est de rassembler nos bonshommes, comme il le veut, en cinq minutes, je crois que c’est macache.

— Essayons, fis-je, avec un geste résigné.

Bergez se trompait : les ordres donnés d’une certaine manière sont toujours exécutés. J’ignore comment nous nous y prîmes. L’incontestable, c’est que, dans le délai prescrit, la colonne se trouvait formée.

— Silence !

Quelques murmures circulèrent encore dans les rangs obscurs.

Silence, répéta, sans élever autrement le ton, le capitaine Elbing.

Cette fois, tout le monde se tut. On n’entendit plus que la plainte de la bise, à ras du sol, parmi les herbes invisibles.

— Les gradés français, en serre-file.

Nous prîmes les places ainsi indiquées, à gauche de la colonne, tandis que les gradés allemands s’alignaient du côté opposé, également en serre-file.

— Garde à vous !

Il y eut le bruit mat d’une troupe qui s’immobilise. Le capitaine Elbing marqua une pause. Nous étions domptés et il tenait à nous le faire sentir. Il poursuivit de plus en plus calme.

— J’ai assisté, depuis un quart d’heure, à un spectacle qui, je vous en donne ma parole, ne se reproduira plus tant que j’aurai à vous commander. C’est compris ? Nous allons gagner le camp. Il y a douze kilomètres. Nous accomplirons ce trajet en deux heures et demie, y compris les vingt minutes des deux haltes horaires. Vous logerez cette nuit dans des baraquements inoccupés, en attendant d’être répartis dans les autres. Je vous passerai en revue demain matin à huit heures. Vous serez exemptés de corvées le reste de la journée, pour vous permettre de vous installer, de vous mettre au courant du régime du camp. Une théorie vous sera faite à ce sujet dans l’après-midi. Repos !

Ce petit speech avait été prononcé dans le français le plus correct.

— Alors, on part, quoi ! maugréa mon voisin le plus proche, qui était Dauphin. Bon ! qu’est-ce qu’il fout encore ?

C’était maintenant aux vingt landsturmiens de l’escorte qu’en avait le capitaine Elbing. Les ayant fait mettre sur une seule ligne, il leur passait l’inspection des armes, enfonçait le doigt dans chaque auget, vérifiant si chaque magasin avait son chargeur. Deux soldats, dont les fusils n’étaient pas armés, furent gratifiés de quinze jours de prison. Il veilla ensuite lui-même à la répartition de ces vingt gardiens supplémentaires le long de la colonne : huit sur le flanc gauche, huit sur le flanc droit, et quatre en queue, à l’intention des traînards.

Tout étant prêt, il prit la tête. On lui amena son cheval, mais d’un geste il indiqua qu’il irait à pied.

— Garde à vous ! Interdiction formelle de parler, de fumer, de s’arrêter pour quelque motif que ce soit. L’escorte a des ordres en conséquence. En avant, marche.

La colonne s’ébranla en silence au milieu des ténèbres.

— Hum ! murmura Dauphin, j’ai comme idée qu’avec ce bougre-là, ça va… Aïe !

Un landsturmien, d’un coup de crosse, venait de le rappeler au respect de la consigne. Pauvre Dauphin, il n’avait pas de chance.

Nous avancions avec les plus grandes difficultés, traînant nos pieds sur un sol où ils s’enfonçaient désespérément. Du sable, encore du sable. Nous heurtions sans cesse des racines qui nous faisaient trébucher. Une heure avait bien dû s’écouler depuis la dernière halte. Où était-il, le temps des manœuvres de chez nous, des étapes à la bonne franquette, et le cri de *la pause, la pause*, avec lequel on ne craignait pas de rafraîchir la mémoire de l’officier qui dirigeait la marche ? Cette maudite promenade ne se terminerait-elle donc jamais ? Les kilomètres de par ici étaient-ils donc plus longs que ceux de France ? La première fois que nous nous étions arrêtés, ç’avait été au centre d’une sorte de désert fuligineux, au-dessus duquel une lumière cuivrée s’était mise à filtrer, comme pour annoncer un lever de lune. Un coup de sifflet, et nous nous étions tous laissés tomber à terre, à demi étendus les uns sur les autres. Les Allemands n’avaient plus besoin, maintenant, de veiller à nous empêcher de parler. Eux, ils étaient demeurés debout, bornes immobiles, jalonnant notre lugubre cortège. Quel silence pesant, désespéré ! Quand nous étions repartis, dans cette atmosphère d’étouffement qui caractérise les marches nocturnes, le vent s’était fait soudain glacé. Il soulevait de rapides tourbillons de sable. Les grains aigus de ce sable nous fouettaient le visage, torturaient nos paupières, crissaient entre nos dents serrées. La piste sur laquelle nous peinions coupa une chaussée. Nous butâmes contre des pierres mal jointes, les premières que nous rencontrions. Un instant, cinq ou six lumières clignotantes apparurent à gauche, très loin, tandis qu’à notre droite une tache sombre qui s’arrondissait dans le ciel roux décelait un bouquet d’arbres, les premiers aussi. Puis ce fut de nouveau le sable, le sable toujours, dont les rafales se faisaient de plus en plus cinglantes. Et, subitement, toute une portion du ciel disparût. Il n’en resta plus qu’une étroite bande au-dessus de nos têtes. Nous étions en train de cheminer au fond d’une tranchée aux parois blanchâtres. Je compris que c’était un couloir creusé à travers les dunes du littoral. Bientôt en effet nous entendîmes un clapotement régulier. La mer était toute proche.

Ce fut à ce moment que j’aperçus, rangé sur le côté de la route, un groupe d’une douzaine d’hommes. Il y avait deux soldats allemands, le fusil en bandoulière. Les autres, chargés de pioches et de pelles, devaient être des prisonniers. Ils prirent leur place en queue et se mirent à suivre.

Le murmure des flots grandissait, tandis que s’abaissait à droite et à gauche, la muraille sablonneuse. Un vol d’oiseaux invisibles passa, très vite, avec des cris plaintifs.

— Halte !

Tout le monde tendit l’oreille. On avait reconnu la voix du capitaine Elbing.

— Vous êtes arrivés, dit-il. On va vous conduire dans trois baraquements, à raison de quarante hommes dans chacun. Il est une heure. Je vous donne exceptionnellement l’autorisation d’avoir de la lumière jusqu’à deux heures. Une bougie par baraque. Garde à vous. Colonne par un, en avant, marche.

Je ne mis pas longtemps à saisir le pourquoi de cette nouvelle formation. L’entrée du camp, ménagée dans une haie compacte de fils de fer barbelés, consistait en une ouverture si étroite que deux hommes n’y auraient pas pénétré de front.

Nous nous trouvions à présent rangés sur une esplanade que balayait le vent marin. Les silhouettes des baraques s’alignaient vaguement dans l’obscurité.

Une dernière fois, nous entendîmes la voix du capitaine Elbing.

— Les gradés, demain matin à sept heures, devant mon bureau. Pour les hommes, revue à huit heures, ici.

Il se retira, laissant à ses sous-officiers le soin de nous conduire dans nos cantonnements respectifs. Nous nous pressions derrière eux les uns contre les autres, comme des moutons apeurés.

— Qu’on tâche de ne pas se quitter, hein, me glissa Sylvestre.

— Chut !

La faible lueur d’une bougie venait de jaillir au milieu de la baraque qui nous était assignée. Cette baraque était vaste, mais mal close. La bise entrait par les interstices des planches. Comme mobilier, rien. La terre nue.

— À deux heures, dit le feldwebel en se retirant, un coup de sifflet pour la lumière. Demain, à six heures, réveil.

Au bout de quelques instants, nous avions réussi à reformer dans un coin notre petit groupe habituel. Nous restions là, immobiles, à regarder nos musettes et nos effets jetés en tas sur le sol.

— Tonnerre ! put enfin proférer Guérin, nous avons tiré un joli numéro !

— Moi, je m’assois, dit Fichet. J’aime autant être à mon aise pour me lamenter. Faites donc comme moi, les pépères. Là ! Est-ce que ce n’est pas plus gentil comme ça ? Et maintenant, il n’y a aucune raison pour qu’on ne casse pas un peu la croûte. Aboule les musettes, Audemard. Bon sang, c’est qu’on gèle, ici ! Hé, Dauphin, qu’est-ce que tu as ? Tu as vu le diable ?

— Regardez, murmura Dauphin, regardez !

Nous nous retournâmes, et nous frémîmes, nous aussi. Quelque chose s’avançait, courbé en deux, presque à quatre pattes ; un homme, si l’on pouvait dire. En deux années de captivité, je n’avais rien vu encore qui approchât d’une maigreur pareille. Ce squelette était vêtu d’une mince blouse verdâtre, boutonnée sur la clavicule, serrée autour du bassin par une ficelle. Une culotte en lambeaux laissait apercevoir la peau desséchée des cuisses, les bosses osseuses des genoux. Le visage surtout était effrayant, avec ses pommettes saillantes, sa barbe d’un blond décoloré, sa bouche qui grimaçait un pauvre sourire de supplication.

— Franzouski, gaspadine, Franzouski !

— Un Russe, murmura Audemard. Il est dans un bel état, le malheureux.

Il lui lança une tranche de pain. L’autre la happa avec un gloussement de joie déchirante. Accroupi, il se mit en devoir de la dévorer. Ses mâchoires s’entre-choquaient. Il ne cessait, tout en mangeant, de répéter avec le même sourire douloureux :

— Franzouski, gaspadine.

— Donnez-lui un peu de fromage.

Fichet coupa un morceau de gruyère. J’allais le faire passer à l’affamé, lorsque je me sentis saisir par le bras.

— Sans blague. Vous êtes tous mabouls, ici alors ?

Je dévisageai le nouvel arrivant. C’était un petit homme coiffé d’une chéchia déteinte, et habillé ridiculement d’un pantalon de velours râpé, d’un tricot à raies et d’un boléro de zouave, sur lequel on distinguait encore des parements de laine rouge et jaune.

— Vous n’êtes pas fou ! grondait-il avec indignation. Foutre votre becquetance aux Russes ! Ah ! là, là ! On voit bien que ça vient d’arriver.

Il s’était tourné vers notre pitoyable protégé.

— Regardez-moi ça, si ça a du vice. Alors, salaud, tu as trouvé moyen d’être le premier à venir taper les amis. Ouste, vermine, débarrasse le plancher.

Il levait déjà la main. Humblement, le Russe obéit. Nous vîmes sa silhouette falote s’effacer dans l’ombre, rampant le long de la cloison.

— Qu’est-ce qu’il lui passe, dit Fichet. Où est le temps de l’amiral Avellan, tout de même !

Le petit homme haussa les épaules.

— Il y en a deux cents comme ça ici, mon vieux. Si ça te chante de les entretenir. Et maintenant, des fois que t’aurais quelque chose en trop pour un Français, puisque t’es si riche ?…

Fichet lui tendit sans répondre un morceau de pain, après y avoir couché deux sardines.

— Merci. Est-ce qu’il y a des zouaves, parmi vous ?

— Moi, dit Vandaële. J’étais au 8e. Et toi ? Comment que tu t’appelles ?

— Vigneron, du 3e, de Constantine. Le 8e, connais pas. J’étais du temps où il n’y avait que quatre régiments, et où *Zouave* ça voulait encore dire quelque chose. Aujourd’hui, on nous fout toutes les raclures des dépôts. Je dis pas ça pour toi, bien entendu. Encore un petit bout de pain, s’il vous plaît. Dieu de Dieu, ce que j’avais faim ! Et froid, donc !… Deux heures à piocher dans le sable !…

— Tu étais de la troupe qui a rejoint tout à l’heure la colonne ? demandai-je.

— Tu parles.

— On travaille donc la nuit, ici ?

Il me jeta un regard étonné, ricana.

— Les macchabées, il faut bien les enterrer, s’pas ? Il y en a plus souvent que des colis. Et les Boches, qui sont sensibles, ils ne veulent pas de cette besogne en plein jour.

On lui donna encore du pain et une sardine. Au dehors, juste à cet instant, le coup de sifflet annoncé retentit.

— La bougie, éteignez-la vite. Plus vite que ça, ballots. Vous ne vous rendez pas compte de ce qui vous pend au nez ? Moi, je me trotte. Ils n’auraient qu’à me poisser ici, les vaches. Au revoir, copains et merci.

Nous l’entendîmes ramper à son tour vers la porte. Il n’y eut plus que des ténèbres et du silence. Et, soudain ce silence fut rompu, d’une façon atroce, par une plainte enfantine, saccadée, lamentable…

C’était un des nôtres qui s’était mis à pleurer.

Le camp de Reichendorf comprenait quarante baraques. Trente-six étaient utilisées comme logement des prisonniers et de la garnison. Elles s’alignaient en quatre groupes formant un carré dont le centre était l’esplanade où avait eu lieu la dislocation de notre colonne. Sur cette esplanade se trouvaient également les quatre dernières baraques. L’une servait de magasin, l’autre de lazaret, la troisième de local disciplinaire et de poste de police. Le bureau du commandant du camp était installé dans la quatrième.

Ce fut vers celle-ci que je m’acheminai, le lendemain, un peu avant sept heures. La plupart de mes camarades étaient déjà là. Bergez vint à ma rencontre.

— Eh bien ! fit-il à voix basse.

Je hochai la tête avec accablement.

— As-tu vu les Russes ?

— Je les ai vus, dit-il. J’ai fouiné partout depuis le réveil. Les Russes, qu’est-ce que tu veux, on s’en fout. Mais les Sénégalais, mon vieux !… Tiens, regarde plutôt.

Une corvée s’avançait, conduite par un soldat l’arme à la bretelle. Il y avait là une dizaine de tirailleurs aussi maigres que le Russe de la veille. Les malheureux, sous un climat pareil ! Ils n’avaient pour tout vêtement que leurs pantalons et leurs bourgerons de treillis. Leurs pieds, emmaillotés dans d’immondes chiffons, soulevaient à chacun de leurs pas d’énormes paquets de boue. L’extrême faiblesse où les avaient réduits les privations donnait à leur allure, à leurs gestes, un balancement de marionnettes, à la fois sinistre et baroque. Leurs faces noires étaient devenues couleur de cendre. Au passage, ils nous jetèrent un regard hébété. Je me détournai les larmes aux yeux.

— Sergent Barradat !

C’était un feldwebel qui, du seuil de la baraque, procédait à l’appel de nos noms. Barradat fut introduit dans le bureau du commandant du camp. La porte se referma sur lui.

— Ils suivent l’ordre alphabétique, dit Bergez. Je viens après. Tu es le troisième.

Je ne répondis pas. Faisant de vains efforts pour m’y habituer, j’étais en train de regarder le paysage qui nous entourait. Tout à l’heure, j’avais reculé avec angoisse en apercevant ce ciel neigeux, cette mer désolée, ces dunes livides au flanc desquelles s’accrochaient de maigres buissons. Elles naissaient à l’Ouest et venaient s’achever en un promontoire presque plat, au-dessus duquel le vent entre-choquait de tremblants panaches de sable et d’écume. La mer baignait la partie septentrionale du camp. On distinguait à une cinquantaine de mètres du rivage des piquets autour desquels les flots clapotaient. Ces piquets, plantés en demi-cercle, et tout hérissés d’une inextricable armature de fils de fer, formaient la continuation sous-marine de la formidable haie métallique qui s’était entr’ouverte quelques heures plus tôt pour nous laisser entrer. À droite, tout de suite, les marais commençaient. Séparés de la mer par une mince plage ourlée de vagues blêmes, ils étalaient, du sud à l’est de l’horizon, leur désert mouvant. Coupés çà et là par les taches ardoisées des étangs, ils étaient d’un vert-de-gris très pâle, analogue à celui des mousses que la pluie a longuement délavées. Et sur cette sauvage et silencieuse monotonie s’étendait un ciel qui semblait étrangement rapproché de la terre, un ciel plus pâle encore et plus mélancolique que cette mer et ces marais.

— Sergent Bergez ?

Barradat venait de sortir du bureau, où il n’était pas resté en tout trois minutes.

— Présent ! dit Bergez.

Il se précipita. Trois minutes après, il reparaissait à son tour.

— Sergent Dumaine ?

— Présent !

Et je pénétrai sans enthousiasme dans le bureau du capitaine Elbing.

Le commandant du camp de Reichendorf se tenait assis derrière une table de bois clair, dans une pièce étroite, volontairement dépouillée de confort. Dès mon entrée, je m’étais mis au garde-à-vous. J’eus toutes les peines du monde à ne pas rompre cette attitude. Il était donc écrit que nos nerfs seraient soumis sans cesse à une nouvelle épreuve ! Dans le cas présent, mon émoi provenait du fait que le capitaine Elbing venait de m’apparaître au grand jour ce qu’il était en réalité : une moitié d’homme. Les jambes subsistaient, mais la hanche droite, le bras, l’épaule, la partie droite du visage, enfin, y compris l’œil, tout cela avait disparu. L’obus qui les avait séparés du reste du corps avait dû opérer avec la précision d’un scalpel. Le capitaine mettait d’ailleurs de la coquetterie à cacher de son mieux ses horribles blessures. Un voile de soie noire, partant de dessous la casquette à bande rouge, couvrait l’orbite, contournait le nez, masquait la joue et allait s’enfoncer entre le cou et le collet de la tunique. La pèlerine d’ordonnance, qu’il n’abandonnait jamais, dissimulait tant bien que mal la mutilation de son côté droit. À son côté gauche, en compensation, était épinglée la croix de fer.

Nos fiches individuelles, transmises par le camp d’Erfurt, étaient sur sa table. Lorsque j’entrai, il avait déjà la mienne sous les yeux.

— Repos. Vous vous appelez Dumaine, Pierre-Marie-François ?

— Oui, mon capitaine.

— Dumaine, en deux mots ?

— En un seul.

— Vous êtes ingénieur ?

— Oui, mon capitaine.

— Polytechnique ? Centrale ? Arts et Métiers ?

— Plaît-il ? fis-je, un peu éberlué.

— Je vous demande de quelle École vous sortez, précisa-t-il sèchement.

— De l’École Centrale.

— Comment alors n’êtes-vous pas officier, dans l’Artillerie ou le Génie ? Vous eussiez rendu plus de services que dans l’infanterie. Mais cela ne me regarde pas. Votre spécialité ?

— Les installations électriques.

Il nota soigneusement cette réponse.

— Vous parlez l’allemand à merveille, dit-il après un silence.

— J’ai vingt-six mois de captivité, me bornai-je à répondre.

— Savez-vous vous servir de ceci ?

Il désignait une machine à écrire.

— Oui, convenablement.

— Bon, je vous remercie. À votre tour, maintenant, d’apprendre ce qui vous concerne. Vous êtes affecté au baraquement N° 7. Il y a déjà un gradé français, l’adjudant Claverie. De concert avec les gradés allemands, vous l’aiderez à maintenir le bon ordre parmi les prisonniers de votre chambrée. Sous ce rapport, vous pourrez toujours compter sur mon appui, même à l’égard de mes propres soldats. Moyennant quoi, vous êtes, comme de juste, dispensé de toute corvée. Pour le reste, vous demeurez soumis à la discipline générale du camp. Il y a un point sur lequel j’attire votre attention : les évasions. Vous m’entendez, je n’en veux pas. Ici, ce genre de tentative est puni immédiatement de cinquante jours de cachot. Cela peut même aller beaucoup plus loin. Renseignez-vous auprès des prisonniers : ils vous diront ce que signifient mes paroles.

— Mon capitaine, dis-je, vous n’aurez pas d’ennuis avec moi sous ce rapport. J’ai à mon actif, depuis deux ans, trois tentatives d’évasion qui m’ont déjà valu plus de cent jours de cachot. J’ai décidé que c’était assez, et à moins vraiment d’une occasion exceptionnelle…

Il daigna sourire.

— Nous veillerons à ce qu’elle ne se produise pas. Avez-vous quelque chose à me demander ?

Il ne me paraissait pas mal disposé. Et sans doute l’aurais-je vexé en répondant non.

— J’ai ici, mon capitaine, plusieurs camarades venus avec moi d’Erfurt ? Verriez-vous un inconvénient à ce que nous fussions tous dans la même baraque ?

— Il n’y a là rien d’impossible, au contraire. Si ce sont vos amis, vous devez avoir sur eux de l’influence. L’ordre et la discipline y gagneront. Cela dépend de vous. Écrivez-moi leurs noms, ici.

Sur la feuille de papier qu’il me tendait, j’inscrivis cinq noms : Vandaële, Guérin, Fichet, Audemard et Sylvestre.

— Je vous remercie, mon capitaine.

Il s’inclina légèrement, chose qu’il n’avait pas faite quand j’étais entré.

— Vous pouvez disposer, dit-il.

Dehors, je retrouvai Bergez.

— Eh bien, qu’est-ce que tu en penses, de ce coco-là ?

— Ce que j’en pense ? Je pense que c’est quelqu’un. Mais quelqu’un qui, à l’occasion, ne nous manquera pas. Bon, voilà qu’il commence à neiger !

# IV

Nous ne parlons plus jamais, Guérin et moi, des maux que nous avons endurés ensemble. Il y a, je l’ai dit, une raison à ce silence. Mais d’autres, qui n’ont pas cette raison, sont-ils plus loquaces ? J’ai l’impression que non. Lorsque deux camarades se trouvent réunis, ils commencent, bien entendu, par énumérer leurs souvenirs. Mais quel peu de spontanéité ! Seulement, semble-t-il, le souci de tenir l’engagement pris pendant les sombres journées de jadis. Presque tout de suite, la conversation se ralentit. Elle ploie sous une mutuelle lassitude. On sent les deux pensées qui bifurquent. Elles s’en vont chacune de son côté, étrangères maintenant l’une à l’autre. Eh quoi, tant de souffrances endurées en commun, la promesse solennelle de nous les rappeler toujours, de tirer de cette évocation une allégresse et un réconfort sans cesse renouvelés, quelle tristesse de les voir devenir de plus en plus la proie de notre indifférence ! De quoi, dans ces conditions, irions-nous nous plaindre ? D’avoir vu notre sacrifice oublié par ceux qui en ont profité ? De n’avoir pas reçu ce qu’on nous avait promis ? C’est notre faute. On ne donne qu’à ceux qui réclament. Et nous autres, nous étions trop fatigués pour réclamer comme il eût fallu.

Si j’ai insisté sur les incidents qui marquèrent la première journée de notre arrivée au camp de Reichendorf, c’est que la monotonie de celles qui suivirent me mettrait dans l’incapacité de leur consacrer autant de détails. L’attention serait vite lassée par le tableau de ces alternatives, toujours les mêmes, de joie et d’abattement, d’espoir sans objet et de prostration sans cause, par l’évocation ininterrompue de ce ciel nuageux, toujours le même, de cette mer grise et glacée, de ce sable obsédant au sein duquel nous nous en venions la nuit creuser silencieusement les fosses précaires de nos compagnons morts. Au millier de prisonniers que comptait le camp correspondait une garnison d’environ soixante hommes, chiffre relativement considérable, et qui renseigne sur la sévérité de la surveillance à laquelle nous étions soumis. Tous ces hommes avaient naturellement passé de longs mois dans les tranchées. Presque tous avaient été blessés plusieurs fois. Le lendemain de notre arrivée, le capitaine Elbing en désigna vingt parmi les moins âgés et les plus ingambes. Ils nous quittèrent pour regagner leurs régiments respectifs, et furent remplacés par les landsturmiens qui nous convoyaient depuis Erfurt. Ces derniers appartenaient aux très vieilles classes. Le moment était venu où l’Allemagne, non contente de concentrer sur le front français les masses libérées par la révolution russe, commençait à vider de fond en comble ses dépôts, en prévision de cette offensive du printemps dont gardiens et prisonniers ne cessaient de s’entretenir à mots couverts, et qui était annoncée comme devant tout balayer. Les vingt soldats ainsi désignés nous quittèrent au crépuscule, avec la résignation des bêtes marquées pour l’abattoir. C’étaient de grands garçons aux yeux pleins de brume, paysans des Marches orientales de la Prusse, rudes et moroses. Nos landsturmiens, au contraire, tous taillés sur le modèle du *grosspapa* de Sylvestre, n’auraient pas demandé mieux que de se montrer les plus débonnaires des gardiens. Mais le capitaine Elbing terrorisait ces petites gens de Souabe et de Rhénanie. Vivant dans la crainte perpétuelle d’être suspectés de complaisance ou de faiblesse à notre endroit, ils s’appliquèrent à ne pas laisser passer une occasion de nous prodiguer les pires traitements, et ils réussirent à rendre plus insupportable encore la cruelle discipline qui nous régissait.

Quelques semaines plus tard, un nouvel exode se produisit, qui vint rompre un peu la lugubre monotonie de notre existence. Il parut au rapport une note énigmatique, prescrivant qu’au lieu d’aller en corvée, les Russes resteraient au camp le jour suivant. Le lendemain soir, lorsque nous fûmes de retour, fourbus par dix heures de travail sous la pluie, nous eûmes la surprise de les retrouver vêtus presque convenablement. On leur avait distribué de vieilles capotes d’infanterie allemande. Certains avaient reçu des uniformes russes qui paraissaient à peu près neufs. Chose inouïe, on leur avait même donné quelque nourriture. Ceux d’entre nous qui les questionnèrent sur la raison de ces incroyables libéralités en furent pour leurs frais. Ils avaient mangé ; ils avaient moins froid : le reste leur était égal. Ce furent nos gardiens qui nous renseignèrent. La paix étant sur le point d’être signée avec la Russie, ordre avait été de préparer la libération des prisonniers, en commençant par ceux qui trouvaient dans les camps de représailles. Le lendemain matin, nous fûmes consignés dans nos baraques, tandis que les Russes étaient rassemblés en carré au milieu du camp. Nous regardions par les fenêtres. On ne nous en empêchait pas. On avait même l’air de souhaiter que nous fussions aussi nombreux que possible à voir ce spectacle démoralisant. Au centre du carré, le capitaine Elbing parut. Il était accompagné d’un bizarre petit civil emmitouflé dans un paletot fourré, et dont les yeux disparaissaient derrière des lunettes noires. Le petit homme parla longuement, s’interrompant à plusieurs reprises pour s’incliner devant le commandant du camp, toujours distant et impassible. Il annonçait, paraît-il, à ses compatriotes, leur prochaine mise en liberté, la future alliance des nobles peuples allemand et russe, et il invitait les prisonniers à conserver précieusement dans leur cœur le souvenir des soins attentifs dont ils avaient été l’objet au camp de Reichendorf. Tandis qu’il discourait, nous voyions sous l’aigre bise les bons géants blonds vaciller d’inanition dans leurs capotes trop larges. Nous eussions vainement cherché sur leurs visages une expression quelconque. Et quand l’autre termina sa harangue en les invitant à pousser un hourra en l’honneur de leurs gardiens devenus maintenant leurs amis, il sortit de chacune de ces misérables gorges une acclamation qui ressemblait bien moins au cri d’un homme qu’au vagissement d’un enfant.

— Bon débarras ! s’exclama Sylvestre, dès que la dernière de ces tristes larves eut franchi la haie de barbelés, et que nous pûmes nous répandre dans le camp. On est entre nous, au moins, à présent. Ces cochons-là trouvaient le moyen de nous attendrir. On était assez poires pour les faire bénéficier de temps en temps de nos colis. Et par-dessus le marché, quand ils clapotaient, on était encore de corvée pour les enterrer. Mince d’alliance, alors !

— Oui, maugréa Audemard, dont c’était la marotte, dire que c’est à cause d’eux que tout ça est arrivé. Ça fait entrer tout le monde dans la danse, puis ça vous plaque.

Le vieux Guérin haussa les épaules.

— C’est bien fait. On n’a que ce qu’on mérite. Mais est-ce que tu t’imagines, des fois, que nous aussi on est complètement sans reproche ? Est-ce que tu crois qu’il n’y en a pas qui auraient le droit de rouspéter bien plus que nous ? Ceux-ci, par exemple…

Il désignait, sur la plage, un groupe de Sénégalais. Grelottants sous leurs effets de toile en lambeaux, les uns s’efforçaient de rouler autour de leurs chevilles des chiffons ramassés pendant la corvée de la veille ; un autre mangeait avec lenteur une croûte de pain ; les autres demeuraient immobiles, les mains frileusement croisées sur la poitrine. Par moment, de longues quintes de toux les secouaient.

— Ils n’en ont plus pour bien longtemps, murmura Sylvestre.

— Combien en reste-t-il ? demanda Vandaële.

— Quatorze.

— Seulement ?

— Oui. Rien que la semaine dernière, on en a porté cinq là-bas, derrière la dune.

Nous nous tûmes, et de nouveau la voix bourrue de Guérin se fit entendre.

— Tu crois que nous avons le droit de parler des autres ? Tu crois que c’est ça qu’on leur avait promis, à ces pauvres bougres, quand on est allé les racoler chez eux, ousqu’il y a du soleil ?

Le silence reprit, plus pesant encore. Et voilà qu’il fut rompu par un cri joyeux. C’était Fichet qui survenait en trombe.

— Hop ! Les enfants, bonne nouvelle !

— Quoi ? Qu’est-ce que c’est ? Qu’y a-t-il ?

— Les colis ! Il y en a un plein wagon arrivé de ce matin à la station. C’est le gefreiter du magasin qui vient de me le dire.

— Il s’en faisait temps, dit Sylvestre, battant des mains. Pourvu que ce soit comme la dernière fois, où il y en a eu pour tout le monde.

— Sauf pour eux, pensai-je, en jetant un dernier regard sur les tristes fantômes noirs.

Je voudrais réussir à donner une idée de ce que pouvait être, au camp de Reichendorf, une de nos journées. Levés en toutes saisons un peu avant l’aube, nous étions, dès que le jour paraissait, rassemblés en colonne, l’outil sur l’épaule. Quel que fût le temps, pluie, neige, froid glacial ou tempête de sable, nous partions en corvée. Nous ne rentrions qu’à la nuit tombante. Chacun regagnait sa baraque. C’était notre seule heure de tranquillité avant le sommeil. De petits groupements s’étaient peu à peu constitués suivant les affinités et les sympathies. Le nôtre s’était trouvé formé dès le premier jour, grâce au capitaine Elbing qui avait tenu sa promesse. Les camarades réclamés par moi avaient tous été affectés au baraquement N° 7. Il y avait donc là Guérin, le vieux brave homme ; Fichet, l’inestimable, avec qui on était certain de ne pas être pris au dépourvu pour quoi que ce soit ; Vandaële et Audemard, promis l’un et l’autre à un tragique destin ; le petit Sylvestre, bras droit de Fichet, toujours prêt à lancer un mot ou à rendre un service. Un vilain hasard avait voulu que Gourrut fût également logé dans notre baraque. Nous nous étions hâtés de prendre nos précautions, et sa paillasse était bien vite allée s’échouer tout à l’autre bout, dans le coin opposé au nôtre. Après deux ou trois tentatives, il n’avait plus insisté pour forcer notre intimité. Nous étions ravitaillés tous les six de façon fort régulière, y compris Vandaële. Les parents de celui-ci, restés dans les régions envahies, ne pouvant rien lui envoyer, Fichet et moi l’avions recommandé lui à sa femme, moi à ma mère. Elles s’étaient arrangées toutes deux pour lui trouver de généreuses correspondantes, si bien qu’il était devenu celui de nous qui recevait le plus de victuailles. Les colis nous étaient distribués avec une ponctualité à laquelle le capitaine Elbing mettait son point d’honneur, et qui était d’autant plus méritoire qu’en ce début de 1918, le temps était cette fois bien arrivé pour l’Allemagne de la grande pénitence. Tout ce qui restait dans le pays était réservé aux combattants. Nos infortunés gardiens, qui maigrissaient à vue d’œil, pâlissaient par surcroît d’envie, lorsqu’ils assistaient au déballage des boîtes de conserves qui nous étaient adressées.

Fichet, mandaté par le groupe, prenait livraison de nos trésors. Il veillait sur eux avec un soin jaloux. Il nous empêchait d’imiter nos voisins qui faisaient ripaille les premiers soirs, pour être ensuite contraints de recourir à la hideuse soupe du camp. Grâce à lui, nous n’avons que peu connu la faim à Reichendorf, et nous avons même pu nous offrir de temps en temps le luxe de venir en aide à de moins favorisés.

— Hé ! mon adjudant, venez donc goûter un peu de ce pigeon aux petits pois. La main sur le cœur, est-ce qu’on croirait que c’est de la conserve ?

Ainsi interpellé, l’adjudant Claverie, chef de la baraque N° 7, commençait par se rapprocher avec circonspection. C’était un pauvre être, abruti par trois ans de représailles, et qui vivait dans la terreur perpétuelle du capitaine Elbing.

— Fameux ! disait-il lentement, après avoir accepté l’assiette de fer-blanc, pleine d’un odorant ragoût, fameux ! Mais où l’avez-vous fait réchauffer ? Dehors ?

— Sans blague, mon adjudant ! Visez donc le temps qu’il fait. Mais il y aurait eu autant de flocons de neige que de petits pois !

— Dedans, alors ? Vous savez bien pourtant qu’il est interdit de faire du feu dans les baraquements.

— Vous en faites pas, allez, mon adjudant. On vous fera pas arriver d’histoire. Et puis, hein, on s’en fout. On les aura.

L’adjudant Claverie hochait mélancoliquement la tête. Sa crainte de tous les instants était d’apprendre l’évasion d’un des quarante pensionnaires de notre baraque. Il était responsable, et, comme par un fait exprès, c’était toujours dans les locaux où il était qu’il y avait le plus de tentatives de ce genre. Voilà pourquoi le malheureux avait à son actif trois années de camps de représailles. Chacune des tentatives des autres lui valait, à lui, une rallonge de trois ou quatre mois. Il avait demandé à rendre ses galons. Naturellement, on n’avait pas accepté. Chargé de le seconder, j’avais moi-même la perspective de partager, le cas échéant, sa mauvaise fortune.

Maintenant, il était en train d’achever son pigeon, en nous faisant pour la vingtième fois le récit de ses déboires.

— C’est comme je vous le dis, je n’ai pas de chance. Figurez-vous que le 17 avril 1916, mon temps d’ici était terminé. Je devais partir le lendemain matin. Crac, c’est juste cette nuit-là que deux loustics choisissent pour mettre les voiles. On les a tout de suite repris. On leur a collé soixante jours de cachot, et à moi trois mois de plus de représailles. Oui, mais, au bout de leur temps, eux, ils sont revenus dans un camp ordinaire, tandis que moi, je suis resté ici, parce que dans l’intervalle, un autre avait essayé, lui aussi… Franchement, est-ce qu’il y a une raison pour que ça finisse ?

— Vous en faites pas, vous en faites pas, répétait Fichet, la classe viendra. En attendant, voilà le feldwebel qui s’amène pour les corvées de demain.

C’était en effet l’instant où nous voyions tous les soirs pénétrer, dans notre baraque, le sergent-major, porteur des ordres du capitaine Elbing pour le jour suivant. Il procédait à l’appel, faisait suivre le nom de chacun de nous du nom du lieu où il aurait à aller travailler. *Reichendorf-see, Reichendorf-lager, Reichendorf-burg, Reichendorf-station,* nous n’avons pas cessé d’entendre ces mots pendant huit mois, redits à toute heure du jour. Reichendorf-lager signifiait le camp et ses alentours. Les prisonniers punis assuraient d’ordinaire cette corvée-là. Mais quand ils étaient en nombre insuffisant, on y affectait les autres. C’était de beaucoup la tâche la plus redoutée, parce qu’on était soumis sans trêve à la surveillance du capitaine Elbing. Les coups de matraque pleuvaient, assénés par des gardiens qui ne connaissaient pas d’autre méthode pour prouver à leur chef leur bonne volonté. Reichendorf-station était la petite gare où nous avions débarqué. Il fallait près de trois heures de marche pour s’y rendre. On revenait exténué après une journée passée généralement à charger sur des fourgons le bois coupé dans les immenses sapinières du voisinage. Reichendorf-see, on désignait ainsi les abords d’un village de pêcheurs situé à l’ouest, derrière la chaîne des dunes, à dix kilomètres du camp. Nous y plantions des barrages de piquets destinés à protéger les maisons contre l’envahissement incessant du sable ; nous empierrions cette même chaussée que nous avions traversée, on s’en souvient peut-être, la première nuit. Il y avait Reichendorf-burg, enfin, ou plus simplement Reichendorf, du nom de la vieille famille de barons prussiens à qui, six siècles plus tôt, les grands margraves fondateurs du royaume, avaient confié la garde de ces déserts. Soldats fanatisés de la plus rude monarchie militaire, les Reichendorf, depuis leurs origines, n’avaient jamais quitté que pour se battre la gentilhommière, patiemment réparée, qui avait été le berceau de leur race et qui allait bientôt en devenir le tombeau. Cette âpre lignée n’était plus représentée au château que par un vieillard solitaire, le général comte Hugo de Reichendorf, ex-aide de camp du feld-maréchal de Manteuffel. De ses quatre fils, tous officiers au service de Sa Majesté Impériale et Royale, trois étaient tombés depuis le 1er août 1914, et il y avait les plus fortes chances pour que le dernier, commandant d’un bataillon d’assaut en Picardie, ne vît pas la fin d’une guerre qui s’éternisait. La sombre demeure de Reichendorf était située à deux lieues du camp, au milieu des marais. Les prisonniers y étaient envoyés pour désengorger, désensabler les douves qui entouraient son enceinte. L’inexorable platitude de l’étendue environnante permettait d’apercevoir de fort loin le bouquet de hêtres pourpres qui dominait ses murailles. C’était leur silhouette que nous avions entrevue la nuit de notre arrivée, à droite, découpant le ciel roux, tandis que les rares lumières du village tremblotaient une lieue à gauche. Tels étaient les quatre points cardinaux de notre misère. Nous étions dirigés sur chacun d’eux à tour de rôle, jamais deux fois en suivant. Le capitaine Elbing avait ajouté cette précaution supplémentaire à toutes celles dont il s’était déjà prémuni contre nos tentatives d’évasion.

Comme sous-officier, au cours de ces corvées, j’étais dispensé de mettre la main à la pâte. Mon rôle consistait à transmettre les ordres du gradé allemand préposé à notre surveillance. Au camp, je jouissais de même de certains avantages. On m’autorisait une ordonnance. J’en avais profité pour choisir un des pauvres Sénégalais. Il s’appelait Mopti. Un jour où la neige tombait en si fortes bourrasques que l’on ne nous avait pas conduits en corvée, je l’avais trouvé dehors, étendu contre une baraque. Il s’était affaissé là, et, soit faiblesse, soit désir d’en avoir fini une fois pour toutes, il ne s’était pas relevé. J’avais pris en pitié ce malheureux. J’avais obtenu qu’on le soignât, qu’on le dispensât de temps en temps de travail. Quand il n’avait plus rien à faire, il s’accroupissait dans un coin. Une couverture sur ses épaules étiques, tapotant de ses longs doigts gris une gamelle, il psalmodiait doucement une mélodie tremblante de chez lui, un air si plaintif que les larmes nous en venaient aux paupières. On entendait alors, à l’autre bout de la chambrée, la voix de crécelle de Gourrut :

— Non, mais des fois ! T’as pas bientôt fini, vilain macaque. Veux-tu recevoir un godillot dans ta sale gueule ?

— T’as toujours qu’à essayer, répliquait Sylvestre. J’en ai trois paires à ta disposition.

Les allées du camp étaient éclairées à l’électricité, ainsi que le lazaret, le bureau du commandant, les locaux affectés à nos gardiens. Une douzaine de lampes restaient allumées toute la nuit, pour faciliter leur tâche aux sentinelles, et guider, le cas échéant, la balle de leur Mauser. Au commencement, j’avais espéré qu’on ferait appel à ma compétence pour l’entretien et le rafistolage de ce matériel. Mais la garnison comptait un petit gefreter, ex-élève d’une école technique de Berlin, à qui ce service était échu. Par contre, dès la première semaine de notre arrivée, le capitaine Elbing m’avait confié à plusieurs reprises l’expédition à la machine à écrire d’états concernant sa comptabilité. Un dimanche, jour où d’ordinaire nous demeurions au camp, je fus mandé dans son bureau. Je le trouvai en conversation avec un petit vieillard grassouillet, vêtu d’une redingote de coupe ecclésiastique. Ce petit vieillard, assis dans l’unique fauteuil de la pièce, avait les mains croisées sur un ventre agréablement rebondi. Derrière les lunettes d’or, ses yeux m’examinaient avec bienveillance.

— Monsieur le Pasteur Frühwirth, que voici, a manifesté le désir que vous lui soyez présenté, dit le capitaine. À votre disposition, monsieur le Pasteur. Je vous laisse cinq minutes avec le sergent.

Le pasteur Frühwirth commença par me demander si j’appartenais à la Religion Réformée. Sur ma réponse négative, il m’en exprima ses regrets, et voulut bien ajouter qu’il valait mieux être catholique que de verser dans certaines sectes dissidentes avec lesquelles la vénérable Confession d’Augsbourg n’avait de commun que le nom. Tout cela ne m’indiquait pas très nettement où il voulait en venir. Il eut le bon goût de ne pas me faire attendre plus longtemps ses explications.

— Je sais, monsieur le Sergent, que vous êtes le seul intellectuel français du camp. Vous possédez à fond notre belle langue allemande, et en outre vous connaissez la dactylographie. Consentiriez-vous, une fois la semaine, à effectuer pour moi quelques petits travaux ?

Je répondis que ce serait de bon cœur, mais que je n’étais pas le maître de mon temps. Il sourit d’un air entendu.

— La question est réglée avec le capitaine Elbing. C’est convenu. À mardi prochain.

Je m’étais figuré qu’on m’installerait dans quelque baraquement vide, avec la machine à écrire, et les paperasses que désirait me confier ce bonhomme. Je fus donc agréablement surpris, le mardi suivant, lorsqu’un soldat allemand, fusil chargé, me conduisit à travers les dunes au village de Reichendorf, d’où le pasteur Frühwirth était originaire. Il y possédait une coquette villa de bois, dûment calfeutrée contre les intempéries. Je frémis d’aise en apercevant un beau poêle de porcelaine, qui répandait dans toute la maison sa divine tiédeur. Au soir d’une longue carrière employée à prêcher la parole céleste aux habitants de Kœnigsberg, le pasteur avait décidé de venir terminer ses jours dans son village natal. Il consacrait ses loisirs à la préparation d’une anthologie de ceux de ses sermons qu’il jugeait les plus dignes d’être conservés. J’eus à dactylographier, pour mes débuts, une homélie où était prise pour thème la phrase fameuse du Maître de la Wartbourg : « Notre Dieu est une solide forteresse, une bonne épée et une bonne armure. » *Ein feste Burg ist unser Gott…* Mon repas me fut servi, bien entendu, à la cuisine, où la gouvernante Friska eut pour moi le genre d’égards qu’on peut témoigner à un malfaiteur qui serait en même temps un réprouvé. Mais, le mardi suivant, m’étant vu confier un sermon qui puisait son inspiration dans la célèbre « Préface de l’Épître de saint Paul aux Romains » *(Vorrede auf die Epistel St Pauli an die Römer),* je me tirai avec tant de bonheur d’un travail aussi nouveau pour moi que le pasteur décida de m’admettre à sa table. Friska apporta un admirable levraut, offert la veille à son maître par le châtelain de Reichendorf. Je dois avouer que je pris sournoisement en cette minute la résolution d’aller désormais moins vite en besogne, et de m’arranger pour faire durer jusqu’à l’armistice la transcription sur papier carbone des œuvres oratoires du Pasteur Frühwirth.

En dehors de cette bienheureuse journée du mardi, où je m’asseyais à une table bien garnie, où je buvais de bonne bière, où j’avais sur mes genoux une serviette de blancheur éclatante, je menais la vie de mes camarades. Les prétextes à se distraire n’abondaient pas au cours des mornes journées de corvées. Mais les soldats de chez nous jouissent du privilège quasi unique de se divertir avec rien, de découvrir de la variété jusque dans les choses les plus uniformes. Aux minutes d’abattement, il n’était pas rare de voir succéder sans motif des crises de gaîté désordonnée. Pour ceux qui restaient au camp, la présence du capitaine Elbing était un obstacle à peu près perpétuel à la moindre tentative fantaisiste. Mais, qu’il vînt à tourner un instant les talons, il n’était pas de mauvaise farce qu’on n’inventât pour affoler des sentinelles qui ne savaient plus alors où donner de la tête. À la station, les sapinières toutes proches fournissaient l’abri de leurs fourrés aux amateurs de sieste en plein vent. Au village, c’était bien, autre chose. L’accès nous en était interdit, mais nos gaillards s’arrangeaient toujours à trois ou quatre pour y pénétrer. Malgré la pauvreté des habitants, ou plutôt à cause de cette pauvreté, ils ne revenaient jamais les mains vides. La plupart de ces expéditions avaient pour but le troc des vignettes imprimées spécialement pour servir aux prisonniers de monnaie d’échange. Nous cherchions à les vendre à bas prix contre des marks, dont la possession était indispensable à ceux d’entre nous qui ruminaient un projet d’évasion. La corvée la plus terne était celle qui nous réunissait auprès des douves du château. Là, d’ordre du capitaine Elbing, peu soucieux de s’attirer une observation du général de Reichendorf, la discipline était inflexible. Notre seule distraction consistait à entrevoir, entre une heure et une heure et demie de l’après-midi, le seigneur de ces lieux qui accomplissait, sur la terrasse en bordure des marais, sa promenade quotidienne. C’était un haut vieillard, à peine courbé par l’âge. Cravaté de satin noir, à l’ancienne mode, il avait une vaste houppelande qui lui atteignait presque les talons. Parfois il était seul. Le plus souvent, nous le voyions accompagné d’une jeune fille, au bras de qui il s’appuyait.

# V

Le château de Reichendorf a été élevé vers la fin du xiiie siècle. Il est l’œuvre des chevaliers de l’ordre teutonique, et maints détails de son architecture témoignent encore actuellement de sa double origine, religieuse et militaire. Reconstruit presque en totalité sous le grand Frédéric, réparé de nouveau après 1870, s’il est devenu, bon gré mal gré, une demeure à peu près moderne, il n’en a pas moins conservé la plupart des traits de sa physionomie primitive. Il se souvient d’avoir été érigé pour des moines et pour des soldats. L’immobilité de la nature qui l’entoure a secondé merveilleusement cette volonté de ne se transformer qu’aussi peu que possible. Le ciel bas, le miroitement infini des étangs, les cris plaintifs des oiseaux aquatiques, le moutonnement de la mer déserte, n’ont en effet dû guère changer depuis l’époque où les défenseurs de ce pays, au lieu de la vareuse feldgrau, arboraient le manteau blanc écartelé de noir des Porte-croix.

Par son plan général, Reichendorf rappelle l’illustre forteresse de Marienbourg, sa contemporaine. Né comme elle d’une nécessité militaire et d’un acte de foi, il réédite au milieu des sables et des marais prussiens l’union de la chapelle et du donjon scellée au bord d’une autre mer morte. Long de trente mètres, large de vingt-cinq, le château dresse au-dessus de la lande désolée sa pesante masse de pierres et de briques auxquelles le vent marin a donné son amère patine rougeâtre. Ceux qui y vivent ont moins l’air d’être ses habitants que ses défenseurs. Les assauts d’autrefois ont beau s’être arrêtés, le pont-levis, mis au rancart, a beau avoir cessé son office, un péril obscur semble continuer à battre la campagne d’alentour. On a eu beau boucher les mâchicoulis, murer les meurtrières, rajeunir le perron, percer des fenêtres enguirlandées à la place des antiques arcades ogivales, le souvenir des luttes féroces de jadis n’a pas pu être aboli. Il est évoqué par les douves profondes, par les assises cyclopéennes, par les taches plus claires des brèches obstruées, par l’énorme tour en ruine qui se dresse parmi les broussailles et les orties, à la corne septentrionale du mur d’enceinte. Elle continue, sentinelle décapitée, à surveiller cette mer funèbre, cette plage d’effroi sur laquelle surgissaient les hordes affreuses des pirates arctiques. Aujourd’hui, elle n’a plus d’autre ennemi que le vent. Mais celui-là ne désarmera jamais. Il n’est pas de jour qu’il ne lui arrache un lambeau de pierre, soit qu’il l’attaque de front, comme un bélier, soit qu’il travaille à sa désagrégation d’une manière plus sournoise, en multipliant dans ses interstices les plantes destructrices issues des pollens et des graines dont son souffle la saupoudre éternellement.

Les architectes de Reichendorf furent soumis à l’obligation de tous ceux qui ont à construire en terrain plat un ouvrage fortifié. Ils ont dû assurer sa protection en l’entourant de fossés. Ces fossés affectent la disposition d’un quadrilatère dont chaque côté a de cent à cent cinquante mètres. L’enceinte du château est donc sensiblement située au niveau de la plaine environnante. Là se trouve le château lui-même, rectangle massif flanqué aux quatre coins de rondes tours trapues aux toits en poivrière. Il occupe l’angle sud-est, tandis que la haute tour carrée qui vient d’être décrite, s’érige dans l’angle nord-ouest. De loin, on n’aperçoit qu’elle, le reste du bâtiment étant dissimulé par un rideau de hêtres pourpres assez touffus. Ce sont les seuls arbres de la région. À leurs pieds, il n’y a rien que l’inextricable fouillis des ronces et des pariétaires. Elles ont recouvert le chemin dallé qui menait de la porte d’honneur à la tour septentrionale. Elles sont en train de disjoindre le ciment de la balustrade qui surplombe les fossés et les douves. On a eu beaucoup de peine à leur faire respecter le chétif enclos où poussent les quelques légumes nécessaires à la vie domestique de la vieille demeure. Il n’y a pas d’arbres fruitiers. Une expérience tentée pour avoir d’autres fleurs que les liserons et les églantines n’a pas donné de résultats. Seuls, quelques dahlias décolorés, quelques tournesols rachitiques ont réussi à pousser sur un morceau de terreau exposé au Midi. En bas, dans les douves, durant les corvées, s’il nous arrivait de lever la tête vers le faîte de la muraille, nous apercevions au-dessus de nous, balancées par la bise, leurs maigres tiges harassées.

Le fossé ouest de l’enceinte est le seul qui soit complètement à sec. Profond d’une dizaine de mètres, large d’autant, il était autrefois traversé par le pont-levis, remplacé aujourd’hui par une passerelle sur laquelle les voitures des visiteurs doivent s’engager à une allure très ralentie. Ainsi le veut une pancarte qui date d’une époque plus fortunée, sans doute. Les voitures des visiteurs ! Au cours de près d’une année, je n’en ai vu que deux venir à Reichendorf. La première fut l’automobile du général inspecteur des camps de prisonniers. Vers le mois de juin, il arriva de Kœnigsberg pour visiter le nôtre, et le général de Reichendorf le retint à déjeuner. La seconde ? Ah ! la seconde, ce fut plus tard, six mois après, tout à la fin… Mais que sert d’y songer dès maintenant ! Je n’aurai que trop l’occasion, le moment venu, d’en reparler.

Si le fossé occidental s’est maintenu à peu près intact, les trois autres, par contre, en raison de leur voisinage avec les marais et les étangs, ne se présentent plus que sous l’aspect le plus chaotique. Filtrant de toutes parts, l’eau a miné peu à peu leurs revêtements, fait choir d’un seul coup des pans entiers d’une muraille qui – des plaques de mortier demeurées en place l’attestent – n’eût demandé que le peu d’entretien auquel elle avait été accoutumée pour défier longtemps encore les intempéries et les ans. Les assises de l’enceinte elle-même ont résisté victorieusement, mais les parois qui leur font face, presque partout, se sont effondrées. À présent, ce n’est plus, au fond des fossés, qu’un magma innommable de moellons, de briques réduites en bouillie, de vase crémeuse et verte. L’impitoyable végétation marécageuse s’est abattue sur ce désastre, s’en est donné à cœur joie. Les roseaux et les joncs ont tout envahi. Les lichens et les mousses ont tout recouvert. Sur les eaux dormantes, les nénuphars ont étalé leurs minces disques vernissés, fleuris de roses d’un jaune chlorotique. Au moment des grandes bourrasques, on ne distingue plus, dans le déluge universel, les limites qui séparent la terrasse du château des marais environnants. D’un bord à l’autre, l’écroulement des murs jette à chaque instant une nouvelle et branlante chaussée de pierres rompues, autour desquelles le flot monte en clapotant avec fureur. Ce qu’il reste de gouttières et de gargouilles non obstruées déverse des torrents d’eau jaunâtre dans les douves où la pluie s’acharne et claque comme de la grêle. Et quand, plus redoutable mille fois que les averses, le vent du Nord raflant sur les dunes d’opaques tourbillons de sable, les précipite en aveugles avalanches vers le château, Reichendorf tout entier paraît sombrer dans un cauchemar gigantesque. Avec les ramures pourpres de ses hêtres qui se gonflent et frissonnent comme d’immenses voiles, avec le mât obscur de sa maîtresse tour qui oscille parmi les nuées, il a l’air d’un navire fantastique sur le point de rompre ses amarres et de disparaître dans la nuit.

Ce délabrement et cet abandon étaient de date relativement récente. Sous le comte Frédéric de Reichendorf, père du propriétaire actuel, et ami personnel de l’Empereur Guillaume Ier, le château passait pour l’un des plus confortables de la Prusse Orientale. Frédéric, âgé de dix-sept ans, et lieutenant du 2e Régiment de dragons de Brandebourg, avait fait ses premières armes en 1814, à Bar-sur-Aube, aux côtés de son futur souverain. Il avait abandonné l’armée très vite après pour se retirer dans ses terres. Type achevé du gentilhomme prussien, il avait vécu là pendant un demi-siècle, honoré à plusieurs reprises de la visite du Roi, qui se plaisait à venir chasser, avec Roon ou Moltke, chez son vieux compagnon. À cette époque, le château était encore entouré, sauf du côté de la mer, de forêts de sapins splendides. On y trouvait à foison gibier rouge et gibier noir, le gibier noir comprenant ours, loups et sangliers, tandis que le gibier rouge se compose de cerfs, biches, élans et chevreuils. Le vieux junker était mort en 1874, et son fils Hugo, capitaine de cavalerie dans la garde, ne s’était plus occupé de ses propriétés que pour exiger d’elles les ressources nécessaires au dispendieux train de vie de Berlin et de Postdam. Les fils d’Hugo de Reichendorf devaient suivre tous les quatre l’exemple paternel. Ils étaient entrés, eux aussi, dans l’armée, et de ce fait la contribution exigée du domaine ancestral s’était trouvée multipliée par quatre. Les rentes ordinaires devenues promptement insuffisantes, il avait fallu recourir aux expédients, notamment au plus dangereux, la coupe des forêts. Peu à peu, les arbres magnifiques plantés sous le Roi-Sergent et dont le grand-père Frédéric se montrait si fier, s’étaient clairsemés, avaient disparu. Le châtiment d’un tel sacrilège ne s’était pas fait attendre. Les sables et les étangs avaient regagné le terrain conquis sur eux au cours du siècle précédent. Les terres à céréales étaient redevenues des landes et des marécages. Le château lui-même, dernier réduit de la résistance, n’avait pas tardé à être menacé. Quand, en 1905, atteint par l’âge de la retraite, le général avait décidé d’y venir finir ses jours, il avait d’abord, plein de bonnes intentions, essayé de combattre le mal. Mais il était déjà bien tard. En outre, les difficultés financières se faisaient cruellement sentir. Ne disposant plus de capitaux suffisants pour s’adresser aux gens du métier, le comte de Reichendorf avait été contraint de confier la besogne à ses serviteurs. Ceux-ci, au nombre de cinq ou six, étaient d’anciens métayers des terres qu’on avait dû vendre. Ils avaient tenu à rester les domestiques d’une famille dans la dépendance de laquelle leurs pères vivaient depuis deux cents ans. Animés de la meilleure volonté du monde, ces braves garçons réussissaient tout juste à maintenir les choses en l’état. Ils étaient incapables de procéder aux grosses réparations. 1914, avec la guerre qui vint les prendre les uns après les autres, parut signer la condamnation définitive de Reichendorf. Le général s’efforça de conjurer le fléau grâce à des moyens de fortune. En 1915, quand il fut question d’établir dans la région un camp de représailles, il fit jouer ses relations pour que ce camp fût installé aussi près que possible du château, dans l’espoir que les prisonniers lui fourniraient la main-d’œuvre abondante et peu dispendieuse dont il avait besoin. Mais, à l’épreuve, il dut constater que les équipes que le capitaine Elbing était autorisé à mettre, deux, ou trois fois la semaine, à sa dispositions n’arrivaient pas à fournir la moitié du travail abattu avant la guerre par une demi-douzaine de ses campagnards. Aussi fallait-il voir le regard de morne mépris que, durant sa promenade quotidienne, il laissait peser sur ce troupeau conduit à coups de crosses et de matraques. Le désappointement qui se peignait sur ses traits, était si poignant que la rudesse de ce dur visage s’en trouvait presque diminuée. Vainement, est-il nécessaire de le dire, nous eussions cherché sous ce blanc sourcil froncé une lueur de bienveillance à notre endroit. Et pourtant, y allait-il vraiment de notre faute ? Nous n’apportions, c’était une affaire entendue, aucun goût, aucune ardeur à notre tâche. Mais quand bien même nous eussions été animés du désir assez saugrenu de donner satisfaction à un ennemi, nous ne serions guère mieux parvenus à retarder une débâcle inévitable. Il eût fallu de vrais ouvriers, munis d’un véritable outillage, dirigés par de vrais contremaîtres, et non une triste et débile cohue commandée par des gardes-chiourme capables seulement de nous interdire, sous la menace perpétuelle du bâton, de fumer ou de nous asseoir.

De par la disposition des lieux, nos équipes de corvées étaient réparties en deux groupes. L’un travaillait au fond des douves, l’autre sur le glacis. C’était également sur le glacis que se tenait l’adjudant allemand qui nous dirigeait. Les gradés français devaient transmettre ses observations et ses ordres, ce qui nous obligeait à un va-et-vient épuisant. On glissait dans la boue molle. On s’accrochait aux ronces. On risquait de prendre un bain glacé dans une crevasse sournoise. On se tordait les chevilles au milieu de l’amas informe des pierrailles. Par moment une injure rauque, suivie du bruit mat d’un coup asséné sur une épaule, retentissait. J’avais généralement comme voisin le sergent Bergez, qui assurait la liaison de l’équipe la plus proche. Nous échangions quelques paroles à la dérobée, lorsque l’adjudant se trouvait occupé ailleurs. Les buissons et les lagunes où nous nous débattions regorgeaient littéralement de poisson et de petit gibier. Nous n’avions pas, naturellement, le droit d’y toucher. Mais Bergez, braconnier matois, n’avait cure d’une telle interdiction. Il était parvenu à recruter parmi les hommes de sa baraque un peloton de trappeurs éprouvés. Du haut du talus, il surveillait avec fierté leurs opérations.

— Regarde le petit gars, là-bas, dans l’angle de gauche.

— Celui qui a un képi de hussard ?

— Oui. C’est Garrabit, un type de Limoges. Il n’y a pas plus débrouillard. Avec lui, il y a toujours le soir, dans la baraque, de l’anguille ou de la sarcelle, si on est venu ici pendant la journée.

J’observai Garrabit, qui était en train d’apporter à son travail une ardeur inusitée.

— Qu’est-ce qu’il a à piocher à cet endroit ? Il n’y a que de la boue et des épines.

Bergez sourit finement.

— Il ne pioche pas. Il pêche. Tiens, ça y est !

Garrabit venait de se baisser avec rapidité. Un petit cri grinçant parvint jusqu’à nous.

— Bon Dieu de bon Dieu, fit Bergez interloqué, qu’est-ce que c’est ? Voilà les poissons qui gueulent à présent ! Faut que j’aille me rendre compte.

L’instant d’après, il revenait vers moi, hilare.

— Tu parles d’une rigolade. Garrabit guettait une anguille. Il a pris un lapin. Comme il se penchait pour retirer sa ligne ce petit salaud affolé lui a bondi en pleine figure. Crac, un coup de talon sur les reins. Couic ! À la baraque N° 8, on s’en fout : au lieu de matelote, il y aura de la gibelotte ; quand on crève de faim, on ne fait pas de différence. Pour ce qui est de Garrabit, il préfère ça, parce que le lapin, lui, ne bougera plus, tandis qu’avec l’anguille, qui a la vie dure, il faut attendre d’être au camp pour la zigouiller. Et comme, pour ne pas être repéré par les Boches, il est obligé de la foutre dans sa culotte, il trouve que ce n’est pas drôle de faire deux lieues avec une bestiole qui se trémousse ousque tu penses. C’est égal, qu’est-ce qu’il y a comme gibier, par ici !

Le mardi, à la table du pasteur Frühwirth, l’éloge des richesses de Reichendorf en fait de chasse et de pêche recommençait, mais sur un mode plus académique. C’était naturellement au pasteur que j’étais redevable de ma documentation sur le château et ses propriétaires. Très flatté de se voir, chaque dimanche, invité par le général, il ne perdait pas une occasion de m’entretenir de son hôte. On conçoit qu’au début, de semblables détails ne m’aient que peu intéressé. Mais le pasteur paraissait ravi de me les fournir, et je tenais trop à ma douillette journée du mardi pour ne pas flatter une manie aussi innocente.

— Vous ne pouvez imaginer, cher Monsieur Dumaine, ce qu’était Reichendorf, je ne dis même pas du temps du comte Frédéric, vers 1870, car je suis trop jeune pour bien me souvenir de cette heureuse époque, mais il y a seulement une vingtaine d’années. Tenez, en 1908, quand le Général a pris sa retraite, la moitié de la forêt subsistait encore. Il donna alors une grande chasse en l’honneur des amis de son fils. Le château reçut près de quarante de ces messieurs, les officiers de la Garde, des jeunes gens tous beaux comme Lohengrin, et aussi titrés que l’Empereur lui-même. Les princes Eitel et Adalbert avaient accepté d’être de la fête. Ce qu’on massacra, comme gibier rouge et gibier noir, je ne vous le dis pas, vous croiriez que j’exagère. Friska, la bouteille de Riesling, je vous prie, ma fille. Servez-vous, Monsieur Dumaine, s’il vous plaît.

J’avais déjà devant moi une somptueuse moitié de canard sauvage à la gelée de groseille. Ah ! si Fichet avait pu me voir, ou Bergez. Il y avait plusieurs semaines que, pour ne pas leur crever le cœur, je ne leur faisais plus le récit de mes agapes du mardi.

— N’est-ce pas que ce vin n’est pas mauvais ? C’est encore un cadeau du Général. Que n’avez-vous pu le connaître autrefois, du temps de son opulence ! Mais de quoi parlions-nous tout à l’heure, de si intéressant ? Ah ! oui. C’était à propos de la modeste homélie que vous êtes en train de dactylographier. Vraiment, vous lui trouvez un rapport avec le *Sermon sur la Providence ?*

— Nettement, Monsieur le Pasteur, nettement. Il y a d’abord l’analogie des deux exordes, avec l’allusion si caractéristique au Roi de Samarie. Il y a surtout la même magnifique adjuration : *Assemblons-nous, Chrétiens…*

— C’est curieux, d’autant plus curieux que, je vous en ai donné ma parole sacerdotale, j’ignorais ce sermon. Vous auriez tort d’ailleurs, Monsieur Dumaine, de croire que je sous-estime Bossuet. Ce n’était certes pas un dialecticien méprisable. Et quant aux erreurs de dogme, nous ne le savons malheureusement que trop, elles n’ont rien à voir avec la beauté de la forme. Oui, oui, le Roi de Samarie… Assemblons-nous, chrétiens… C’est une coïncidence remarquable. Que j’en profite pour vous renouveler l’expression de ma gratitude. Vous vous acquittez de la tâche dont vous avez bien voulu vous charger avec une conscience qui me touche profondément. Je le répétais avant-hier encore au capitaine Elbing, qui avait, comme moi, l’honneur de déjeuner au château. Si je pouvais, de façon quelconque, vous être agréable… N’avez-vous pas un souhait à formuler ?

— Hélas ! Monsieur le Pasteur, j’en ai un.

— Dites.

— Les lettres que nous envoyons à nos familles sont soumises au camp à un retard systématique de dix jours. Or, j’ai en France une vieille maman dont la santé me donne bien des inquiétudes. Si les cartes que je lui adresse, pouvaient, de temps en temps, être dispensées de ce délai…

— Je vous promets d’en parler au capitaine. Quel âge a Madame votre mère ?

— Soixante-six ans.

— Oh ! Mais ce n’est pas très âgé. J’en ai bien soixante-huit, moi. Buvons à son prompt rétablissement, à l’instant où vous serez de nouveau réunis, à la fin de la plus horrible des guerres. Ah ! Votre gouvernement est réellement bien coupable. Qu’est-ce que vous dites ? Qu’il n’est pas le seul ? Je sais, je sais. À propos, avez-vous lu le communiqué ? Notre armée s’est emparée de Bapaume. Cela fait la troisième fois en moins de cinquante ans. Espérons que ce sera la dernière. En outre…

— Monsieur le Pasteur, vous me parliez de la chasse qui a eu lieu au château en 1908…

— C’est vrai, je mélange tout. Eh bien, à cette chasse, l’aîné des fils du Général, le comte Conrad – que Dieu ait son âme – poignarda de sa main un ours colossal, un ours comme on n’en avait plus vu dans le pays depuis deux siècles. On l’a fait naturaliser. Il est, au château, le plus bel ornement de la galerie d’en bas, où sont tous les trophées du comte Frédéric, qui, en cinquante années, a pourtant abattu pas mal de gros gibier noir, je vous en réponds. Aujourd’hui, c’est fini. Ces messieurs ont dû vendre les forêts. Plus de piqueurs ! Plus de garde-chasse ! Plus de fanfares de cors au fond des sapinières. Seulement, à intervalles de plus en plus éloignés, un coup de fusil, dont l’isolement fait mal au cœur. C’est Gottlieb, le seul domestique qui leur reste, un pauvre garçon boiteux, qui tire la sauvagine. Quelle tristesse ! Voyez-vous, Monsieur Dumaine, j’ai tort de parler de la sorte devant un ennemi, mais c’est plus fort que moi, le gouvernement n’est pas juste envers les junkers. Pensez-y : des gens qui ont fait la Prusse et l’Empire. On les oublie au fond de leurs gentilhommières croulantes. Tous les sourires, toutes les prébendes vont à ces libéraux qui, à la première occasion… Je regrette de plus en plus que vous ne puissiez voir l’ours du Major Conrad. Mais c’est impossible. Rien que d’y songer est une folie. Le général vous hait. C’est-à-dire qu’il ne vous aime pas. Il faut le comprendre, Monsieur Dumaine. Trois de ses fils tombés là-bas ! Trois de ses fils, sur quatre, et quels fils ! Si vous aviez vu le petit Michel, en 1898, dans son premier uniforme, celui de lieutenant aux uhlans de Treffenfeld, avec le plastron bleu clair et les torsades d’argent !… Et quel chasseur, lui aussi ! Un jour, tout près de la station, voilà un couple d’énormes sangliers qui débouche…

Je le laissais dire. Encore une fois, tout ce bavardage ne m’intéressait que médiocrement. Mais les nouvelles de la guerre étaient mauvaises. L’offensive allemande se développait en Picardie, plus formidable que toutes les autres. J’aimais mieux entendre le pasteur Frühwirth s’extasier sur les exploits cynégétiques des Reichendorf que compatir à nos revers.

Je m’aperçois que j’ai oublié de mentionner dans ma description du château certain petit pavillon situé à l’angle nord-est, là où les buissons d’églantiers et de lierre sont plus touffus, et où la présence des trembles permet, à propos de ce coin, de prononcer sans ridicule le mot de parc. Le mur d’enceinte, à cet endroit, s’est effondré sur une longueur d’environ trente pieds. Cet affaissement a comblé la partie correspondante des douves, créant à la fois un escalier et une passerelle qui permettent de traverser le fossé et de gagner l’autre côté du talus. C’est le point par où l’on peut s’introduire le plus aisément à l’intérieur du château. Pour ce motif il était toujours gardé, pendant les corvées, par une sentinelle allemande ou un sous-officier français.

Le pavillon dont il vient d’être parlé se trouvait ménagé dans une petite tour d’angle ; plus exactement, il avait été reconstruit avec les matériaux de cette tour. Ce travail, réalisé dans le goût rococo du siècle précédent, devait être l’œuvre d’un architecte doté de plus de prétentions que de moyens. Le chèvrefeuille entourait les deux étroites fenêtres aux minuscules carreaux plombés, l’œil-de-bœuf, la porte surélevée par un perron de deux marches. Il recouvrait à demi le toit d’ardoise. Tel qu’il était, surgissant à l’improviste du feuillage pourpré des trembles, ce petit bâtiment constituait le seul détail qui apportât à la morne terrasse en ruines et en friche un peu de grâce et de fantaisie.

Une après-midi du début d’avril, ce fut là que je me trouvai de garde. L’avant-veille, il avait fait ce qu’on appelle dans le pays une *tempête sèche*. Le vent du nord, soufflant avec plus de violence que de coutume, avait noyé le château sous de véritables torrents de sable. Tous les orifices des conduites et des gouttières avaient été obstrués. À la demande du Général, on avait doublé le nombre des hommes de corvée. Nos postes habituels étaient de ce fait modifiés, je reçus pour ma part l’ordre de me tenir sur le terre-plein, à la hauteur de la brèche que j’ai signalée, avec la consigne de ne la laisser franchir par personne. Mon premier soin, comme bien on pense, fut de m’enquérir d’un coin où j’échapperais à la surveillance des gradés allemands. Je m’assis derrière un fourré, sur une pierre descellée, et goûtai une heure environ d’une béatitude qui eût été complète, si le froid n’avait pas été aussi vif. Des pluviers et des vanneaux passaient tout près de moi. Je distinguais le plumage or et cendré des uns, les ailes busquées des autres. Des lapins roux jouaient parmi les décombres…

Quelque chose vint me tirer de ma quiétude. C’était une mince volute de fumée qui s’élevait en face de moi, dans l’air glacé, sur la seconde marche du pavillon. D’abord, je ne prêtai qu’une médiocre attention à ce détail : sans doute une herbe sèche enflammée par une de mes cigarettes mal éteinte. Mais la fumée s’épaississait. Je constatai que, filtrant sous la porte, elle sortait du pavillon.

Je n’intervins pas tout de suite. Qu’avais-je besoin de me mêler de ce qui ne me regardait pas ! Je ne voulais connaître que ma consigne. Les volutes, cependant, devenaient plus noires, plus denses. Il me sembla discerner un brasillement, des craquements. Je n’y tins plus. Je me levai.

La porte n’était fermée qu’au loquet ; je l’ouvris. Un âcre tourbillon s’échappa, tandis que je vis dans l’ombre le foyer de l’incendie s’aviver sous l’effet du grand air.

L’accident était dû sans doute à une lampe qui s’était renversée contre le poêle, entraînée par le poids de son immense abat-jour. Le pétrole répandu avait été enflammé par une escarbille. Le tapis à longues franges d’un guéridon avait pris feu, ainsi que les tentures de la fenêtre voisine. Je me servis de ce tapis, de ces rideaux, pour étouffer la flamme. J’y réussis assez vite.

Comme j’achevais, non sans m’être légèrement brûlé à la main droite, ma besogne de pompier bénévole, j’entendis un bruit léger derrière moi. Je me retournai. Quelqu’un se tenait sur le seuil du pavillon. Je reconnus la jeune fille qui accompagnait dans ses promenades le général de Reichendorf.

Toute droite dans sa robe de deuil, elle regardait avec surprise ce soldat aux mains noircies par le charbon qui se démenait parmi les meubles bouleversés de son boudoir.

— Le feu, crus-je devoir expliquer, avec un sourire d’enfant pris en faute.

Elle continua à rester muette. L’expression d’étonnement un peu effrayé que je lui avais vue tout d’abord avait fait place à une attitude distante et revêche.

— J’ai vu de la fumée. Je suis entré. Je me suis permis…

— Il fallait appeler, se borna-t-elle à dire froidement.

— Tout aurait été consumé avant qu’on arrivât, murmurai-je.

Elle n’eut même pas l’air d’avoir entendu : elle regardait les dégâts qui, dans le désordre, paraissaient énormes. Plusieurs bibelots appartenant à la table dont j’avais dû enlever précipitamment le tapis gisaient à terre, notamment un portrait qui représentait un officier en grande tenue, coiffé du casque à pointe. Elle le ramassa et le déposa sur un divan, après avoir essuyé le cadre et la glace avec son mouchoir.

« Ah ! ça ! me dis-je, il ne faudrait pourtant pas qu’elle s’imaginât que c’est moi qui ai mis le feu ici ! »

Elle m’avait tourné le dos. Elle ne s’occupait plus de moi. Je fis une dernière tentative pour me rappeler à son attention.

— C’est la faute du pétrole. Puisque l’électricité est au château, il y aurait intérêt à l’installer dans ce pavillon. Ce ne serait pas difficile. En moins d’une journée de travail, on pourrait…

Elle me jeta un regard glacé, comme pour dire : « Comment, vous êtes encore là ! » Je baissai la tête. Il m’avait fallu ce regard presque insultant pour comprendre. Ce fut plus brutal qu’un miroir me révélant d’un seul coup ma déchéance. Je me vis : mal rasé, les cheveux en broussailles, vêtu de loques sans nom, avec mes molletières effilochées, ma capote usée jusqu’à la corde, et l’infamant carré de drap rouge cousu sur l’épaule qui marquait comme un bétail les prisonniers du camp de Reichendorf.

Peut-être s’aperçut-elle de la conscience subite qui m’était venue de ma misère et en eut-elle pitié. Elle inclina légèrement la tête pour répondre à l’humble salut que je lui adressai en me retirant.

— Merci, dit-elle même, sur un ton un peu radouci.

# VI

Le 15 août 1870, entre Pange et Noisseville, se déroula la scène que le Maréchal Foch a retracée en quelques lignes dans son livre *De la conduite de la Guerre.* La première armée allemande avait remporté la veille l’important succès stratégique connu sous le nom de *Bataille de Borny*. Steinmetz, commandant en chef de cette armée, s’était opposé tant qu’il avait pu à l’engagement. Il avait même ordonné d’évacuer le terrain enlevé par ses généraux, le brigadier Von der Goltz, Manteuffel, commandant le 1er corps, et Zastrow, commandant le 7e. Finalement, il avait dû s’incliner devant l’ordre émané du Grand Quartier Général de se maintenir sur les positions conquises. Maintenant, les trois triomphateurs de la journée allaient recevoir le prix de leur initiative et de leur persévérance. Sur une hauteur d’où l’on découvrait le champ de bataille, le roi Guillaume les attendait. Il félicita Goltz et Zastrow ; il félicita Manteuffel. Derrière celui-ci se tenait, à une distance respectueuse, un lieutenant du 3e régiment de cuirassiers. Il portait le bras gauche en écharpe. Sa tunique blanche à parements d’azur était maculée de gouttelettes rouges.

Tandis qu’on lui expliquait les diverses phases de la bataille, le Roi ne cessait d’observer le jeune officier.

— Eh mais ! s’écria-t-il enfin, en voilà un que je reconnais ! Moltke, voyez donc, c’est le fils de notre ami Frédéric de Reichendorf. Que fais-tu là, clampin ? Je te croyais à la IIe armée, avec les cuirassiers d’Halberstadt ?

— Majesté, dit Moltke, c’est moi qui, sur la demande de son père, l’ai fait passer, il y a six semaines, du 4e corps au 1er.

— Voyez-moi ça ! Il préfère le collet bleu de Kœnigsberg au collet jaune d’Halberstadt. N’aie pas peur, nous n’en dirons rien à M. de Bismarck. Manteuffel, vous avez donc pris cet enfant comme aide-de-camp ?

— Depuis hier soir seulement, Sire.

— Et tu t’es déjà fait blesser, maladroit ?

— Il a été blessé deux fois, Sire. Une première fois, la semaine dernière, à Spicheren ; et hier matin, en allant volontairement reconnaître la ligne française au nord de Borny. C’est grâce à lui que j’ai su que j’avais sur ma droite toute la division de Cissey et que j’ai pu prendre mes dispositions pour ne pas être tourné. Mon officier d’ordonnance ayant été blessé grièvement au début du combat, je l’ai remplacé par le lieutenant de Reichendorf, qui est en outre compris sur les propositions de récompenses que je viens d’adresser au Grand Quartier Général.

— Approche-toi, ordonna Guillaume, et ne rougis pas ainsi. As-tu écrit à ton père, ces jours-ci ?

— Sire, je n’en ai pas eu le temps.

— Le temps ? Aujourd’hui, il faudra le prendre. Tu diras à Frédéric que je t’ai vu, que je t’ai embrassé, et que je t’ai donné ceci.

Il lui épingla au côté droit sa propre croix de fer.

— Là ! Vous ne pouvez imaginer, Messieurs, ce que j’éprouve à rencontrer, en de telles circonstances, ce jeune homme. En 1814, son père a été mon camarade, lieutenant comme moi dans le même régiment. Au combat de Bar-sur-Aube, Frédéric de Reichendorf paya si bien de sa personne que le vieux Blücher, qui avait le sens du geste opportun, voulût que ce fût moi qui lui remis la croix de fer. Il avait seize ans, moi aussi. Il me semble le voir, en regardant ce gaillard-là. Quelle pépinière que notre Prusse ! La guerre finie, marmot, fais-moi vite beaucoup de petits Reichendorf, pour que j’aie le temps de leur accrocher, à eux aussi, cette babiole.

Une estafette venait de remettre un pli à Moltke.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda le Roi.

— Sire, le Prince Frédéric-Charles m’annonce que la IIe Armée est prête à franchir la Moselle. Demain, Votre Majesté couchera à Pont-à-Mousson.

Il faisait beau. Les flammes blanches et noires des uhlans de l’escorte ondulaient doucement dans la brise matinale. Les coqs chantaient. Une brume bleue, pailletée d’argent, se dissipait au-dessus de la campagne. La route de Sarrebrück filait, pimpante et gaie, entre les houblonnières et les coteaux dorés. Sur une borne toute proche on lisait : *Metz, douze kilomètres*.

Trente ans plus tard, alors que le lieutenant Hugo de Reichendorf, devenu général, commandait à Francfort-sur-Oder la 5e brigade de cavalerie, cette affaire de Borny était demeurée pour lui la bataille la plus belle et la plus décisive non seulement de sa carrière, mais de toute la campagne. Qui osait élever devant lui un doute à ce sujet ne manquait jamais de le mettre en fureur. Il avait toujours les meilleurs arguments pour démontrer que si la manœuvre pour la bataille de Saint-Privat avait abouti, si le cercle s’était fermé autour de Sedan, c’était parce que la IIe Armée avait passé à temps la Moselle, résultat qui n’aurait pas été atteint si, dans la soirée du 14 août, le 1er corps de la première armée n’avait fixé et retenu devant lui les troupes françaises opérant sous Metz, à la suite d’une reconnaissance conduite le matin avec une audace et un bonheur rares par un lieutenant du 3e régiment de cuirassiers, 1er escadron, 2e peloton.

Nommé capitaine après Saint-Quentin, et passé sur l’ordre du Roi aux Cuirassiers de la Garde, ce fut sous le casque de vermeil de ce splendide régiment que Hugo de Reichendorf participa, le 16 juillet suivant, à l’entrée dans Berlin de l’armée victorieuse. Le soleil était radieux, la chaleur écrasante. Sur la Place du Palais, au bout des *Tilleuls*, on avait massé les troupes autour du monument du Roi Frédéric-Guillaume III, qui allait être inauguré. Les cinquante-six aigles françaises conquises en jonchaient les marches. Sous un immense vélum de velours rouge se tenaient l’Empereur, l’impératrice, toutes les Altesses, tous les ambassadeurs. Dans le coin droit, le prince de Bismarck, gigantesque et massif sous sa tunique blanche à collet jaune, s’éventait avec son casque, tout en causant avec M. de Moltke, émacié dans son uniforme sombre de général d’infanterie. La haie au bas de la tribune était formée par les magnifiques cuirassiers de la Garde, rigides comme des statues. Les femmes leur jetaient des fleurs, leur envoyaient des baisers, et Hugo de Reichendorf, cramoisi sous le casque d’or à aigle d’argent, gonflé d’un orgueil qui était sur le point de lui faire éclater le cœur, apercevait, tout près de lui, au premier rang du populaire en délire, un vieillard suant et pleurant qui lui envoyait aussi des baisers. Il avait un gibus à la mode du Parlement de Francfort, portait un pantalon cosaque à sous-pieds et une redingote à brandebourgs sur laquelle la croix de fer était agrafée. C’était le comte Frédéric de Reichendorf, son père. Il n’avait pas fallu moins qu’une circonstance aussi solennelle pour qu’il consentît à abandonner un jour ses marécages et ses forêts.

Soudain, tous à la fois, les canons tonnèrent. Les musiques se mirent à jouer l’hymne de la Victoire. Le voile qui recouvrait le monument tomba. Un général qui semblait atteint de folie bondit sur le socle, et saisissant une brassée de drapeaux français, la lança sous les pieds du Hohenzollern de bronze. La foule entière éclata en rugissements d’enthousiasme, et voilà que cette allégresse furieuse gagnant à son tour la haie des cuirassiers, leurs statues blanches et or commencèrent à s’animer. Des sabres furent brandis au-dessus des casques ; des hourras sortirent des énormes poitrines, et le capitaine de Reichendorf, ne se connaissant plus, sentant son cerveau chavirer se mit lui aussi à brandir son sabre et à hurler plus fort que tous les autres : « Hourra, Kaiser, hourra ! Au tour de la Russie, maintenant ! »

— Colonel, tâchez donc de me faire taire cet imbécile. L’Ambassadeur du czar est dans la tribune, tout à côté.

C’était le Chancelier qui, se penchant au-dessus de la rampe de velours, venait de laisser tomber, à mi-voix, ces mots dédaigneux. Ils firent au bouillant cuirassier l’effet d’une douche froide. Le soleil lui sembla s’éteindre au ciel embrasé du *Lustgarten*. Sa destinée et celle de l’Empire ne lui apparurent plus les plus belles du monde. Tel fut le début des rapports du prince Otton de Bismarck et du comte Hugo de Reichendorf. Jusqu’à la fin de sa carrière, le second ne devait plus cesser de se croire en butte aux persécutions du premier.

Sans doute, Bismarck, issu d’une des plus nobles maisons des Marches, connaissait la maison de Reichendorf, aussi réputée que la sienne. Il était également exact qu’il y avait eu, au cours des âges, entre les deux maisons, des froissements et des luttes qui avaient nécessité, à diverses reprises, l’intervention des électeurs de Brandebourg, puis des rois de Prusse. Mais on peut admettre qu’en 1871, au faîte de sa puissance, le Chancelier ait eu autre chose à faire que de raviver ces querelles du temps passé. Si les Reichendorf d’alors eurent à se plaindre de lui, ce fut moins pour des vexations d’ordre particulier qu’en vertu de la politique d’ensemble qu’il venait d’adopter à l’égard des junkers. Les féodaux avaient salué avec enthousiasme l’accession d’un des leurs au pouvoir. Ils voulaient bien continuer à donner leur vie sur les champs de bataille où se forgeait, par le fer et par le sang, l’unité de l’Empire. Mais ils prétendaient qu’on leur en sût gré. Ils comptaient en retour sur deux assurances : d’abord continuer à jouir dans l’armée d’un traitement exceptionnel ; ensuite voir leurs privilèges territoriaux sauvegardés, accrus même. Ne fallait-il pas que le revenu des terres assurât une existence honorable à ceux qui les avaient conquises et qui les défendaient ?

Leur désillusion fut grande lorsqu’ils crurent s’apercevoir que loin de bénéficier dans l’armée d’un régime de faveur, ils se trouvaient sur le même pied, quant à l’accession aux grades de choix, qu’une bourgeoisie fraîchement ralliée, et dont on cherchait, ainsi, à s’assurer le loyalisme. Pour ce qui est de leurs châteaux, de leurs domaines, on ne fit rien pour en conjurer la ruine imminente. Le Chancelier du Roi de Prusse devenu Empereur d’Allemagne semblait se désintéresser des champions traditionnels de la dynastie. On connaissait leur fidélité. On savait qu’elle était à toute épreuve. C’en était assez pour qu’on les négligeât, pour qu’on les traitât en parents pauvres.

En 1875, lorsque le comte Frédéric fut mort, et que ses propriétés commencèrent à être gérées en dépit du bon sens, Hugo de Reichendorf était toujours capitaine. Il commit à cette époque l’imprudence de signer les listes de protestation qui circulèrent parmi la noblesse au moment de l’affaire d’Arnim, après que le Chancelier, rompant avec toute retenue, eut osé faire condamner aux travaux forcés le descendant d’une des familles prussiennes les plus vénérées. L’amitié que portait l’Empereur au comte de Reichendorf fut impuissante à éviter à ce dernier une disgrâce partielle. Nommé commandant en 1883, il dut à ce moment quitter la Garde pour un obscur régiment de uhlans au fin fond de la Silésie. La chute de Bismarck lui rendit espoir. De fait, sa nomination comme colonel suivit assez vite le départ du Chancelier. Mais il était trop tard pour regagner le temps perdu. Promu général en 1900, et affecté au commandement de la 5e brigade de la cavalerie, il ne devait pas devenir divisionnaire. Il était aigri. Il avait passé toute sa carrière à souhaiter une guerre qui lui eût permis de conquérir, comme à Forbach, comme à Borny, comme à Saint-Quentin, l’avancement que l’ingratitude du temps de paix lui refusait. À plusieurs reprises, lors de l’incident Schnœbelé, lors de Tanger, il crut le grand jour venu. Hélas ! Chaque fois la couardise de tous arrangeait les choses. Aussi, en 1908, quand l’affaire des déserteurs de Casablanca fut venue lui donner sa dernière fausse joie, il se résigna. Il demanda sa retraite, abandonnant à d’autres l’espérance de plus en plus incertaine de faire rafraîchir un jour dans les eaux de la Meuse le garrot des cavales baltes.

Du moins, à tous les égards, il était sans remords. L’ordre reçu de son Roi, quarante années auparavant, sur le plateau de Borny, il l’avait exécuté. « Dépêche-toi de me faire d’autres Reichendorf », lui avait dit le vieux Guillaume. Dès 1874, il s’était marié. Il avait épousé une demoiselle de Wintersee, appartenant elle aussi à l’une des plus antiques maisons des Marches, et alliée à cette famille des Mirrbach, dont il sera bien des fois reparlé. Elle lui avait donné quatre fils. Ce furent, naturellement, autant de soldats, autant de cavaliers. L’aîné, Conrad, quand la guerre de 1914 éclata, était commandant au 2e régiment de cuirassiers de la Reine, en garnison à Pasewalk. Le second, Michel, de deux ans plus jeune, se trouvait à Potsdam, capitaine au 1er Uhlans de la Garde. Le troisième, Dietrich, né en 1879, servait, également comme capitaine, au 4e dragons de Bredow, à Lüben, en Posnanie. Quant au quatrième, Hermann, de beaucoup le moins âgé, puisqu’il était né en 1887, il n’était encore que lieutenant, et tenait garnison à Angerburg, au 10e chasseurs à cheval. On pense avec quelle ardeur sauvage ces robustes oiseaux de proie se ruèrent à la curée. Aujourd’hui, ce n’était plus cinq milliards, mais cent cinquante, qu’on allait exiger du vaincu, et ces milliards-là, on ne leur laisserait pas prendre le chemin des autres, disparus, volatilisés dans les gouffres obscurs des combinaisons politiciennes. Il ferait beau voir, cette fois, que la nouvelle pluie d’or ne vînt pas féconder les terres des victorieux, rendre splendeur et prestige à la pauvre gentilhommière croulante d’où leur père les vit partir dans des transports de joie forcenée, ayant tracé sur leurs quatre têtes une farouche bénédiction.

Le premier, Michel de Reichendorf mordit la poussière à Charleroi. Puis, ce fut le tour du géant Conrad, le forceur d’ours, frappé à mort devant Ypres, au milieu d’un cercle affreux de crânes fracassés. Hermann fut tué en 1916 d’une balle au front, dans une tranchée de l’Hartmanwillerskopf. En cet avril 1918, de tout l’orgueil, de tout le sang des Reichendorf, il ne restait plus que le comte Dietrich, passé sur sa demande dans l’infanterie, et qui commandait un bataillon du 146e régiment d’Allenstein, là-bas, quelque part, en Picardie, entre Amiens et Chaulnes.

La destinée de cette famille sur laquelle s’appesantissaient à la fois la ruine et la mort servait de thème, chaque mardi, aux dissertations du pasteur Frühwirth. Je n’avais d’abord prêté qu’une oreille distraite aux détails de ces annales. Or, voilà maintenant que le besoin me prenait de les faire préciser, d’en obtenir de nouveaux.

— Le comte Conrad ? Je vous ai déjà parlé de lui, monsieur Dumaine. À propos de l’ours, voyons ; souvenez-vous. Des quatre fils du général, celui que j’ai le mieux connu, c’est Hermann, le plus jeune. La comtesse de Reichendorf m’avait prié de m’occuper de lui, à l’époque des vacances. En 1900, quand elle mourut, le général et les trois aînés étaient aux manœuvres. Ils ne purent venir que quarante-huit heures. Ils me demandèrent de m’installer au château. J’y passai un mois, auprès du petit Hermann, dont la douleur faisait peine à voir.

— Et le comte Michel ?

— C’était le plus brillant des quatre. Mais quel argent il dépensait ! La Garde, vous comprenez, Berlin, Potsdam, des réceptions, des parades continuelles. Une paire d’épaulettes d’argent, du prix de six cents marks, il suffit de les porter un matin de brouillard pour qu’elles soient perdues. Et tout le reste à l’avenant. Et trois autres fils, tous officiers, tous cavaliers, à entretenir ! Vous comprenez pourquoi les forêts sont parties, pourquoi les marécages gagnent chaque jour autour du château. N’importe ! On oublie ces misères quand on a eu le bonheur de contempler le comte Michel en capitaine du 1er Uhlans. De Potsdam, où il était en garnison, il venait souvent l’hiver chasser ici, emmenant toujours avec lui son ami, le lieutenant baron de Mirrbach, qui appartenait à un régiment aussi beau que le sien, celui des hussards de la Garde.

Le pasteur Frühwirth rallumait sa pipe, essuyait les verres de ses lunettes.

— La dernière fois que je les ai vus tous ensemble, – il faut que je vous raconte, – ce fut à la Noël de 1913. Ils étaient venus passer les fêtes à Reichendorf. Comme de juste, le comte Michel avait amené son ami, le petit lieutenant de Mirrbach. Le 24 décembre, on me fit le grand honneur de m’inviter au réveillon. Autour de la table, tous se trouvèrent réunis, en grande tenue, car le général était très protocolaire, et il n’aurait jamais laissé passer une occasion de revêtir ce costume militaire qu’il avait eu tant de chagrin à quitter. Je les vois tous les six, debout, pour les toasts à l’Empereur et à l’Empire. Dans l’immense salle à manger carrelée de dalles blanches et noires, en damier, ils avaient l’air de portraits d’autrefois descendus de leurs cadres. Sur sa tunique aux torsades d’or, le général avait tous ses ordres : l’Aigle Rouge, Saint-Jean de Jérusalem, Philippe le Magnanime, le grand cordon de la Couronne des Wendes, et surtout la croix de fer reçue devant Metz de la main du Roi Guillaume. Il avait à sa gauche le lieutenant de Mirrbach, tout jeune, tout blond, dans sa splendide *attila* rouge à brandebourgs d’or. Modeste serviteur de Dieu, j’étais à sa droite, de sorte qu’il pouvait voir en face de lui ses quatre fils, à la file les uns des autres. Quels soldats, monsieur Dumaine ! Qui n’a pas vu le comte Conrad sous l’uniforme du 2e cuirassiers de la Reine ne sait pas ce que c’est qu’un officier prussien. Rappelez-vous qu’il avait près de deux mètres de haut, et imaginez l’effet que produisait sur lui la tunique blanche à parements écarlates. Mon petit Hermann, presque aussi grand que son aîné, avait aussi bien martiale allure sous le dolman des chasseurs, vert réséda, rehaussé de vert clair et d’or. Le comte Dietrich portait la tunique bleu pâle des dragons de Bredow, dont le collet et les revers sont jonquille. Et comment exprimer la magnificence du comte Michel ! Le 1er Uhlans de la Garde, je vous le répète, est, avec les Hussards, le plus magnifique régiment du monde. La *Uhlanka*, le dolman si vous préférez, est bleu sombre. Le col et les revers sont blancs, ainsi que le plastron liseré de rouge et barré de massives aiguillettes d’argent. Vers onze heures, l’électricité ayant fait soudain défaut, on dut allumer des bougies. Dehors, la nuit était claire, et le froid intense. À travers les vitres des grandes portes-fenêtres, nous apercevions la lune qui brillait sur les étangs glacés. Au premier coup de minuit, ces géants se dressèrent, tous les six, d’un même mouvement, avec un bruit d’éperons et de talons choqués par le garde-à-vous. Au plafond, le long des lambris de chêne oscillaient leurs ombres énormes. Je ressens encore l’émotion qui fut la mienne lorsque, d’une seule voix, ils entonnèrent l’hymne de la Nativité… Je suis bien content, monsieur Dumaine, de constater que l’évocation de ces souvenirs vous intéresse. Je ne voudrais pourtant pas abuser…

— Continuez, je vous en prie, Monsieur le Pasteur. Une question, si vous permettez : le lieutenant de Mirrbach, dont vous venez de parler, était bien le frère…

— Le frère de Mlle de Mirrbach, la jeune fille que vous avez aperçue en compagnie du général, sur la terrasse du château, parfaitement, monsieur Dumaine. Il a été tué à Charleroi, où les hussards et les uhlans de la Garde ont chargé de concert. Lorsque le comte Michel apprit que Joachim de Mirrbach était tombé, et que son corps demeurait aux mains des Français, il se lança comme un fou dans la mêlée. Le soir, nos brancardiers relevèrent au même endroit les deux cadavres. Sur la poitrine de Michel, fut retrouvé, maculé de sang, le portrait de Joachim, et sur le cœur de Joachim, le portrait de Michel. Est-il rien de plus émouvant ? Cette affection qui liait ces deux héros, n’est-elle pas digne de la Bible, des Niebelungen ?

— Le lieutenant de Mirrbach était sans doute plus âgé que sa sœur ?

— Au contraire. Le pauvre enfant était d’une année plus jeune. Il avait juste vingt et un ans en 1913, quand Mlle de Mirrbach a été fiancée au troisième fils du général, le comte Dietrich. Le mariage devait avoir lieu l’année suivante. Depuis, il y a eu la guerre, et tout ce que vous savez. Mais quelque chose me dit que ces deux jeunes gens n’auront plus pour être unis beaucoup à attendre. Avez-vous lu le communiqué d’aujourd’hui ? Il est excellent. Notre offensive gagne les Flandres. Sur la Lys…

Je lui coupai la parole.

— Vous me disiez tantôt, Monsieur le Pasteur, que Mlle de Mirrbach demeurait à Reichendorf depuis la fin de 1914. Est-il d’usage, en Allemagne, que les jeunes filles habitent chez leurs fiancés ?

Il hocha la tête avec tristesse.

— Non, certes, monsieur Dumaine. Mais la guerre et la mort, ici comme chez vous, je pense, ont bouleversé bien des choses. Et je croyais vous avoir dit que le père de Mlle Axelle, lui aussi, avait été tué. Il n’avait que quarante-six ans. Il commandait sur le front russe la 19e brigade d’infanterie. C’est également une bien ancienne famille que celle des Mirrbach. Leur château de Nikolaïken, dans le Mazurenland, existait déjà du temps de la bataille de Tannenberg, la première, celle de 1410, où furent défaits les chevaliers de l’Ordre Teutonique. Le général de Mirrbach fut tué à la seconde, celle de la fin août 1914. Son fils était tombé en Belgique quatre jours avant. Les Russes battus et repoussés, quand Mlle de Mirrbach voulut rentrer chez elle, elle trouva sa demeure incendiée par les cosaques de Rennenkampf, toutes les propriétés ravagées. Au cours de cette guerre, les junkers auront bien souffert. Orpheline, seule, ruinée elle aussi, que vouliez-vous qu’elle fît ? Le frère de son fiancé l’invitait de façon pressante à venir habiter Reichendorf, en attendant des temps meilleurs et son mariage avec le comte Dietrich. Elle accepta, naturellement, d’autant plus naturellement qu’elle n’avait pas besoin de ce mariage pour être un peu de la famille. C’est une vieille, une très vieille histoire. Mais je m’aperçois que je vous fais perdre votre temps…

— Je vous en prie ; Monsieur le Pasteur.

— C’est qu’il est déjà trois heures. À quatre heures et demie, le soldat qui doit vous ramener au camp sera ici. Vous ne pourrez pas achever de dactylographier aujourd’hui mon commentaire du psaume « l’Emmanuel a sanctifié son âme. » Allons, tant pis. Ce sera pour mardi prochain. Mais alors que Friska nous apporte un peu de bière. Là ! Avec le froid qu’il fait, inutile, n’est-ce pas, de la mettre à rafraîchir. Où en étions-nous ? Ah ! oui. Je vous disais donc que ce ne sera pas du jour du mariage de Mlle Axelle avec le comte Dietrich que dateront les liens qui unissent les deux familles. En 1240, après les luttes contre les Obotrites, les Danois et les Tartares, il ne restait plus de la maison de Reichendorf que Reinhold, margrave d’Héligenbeil. Mais il avait abandonné le monde, et après avoir prononcé les vœux d’usage, s’était fait recevoir dans l’Ordre Teutonique. Le Pape et l’Empereur ne voulurent pas que s’éteignît une aussi illustre lignée. Le Grand-Maître Hermann de Salza délia Reinhold de ses vœux, et lui enjoignit de contracter mariage. Ce fut ainsi qu’il épousa Hedwige de Wintersee-Mirrbach. Au château, dans le corridor du premier étage, se trouve leur portrait à tous deux. Vous ne le verrez jamais : il faut donc que je vous le décrive. Lui, il a le glaive en mains, et, sur les épaules, le vaste manteau blanc des Chevaliers Porte-Croix. Elle, elle a le collier d’ambre, et les longs cheveux nattés, comme les portent encore les jeunes filles lithuaniennes. Sur cette terre de Samogitie, où tant de sang allemand a été versé et sera encore versé pour préserver le monde chrétien des hordes orientales, la mémoire d’Hedwige de Reichendorf est toujours vénérée. On dit que Mlle Axelle lui ressemble. Elle est presque aussi belle, et en tous cas aussi bonne que son aïeule. Vous souriez, monsieur Dumaine ?

— Excusez-moi, Monsieur le Pasteur, mais vous venez de me rappeler certaine petite circonstance où j’ai dû me montrer bien maladroit, puisque je ne suis pas parvenu à me concilier la moindre parcelle de cette bonté dont vous faites l’éloge.

Et je lui racontai l’épisode de l’incendie dans le pavillon, qui remontait à la semaine précédente. Je n’avais pas terminé qu’il levait les bras au ciel.

— Eh quoi ! C’était donc vous ?

— Comment, vous étiez informé ?

— Mlle de Mirrbach a raconté l’histoire dimanche dernier, au déjeuner, et d’une façon qui me prouve votre modestie.

— Peut-être, fis-je. Mais vous a-t-elle dit aussi de quelle façon elle m’a remercié ?

— Vous n’auriez pas voulu pourtant, dit-il avec un gros rire, qu’elle se jetât à votre cou. Réfléchissez. En tout cas, apprenez à la connaître, et sachez que devant le général et le capitaine Elbing, elle n’a pas craint de répéter qu’il était scandaleux de laisser des prisonniers vêtus comme les derniers des vagabonds.

Je ne répondis pas. Je ne me sentais pas flatté outre mesure de l’intérêt qui se traduisait par une telle comparaison. Quant au pasteur, je venais de lui fournir un sujet de conversation pour le déjeuner du dimanche suivant, et, visiblement, il exultait.

Au camp, je retrouvai mes camarades en proie à l’abattement le plus lugubre. La journée de travail avait été particulièrement dure. Les coups de matraque n’avaient pas cessé de pleuvoir. En outre, les nouvelles étaient mauvaises, et nous attendions depuis huit jours un chargement de colis qui s’obstinait à ne pas arriver.

— Eh bien, grogna Audemard, quand je pénétrai dans la baraque, est-ce qu’il y a du nouveau ? C’est-il vrai qu’Amiens est pris ?

J’eus un geste d’ignorance peut-être trop insouciant. Le vieux Guérin me regarda, haussa les épaules.

— Amiens ! Qu’est-ce que vous allez lui demander ? Il s’en fout bien. Il a su se débrouiller, lui. Il a trouvé la fine embuscade.

— Oui, dit Fichet. Mais, en attendant, ce sont les sous-offs des autres baraques qui ont profité aujourd’hui de ce qu’il n’était pas là pour se débrouiller sur son dos. J’aime autant te prévenir tout de suite, vieux. Ils t’ont fait désigner pour la corvée de macchabées de cette nuit. Encore deux Sénégalais qui se sont arrangés pour dévisser.

Je passai la journée du dimanche suivant vautré sur ma paillasse, et occupé à lire une brochure que le pasteur Frühwirth avait consacré aux fastes de la maison de Reichendorf. À la nuit tombante, un gefreiter survint.

— Ohé, sergent Dumaine, à la Kommandantur, tout de suite.

M’étant levé mollement, je gagnai sans hâte, traînant mes souliers, le bureau du capitaine Elbing.

Je pus constater qu’il avait sa vareuse de ville, et sur sa blessure de la face le bandeau de satin noir qu’il réservait pour les jours d’inspection, ou quand il était invité au château.

Il commença par m’observer avec plus d’insistance, me sembla-t-il, que de coutume. Enfin, il se décida à parler.

— Lors de votre arrivée au camp, j’ai noté sur votre fiche que vous étiez ingénieur-électricien.

J’inclinai la tête.

— Bien. Jusqu’ici, je n’ai pas eu à faire appel à vos services. Mais aujourd’hui, au château où j’étais invité à déjeuner avec le pasteur Frühwirth, celui-ci a eu l’occasion de parler de vous, de dire notamment que vous connaissiez l’électricité. L’installation du château, sous ce rapport, laisse depuis quelque temps à désirer. Le général a manifesté le désir de la voir remettre en état. Je lui ai proposé de vous charger de ce travail. Il a accepté.

Je continuais à me taire.

— Dès demain matin, à huit heures, vous serez conduit à Reichendorf. Vous vous mettrez à la disposition du maître d’hôtel. Vous vous rendrez compte des réparations à effectuer, de la durée qu’elles nécessiteront. Vous m’en parlerez dès votre retour au camp. C’est compris ? Ah ! autre chose. En sortant d’ici, passez donc au magasin. J’y ai donné des ordres pour qu’on tâche de vous procurer d’urgence des effets un peu plus convenables.

# VII

J’étais plus ému que je ne saurais le dire lorsque, le lendemain matin, à l’heure prescrite, je m’engageais avec mon gardien sur la passerelle du château. Le motif de mon émotion, je l’ignorais. Mais, c’était un fait, j’étais ému. Il me semblait que chacune des secondes présentes allait peser d’un poids définitif sur le reste de ma vie, que j’étais en train d’écrire la page la plus significative de mon existence. L’attitude de mes camarades me fortifiait dans cette impression. La veille, quand j’étais revenu de la Kommandantur, j’avais remarqué les coups d’œil qu’ils échangeaient. Ils n’avaient pas osé me questionner. De mon côté, je ne leur avais rien dit. Pourquoi, de leur part, cette discrétion inusitée ? Et pourquoi aussi, de la mienne ? En toute autre circonstance, ne me serais-je pas empressé de leur apprendre ma nouvelle aubaine, avec cette vanité enfantine du soldat pour qui les profits de la chose ne sont rien à côté du plaisir de passer pour un malin, un débrouillard ? Mon silence avait dû leur paraître d’autant moins naturel que force m’avait bien été, tout à l’heure, de fournir l’explication si maladroitement différée. « Eh bien ! Sergent, alors quoi ! On ne se lève plus ? » L’interpellation était venue du petit Sylvestre, comme je demeurais couché, alors qu’ils s’apprêtaient, eux, à partir en corvée. « Aujourd’hui, il n’y a rien à faire ! avais-je répondu avec une feinte désinvolture. – Malade ? – Non ; je dois aller dans la matinée au château, où l’on m’a confié la réparation des fils électriques. » Cette réponse avait soulevé quelques exclamations : « Chez le vieux général boche ? La fine combine, alors ! – Eh bien, on ne s’embête pas. – Des fois qu’on te confierait aussi la clef de la cave, pense aux copains. – Embrasse pour moi la petite. » C’était le chapelet banal des plaisanteries accoutumées, mais dévidé sans chaleur, sur un ton de gaîté forcée qui ne m’abusait point. L’instinct de ces braves garçons n’était pas en défaut. Il me renseignait. Il m’empêchait de me rassurer moi-même, de soutenir dans mon for intérieur que le cours que prenaient les événements n’avait rien que de très normal. Là-bas, dans le fond de la baraque, Gourrut ricanait sournoisement…

Le soldat qui m’accompagnait pressa le bouton de la sonnette électrique. Nul timbre ne résonna à l’intérieur. Nous attendîmes cinq bonnes minutes. Personne ne vint.

— Eh ! me dis-je, les réparations en vue desquelles on me convoque ne seront sans doute pas du luxe.

Et j’entrevis la perspective édénique de nombreuses journées à passer bien tranquille, à l’abri des injures et du mauvais temps.

Mon conducteur s’était décidé à heurter discrètement la porte. Un bruit de pas retentit dans le lointain, un bruit saccadé, irrégulier, *clop, clop, clop, clop,* de pas de boiteux.

— *Was ?* interrogea-t-on, sans ouvrir.

— *Der Gefangen,* répondit le soldat.

La porte s’entre-bâilla. Un homme malingre apparut. Il était vêtu d’une pauvre livrée : pantalon luisant, qui flottait sur ses cuisses maigres ; gilet à raies vertes et jaunes, toutes fanées ; plastron de piqué défraîchi. C’était Gottlieb, le maître d’hôtel, le maître-Jacques du général de Reichendorf.

— Ce soir, à quatre heures et demie, je reviendrai le chercher, dit le soldat en me désignant.

Et, avec un clignement d’œil, il ajouta :

— Il parle allemand.

La porte maintenant grande ouverte, donnait accès dans un vestibule sombre. Une bouffée d’air humide s’en échappa.

Gottlieb me fit signe de le suivre. Un corridor large d’environ cinq mètres, long d’une trentaine, allait d’un bout à l’autre du château. En raison de sa situation centrale, il ne prenait jour qu’à l’extrémité opposée, par une haute porte-fenêtre dont j’apercevais tout là-bas l’ogive pâle. Mes yeux s’accoutumant à l’obscurité, je commençai à entrevoir, de chaque côte, accrochés à la muraille, de grands tableaux dont je distinguais vaguement les détails. Tous étaient des portraits d’hommes. Ils alternaient avec des consoles de chêne qui servaient de supports à d’énormes bêtes empaillées : des élans, des sangliers, des loups. Parvenus à la moitié du corridor, nous passâmes devant la cage d’un escalier, sous lequel il y avait un poêle en faïence éteint. Gottlieb devait être en train de l’allumer quand nous avions sonné, car une brassée de petits sarments jonchait le sol à l’entour. Après avoir possédé des bois au milieu desquels on pouvait chasser des journées entières, les derniers des Reichendorf en étaient réduits à se chauffer de brindilles semblables à celles que les vieilles rentières ruinées glanent dans les squares municipaux, en cachette des gardes.

Au fur et à mesure que nous avancions, le corridor devenait plus clair. À ma droite, sur un socle solidement rivé dans la pierre, je frôlai un ours gigantesque. L’ours du comte Conrad, sans doute. Il se tenait debout, les pattes menaçantes s’entr’ouvrant pour une monstrueuse étreinte. Ensuite venait le portrait d’un colosse vêtu d’un bizarre uniforme où les peaux de bêtes s’alliaient aux dentelles et aux passementeries. Sur le cartouche, au bas du cadre, j’eus le temps de lire l’inscription suivante : « Guillaume-Henri, dix-septième comte de Reichendorf, tombé à Fehrbelin, 1631-1675 ».

Si la lumière augmentait, l’humidité et le froid se faisaient sentir davantage. J’en connus vite la raison. Une buée grise baignait toute cette partie du château. Elle pénétrait en nappe vaporeuse par l’ébréchure qu’un des carreaux de la fenêtre portait à son faîte.

— Hum ! me dis-je. Ils ne sont tout de même pas ruinés au point de retarder l’instant de faire remplacer leurs vitres. Lui, il a sa pension de retraite. Elle, comme orpheline de guerre, elle doit bien recevoir quelque chose aussi. Serais-je tombé chez de vulgaires grigous ? Ce carreau brisé est évidemment de grande taille. Mais, enfin, il ne doit tout de même pas coûter plus de cent marks… Alors ?

Alors ?… Pas plus tard que le lendemain, je devais là-dessus recevoir du pasteur Frühwirth des précisions qui ne furent pas sans dérouter mes petits calculs bourgeois. Non, le carreau fracturé ne coûtait pas plus de cent marks. Oui, le général avait une pension, et Mlle de Mirrbach aussi. Mais les dettes contractées pour payer les belles épaulettes d’argent qu’une matinée pluvieuse suffit à ternir, elles subsistent après que ceux qui les ont faites ne sont plus. Et sait-on, pour un vieillard et une enfant, ce que représente de privations un coup de baccara trop hardi, tenu au printemps de 1914 par un bel officier insouciant, qu’il ait nom Hermann ou Conrad, Michel ou Joachim ? Les tristes survivants règlent les notes des morts pleins de gloire. En, Allemagne comme en France, des assemblées précautionneuses ont pu voter le moratorium, proroger les échéances. Un junker ne connaît pas ces accommodements avec la parole donnée, et ce n’est pas sur un Reichendorf qu’il faut compter pour opposer l’exception de jeu. Ici comme sur les champs de bataille, il paie, quitte à alimenter son poêle de rognures, et à voir le mortel brouillard des étangs mener sa ronde dans sa demeura, délabrée.

À la suite de Gottlieb, je m’engageai dans un petit escalier qui nous conduisit à la cuisine. Ce devait être une des pièces du château dont on avait été le plus fier. De la gloire d’antan, il ne lui restait plus que ses dimensions princières, et une impressionnante batterie de cuisine. Une broche géante continuait à monter la garde auprès de l’âtre, avec cet air revêche des choses qui ne serviront plus jamais. Le garde-manger, installé dans une embrasure, était de taille à donner asile à un mouton sur chacune de ses étagères. Présentement, il ne contenait, plumé et ficelé, qu’un petit canard sauvage, qui le faisait paraître plus vaste encore. Je savais déjà que, par nécessité, le gibier d’eau tenait une place considérable dans les menus de Reichendorf.

Il faisait froid, dans cette cuisine. Une seule des grilles du fourneau y était allumée. Une vieille femme, les épaules couvertes d’une pèlerine en tricot, surveillait une casserole où cuisait du lait. De la main droite, elle agitait par moments le manche de la casserole. De la main gauche, elle tenait un livre noir à croix d’or, qu’elle lisait avec un mouvement de lèvres ininterrompu.

Gottlieb prit deux plateaux. Sur chacun d’eux, il se mit à disposer une tasse, une théière, un pot à crème. Ces plateaux étaient en argent. Ils me parurent anciens et beaux, mais cabossés par de nombreux heurts. De même, les tasses, qui étaient de la porcelaine la plus fine, avaient des fêlures. Toute l’histoire de la grandeur et de la décadence des Reichendorf se trouvait ainsi résumée, symbolisée, sur un coin de table d’office.

— Attendez-moi, dit Gottlieb, je reviens.

Et il sortit, clopin-clopant, chargé de ses plateaux.

Demeuré seul avec la vieille femme, je m’approchai d’une des fenêtres et hasardai un coup d’œil au dehors. La cuisine se trouvait située dans l’angle du château qui surplombait la partie des douves où l’on nous faisait travailler le plus fréquemment. Je connaissais le paysage qu’on découvrait de cet endroit. Il était ce matin comme endormi. Les rafales muettes se terraient tout là-bas, au fond des sapins noirs. Les étangs luisaient, immobiles et lisses, sous un ciel à peine plus foncé, semblable à de l’étain poli. Puis des points gris commencèrent à se multiplier à la surface des eaux. C’était la pluie qui se mettait à tomber.

— Il est à craindre qu’il ne pleuve toute la journée, dis-je sur mon ton le plus engageant, avec l’espoir d’amorcer la conversation.

Je n’essayai pas de poursuivre ma tentative. La vieille venait de me répondre par un regard où il y avait à la fois de l’effarement et de la haine. Je la vis en deuil, je me souvins de ce que m’avait dit le pasteur : les deux frères de Gottlieb tombés là-bas eux aussi. Elle, elle était la mère, la grand-mère, peut-être… Pauvres gens ! Tout de même, de quelle aberration n’étais-je pas en train de devenir la dupe ? Pauvres gens… « Fallait pas qu’ils y aillent », comme disait Sylvestre. Ce n’étaient pas nous qui étions venus les chercher. Allais-je continuer à m’attendrir sur le sort de ces valets qui ne m’offraient pas un morceau de pain, de ces hobereaux qui étaient en train de savourer leur thé et leurs confitures, tandis qu’à la même heure la schlague faisait trébucher mes camarades sur cette affreuse terre désolée ?

La porte s’ouvrit. Gottlieb reparut :

— Venez, me dit-il.

Le soir, de retour au camp, après une journée passée à explorer le château des combles à la cave en compagnie de Gottlieb qui mit un soin peu flatteur à ne jamais me laisser seul plus de cinq minutes, je me rendis aussitôt au bureau du capitaine Elbing. Il me parut favorablement impressionné par ma transformation vestimentaire. La veille, le tailleur du camp avait travaillé pour moi jusqu’à une heure avancée de la nuit. On m’avait donné des molletières ainsi qu’une culotte moutarde à peu près neuve. Une vareuse m’avait été taillée dans la capote bleu-horizon d’un adjudant décédé quelques mois plus tôt. Ainsi vêtu, j’étais correct, et pour le camp, presque élégant.

— Eh bien ?

— Eh bien, mon capitaine, il y a beaucoup à faire, beaucoup. C’est la faute de l’humidité. Presque tous les fils métalliques sont oxydés. Il y a lieu de les remplacer. Et l’épaisseur des murs augmentera naturellement les difficultés du travail.

— Si je vous détache tous les jours au château, sauf le dimanche, et aussi le mardi, car le général de Reichendorf entend ne pas priver le pasteur Frühwirth de vos services, combien de temps estimez-vous que dureront ces réparations ?

— Un mois, peut-être…

Il ne broncha pas. Il n’avait pas l’air de trouver mon calcul excessif. J’étouffai un soupir de soulagement.

— C’est entendu. Faites de votre mieux.

— Je ferai de mon mieux, mon capitaine. Encore faut-il que j’aie à ma disposition le matériel nécessaire.

— N’y a-t-il pas à l’atelier du camp tout ce qu’il vous faut ?

— Je connais les ressources de l’atelier. Elles suffisent pour les installations rudimentaires, en plein air, ou lorsqu’il n’y a que des cloisons de bois à percer. Pour une installation comme celle du château, j’ai besoin d’un assortiment un peu moins sommaire. Il me faut un vilebrequin, un porte-foret, des tubes protecteurs en laiton ou en ébonite, un galvanomètre pour vérifier l’isolement des canalisations.

— Je n’ai aucune compétence en la matière, dit-il. Mais j’ai confiance en vous. Établissez-moi un devis. Dressez la liste des objets que vous jugez indispensables. Je l’enverrai dès demain à une maison de Berlin. Vous aurez vos outils jeudi. Efforcez-vous seulement de ne faire figurer sur cette liste que ce qui vous est strictement nécessaire.

Il ne m’en dit pas davantage. C’eût été souligner avec trop d’insistance la gêne des châtelains de Reichendorf.

Je m’inclinai.

— Dès demain matin, mon capitaine, vous aurez cette liste.

J’allais me retirer. Il ne retint d’un geste. Je voyais qu’il avait quelque chose à me dire, et qu’il ne savait comment s’y prendre.

— Dès mercredi, fit-il enfin, vous allez travailler au château. Vous y séjournerez désormais beaucoup plus qu’au camp. Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous enleviez ceci.

Il désignait le carré d’étoffe garance cousu sur ma manche, le carré où chaque prisonnier portait son numéro d’écrou.

— Je vous remercie, mon capitaine… C’est que…

— Quoi ? fit-il sèchement, devant mon air embarrassé, y verriez-vous un inconvénient, par hasard ?

— J’aime autant parler en toute franchise. Je ne vais plus guère vivre avec mes camarades. Aux instants où nous nous trouverons réunis, si j’ai, par-dessus le marché, l’air de profiter d’avantages exceptionnels, ils finiront par me considérer comme un étranger. Je ne le veux pas.

— À votre aise, dit-il après un silence. J’ajoute que je n’ai pas le droit de vous désapprouver.

Pourquoi ne pas l’avouer ? En me dirigeant vers notre baraque, je m’inquiétais un peu de l’effet qu’allaient y produire mes vêtements neufs. Mes craintes devaient demeurer vaines. Les colis tant attendus venaient d’arriver. Je tombais en pleine liesse.

— À la distribution, me cria Fichet. Deux colis, et des lourds ! J’ai signé pour toi. Le gefreiter ne voulait pas. Je lui ai refilé une plaque de chocolat. C’est deux que tu me dois, parce que j’en ai donné une autre, à midi, à ton moricaud. Pauvre Mopti ! Il ne va pas fort.

— Où est-il ? demandai-je, cherchant des yeux mon Sénégalais.

— Je l’ai envoyé nous tirer un seau d’eau, dit Guérin. Tu as aussi une lettre. Je l’ai prise pour toi.

— Donne vite.

— Voilà. C’est de ta mère ?

— Oui, murmurai-je, tout en lisant.

— Ça va mieux ?

— Grâce au ciel ! Elle a eu une bronchite. Mais elle est à peu près guérie. Et il paraît que le temps est magnifique.

— Tonnerre, pas comme ici, alors ! Qu’est-ce qu’on a pris, toute l’après-midi, en chargeant du bois à la station ! Il pleuvait tellement qu’on ne se voyait plus. Et rien pour s’abriter. Par exemple, Vandaële a réussi à poisser un lièvre.

Le lendemain matin, avant de m’en aller chez le pasteur toujours sous l’escorte de mon ange gardien feldgrau, je remis au capitaine Elbing la liste demandée. Il l’étudia avec soin. Le prix total du matériel que je réclamais ne devait pas excéder cinq cents marks.

— C’est très raisonnable, dit-il d’un air satisfait.

Il n’exigea aucun éclaircissement, ce qui me convint fort. J’avais en effet compris dans ma commande trois douzaines de ces minuscules ampoules électriques qu’on nomme *groseilles* et je préférais n’avoir pas pour l’instant à révéler leur destination.

Si, à la faveur de ces événements, j’avais compté approcher Mlle de Mirrbach, obtenir d’elle une attention moins dédaigneuse, mon espoir eût été déçu. Je ne la vis pas le lundi ; le mercredi, je ne l’aperçus que fort tard, tout à la fin de la soirée. D’ailleurs, je ne m’étais livré à aucun calcul de ce genre. Je crois être sincère si j’affirme qu’en m’appliquant avec tant de soin à la tâche que le capitaine Elbing me confiait, je n’avais qu’un but : me faire bien voir du général de Reichendorf, et arriver ainsi à me soustraire le plus possible à l’existence démoralisante du camp.

Gottlieb était presque aimable, le mercredi matin, quand je me présentai au château.

— Mon maître veut vous parler, me dit-il.

Sans me faire passer par la cuisine, après avoir veillé simplement à ce que mes souliers lourds de sable et de boue fussent essuyés, il me conduisit au premier étage, dans le cabinet de travail du général et me laissa seul.

L’avant-veille, pour établir mon plan de réparations, j’avais déjà pénétré dans cette pièce. Mais je n’y étais resté que quelques minutes. Je n’avais pu en examiner à loisir les détails. Le cabinet en question était situé dans la partie méridionale du château. Ses deux grandes fenêtres ogivales s’ouvraient sur un balcon d’où l’on apercevait la lande sablonneuse, limitée à droite par les dunes du littoral, à gauche par les étangs, où se reflétait la lisière d’une forêt de sapins. Cette forêt commençait là où finissaient les domaines des Reichendorf. Les seules terres qui continuaient à leur appartenir étaient celles qui ne rapportaient rien, et pour lesquelles aucun acheteur ne se présenterait jamais.

Je n’aborde pas sans scrupule la description pourtant nécessaire de cette salle. Décrire, c’est mettre de l’ordre. Je risque de donner une idée fausse d’un lieu où le désordre régnait en maître. Les murailles et les boiseries disparaissaient sous un étonnant fatras d’objets hétéroclites. Une quantité de portraits s’y étalaient, tableaux à l’huile, miniatures, daguerréotypes. La place d’honneur était réservée à une effigie de l’Empereur Guillaume Ier. Il avait à sa droite le portrait du comte Frédéric de Reichendorf, son compagnon des vieilles luttes pour l’indépendance, et, à sa gauche, celui du général, en cuirassier de la Garde. Sur une console, qui semblait une sorte d’autel guerrier, le sabre d’honneur offert par Frédéric II au grand-père du général était posé devant les photographies des trois comtes de Reichendorf tombés au cours de la campagne actuelle. Les trois cadres étaient noués d’un crêpe et barrés d’un ruban aux couleurs de l’Empire. Le portrait du comte Dietrich, seul survivant, occupait un guéridon voisin. Il n’y avait pas loin pour faire passer le portrait d’une table à l’autre. On ne pouvait s’empêcher d’évoquer le geste tragique qui y suffisait.

Tout le reste de la pièce ne présentait pas un fouillis moins surprenant. Cela tenait du musée et du bric-à-brac, Deux siècles d’une histoire de fer et de sang étaient évoqués, sur les fauteuils, sur les escabeaux, sur le lit, sur le parquet, par des étendards et des fanions, des casques et des schapskas, des hausse-cols et des nids d’hirondelle, des sabretaches et des fourragères. Il était difficile de faire un pas sans provoquer la chute sonore d’une lance, d’un mousquet, d’une latte. Sous les globes de verre, disséminés un peu partout, pareils à ceux qui dans nos campagnes recouvrent des Saintes Vierges ou des bouquets de fleurs d’oranger, des poupées barbues retraçaient, avec un luxe, une minutie déconcertante, les fastes de l’uniforme prussien, de Fehrbelin à Sedan. Les soldats alternaient avec les feld-maréchaux. Il y avait là tous les vieux sabreurs baltes, et Seydlitz, et Blücher, et Dobeneck, et Zieten, et Bredow… Le général n’avait pas manqué de s’introduire lui-même dans cette glorieuse série. Il y figurait en lieutenant de cuirassiers de Kœnigsberg, recevant respectueusement les ordres d’un splendide Manteuffel de dix pouces, chef-d’œuvre de sa collection. Rien ne manquait à l’équipement du vainqueur de Borny, depuis les jumelles de campagne, petit bijou d’à peine plus d’un centimètre, dû à un opticien de Dresde, jusqu’à la sacoche d’État-major contenant, photographiés et réduits à l’échelle, les fac-similés des dépêches échangées avec Steinmetz et Moltke, lors de cette fameuse bataille. On supputait le nombre de sapins qu’il avait fallu abattre pour acquitter ces coûteuses fantaisies. On se doutait que le propriétaire de ces marionnettes héroïques aimerait mieux manger son pain sec et boire l’eau de son robinet que d’être privé de leur compagnie.

Au mur, sur une immense carte du front occidental, une ligne de drapeaux attestait l’écrasant échec que Lüdendorff venait d’infliger en Picardie aux armées franco-anglaises. D’autres cartes traînaient de tous les côtés. Pour leur faire place, les meubles avaient été repoussés dans les encoignures. L’une d’elles, qui représentait les environs de Metz, cachait complètement la table centrale. Une infinité d’épingles à têtes bleues, noires, blanches, rouges, indiquaient des groupes de combat imaginaires. À un mètre environ du plancher, une étagère faisait le tour de la vaste salle, et servait de support à une vingtaine de vitrines. Là étaient reconstituées les victoires prussiennes du xviiie et du xixe siècle. Des panoramas en couleur, fourmillants de soldats de plomb, en retraçaient les phases essentielles. Il y avait les batailles du Grand Frédéric, Torgau et Leuthen, Freyberg et Roshach. Il y avait Leipzig et Waterloo, Duppel et Kœnigsgraëtz, Frœschwiller et Saint-Privat. Trois vitrines, comme de juste, étaient consacrées aux épisodes principaux de cette bataille de Borny, dont on n’a que trop longtemps méconnu l’importance décisive. Le visiteur le plus enclin à la raillerie aurait fini par admirer la délicatesse méticuleuse qui avait présidé au coloriage de ces nuées de petits bonshommes. Ils y étaient tous, les « gros garçons » du Roi Frédéric-Guillaume, avec leurs bonnets pointus, les chevau-légers de Bülow, avec leurs casques à chenille, les pionniers de Scharnhorst, les uhlans noirs d’Alvensleben, sans oublier certain lieutenant de cuirassiers blancs, qui se dressait, minuscule et superbe, au premier plan, dans chacune des vitrines de Borny. Les ennemis. Russes, Autrichiens, Danois, Français, *Marie-Louise* de Bar-sur-Aube, lanciers du Mont Saint-Jean, houzards de Sadowa, turcos de Wissembourg, étaient représentés eux aussi avec le même souci d’amoureuse exactitude. Dans l’embrasure de l’une des fenêtres, un établi chargé de ciseaux, de godets, de pinceaux, de pots à colle, de tubes de couleurs, ainsi que des figurines de plomb brillant, encore vierges d’enluminures, témoignait à la fois de l’art du maître de céans, et de ses efforts pour augmenter sans répit les effectifs de son armée lilliputienne. Au milieu d’un tel encombrement, pour être sûr de ne rien bousculer, il fallait se tenir immobile. Comment dès lors parvenir à mettre la main sur les prises de courant, procéder au remplacement des canalisations hors d’usage ? J’étais en train de me le demander avec quelque angoisse, lorsque j’entendis un pas pesant se rapprocher. La porte s’ouvrit. Le général entra.

Je me tenais au port du soldat sans armes, à un endroit choisi judicieusement, parce que je n’y risquais pas de faire tomber un sabre ou de bousculer une carte. Il eût été impossible au censeur le plus exigeant de reprendre quelque chose à mon attitude.

Le général, lui, était enveloppé d’une ample robe de chambre taillée dans un drap gris de fer qui avait dû être fort beau. Les revers de moire se croisaient sur une haute cravate de satin noir qui, entourant le cou trois ou quatre fois, allait presque rejoindre le menton. Dire que ces effets civils conservaient une allure militaire serait superflu. On devinait, percé dans le talon des vieilles bottes à élastique, le trou destiné à la tige de l’éperon. L’étoffe du pantalon, sur le côté droit et le gauche, se teintait d’une raie perpendiculaire moins foncée. C’était la trace des bandes rouges d’ordonnance qui avaient été décousues. Le général était chauve, avec une tête un peu trop petite pour sa stature de près de deux mètres. Sa nuque avait le grain tanné, la saine couleur brique que donne la vie des camps. Sous les épais sourcils blancs, éternellement froncés, il dardait sur son interlocuteur un petit œil de flamme. Par moment, il projetait d’un coup sec la jambe gauche en arrière, avec le geste dont les cavaliers repoussent le fourreau qui leur bat le mollet. Il se tenait dressé en face de moi, le torse bombé, la moustache hérissée, les mains derrière le dos, dans cette pose qu’a popularisée le portrait du prince de Bismarck par le peintre Lenbach.

Chose extraordinaire, à l’encontre de tout ce que j’avais prévu, malgré sa posture dédaigneuse, provocante même, malgré le regard dominateur qui passait presque au-dessus de ma tête, j’eus l’impression que ce redoutable personnage n’était pas à son aise. Je ne devais pas tarder à en saisir la raison. Mais, en attendant, il accentuait ses airs terribles.

— Vous parlez l’allemand ?

— Oui, mon général.

J’avais répondu sans broncher, les yeux toujours fixés à six pas devant moi. Cette raideur lui plut. Du moment qu’il avait affaire à un soldat au garde-à-vous, il reprenait ses avantages.

— Je connais moi-même très bien votre langue, dit-il. Néanmoins, nous parlerons allemand. C’est plus correct.

Je me gardai de m’enquérir de ce qui était plus correct. De son côté, il venait de tirer de sa poche une feuille de papier que je n’eus pas de peine à reconnaître.

— J’ai pris connaissance de votre devis, dit-il après quelque hésitation. J’en suis satisfait. Vous croyez pouvoir en assurer l’exécution ?

— J’en suis certain, mon général.

— Bien. Hum ! Et vous ne dépenserez pas plus que vous ne prévoyez ?

Sous son apparente désinvolture, il y avait une pointe d’embarras. Il n’avait sous la main qu’une seule personne susceptible de procéder, à peu près sans bourse délier, à toute une série de réparations indispensables, et il fallait que ce quelqu’un fût un prisonnier français. Son amour-propre souffrait à la seule idée qu’un ennemi pouvait se trouver dans la confidence de ses difficultés financières.

— Je suis sûr de mes chiffres, mon général. Quant au délai d’exécution…

— Oh ! pour cela, rien ne presse. Malgré nos récents succès, je ne crois pas que la paix puisse être signée avant trois mois. Vous avez donc tout le temps.

Je fis de mon mieux pour dissimuler la joie que me causait la perspective de nombreuses semaines à passer dans une quiétude relative.

Lui, il continuait à examiner mon projet.

— Dites-moi, hum. Il y a une chose qui m’échappe. Vous prévoyez la pose de plusieurs lampes électriques supplémentaires. Ce sera un accroissement de consommation, donc, de dépenses.

— Pardon, mon général. Je me propose de remplacer certaines lampes d’une consommation inutilement élevée par d’autres, moins dispendieuses. Le tout se soldera, en fin de compte, par une amélioration de l’éclairage et par une économie.

Il était si satisfait qu’il s’empressa de transporter la conversation sur le terrain militaire. Il se prémunissait ainsi contre le tour trop familier que risquait de prendre notre entretien.

— Quelle est votre arme ?

— L’infanterie.

— À quelle armée appartenez-vous ?

— À la cinquième.

— Général de Lanrezac, puis général Franchet d’Esperey ?

— Oui, mon général.

— Vu votre instruction, pourquoi n’êtes-vous que soldat ?

— Je suis sergent.

— Je veux dire : pourquoi n’êtes-vous pas officier ?

Je n’eus pas besoin de lui répondre. Il se chargea de l’explication.

— Ce n’est pas votre faute. La France ignore l’utilisation des compétences. C’est regrettable pour elle, très regrettable.

Depuis un instant, il froissait un papier entre ses doigts. Je reconnus un billet de vingt marks.

— Hum ! la besogne que vous avez ici à mener à bien va constituer pour vous un travail supplémentaire. Dans ces conditions…

Il essaya de me glisser le billet dans la main.

— Mon général, fis-je, toujours au garde-à-vous, je suis prisonnier. Mon temps ne m’appartient plus ? Qu’il soit utilisé d’une façon ou d’une autre…

— C’est entendu. Mais enfin…

— En outre, votre Excellence a bien voulu déclarer elle-même que je devrais être officier.

Il me regarda, fronça un peu plus les sourcils, puis finit par avoir un hochement de tête approbatif.

— Vous pouvez disposer, dit-il.

Le soir, dans le corridor au bout duquel m’attendait le soldat qui devait me ramener au camp, je croisai Mlle de Mirrbach. Elle répondit à peine au profond salut que je lui adressai. Décidément, il semblait plus aisé de conquérir les bonnes grâces du général de Reichendorf que celles de sa future belle-fille.

# VIII

On n’a peut-être pas oublié les trois douzaines de petites ampoules électriques que j’avais fait figurer dans la commande adressée à Berlin. Le capitaine Elbing, je l’ai dit, avait omis de s’enquérir de l’emploi auquel je les réservais. Le moment est venu d’en parler, et de dire les résultats d’un calcul qui devaient dépasser mes prévisions les plus optimistes.

Le jour de mon entrée en fonctions au château, tandis que je me livrais, sous la surveillance soupçonneuse de Gottlieb, à l’évaluation préalable de la tâche qui m’était dévolue, j’étais resté environ un quart d’heure dans le cabinet de travail du général. Ce court laps de temps avait été suffisant pour m’inspirer un plan à la vérité assez hardi, mais dont je ne retardai pas une minute l’exécution, Décidé à mettre en œuvre tous les moyens de plaire au châtelain de Reichendorf, je venais, me semblait-il d’en découvrir le plus sûr. J’avais la certitude qu’aucun bien ne devait lui être aussi précieux que ses collections militaires. Or, la nuit venue – et Dieu sait si sous ce dur climat du Nord elle tombe vite, il devait lui être impossible de jouir de ses trésors. Pour ne citer qu’un exemple, les vitrines à l’intérieur desquelles se trouvaient reconstituées les grandes batailles prussiennes devenaient nécessairement, à l’heure trouble du crépuscule, autant de boîtes obscures. À l’aide de quelques ampoules judicieusement réparties, rien ne m’était plus aisé que de supprimer ce désagrément. Elles verseraient sur chacun de ces panoramas guerriers une lumière sous laquelle les ors et les coloris des cohortes de plomb resplendiraient d’un éclat inattendu. Sans tarder davantage, je me fis donc mettre en possession du modeste matériel qui m’était indispensable. Ce fut naturellement par les trois vitrines consacrées à cette bataille de Borny chère entre toutes au cœur du général que je commençai. Dans chacune d’elles, je disposai plusieurs de mes ampoules, dissimulées avec soin derrière les décors de carton. Je procédai à cette installation le cœur battant, avec la crainte incessante d’un accroc. M’étant arrêté au parti fort scabreux de ne point solliciter l’assentiment du général, afin de doubler par un effet de surprise le triomphe que j’escomptais, je dus travailler en cachette, m’interrompant à chaque instant. Il me fallut ainsi plus d’une semaine pour mener à bien une besogne, qui dans des conditions normales, j’aurais accomplie en moins de deux heures. Le soir où tout fut en place, ayant laissé l’électricité allumée dans les trois vitrines, je quittai le cabinet sur la pointe des pieds, et me hâtai de rejoindre le soldat chargé de me reconduire au camp. Ce jour était un samedi. J’allais donc avoir à attendre jusqu’au surlendemain pour connaître la façon, dont avait été accueilli mon audacieuse tentative.

Je passai la journée du dimanche dans un état de nervosité inexprimable. N’avais-je pas, en dépit de toutes mes précautions, déplacé un bouquet d’arbres, bousculé une batterie d’artillerie, une ligne de tirailleurs ? Ou, plus simplement encore, mon sans-gêne n’avait-il pas provoqué chez le général une de ces colères dont il était, disait-on, coutumier ? On devine l’anxiété avec laquelle, le lundi matin, je me présentai au château. Le capitaine Elbing, qui avait déjeuné la veille à Reichendorf ne m’avait pas fait la moindre allusion à mon initiative. Mes appréhensions s’en étaient trouvées accrues. Elles étaient à leur comble lorsque, la lourde porte s’entr’ouvrant, j’eus devant moi la silhouette déjà familière de Gottlieb.

— Venez, dit-il, ayant congédié d’un mot bref mon gardien.

D’ordinaire, il me conduisait d’abord à la cuisine, non certes pour m’offrir de me restaurer, mais pour discuter avec moi de l’emploi de ma journée. Cette fois, nous nous engageâmes directement dans le grand escalier. Quand nous eûmes atteint l’étage supérieur, il se retourna, et murmura avec un sourire, le premier dont il consentait à m’honorer :

— C’est très bien. Mon maître a été très content.

En même temps, il frappait à la porte du cabinet de travail.

— Entrez ! ordonna une voix de tonnerre.

Je pensai m’effondrer. Cette voix n’était pas précisément celle d’un homme satisfait. J’aurais dû comprendre sans doute qu’il n’allait pas de la dignité du général de me complimenter devant son valet de chambre. Mais jamais ses sourcils ne m’avaient paru plus courroucés, sa moustache plus provocante que ce matin.

Ce ne fut que lorsque Gottlieb nous eut laissés en tête à tête que je me rendis compte, à la détente soudaine de ses traits, que la partie était gagnée.

— Qui vous a autorisé ?… commença-t-il, désignant du doigt les trois vitrines qui étincelaient dans le triste jour gris.

Le ton dont il usait n’avait rien d’engageant. Mais il était visible qu’il le forçait. Cette constatation me rendit tout mon sang-froid.

— Chargé d’améliorer l’ensemble de l’éclairage du château, j’ai cru de mon devoir…

Tout en parlant, je continuais à me tenir au garde-à-vous le plus impeccable. Le général m’interrompit.

— Je ne vous adresse pas de reproches, au contraire. Vous auriez pu seulement me consulter.

— J’ai pensé que votre Excellence devait être dérangée le moins possible.

Il eut un hochement de tête approbateur. Déjà, il était revenu à ses vitrines. Il tournait les commutateurs, faisant surgir et disparaître la lumière à l’intérieur de chacune d’elles. Il avait dû passer à ce jeu toute sa journée de dimanche.

— Parfait, dit-il, parfait ! La troisième vitrine est particulièrement réussie. Il y a un effet de lune sur la Moselle qui me ravit. J’en atteste l’exactitude : j’étais là. Cette bataille de Borny est réellement d’une importance qu’on ne soupçonne pas encore. Comment avez-vous pu obtenir cette lumière bleuâtre ?

— Très aisément, mon général. Je me suis permis d’utiliser la couleur de ce tube d’outremer pour en badigeonner une ampoule.

— Fort ingénieux ! Mais… ces ampoules ?

— Elles figuraient dans la commande qui a été approuvée par votre Excellence.

— C’est parbleu vrai ! Je me souviens. Il y en avait trois douzaines. Combien en avez-vous employé pour Borny ?

— Quatre par vitrine. Une douzaine en tout, mon général.

— Alors, avec les deux douzaines qui restent ?…

— Je peux éclairer environ six autres vitrines. Mais j’ai tenu d’abord à avoir l’assentiment de votre Excellence.

— Vous l’avez.

Il luttait pour ne pas me complimenter avec trop de chaleur.

— Et à quelle vitrine allez-vous travailler, maintenant ?

— Je suis aux ordres de votre Excellence. J’ai pensé, toutefois que la bataille de Spicheren…

— Spicheren ? Bonne idée ! Bataille très significative ! Elle a préparé celle de Borny. J’y ai reçu ma première blessure, une balle de mitrailleuse qui me fait encore souffrir, les nuits d’automne, quand arrivent les premières oies sauvages. Très bon choix ! Vous allez vous y mettre tout de suite ?

— Je suis aux ordres de Votre Excellence. Peut-être y aurait-il lieu néanmoins d’achever d’abord l’installation des pièces du rez-de-chaussée ?

— Vous croyez ? Pourquoi ? Tout m’a l’air de marcher de façon fort rapide. Où en êtes-vous ?

— J’ai terminé l’installation du premier étage, sauf en ce qui concerne le salon et la chambre de Mlle de Mirrbach.

— Et au rez-de-chaussée ?

— Tout reste à peu près à faire, sauf la salle à manger, et les deux chambres de la façade Est.

— Je ne vous croyais pas si avancé. Je vous félicite.

— Je remercie votre Excellence. J’en profite pour lui demander si elle ne jugerait pas opportun de faire poser l’électricité dans le pavillon du parc, où elle rendrait bien des services à Mlle de Mirrbach ?

À deux reprises, je venais de me hasarder à prononcer ce nom. Il n’eut pas l’air de s’en formaliser.

— Je la consulterai à cet égard. Personnellement, je n’y vois pas d’inconvénient. Mais il faudra amener le courant jusque là-bas. Ce n’est pas prévu dans votre devis.

— Sous ce rapport, mon général, je trouverai au camp tout ce dont je pourrai avoir besoin.

— Très bien, alors. Mais c’est là quelque chose qui peut attendre. Il me tarde par contre de voir comment vous allez vous en tirer avec Spicheren. Tenez, coupons la poire en deux. Vous aurez toutes les matinées pour vous occuper du château, et vous réserverez seulement vos après-midi à mes vitrines. La durée de votre séjour ici s’en trouvera augmentée, mais je m’arrangerai avec le capitaine Elbing. Dès aujourd’hui, soyez donc dans mon cabinet à une heure et demie. Je tiens à vous donner quelques aperçus inédits sur Spicheren. Il faut que vous sachiez que Steinmetz, qui commandait la 1re Armée, s’était assigné un double but : *primo*, occuper la rive gauche de la Sarre ; *secundo*, gêner les embarquements de troupes françaises à Forbach. Quel dommage que vous ne soyez pas officier ! De tels détails cesseraient de vous paraître sans objet. L’étude des cas d’espèce, Clausewitz l’a dit, n’est rien sans la connaissance des principes généraux. Il faut que je vous initie au plan de la marche à la Sarre, au cours de la première semaine d’août 1870. Après, je vous regarderai travailler. Ou plutôt, non, je vous laisserai, et ne reviendrai que quand vous aurez terminé, afin de mieux avoir la surprise.

Je le sentais joyeux comme un enfant. Je l’étais moi-même. « Je connais quelqu’un, me disais-je, qui sera le dernier des maladroits si, d’ici la paix, il retourne une seule fois encore en corvée, dans la boue ou le vent, à Reichendorf-see ou à Reichendorf-station. » Trente mois de captivité, on le devine sans peine, m’avaient rendu sensible au bien-être que je comptais trouver au château. Mais un point de vue aussi terre à terre était-il à lui seul capable d’expliquer l’espèce d’ivresse dont je débordais ? L’insistance avec laquelle je me l’affirmais était la meilleure preuve du contraire.

— Alors, c’est entendu. Après-midi, à une heure et demie, Spicheren. Je vais préparer les cartes nécessaires à ma petite démonstration. À propos, ne pourriez-vous pas ajouter une ampoule à la deuxième vitrine de la bataille de Borny, celle qui représente l’entrée en action de mon régiment, le 3e cuirassiers de Kœnigsberg ? Le lieutenant que vous voyez en tête du 2e peloton, 1er escadron, c’est moi-même, comprenez-vous ? J’ai l’impression que ce coin-là est moins bien éclairé. Ce fut une rude journée, où les vôtres firent merveille. Mais allez donc résister aux lurons du 3e Cuirassiers, et à un corps d’armée qui avait à sa tête un homme comme Manteuffel, mon maître et, j’ose le dire, mon ami. Dites-moi, pourquoi entre les reconstitutions de vingt batailles également fameuses, avez-vous d’abord choisi celle de Borny ?

« J’ai commencé tout naturellement par celle qui a été le plus fertile en résultats, répondis-je avec aplomb.

Les yeux du vieillard étincelèrent. Sa main trembla. Je crus qu’elle allait saisir la mienne et la presser.

— Quel dommage, répéta-t-il, étant parvenu à se contenir, quel dommage, vraiment, que vous ne soyez pas officier !

La signification du regret exprimé ainsi par le général de Reichendorf ne devait m’être connue que plus tard. En attendant, la bienveillance qu’il me témoignait, et qui allait chaque jour grandissant, ne me parut pas avoir une influence quelconque sur l’attitude de Mlle de Mirrbach. J’aurais pu transformer à moi seul le pauvre château en la plus merveilleuse des demeures qu’elle ne se serait sans doute pas départie un instant pour cela de son indifférence à mon égard. Le salut que je lui adressais en la rencontrant avait beau allier toutes les gammes du respect et de l’humilité, celui que je recevais en échange n’avait rien perdu de sa sécheresse primitive. L’instant était venu où j’avais eu à m’occuper des réparations de sa chambre. C’était la pièce où l’électricité fonctionnait le plus mal. Je n’en fus pas étonné. Mlle de Mirrbach, selon l’idée que je me faisais d’elle, ne devait guère aimer à obséder les gens de ses récriminations. Lorsque je pénétrai dans cette chambre, ce fut naturellement avec l’espoir que la journée ne se terminerait pas sans m’avoir procuré l’occasion de lui parler. Qu’elle y entrât seulement une fois, pour chercher un objet oublié, et je me jurais bien d’avoir cette audace. Elle ne pourrait pas se froisser de me voir solliciter ses instructions. Tout le jour, je l’attendis. Vers le soir, comme ma tâche touchait à sa fin, il me fallut accepter la morne certitude qu’elle ne viendrait pas, qu’elle avait fait en sorte le matin de n’avoir plus à retourner de la journée chez elle.

Avais-je eu du moins la consolation de surprendre un de ces détails qui sont comme un trait d’union avec un être, par la façon dont ils nous renseignent sur lui ! Pas même. On ne pouvait imaginer rien de plus impersonnel que l’appartement de Mlle de Mirrbach. Elle habitait une des deux chambres de la façade orientale, située au premier étage, au bout du corridor. On appelait cette pièce la *chambre d’Arndt*, parce que le Tyrtée prussien, grand ami des comtes de Reichendorf, y avait logé à plusieurs reprises. Le mobilier n’avait pas dû être modifié depuis cette époque. Il se composait d’un lit à baldaquin, presque invisible au fond d’une alcôve sombre, d’une bibliothèque vitrée qui ne contenait que des livres d’art militaire ou d’histoire, d’escabeaux et de chaises rembourrées de coussins aux couleurs fanées. L’intérieur de la cheminée était dissimulé par un écran de fer que la poussée du vent faisait sans cesse gémir. Deux bouches de chaleur, ouvertes à droite et à gauche, livraient passage, lorsque le poêle d’en bas n’était pas allumé, aux innombrables courants d’air qui sifflaient au rez-de-chaussée. Les murs, lambrissés uniformément de chêne noirci, étaient ornés de trois ou quatre reproductions de marbres antiques, dont la nudité, sous cette sinistre lumière du Nord, ajoutait à la tristesse glaciale de l’ensemble. Dans un coin, sur un secrétaire, les seuls objets qui paraissaient appartenir en propre à l’occupante de ces lieux étaient trois photographies. L’une, la plus grande, était celle d’un général qui portait l’uniforme allemand du temps de paix. Une écriture robuste et nette y avait tracé la dédicace suivante, datée du 1er août 1914 : « À ma chère fille, avec l’espoir d’une prompte réunion. » C’était le portrait du général baron de Mirrbach, père d’Axelle. L’autre était celui du lieutenant Joachim, un enfant efféminé, dans la somptueuse tenue des hussards de la Garde. La troisième photographie, jaunie déjà, presque effacée, représentait une femme à la beauté insignifiante et douce : Mme de Mirrbach, sans doute. C’était tout. Pas un bibelot, pas une fleur sur la table, sur la commode, dont les tiroirs soigneusement fermés à clef donnaient, eux aussi, l’impression qu’ils étaient vides.

Avant de me mettre au travail, j’avais commencé par ouvrir la fenêtre, afin d’essayer d’avoir un peu plus de jour. Il m’avait fallu peser violemment sur la crémone. Le sable, accumulé au dehors par une tempête récente, crissait, empêchait les battants de s’écarter. La dalle du balcon avait disparu sous sa poussière ocrée. De ce balcon, on avait vue sur toute la région marécageuse du domaine de Reichendorf. Les étangs, dans leur partie la plus éloignée, étaient bordés de sapinières, qui partageaient les eaux en deux zones délimitées avec une netteté parfaite, l’une, qui reflétait le ciel, gris argent, et l’autre, où se miraient les sapins, noir d’encre. Après la bourrasque de la veille, l’atmosphère apparaissait reposée et limpide. Le bruit de la mer s’était tu. Seul un appel de courlis venait par moment rompre le silence. Il régnait sur ce désert de sable et d’eau une mélancolie sans espoir, mais non sans douceur… Je m’accoudai à la balustrade. Si je n’avais pas senti, derrière moi, mes outils étalés sur le plancher, et ma besogne qui me réclamait, je crois que je serais resté là indéfiniment, absorbé dans la contemplation de ce paysage. C’était celui qui s’offrait chaque jour, du matin au soir, à Mlle de Mirrbach. Je le regardais avec une insistance suppliante, comme s’il recelait la révélation que je n’avais pu obtenir de la chambre où elle vivait.

Je prenais maintenant chaque jour mon repas de midi dans une pièce attenante à la cuisine, où le général avait ordonné à son valet de chambre de me servir. Gottlieb exécutait cette consigne sans rechigner. Il avait appris à avoir pour moi presque de la déférence. Qu’on ne se figure pas d’ailleurs qu’une amélioration sensible avait résulté de ce nouveau régime pour mon ordinaire. C’était une maigre chère que celle du château, et je fus vite rassasié des poules d’eau et des anguilles qui en constituaient la base quotidienne. Usant d’assez de tact pour ne blesser personne je pris rapidement l’habitude de rapporter du camp quelques-unes des friandises que je recevais dans mes colis. Cet éternel chocolat, qui inspire aux Allemands des sentiments si tendres, faisait ouvrir à Gottlieb des yeux pleins d’envie admirative. Il ne me fallut que peu d’insistance pour lui en faire accepter quelques tablettes. À partir de cet instant, le pauvre diable me fut tout acquis. Je savais à présent son histoire. Il appartenait à une famille de métayers qui cultivaient aux environs de 1900 une des dernières terres vendues par les Reichendorf. Ses deux frères étaient morts à la guerre. Lui-même, blessé en 1915, n’était pas définitivement libéré du service. Il devait repasser, dans les premiers jours de juillet, à Kœnigsberg, devant une commission de réforme. Il évoquait cette redoutable perspective avec un fatalisme résigné. La vieille cuisinière, qui répondait au nom de Dominica, était sa tante. Son fils unique avait été tué lui aussi. Elle mit beaucoup de temps, à se laisser apprivoiser. Au début, je retrouvais toujours sur la table de l’office les morceaux de sucre ou de chocolat que j’y laissais traîner à son intention, comme s’il se fût agi de quelque animal sauvage. Elle passait toutes ses journées près de son fourneau, muette, occupée à tricoter, ou à relire les psaumes de sa vieille bible noire.

Chaque après-midi, vers quatre heures, Gottlieb faisait son apparition dans le cabinet de travail où j’étais en train de procéder à l’illumination d’une nouvelle vitrine, tout en écoutant de mon mieux quelque élucubration du général, mi-conférence, mi-monologue. Il annonçait que le thé était servi dans le petit salon. Mlle de Mirrbach s’y trouvait déjà. Le vieillard me quittait avec une nuance de regret. J’avais l’impression qu’il aurait été heureux de m’emmener. Mais pouvait-on avoir seulement l’idée d’un tel scandale ! Un prisonnier, et un homme de troupe encore marqué de l’infamant rectangle numéroté, dans un salon qui avait vu quatre rois de Prusse ! Ah ! si j’avais été officier, sans doute… Il me laissait. Je reprenais ma baroque besogne. D’où me venait ce regret tardif, inattendu, que je n’avais jamais ressenti, aux heures les plus dures de ma captivité ou de la guerre ? Être officier ! Quelques périodes d’instruction auxquelles il eût été si aisé de m’astreindre ; une bande noire sur ma culotte rouge de 1914 ; un galon d’or à ma vareuse bleue… Dire que cela aurait peut-être suffi ! Quel pas immense, en tout cas, sur la route où je piétinais présentement avec désespoir !

— Friska, dit le pasteur Frühwirth, vous pourrez nous redonner de la bière. Eh bien, Monsieur Dumaine, je pense que vous ne vous plaignez pas de l’accueil qui vous est fait à Reichendorf ? Dimanche dernier, le déjeuner s’est passé là-bas à chanter vos louanges.

— Je suis très content, Monsieur le Pasteur. Et je n’oublie pas que c’est à vous que je dois…

— À moi ? Oui. C’est mon Dieu vrai.

Il y avait un peu de tristesse dans les paroles du digne homme. Depuis quinze jours, en effet, le général avait manifesté le désir de me voir consacrer tout mon temps à l’électricité du château. Le pasteur avait dû renoncer à m’avoir un jour par semaine. Afin de ne pas lui causer trop de peine, un mardi sur quatre m’était laissé pour m’occuper de la dactylographie de ses sermons, maintenant bien en souffrance.

— Je ne cache pas que je vous regrette, reprit-il avec un soupir. Mais, par ailleurs, j’ai tant d’obligations envers le général. Il m’a dit que vous aviez des dispositions exceptionnelles pour les choses de la tactique. Je vous en félicite d’autant plus qu’à plusieurs reprises il a essayé de m’en inculquer les principes. Je n’y ai jamais rien compris. Cela a mieux valu ainsi, à cause de mon caractère sacré, vous comprenez. Enfin, tout est bien. Qui m’eût dit, par exemple, qu’un Français, prisonnier de guerre, serait admis un jour à Reichendorf sur le pied où vous l’êtes. Tout le monde vous y apprécie.

— Tout le monde, monsieur le Pasteur ?

— Oui. Le général, Gottlieb, la vieille Dominica elle-même…

— Et Mlle de Mirrbach ?

— Mlle de Mirrbach, Monsieur Dumaine ? Mais pas plus tard qu’avant-hier elle me parlait encore de vous. Et c’était pour constater que depuis que vous tenez compagnie au général, il va beaucoup mieux. Il est de bien meilleure humeur. Avant, il était sujet à de fréquentes crises d’hypocondrie. Aujourd’hui, il est presque gai. Si quelqu’un doit vous être reconnaissant, c’est bien Mlle Axelle ! Et elle l’est. Je n’avance rien dont je ne sois certain.

Inutile de dire qu’en l’espèce la perspicacité du pasteur ne m’inspirait qu’une médiocre confiance. Et cependant, il ne se trompait pas tout à fait. Les circonstances allaient bientôt m’en donner la preuve.

Trois jours plus tard, à mon retour du château, comme je franchissais le seuil de notre baraque, l’adjudant Claverie me remit une lettre qui m’annonçait la mort de ma mère. Une rechute de bronchite l’avait emportée. Elle avait eu auprès d’elle, dans les derniers instants, un de mes condisciples de l’École Centrale, originaire de la même ville que moi. Il s’appelait Puy-Robert. Mobilisé comme lieutenant d’artillerie, blessé deux fois, il était maintenant à Paris, capitaine à l’État-major du Ministre de la Guerre. « Mon pauvre ami, m’écrivait-il, j’imagine ce que va être ta douleur là-bas. Donne-moi de tes nouvelles. Si tu as besoin de quelque chose, compte sur moi. Après trois années de captivité, ton état de santé n’est-il pas susceptible de justifier ton internement en Suisse ? Je suis actuellement assez bien placé pour t’être utile. »

Je repliai cette lettre sans un mot, sans une larme.

Avec des gestes d’une précision machinale, je me déshabillai et me couchai.

— Eh ! Sergent, me cria Fichet, on n’avance pas au rappel ? Les colis sont arrivés. Vandaële a reçu, de sa marraine une boîte de cassoulet, et moi de la confiture de coings.

Comme je ne répondis pas, il vint vers ma paillasse, me frappa sur l’épaule.

— Ça ne va pas ?

— Laisse, lui dis-je. Ne vous occupez pas de moi. C’est ma mère qui est morte.

Et je ramenai, sur ma tête ma couverture brune.

Le lendemain, au petit jour, menant leur concert habituel de plaintes et de jurons, mes camarades se préparèrent à partir en corvée. Quand le bruit de leurs sabots se fut éteint, je me levai et me rendis à la Kommandantur. Le capitaine Elbing était déjà là.

— Je désirerais être dispensé de travail aujourd’hui, lui dis-je.

Il leva la tête non sans surprise. C’était la première fois que je sollicitais une faveur de ce genre.

— Pour quel motif ?

— Ma mère est morte.

— Ah ! fit-il. Entendu. Le soldat qui vous conduit d’ordinaire ira prévenir à Reichendorf. Vous n’êtes pas bien ? Passez donc à l’infirmerie.

De retour dans la baraque, je m’empressai de me recoucher. La lugubre journée que je vécus là ! Les événements de cet ordre ont le mérite de nous éclairer sur nous-mêmes, de nous contraindre à voir en face, ce que nous voulons nous cacher. La folie de ma conduite m’apparut tout entière. Je songeai à l’indiscutable changement qui s’était produit depuis deux mois dans l’attitude des prisonniers à mon égard. Je me souvins que, dans ses dernières lettres, ma mère se plaignait d’avoir moins souvent de mes nouvelles. Tout cela parce que je n’avais plus qu’une pensée : flatter un vieillard en enfance. Et pour quoi ? Comment qualifier semblable aberration ! Une Prussienne !… Je répétai ce mot à deux ou trois reprises. Au pied de ma paillasse, Mopti, mon pauvre Sénégalais, me regardait sans oser faire un mouvement. Il s’était arrangé pour ne pas aller en corvée, de façon à rester auprès de moi.

— Tâche de me trouver de quoi écrire, lui dis-je soudain.

Il revint bientôt avec de l’encre, du papier. Je me servis comme sous-main d’une Histoire de la guerre de 1870, celle que j’étudiais au camp sans relâche, afin d’étonner ensuite de ma science militaire le général de Reichendorf. Sur-le-champ, j’écrivis au capitaine Puy-Robert la lettre qu’il réclamait. Oui, j’étais malade. Oui, si c’était en son pouvoir, qu’il me fît envoyer en Suisse, n’importe où, pourvu que je fusse arraché le plus vite possible à ces marais, qui commençaient à me communiquer leur vertige.

Vers cinq heures, m’étant assoupi, j’entendis vaguement le brouhaha de mes camarades qui rentraient dans la baraque ? Me croyant endormi, ils se mirent à parler de moi.

— Il n’est pas allé aujourd’hui au château ?

— Non, dit l’adjudant Claverie. Il a été dispensé de service.

— Pauvre type ! murmura Fichet.

Une voix de fausset s’éleva, celle de Gourrut.

— Vous me faites tous bien rigoler. Des fois que j’aurai envie de plaindre quelqu’un, je garderai ça pour un autre. Pauvre type ? Dauphin lui aussi, il y a quinze jours, a appris la mort de sa vieille. Vous parlez s’ils l’ont exempté de corvée. Ah ! bien oui ! Jamais il n’a reçu autant de coups de matraque. Mais, pour celui-ci, les Boches se mettent en quatre. Que les imbéciles trouvent ça naturel, moi, je m’en tiens à ce que j’ai dit l’autre jour.

— Oui, dit Sylvestre, n’empêche que quand ils t’ont collé au cachot, qu’est-ce que tu lui as passé comme lèche pour qu’il te fasse diminuer ta punition, hein ? Alors, fous-nous la paix. On commence à en avoir plein le dos de tes débinages.

Brave petit Sylvestre, je lui en voulus presque de son intervention. J’aurais tellement désiré avoir ce que Gourrut avait bien pu dire.

Le lendemain matin, de bonne heure, le capitaine Elbing me fit appeler.

— Vous pouvez vous reposer encore aujourd’hui, dit-il, le général de Reichendorf vous y autorise.

J’hésitai un instant. Mais le souvenir de la sinistre journée de la veille me décida. Et puis, j’avais besoin de marcher, d’être au grand air.

— Inutile, mon capitaine, répondis-je. Je suis de force à reprendre mon service.

Quand j’arrivai à Reichendorf, le général m’adressa quelques paroles banales. Il paraissait toujours craindre pour son prestige de me témoigner trop d’égards. Je sentais néanmoins qu’il me savait gré de ma promptitude à revenir. Il s’était ennuyé. Il lui tardait de me voir me remettre à l’aménagement lumineux de la vitrine de Sadowa, entrepris l’avant-veille.

— À cette après-midi, me dit-il. J’ai retrouvé un document fort curieux sur le combat de Nachod. Je tiens à vous le communiquer. C’est là que j’ai reçu le baptême du feu.

Toute la matinée, je travaillai aux prises de courant d’une des pièces du rez-de-chaussée. À midi, quand je voulus remettre ma vareuse, que j’avais laissée dans l’office, j’eus l’étonnement de constater qu’un brassard de crêpe venait d’être cousu à sa manche gauche. Dominica, interrogée, reconnut que c’était son œuvre. Je ne pus lui arracher rien d’autre. Mais Gottlieb, plus loquace, me confia que sa tante avait agi sur un ordre reçu le matin de Mlle de Mirrbach.

Le soir, comme je me retirais, je rencontrai Axelle dans le corridor. Ces deux jours d’épreuve me donnèrent le courage qui m’avait fait défaut jusqu’alors. Au moment où elle allait passer, ayant répondu à mon salut ainsi que de coutume, je m’avançai résolument vers elle.

— Je sais, dis-je, de quelle attention je vous suis redevable.

Elle eût le geste évasif de ceux qui ne tiennent pas à ce qu’on leur exprime une gratitude quelconque.

— Madame votre mère était âgée ? demanda-t-elle, cependant.

— Elle avait soixante-six ans.

Elle s’inclina, voulut s’éloigner. De nouveau, elle me trouva sur son chemin.

— Permettez-moi de vous remercier, lui dis-je.

— Cela n’en vaut pas la peine.

L’endroit du corridor où nous nous trouvions était si sombre que je ne distinguais plus ses traits.

D’une voix un peu altérée, elle répéta :

— Cela n’en vaut pas la peine. Du crêpe, vraiment, ce n’est pas ce qui manque, ici.

# IX

La garnison de Ratibor, petite ville de Silésie située tout près de la frontière autrichienne, se composait, vers 1888, d’un escadron du 6e Régiment de Hussards et d’un bataillon du 62e de ligne. Les officiers subalternes de ces deux unités prenaient leur repas à la même pension, au même *Casino*, pour employer l’expression allemande qui donne à ce terme à peu près le sens de notre mot *cercle*.

On sait quelle rivalité anime d’ordinaire les rapports entre fantassins et cavaliers. Elle se manifeste avec une acuité particulière dans un pays comme la Prusse, où l’esprit de corps est plus développé que partout ailleurs. En acceptant d’avoir un Casino commun, les officiers de Ratibor constituaient une exception fort remarquable. La trêve ainsi conclue n’allait d’ailleurs pas jusqu’à les faire se réunir dans une seule et unique pièce. De chaque côté du corridor de la pension s’ouvrait une porte. La première donnait accès dans la salle à manger des fantassins, la seconde dans celle des hussards. Mais que les uns et les autres consentissent à se croiser dans le même couloir, à accrocher leurs ceinturons au même porte-manteau, il n’y en avait pas moins là un miracle des plus surprenants.

Un tel résultat était le couronnement des efforts de l’hôtelière, Mme Küntz. Cette robuste bourgeoise s’était révélée en l’espèce diplomate aussi avisée qu’incomparable maîtresse de maison. Ses pensionnaires auraient sans doute vainement cherché dans tout Ratibor une table mieux tenue, à des prix plus raisonnables. Qui réussissait la choucroute comme Mme Küntz ? Qui farcissait avec autant d’art les belles tanches de l’Oder, de bronze et d’or, sous l’appétissante gelée de myrtilles ? Qui faisait surgir avec plus d’à-propos le *sekt*, le divin sekt des jours de fêtes religieuses ou militaires ? Personne, ils le savaient bien, et ils sacrifiaient de bon cœur à cette certitude la blessure d’amour-propre qu’il y a pour un lieutenant de hussards à saluer un capitaine d’infanterie, et pour un capitaine d’infanterie à subir la comparaison de son austère tunique avec l’*attila* d’un lieutenant de hussards.

À ses mérites domestiques, la brave dame avait dû allier les qualités de tact lui permettant de tenir la balance égale entre clients dont la susceptibilité se trouvait sans cesse en éveil. Elle fut admirablement secondée dans cette partie de sa tâche par sa fille. À l’époque qui nous occupe, Dora Küntz allait avoir vingt-deux ans. L’éducation qu’elle avait reçue – perpétuel sujet d’orgueil pour Mme Küntz – faisait oublier l’humilité de ses origines. Dora était une fort jolie fille blonde, douce et sensible à souhait. Elle se tenait à sa place, et savait fort bien obtenir de ses adorateurs éperonnés et casqués qu’ils se tinssent aussi à la leur. À la vérité, le plus ardu n’était pas pour elle de se faire respecter de toute cette turbulente jeunesse. Il lui fallait surtout veiller à ne point paraître plus aimable pour l’un que pour l’autre. Un nouvel arrivant se faisant inscrire sur le registre de la pension, quel concert de protestations si Dora avait, par mégarde, orné d’une broderie ou d’un ruban de plus le sachet de fine toile qu’elle lui confectionnait pour sa serviette. Mais de telles tempêtes, quand elles venaient à se produire, duraient peu. La jeune fille mettait à les apaiser tant de bonne grâce souriante ! Tout le monde en fin de compte se déclarait satisfait. La maison prospérait. Mme Küntz pouvait envisager sans outrecuidance l’instant où elle aurait le droit de se retirer des affaires après avoir marié Dora à quelque honnête fonctionnaire impérial. Ses plans n’allaient pas tarder à être bouleversés de la manière la plus injuste.

Une après-midi de l’automne de 1889, Mme Küntz fit irruption dans la chambre où Dora était en train de broder.

— Sais-tu de qui je viens de recevoir la visite ?

La jeune fille sourit.

— Suis-je sotte ! Vous avez arrangé cela tous deux. Bref, il sort d’ici.

— Qui, maman ?

— Lui, le lieutenant de Mirrbach. Et tu sais pourquoi il est venu, je suppose ?

— Je le sais, maman. Qu’est-ce que tu lui as répondu ?

— Bon, voilà que c’est elle qui me questionne, à présent. Si ce n’est pas malheureux ! Voyons, ma petite fille, n’es-tu pas folle ?

— Qu’est-ce que tu lui as répondu, maman ?

— Encore ? Je lui ai dit que j’étais ennuyée… flattée… Que j’avais à discuter d’abord avec toi.

— C’est tout discuté, maman, puisqu’il m’aime, qu’il veut m’épouser, et que je l’aime. Il ne nous manque plus que ton consentement.

— Vraiment ! Et celui de sa famille, que tu oublies ?

— Il n’a plus que sa mère. Une mère fait toujours ce que veut son fils.

Elle ajouta, en se pendant au cou de Mme Küntz :

— Et sa fille.

— Ah ! tu crois cela, maugréa la brave dame. Eh bien, moi, je ne te cache pas, je ne suis pas si tranquille. J’aurais préféré pour toi autre chose.

— Qu’est-ce qu’il te faut, maman ? Un Mirrbach !

— Justement, ma petite. Ces histoires-là, ça ne réussit que dans les contes. Enfin, attendons… Tout de même, quelle aventure ! Et ces messieurs, comment vont-ils prendre la chose ? Moi qui te recommandais toujours de ne pas parler plus à l’un qu’à l’autre. Tu as bien suivi mes conseils ! Si encore c’était un officier d’infanterie… Mais un hussard ! Et un *von*, par-dessus le marché…

Les craintes de Mme Küntz n’étaient pas vaines, et le lieutenant de Mirrbach s’était quelque peu avancé en répondant du consentement de sa mère. Âgée alors de cinquante-six ans, la baronne de Mirrbach vivait retirée au château de Nikolaïken, dans le Mazurenland. Elle n’en était pas sortie depuis la mort de son mari, survenue en 1875, des suites d’une blessure reçue à Gravelotte, et aggravée de complications rhumatismales auxquelles il est impossible de se soustraire dans cette contrée, la plus marécageuse d’Europe. Elle était née Wintersee, c’est-à-dire qu’elle appartenait à la même noblesse militaire que les Mirrbach. Leur fils unique, Bernard, entré à l’École des Cadets à l’âge le plus tendre, ne la revoyait qu’au moment des vacances. Enfant, elle ne lui adressait la parole que pour lui faire réciter d’un trait les généalogies des Wintersee et des Mirrbach, ainsi que celles des quelques familles de junkers qui avaient eu le privilège de leur alliance depuis l’époque des margraves de Brandebourg et des Chevaliers Porte-Croix. En réalité, Bernard, dont la jeunesse avait été consacrée à l’apprentissage du métier de soldat, ignorait tout du caractère de sa mère. Il allait en avoir sous peu la révélation.

Son projet de mariage, dès qu’il l’eut soumis à la baronne de Mirrbach, détermina chez la vieille dame un accès de fureur que vint, il est vrai, tempérer le contentement d’avoir enfin une occasion de donner libre cours à ses goûts théâtraux et à son amour de la domination. Une sorte de tribunal fut immédiatement constitué par ses soins à Nikolaïken. Y furent convoqués d’urgence les membres les plus représentatifs des familles offensées. On y vit d’étranges et, glorieux débris, réfugiés depuis longtemps loin de la lumière et du soleil : une demoiselle de Wintersee quasi centenaire, un chambellan de Frédéric-Guillaume III, un général qui avait, paraît-il, combattu à Waterloo. L’élément jeune était représenté par le major Hugo de Reichendorf, alors sur le point de passer colonel. Il n’y eut qu’une voix pour proclamer qu’on s’opposerait par tous les moyens à l’entrée de la fille d’une cantinière dans l’illustre maison de Mirrbach. Restait à porter le verdict à la connaissance de l’intéressé qui, bien entendu, n’avait pas jugé bon d’assister à cette séance solennelle. Le commandant de Reichendorf, mandaté à cet effet, en fut pour ses frais d’éloquence. Nettement, froidement, Bernard de Mirrbach lui signifia sa volonté inflexible. Alors commencèrent les véritables hostilités. Le colonel du 6e hussards refusa à son lieutenant l’autorisation d’usage. Bernard fit savoir qu’il était prêt à abandonner l’armée. Cette riposte jeta le désarroi dans le clan des ancêtres. Il ne restait plus qu’à composer. L’arbitrage tout-puissant d’un ami de la famille, le ministre de la guerre Bronsart de Schellendorf, fut agréé. Bernard quitta le 6e hussards. Il quitta même la cavalerie. On eut le scandale d’un Mirrbach lieutenant d’un vulgaire régiment d’infanterie, dans une humble garnison de Lorraine. Ce fut là que le mariage eut lieu. Aucun ami, aucun parent n’y assista, pas même, d’ordre de Mme de Mirrbach, la maman Küntz, furieuse, elle aussi, et, par surcroît, désespérée. La vieille baronne avait subordonné à cette condition inhumaine l’octroi de son consentement. Entre temps, elle s’était fait donner par son fils une décharge en bonne forme de tous les comptes qu’elle avait à lui rendre. La gestion du noble patrimoine des Mirrbach ne devait-elle pas être mise à l’abri des fantaisies et des sautes d’humeur d’un insensé ?

Le moment était venu, du moins, où les jeunes gens allaient être récompensés de leur persévérance. Hélas ! en pareil cas, le bonheur ne peut résulter que d’une rupture totale avec le passé. Sinon les obstacles qu’on croyait surmontés ne tardent pas à resurgir. Du moment que Bernard n’était pas allé jusqu’au bout des conséquences de son attitude, qu’il avait consenti à demeurer dans l’armée, il pouvait être certain que cette terrible maîtresse ne tarderait pas à commencer sur lui son travail de reprise. Paradoxe amer : l’événement qui aurait dû briser sa carrière allait au contraire lui donner un brillant et une rapidité inattendus, mais à quel prix pour la pauvre Dora ! Deux ans après son mariage, le lieutenant de Mirrbach fut envoyé au Cameroun, et sa femme ne sut jamais si cette affectation avait eu lieu d’office. Toujours fut-il que Bernard l’accepta. Jusqu’en 1897, qui fut l’année où elle s’éteignit, Dora de Mirrbach ne revit son mari qu’à des intervalles de plus en plus rares. Rentré d’Afrique avec le grade de capitaine, il partit comme commandant pour la Turquie d’Asie, chargé par le Gouvernement de l’étude des questions stratégiques que soulève la construction du Chemin de fer de Bagdad. Il assista aux campagnes du Transvaal et de Mandchourie. Ses rapports, fertiles en renseignements précis et en aperçus originaux, cités au Grand État-major comme des modèles du genre, lui valurent un avancement sans précédent. En 1910, à quarante-quatre ans, il était général, et nommé à Posen au commandement de la 19e brigade d’infanterie. Parti le 31 juillet 1914 comme divisionnaire, il contribua plus que personne, par sa lucide intrépidité, au gain de la bataille de Tannenberg. Le soir du 29 août, en pleine victoire, il tomba frappé d’un éclat d’obus, à l’endroit précis où, cinq siècles auparavant, s’était fait tuer Étienne de Mirrbach, commandeur des Chevaliers Porte-Croix, et champion lui aussi de l’ordre européen contre l’anarchie orientale. Axelle venait juste d’avoir vingt-trois ans.

Elle était née à Thionville, en 1891, un an après la nomination de son père dans cette garnison. La naissance d’Axelle n’entraîna aucune amélioration des rapports de Bernard avec la baronne de Mirrbach. En revanche, quand, l’année suivante, Dora eut donné le jour à un fils, la vieille dame s’adoucit. Elle écrivit à sa bru pour la complimenter, l’invitant même à venir passer la belle saison à Nikolaïken. « L’air y est délicieux. Vous verrez le bien qu’il fera au petit garçon. Je serai en outre satisfaite de vous connaître. » La joie que Bernard manifesta à la lecture de cette lettre causa une peine secrète à Dora. Elle ne pouvait pas ne pas se souvenir qu’il y avait à Ratibor une pauvre vieille femme qui n’avait pas encore été autorisée à embrasser ses petits-enfants.

En juillet, Joachim venant d’avoir trois mois, et le médecin ayant déclaré qu’il était en état de supporter le voyage, la famille partit pour la Prusse Orientale. Le Mazurenjand, où se trouvait située la demeure des Mirrbach, est une des régions les plus tristes du monde. Le château de Nikolaïken n’avait rien de ce qu’il eût fallu pour racheter la désolation environnante. Lorsqu’elle en franchit le seuil, Dora frémit. Mais elle sut bien vite se ressaisir. La maîtresse de ces lieux ne perdait pas de l’œil un de ses gestes. Elle les soumettait au plus méticuleux examen. L’allégresse de son mari donna à la jeune femme la force de faire bonne contenance. Cette réconciliation comblait les vœux de Bernard. Il pouvait maintenant, sans arrière-pensée, se redonner tout entier à la vie militaire. Il partit à la fin de la permission de huit jours qu’il avait demandée pour accompagner sa famille. Il devait revenir la chercher en octobre. Mais un mois ne s’était pas écoulé qu’intervenait la décision qui l’envoyait au Cameroun. Le destin de Dora de Mirrbach était désormais fixé. Elle ne devait plus quitter le château de Nikolaïken.

Il faut constater, pour être équitable, qu’elle ne trouva pas en sa belle-mère le bourreau auquel elle aurait pu s’attendre. Si l’on met à part la clause féroce qui lui interdisait de conduire ses enfants à leur grand’mère maternelle, Dora n’eut pas à subir les froissements qu’elle était en droit de redouter. La Baronne de Mirrbach, étonnée d’être dans l’obligation de rendre justice à cette « fille de cantinière », lui sut gré d’une résignation, d’un effacement dont elle-même devait finir, à la longue, par s’énerver. « Mais parlez donc, ma chère. Vous devez bien avoir aussi votre avis, que diable ! Comment voulez-vous que votre fille apprenne à être quelqu’un, si elle vous voit dire oui à tout ? Elle n’a déjà que trop de tendance à la passivité. Heureusement que nous avons Joachim ! Sacristi, ce n’est pas lui qu’on ferait pivoter comme une toupie. Un vrai Mirrbach. À trois ans, il est déjà mauvais comme une teigne, le cher trésor ! Ah ! celui-là, ma petite, je ne vous répéterai jamais à quel point nous vous sommes reconnaissants de nous l’avoir donné ! »

Elle s’emparait, de l’enfant qui se débattait et ruait à qui mieux mieux de ses petits pieds rouges. Dora souriait tristement, fière au fond d’avoir engendré un Mirrbach. Son regard se reportait sur Axelle. Au bout de la table, perchée sur sa haute chaise, la petite fille écoutait interdite. Elle cherchait, sans y réussir, à comprendre pourquoi sa grand’mère lui faisait le reproche d’être trop sage.

La maman Küntz mourut subitement en 1895, sans avoir laissé le temps à la baronne de Mirrbach de révoquer la prohibition édictée à son égard. Elle avait liquidé son établissement, afin de ne plus avoir à adresser la parole à un gentilhomme ou à un officier, et passait ses journées à maudire l’armée et la noblesse. Cette disparition accéléra le mal dont sa fille s’en allait doucement. Le remords vint s’ajouter à la lente fièvre qui consumait Dora de Mirrbach. Sa belle-mère ne comprenait rien à cette langueur née d’un climat qu’elle s’obstinait à déclarer le plus salubre de toute l’Allemagne. Trouver le moyen de ne pas se bien porter à Nikolaïken ! Mme de Mirrbach n’en revenait pas. C’était pour elle un mystère et une offense. Sa robuste constitution n’avait jamais eu à souffrir des miasmes que l’été faisait pulluler dans les marécages avoisinants, des nuées de moustiques qui menaient leur ronde mortelle autour du château. Celui-ci avait vu depuis un siècle ses tours et ses ailes démolies ou incendiées. Il n’en subsistait plus que le bastion central, pesant et difforme. Ici aussi, le contraste était poignant entre la grandeur passée et la médiocrité du présent. Nikolaïken attestait, plus encore peut-être que Reichendorf, l’ingratitude des maîtres du jour envers les Junkers.

Pour tout dire, si la situation financière de la famille de Mirrbach se trouvait à cette époque assez embarrassée, il n’y allait pas exclusivement de la faute de l’Empire. Le besoin de commander, de manifester à tout propos son autorité n’était pas le moindre péché de la mère de Bernard. Elle en avait un autre, moins affiché, mais plus fertile en conséquences catastrophiques. C’était la spéculation. Devenue veuve, elle avait eu à s’occuper de l’administration des biens laissés par son mari, car, en ce qui la concernait, elle n’avait fourni d’autre apport à la communauté que l’alliance des Wintersee. La fortune, assez pauvre en argent liquide, comprenait principalement des terres, tout le vaste domaine qui entourait le château de Nikolaïken. Mme de Mirrbach en entreprit la mise en valeur. Depuis 1871, l’Allemagne était en proie à la passion de l’agiotage. Dix sociétés se fondaient un jour pour disparaître le lendemain. Jamais le marché n’avait été écumé par de telles hordes. Une véritable frénésie régnait. Toutes les affaires dont l’Amérique ne voulait plus entendre parler, les *Alabama Chattanoga*, les *Oregon and California* et consorts refluaient sur la place de Berlin, étaient souscrites à n’importe quel taux par les malheureux vainqueurs de Sedan. Mme de Mirrbach consacra une application, une persévérance dignes d’un meilleur emploi à l’étude des recettes merveilleuses grâce auxquelles des capitaux laissés criminellement improductifs se voyaient décuplés en quelques mois. La lecture de la Bible fut détrônée à Nikolaïken par celle des cours de la Bourse. Les étagères, les placards, les tiroirs des commodes ne furent plus tapissés que de numéros de gazettes spéciales. Il serait cruel d’insister sur les résultats de cette ferveur. En moins de dix ans, tout ce qui restait de terres se trouvait copieusement hypothéqué. Certes, la colère de la baronne de Mirrbach à l’annonce du mariage de son fils ne fut pas feinte. Mais les mauvaises langues eurent beau jeu d’insinuer que cette colère avait pu être exagérée à dessein, en vue d’obtenir plus aisément du jeune homme qu’il renonçât à mettre le nez dans des comptes qu’on aurait eu quelque peine à lui rendre. Deux ans plus tard, quand Dora fut admise au château, les mêmes bonnes âmes laissèrent entendre que la clémence de Mme de Mirrbach pouvait bien avoir sa raison dans la nécessité où elle en était arrivée pour vivre de faire appel à son fils. Il s’était toujours contenté de sa solde. Maintenant, il devait servir une pension à sa mère, sous couleur de contribuer à l’entretien de sa femme et de ses enfants, sur un domaine dont les seules redevances suffisaient, un quart de siècle plus tôt, à la subsistance de cinq ou six familles. Sans doute, cette débâcle, enfin soupçonnée de Bernard, ne fut-elle pas étrangère à sa détermination de chercher de plus en plus des postes hors d’Europe. Les soldes de campagne, les indemnités extraordinaires lui permirent ainsi de remédier autant qu’il put aux désastres que la discipline ancestrale lui avait interdit de critiquer.

En 1905, quand la terrible vieille dame mourut, âgée de plus de soixante-dix ans, le lieutenant-colonel de Mirrbach était à Moukden. Lorsque la paix signée entre la Russie et le Japon lui permit de rentrer en Allemagne, outre les récépissés des sommes touchées contre inscription d’innombrables hypothèques, il ne trouva dans le coffre-fort maternel qu’une mirifique collection de vignettes lithographiées, représentant des actions dont la valeur totale était à présent égale à zéro. Seule parvint à retenir son attention une liasse de titres dont on eût cherché inutilement à découvrir la trace de la Société qui les avait émis. En cette vaine paperasserie résidait le remploi des quatre-vingt mille marks produits par la vente du pauvre casino de Ratibor. L’héritage des Küntz, pas plus que celui des Mirrbach, n’avait échappé à l’incorrigible joueuse. Sur une étiquette épinglée à la liasse, elle avait tenu à écrire avec soin : *Dot d’Axelle*. Le lieutenant-colonel mit l’étiquette dans son portefeuille et jeta les titres au feu. Puis, il repartit pour Constantinople, où l’appelait le contrôle militaire du *Bagdadbahn*. Entre temps, il était allé embrasser son fils, élevé à l’École des Cadets de Potsdam, et sa fille, qu’il venait de confier à la famille d’un pasteur luthérien de Kœnigsberg ; afin qu’elle pût suivre les cours du lycée de cette ville.

Axelle avait quatorze ans, et le milieu dans lequel elle avait vécu jusqu’alors devait la laisser marquée d’une empreinte à peu près ineffaçable. Armée, noblesse : elle n’avait guère entendu depuis qu’elle était née résonner d’autres mots. Il n’y avait pas d’autres sujets de conversation à Nikolaïken. Il n’y en eut pas d’autre non plus, dix ans plus tard, à Reichendorf. Elle était fort ignorante quand elle entra au lycée. Sa grand’mère avait passé son temps soit à le lui reprocher, soit à soutenir qu’une Mirrbach n’avait pas besoin de la science des bourgeois. D’ailleurs, tout ce qu’Axelle pouvait faire ou dire entraînait une comparaison immédiate avec ce que faisait ou disait Joachim, comparaison qui était toujours au désavantage de la petite fille. Joachim par-ci ! Joachim par-là ! La dernière fois qu’il était venu à Nikolaïken, si charmant dans son uniforme de cadet, avec quel geste de délicate désinvolture il avait retiré ses gants blancs pour prendre la main de la baronne et la baiser. La vieille dame en avait crié d’admiration. Ah ! celui-là était bien un Mirrbach !

Le pasteur de Kœnigsberg à qui Axelle fût confiée était un brave homme. Sa femme soigna Mlle de Mirrbach comme elle ne l’avait encore jamais été, comme l’eût soignée la pauvre Dora, si elle n’avait redouté les blâmes de sa belle-mère. Quant aux trois filles de la maison, laides et boudinées à plaisir, mais sans l’ombre d’une malice, elles étaient en extase devant Axelle. Cela ne contribuait pas à mettre beaucoup d’animation dans les amusements. Le dimanche, on se dédommageait. Le pasteur Frühwirth venait déjeuner, ainsi que le pasteur Schiff, et le pasteur Schmüss, tous les pasteurs de la bonne ville de Kœnigsberg. La journée était gaie au possible. Après le repas, toujours des mieux réussis, on jouait au loto, en marquant les points avec des haricots rouges. Le pasteur Schmüss avait une manière vraiment impayable d’annoncer les quaternes et les quines. Quand il faisait beau on allait faire un tour dans la campagne. Mais cette campagne était si plate ! D’ailleurs, il ne faisait presque jamais beau.

En 1907, à seize ans, Axelle était sensiblement la même qu’à l’époque où je l’ai connue. Elle avait la même vêture de deuil, la même raie partageait ses cheveux de lin, la même façon d’en ramener les tresses en épais cabochons qui venaient cacher les oreilles, le même front lisse et pensif, les mêmes yeux d’acier pâli.

Son frère prenait ses vacances au château de Reichendorf. Michel de Reichendorf, alors lieutenant au 1er uhlans de la Garde, était son correspondant à Potsdam et le ramenait avec lui à chaque permission. De cette époque data l’affection qui les unit jusque dans la mort sur le même champ de bataille. La paix était conclue entre le général, qui venait de prendre sa retraite, et le colonel de Mirrbach. Ce dernier avait pardonné à son vieux cousin le rôle qu’il avait joué au moment de son mariage. L’autre, il est vrai, continuait à nourrir quelque amertume à l’égard du père d’Axelle. Il lui reprochait d’avoir trahi la cavalerie au profit de l’infanterie, de professer en matière d’art militaire des idées trop neuves, trop « démocratiques ». En réalité, il jalousait un peu cet avancement inexplicable. Dire qu’à quarante-trois ans, le colonel de Mirrbach était sur le point de passer général, sans avoir fait la guerre autrement que sur les cartes, tandis que lui, blessé trois fois, décoré de la croix de fer de la main de l’empereur Guillaume Ier, il avait dû attendre ce grade jusqu’à cinquante-cinq ans, et que son fils aîné Conrad, – un cavalier, pourtant, – venait à peine de passer capitaine ! Voilà ce qu’il se mit à développer longuement à sa nièce, la première fois qu’elle vint au château. Axelle n’en avait pas fini avec les commentaires de cet ordre.

De Kœnigsberg à Reichendorf, il n’y a pas plus d’une cinquantaine de kilomètres. Le général possédait une automobile, et le fameux écriteau de la passerelle « Prière aux voitures de ralentir » avait alors sa raison d’être. Les dimanches où Joachim se trouvait au château, on venait chercher Axelle à Kœnigsberg, et le soir on la raccompagnait, car le pasteur ne voulait pas engager sa responsabilité au point de laisser sa pensionnaire coucher sous le même toit que de jeunes officiers, fussent-ils ses cousins. Et Dieu sait cependant s’il eût pu être tranquille ! Hermann et Conrad, lorsqu’ils étaient là, passaient leurs journées à la chasse. Ils ne rentraient qu’à l’heure des repas, affamés et crottés, les doigts poissés par le sang des bêtes abattues. Michel et Joachim s’isolaient en de longues promenades au fond des sapinières. Quant à Dietrich, il était à cette époque dans une lointaine garnison d’Alsace. Axelle ne devait le connaître que quelques années plus tard. Presque toute la journée, elle demeurait seule avec son vieil oncle. On peut croire qu’il ne la laissait pas perdre son temps. Quand elle eut à subir les épreuves de son certificat d’études, s’il était venu à l’examinateur l’idée de l’interroger sur la bataille de Borny, il n’aurait pas manqué de concevoir un certain respect pour cette candidate.

Lorsque Axelle en eut terminé avec ses examens, on était en 1910, et son père venait d’être promu général. Elle le rejoignit à Posen où il avait été nommé. Il l’attendait à la gare. Il la prit dans ses bras et l’étreignit longuement. Les voyageurs regardaient avec une curiosité respectueuse ce jeune général et cette mince enfant blonde. Quelle émotion les saisit tous deux quelques instants plus tard, quand ils se trouvèrent en tête à tête, dans la confortable maison que M. de Mirrbach venait de louer. C’était la première fois qu’ils étaient ainsi réunis, qu’ils pouvaient se parler à cœur ouvert. Le général était plein de joie et de projets. Il avait assez couru le monde. Désormais, il allait pouvoir vivre en paix pour lui, pour sa fille. « Je veux que tu sois heureuse, mon enfant chérie. » Il répéta cette phrase à plusieurs reprises, avec trop d’insistance, peut-être, car il sembla soudain à Axelle qu’un fantôme venait d’entrer doucement dans la chambre, un fantôme dont il s’agissait d’apaiser la mémoire. Le général avait posé son casque sur un guéridon, et la jeune fille put apercevoir aux tempes paternelles quelques-uns de ces cheveux blancs qui sont comme les avant-coureurs de nos remords.

Il parlait avec volubilité. Il avait senti l’angoisse subite d’Axelle, et il s’efforçait de la dissiper.

— Tu verras, disait-il, quelle gentille petite vie nous allons nous organiser ici. La garnison offre assez de ressources. Trois régiments d’infanterie, le 1er chasseurs à cheval, deux régiments d’artillerie lourde et légère, des aviateurs ! Cela représente pas mal d’officiers, et des femmes et des jeunes filles délicieuses. Le 6e grenadiers et le 46e d’infanterie, les deux régiments de la brigade à la tête de laquelle l’Empereur vient de me placer, sont parmi les plus beaux de toute l’Allemagne. Juge si mes soixante lieutenants vont être aux petits soins pour la fille de leur général. Mon enfant bien-aimée, j’espère que tu es contente ? Aimes-tu le tennis ? Et tu sais, il y a deux bals annoncés pour octobre, un chez la femme du général de corps d’armée, un chez celle de mon divisionnaire. Oh ! mais c’est que tu vas être très prise. Nous aurons aussi à recevoir, naturellement. Ici, j’ai un rang qu’il s’agit de tenir, tu comprends. Je compte sur toi. Ma mère m’a souvent dit que tu promettais d’être une excellente maîtresse de maison. Dans quinze jours, nous commencerons par un petit thé intime. Il faudra aussi que le plus tôt possible j’invite à dîner mes deux colonels. Au cercle, ce n’est tout de même pas aussi bon que chez soi. Tu vois quels services tu vas me rendre. Je suis fier de toi, tu sais. Le père d’une fille si jolie ! Tout à l’heure, à la gare, les gens murmuraient sur notre passage. Si je n’avais pas été en uniforme, ils auraient parlé plus haut. J’aurais entendu. Cela m’eût amusé. Pour en revenir à nos invitations, ne sois pas en peine. J’ai un de mes ordonnances qui a été cuisinier dans un des meilleurs hôtels de Berlin. Je suis en train de chercher pour toi une femme de chambre française. Et puis, il faudra songer à tes robes. Et puis…

Il s’exaltait en parlant ainsi. Il n’avait pas besoin de proclamer qu’il était fier de sa fille. N’importe qui s’en serait rendu compte. Et voilà que maintenant il osait à peine la regarder. Il éprouvait devant elle cette timidité un peu trouble de l’homme qui s’aperçoit brusquement que son enfant est devenue une femme.

Axelle l’écoutait avec un curieux mélange de confiance et de crainte. Était-ce donc vrai ? Suffisait-il de la volonté humaine pour que l’existence se transformât tout à coup, apparût comme par enchantement une chose aussi lumineuse ? Sans doute, puisque son père le lui garantissait. Et, de fait, pendant quatre ans, elle le crut.

# X

Il m’avait fallu des miracles de persévérance pour parvenir à cette reconstitution du passé d’Axelle. Chaque soir, de retour au camp, riche du butin recueilli pendant la journée, je m’ingéniais avec amour à mettre en ordre mes nouvelles acquisitions. Parmi la foule des détails accessoires, au centre de la tapisserie, une figure harmonieuse commença enfin à se dessiner. Mon impatience n’en devenait que plus fébrile. J’étais comme le voyageur à qui de fugitives éclaircies annoncent l’issue du tunnel à l’intérieur duquel il lui semble être engagé depuis toujours. Je frissonnais à l’idée du paysage que je sentais sur le point de surgir.

Attirés savamment dans la voie des confidences, le pasteur Frühwirth et Gottlieb m’avaient fourni la plupart des données nécessaires à l’intelligence de la vie de Mlle de Mirrbach avant sa venue à Reichendorf. Les renseignements que je tenais d’eux s’étaient trouvés complétés par certaines réflexions du général, bien incapable d’entrevoir les motifs de l’attention passionnée avec laquelle je demeurais parfois suspendu à ses lèvres. D’Axelle elle-même, je n’avais rien recueilli, sans doute. Elle était la dernière à qui j’eusse osé m’adresser. Et pourtant, un changement d’attitude incontestable s’opérait en elle. Spontanément, à différentes reprises, elle m’avait parlé. On eût dit que le deuil qui venait de me frapper m’avait fait sortir de mon misérable anonymat, avait détruit quelques-unes des barrières contre lesquelles je m’étais heurté jusqu’alors.

Une fois qu’ils furent installés à Posen, M. et Mlle de Mirrbach purent croire que l’ère de leurs soucis était close. Le général avait fait vendre les trois quarts des terres laissées par sa mère ; les sommes ainsi réalisées servirent à purger les hypothèques dont étaient grevés les quelques biens qu’il tenait à conserver. Le château de Nikolaïken avait un besoin urgent de réparations. On y affecta les revenus des propriétés ainsi libérées. En définitive, il ne resta plus à M. de Mirrbach d’autres ressources que sa solde. Heureusement, cette solde était belle, elle lui permettait de tenir convenablement son rang. Les seules inquiétudes qu’il put avoir à cette époque lui vinrent de son fils Joachim. Celui-ci avait eu l’honneur d’être admis aux hussards de la Garde. Mais les frais vestimentaires obligatoires dans ce corps d’élite, ainsi que le coût de la vie à Potsdam, étaient des plus élevés. En outre, le jeune homme s’était mis à jouer, et l’on ne pouvait songer à le faire rappeler à l’ordre par son mentor habituel, Michel de Reichendorf, car Michel lui-même avait du goût pour les cartes, qui ne le traitaient d’ailleurs pas mieux que son joli cousin.

On était en octobre 1913. Les manœuvres d’automne venaient de finir. Un matin, le téléphone avertit Mlle de Mirrbach que le général ramènerait quelqu’un à déjeuner. Axelle donna deux ou trois ordres. Une heure plus tard, quand retentit le coup de sonnette qui annonçait le retour de son père, elle descendit.

L’invité était un officier âgé de trente-cinq ans. Il portait sans forfanterie le casque noir à aigle d’argent et la tunique bleu de ciel à collet jonquille des dragons de Bredow. Axelle n’eut pas besoin de l’intervention paternelle pour savoir qui était ce lieutenant. Elle avait vu assez souvent des photographies de lui.

— Ma petite fille, dit le général, voici ton cousin, Dietrich de Reichendorf, le seul des quatre que tu ne connaissais pas encore. Il vient d’être nommé tout près d’ici, à Lüben, au 4e dragons. Dietrich, fais-moi penser à écrire à ton sujet un mot à ton nouveau colonel. C’est un de mes camarades de promotion. Ici, la maison t’est ouverte. Je veux que tu reçoives chez moi la même hospitalité que mes enfants ont reçue chez ton père.

Durant le repas, les deux hommes ne s’entretinrent que de questions militaires. Par sa haute stature, par sa carrure puissante, Dietrich rappelait les autres Reichendorf. Mais il n’avait ni la morgue brutale d’Hermann et de Conrad, ni la futilité souriante de Michel. Son visage était plein de grave réflexion. Le général de Mirrbach parla de tactique nouvelle, des préceptes qui s’imposeraient selon lui aux états-majors de demain. Il illustrait sa causerie d’exemples empruntés à la récente guerre balkanique. Le lieutenant de Reichendorf écoutait avec une déférence attentive, sous laquelle perçait son admiration. Il se concilia ainsi la faveur d’Axelle plus sûrement que s’il eût commencé par lui faire la cour.

— Mon oncle, dit-il enfin, je voudrais pouvoir, sans risquer de paraître présomptueux, vous dire à quel point je suis de votre avis. Dans ma modeste sphère, il n’est pas de jour que je ne vérifie tout ce que vous venez d’exposer avec tant de clairvoyance. J’ai l’impression que nous continuons à vivre sur des principes d’un autre âge. Les parades auxquelles nous perdons nos journées me semblent autant de futures chevauchées de la Mort. Vous avez eu de la chance de voir ce que vous avez vu, de servir où vous avez servi. Qu’est-ce qui me retient de chercher à vous imiter, de planter là mon uniforme de dragon, de passer moi aussi dans l’infanterie !

Le général eut un sourire.

— Voilà qui ne manquerait pas de faire pousser les hauts cris à mon bon cousin Hugo et à sa nichée, dit-il.

Dietrich de Reichendorf haussa les épaules sans répondre.

Quelques mois plus tard, lorsqu’il eut compris qu’il aimait Axelle et qu’il désirait l’épouser, Dietrich ne se conduisit pas comme jadis son oncle en semblable circonstance. Il ne commença pas par déclarer à la jeune fille son amour. Correctement, ce fut à M. de Mirrbach qu’il s’en ouvrit. À son tour, le général mit Axelle au courant.

— Dieu sait, dit-il en terminant, si je prétends te laisser libre. Cependant, mon enfant, permets-moi de te faire remarquer combien cette union serait satisfaisante à tous les points de vue. Dietrich t’aime. Il est sérieux. Sa carrière, dans laquelle je l’aiderai de mon mieux, promet d’être fort belle. Enfin et surtout, sa famille, qui s’est alliée plusieurs fois à la nôtre, est une des plus anciennes de la Prusse. Tu n’ignores pas le poids de cette dernière considération pour le monde auquel nous appartenons.

Il s’arrêta, gêné soudain. Axelle, qui l’avait écouté jusqu’alors sans dire un mot, venait de relever la tête. Peut-être marquait-elle involontairement ainsi sa surprise de voir, sur un sujet qu’ils n’avaient jamais abordé, M. de Mirrbach devenu si raisonnable, du moment qu’il s’agissait d’elle. En tout cas, elle avait compris. Elle savait le calcul qui était à la base du projet qu’il venait de lui soumettre. L’homme mûr s’inclinait devant la règle contre laquelle, vingt-cinq ans auparavant, le jeune homme s’était insurgé. Le mariage qu’il proposait à sa fille avait pour but de faire rentrer de façon définitive dans la norme ce qui en était autrefois sorti.

Cette minute devait être décisive dans la vie d’Axelle de Mirrbach. Il n’est pas question pour l’instant d’épiloguer, de rechercher si, lorsqu’elle consentit à devenir la femme d’un Reichendorf, elle aimait ou n’aimait pas Dietrich ? Il s’agit de constater qu’en se rangeant aux raisons que lui donnait son père, Axelle admettait tacitement qu’elle faisait partie d’une caste dont elle s’engageait à ne discuter désormais ni l’esprit, ni la loi. La fille de Dora Küntz et de Bernard de Mirrbach reconnaissait sa dépendance. Elle en acceptait une fois pour toutes les conséquences sans merci.

Ce n’est pas sans peine que je suis parvenu à parler de Mlle de Mirrbach comme je viens de le faire. Peut-être l’aura-t-on compris. Peut-être aura-t-on senti quelle victoire sur moi-même représente ce détachement, cette froideur apparente, cet effort vers l’équilibre. Qu’on veuille bien s’en rendre compte ; il n’y a pas un détail dont je viens de me servir qui ne m’ait fait revivre les heures d’insomnie passées à évoquer les plus insignifiants de ces souvenirs, à les interpréter de façon différente, à les charger d’un sens nouveau, d’où je tirais tour à tour les plus folles raisons de désespoir ou d’allégresse. Ma journée terminée au château, dès que j’avais regagné le camp, prenant juste le temps de manger, n’adressant plus à mes camarades que quelques paroles distraites, je me couchais. J’avais tant de hâte d’être seul. L’appel avait lieu. L’extinction des feux sonnait au dehors. La dernière bougie était soufflée dans notre baraque. Peu à peu les chuchotements se taisaient. Un pesant sommeil régnait sur tous ces hommes exténués. Aux discussions puériles, aux propos orduriers succédaient les ronflements, les exclamations burlesques des dormeurs en proie aux cauchemars. De temps en temps une plainte, un soupir douloureux. Quelle atmosphère asphyxiante ! Quels relents hideux ! Quel écœurement !… Ai-je le droit de m’exprimer de la sorte ? Voilà donc tout ce que je trouve à dire du calvaire de mes camarades, alors que je devrais avoir sans cesse présente à la mémoire cette misérable vie, l’affreuse monotonie de ces journées, les coups, la fatigue, la faim ? Je ne tente pas de me justifier. Je ne cherche qu’à montrer la profondeur de l’abîme qui se creusait entre eux et moi. Lorsque je survenais, les conversations cessaient. On se mettait à parler bas. Tout entier au rêve dans lequel je vivais, je ne prenais pas garde à cette défiance grandissante. Je m’obstinais à ne pas vouloir y prêter attention, et je rendais chaque jour plus difficile la tâche des défenseurs qui me restaient encore.

Mopti, le Sénégalais, avait maintenant sa paillasse à côté de la mienne. J’entendais sa respiration sifflante de pauvre animal dont les jours sont comptés. Une des quatre fenêtres de la chambre s’ouvrait derrière moi. Tout l’hiver, ces fenêtres avaient donné lieu à d’interminables disputes, les uns les maintenant fermées à cause du froid, les autres protestant avec indignation contre le manque d’air. Depuis quelques jours, l’approche de l’été permettait de les laisser ouvertes. Quand tout le monde était endormi, je me levais avec précaution. Je m’accoudais à l’appui raboteux, repoussais sans bruit le contrevent. Un peu de fraîcheur baignait mes tempes. Le vent qui me l’apportait venait de la mer. Dans quelques instants, il ferait frémir les hêtres dressés fantastiquement autour de la tragique masure de Reichendorf. Il pénétrerait dans la chambre de Mlle de Mirrbach. À vol d’oiseau, une lieue au plus me séparait d’Axelle endormie. Sa chevelure dénouée devait la couvrir presque tout entière. La moiteur de cette nuit orageuse, le coassement des grenouilles, le buccin effréné des moustiques la tenaient sans doute éveillée. À quoi pouvait-elle songer ? Allait-elle venir à son balcon ? Sentait-elle au fond de sa gorge cette brûlure, cette sécheresse dont la mienne était présentement comme dévorée ? Les fils de fer barbelés du capitaine Elbing pouvaient bien retenir mon corps derrière la triple et quadruple haie de leurs ronces métalliques, ils ne réussissaient pas à m’empêcher d’imaginer, là-bas, dans la chambre d’Arndt, le corps d’Axelle dévêtu.

La lune surgissait. Elle répandait sa lumière de suaire sur les dunes d’alentour. Les heures se succédaient, jalonnées, par les appels rauques et le piétinement de la patrouille de relève. Je distinguais les ombres massives des sentinelles, et, parfois, pareil à un éclair de chaleur, le bref scintillement d’une baïonnette. Le clapotis des flots martelait sourdement la plage. Enfer glacial pendant l’hiver, voici que ce désert était en passe de se transformer en Sahara… Une brise étouffante chassait dans le ciel acajou des nuages aux teintes ferrugineuses. Quelle suffocation ! Quelle angoisse ! Maintenant, ce n’était plus aux quelques kilomètres qui me séparaient d’Axelle que je songeais, mais à tout le reste ; au passé de cette fille de junkers, à qui ses souffrances d’enfant avaient dû inspirer la terreur de tout ce qui risquait d’attenter à la loi de sa caste ; au présent, qui dressait l’une contre l’autre, dans une guerre inexpiable, deux nations qui se détestaient, la sienne et la mienne ; à l’avenir, plus chargé de haine encore. Et soudain, en dépit de toute logique, un rayon d’espoir insensé se mettait à illuminer ces ténèbres. Tous les raisonnements auxquels je venais de me livrer, je les refaisais maintenant en sens inverse. Je reprenais courage devant le chemin parcouru, devant les gains réalisés en moins de trois mois. Il y avait seulement quelques semaines, Mlle de Mirrbach ne daignait même pas s’apercevoir de mon existence. À présent, il ne se passait pas de journée que nous n’échangions quelques mots. Elle ne cherchait plus à m’éviter. Et hier, dans ce pavillon où, pour la première fois, je lui avais adressé la parole sans autre résultat que de m’attirer la plus méprisante des réponses, oui, hier, que s’était-il passé ? Voulant m’indiquer l’endroit de la muraille où elle désirait que fût branchée une prise de courant, elle était montée sur un escabeau puis sur une table. Pour redescendre, elle avait eu besoin de mon aide. Elle m’avait tendu la main. Par l’intermédiaire de cette main, j’avais senti, une seconde, s’appuyer à mon bras tout le corps d’Axelle. C’était un fait, cela aussi ! Aurais-je jamais pu me douter d’une telle joie, lorsque, du fond des douves boueuses, je la voyais apparaître, lointaine et froide, sur la terrasse du château ? Qui m’aurait dit qu’un jour, et dans un temps si rapproché, ma main serrerait sa main, la main d’Axelle ? Ce nom, je ne pouvais m’arrêter de le redire ; Chaque fois, il me semblait qu’un timbre d’or prolongeait délicieusement, à l’infini, ses vibrations dans tout mon être. Quand j’étais près d’elle, je ne pensais qu’à fuir, pour mieux pouvoir penser à elle. Quand je ne la voyais plus, je ne songeais qu’à l’instant qui me mettrait de nouveau en sa présence. Mes nuits se passaient à combiner les choses que je me jurais que je lui dirais. J’essayais de deviner ses réponses. Je décidais de la façon dont à mon tour j’y répliquerais. Mais à quoi bon m’égarer dans l’énumération de ces folies, alors qu’une seule les résume toutes ! Je l’aimais.

Ce matin-là, en pénétrant dans l’office, j’interpellai avec autorité la vieille Dominica.

— Qu’y a-t-il, monsieur Dumaine ?

Elle avait fini, elle aussi, par me parler, et elle m’appelait *Monsieur*. Tout le monde au château m’appelait Monsieur, à part le général, bien entendu.

— Regardez-moi cela.

Des poches de ma capote, je retirai une demi-douzaine de petits paquets que j’alignai sur la table : du sucre, du chocolat, du café, du thé.

Elle hésitait un peu devant toutes ces merveilles.

— C’est que je ne sais pas si je dois…

— Prenez toujours, Dominica. Je ne vous donne que ce que j’ai en trop, je vous assure.

Je mentais, inutile de le dire. Et je n’insiste pas sur l’habileté qu’il me fallait, à chaque arrivage de colis, pour prélever sur le contenu des miens la part que j’escamotais ainsi au profit des habitants de Reichendorf.

Dominica hocha la tête avec admiration.

— La France continue à être si riche que cela !

— Très riche, vous le voyez bien, Dominica.

— Tant mieux, puisqu’on dit que nos armées vont être à Paris la semaine prochaine. En attendant, je vous remercie, monsieur Dumaine. Pourvu qu’ici on ne s’aperçoive de rien. Avec le général, ce n’est pas très difficile. Mais Mademoiselle est moins commode à tromper. L’autre jour, elle s’est arrêtée devant un morceau de sucre que je n’avais pas eu le temps d’écraser comme les autres. « Où avez-vous pris ce sucre, Dominica ? » J’ai été obligée d’inventer une histoire de boîte retrouvée au fond d’un placard. Dame, c’est qu’à un pfennig près, elle connaît les ressources du château. Encore une fois merci, monsieur Dumaine.

D’un geste d’avare elle rafla les paquets, puis, les ayant fait disparaître, elle reprit son tricot au coin de la cheminée. Jamais elle ne s’était montrée aussi loquace.

Gottlieb survint.

— Dépêchez-vous de déjeuner, me dit-il. Mademoiselle vous attend au pavillon. Vous allez avoir à travailler pour elle toute la journée.

— Diable ! C’est qu’avant-hier le général m’a dit de m’occuper cette après-midi de ses vitrines.

— Tout est changé. En raison des événements considérables qui sont en train de s’accomplir, Son Excellence a décidé de partir un jour plus tôt pour Berlin. Je viens de l’accompagner à la gare.

Nous étions aux tout derniers jours de mai. Or, le premier de chaque mois, le général faisait le voyage de la capitale ; il était vice-président d’une société d’officiers de cavalerie retraités dont le banquet annuel avait lieu à cette date. Je devais apprendre par la suite qu’il profitait de son passage à Berlin pour négocier la prorogation de certains billets où le nom de Reichendorf avait le tort de s’étaler en toutes lettres. Il faisait aussi des visites dans les ministères en vue de hâter le paiement d’indemnités pour dommages de guerre promises à la succession Mirrbach. Peut-être aussi tentait-il quelques timides démarches du côté de la Cassette Impériale.

Je posai la main, sur l’épaule de Gottlieb.

— Des événements considérables ! Qu’est-ce que cela signifie ? Il est vrai que vous avez l’air bien satisfait, ce matin.

— Il y a de quoi, monsieur Dumaine, dit le valet avec importance.

— Peut-on savoir ?

— Notre armée vient de remporter une grande, très grande victoire.

— Vraiment, fis-je, sceptique, mais peu soucieux néanmoins d’obtenir des précisions. Eh bien, tant mieux pour vous, mon garçon. Dans un mois, vous avez à passer de nouveau devant une commission de réforme. Puisque les affaires de l’armée allemande sont si prospères, vous serez maintenu dans votre situation actuelle. Vous aimez autant, je pense, rester ici, que de vous en aller là-bas coopérer à la cueillette de nouveaux lauriers. À tout à l’heure.

Sur la terrasse, je constatais que le temps, beau au début de la journée, était en train de changer. Le ciel prenait cette couleur roussâtre qui annonce dans ces pays une tempête de sable toute proche. Le vent s’élevait déjà. Il ridait les eaux des étangs, au ras desquelles les hirondelles volaient avec des cris plaintifs. Encore un jour où il valait mieux ne pas aller en corvée.

Accoudée sur le divan du pavillon, Mlle de Mirrbach était plongée dans la lecture des journaux. À mon entrée, elle se leva.

— Gottlieb vous a prévenu ! Mon oncle est à Berlin. Il a permis que vous travailliez pour moi. Je tenais à vous donner quelques indications.

Il s’agissait de remplacement des lampes électriques. Nous nous mîmes rapidement d’accord.

— Il paraît que l’armée allemande a remporté un succès, dis-je, comme Axelle allait sortir.

Elle eut un geste affirmatif.

— Sur la Somme, probablement.

— Non, pas sur la Somme. Ce sont vos positions du Chemin des Dames qui viennent d’être enlevées.

— Le Chemin des Dames ?

— Oui. Soissons et Fère-en-Tardenois ont été pris hier. Il paraît que la Marne est atteinte.

— La Marne, en deux jours ! m’exclamai-je. Allons donc ! Mais c’est impossible !

Avec hauteur, elle me remit les journaux.

— Voyez vous-même, dit-elle sèchement. Vous avez là les communiqués français jusqu’au 30 mai. Nos journaux les donnent toujours, à la différence des vôtres, où l’on chercherait vainement, vous le savez, les communiqués allemands.

Plein de stupeur, je lus. Aucune discussion n’était possible. Il n’y avait qu’à se rendre à l’évidence.

— Excusez-moi, murmurai-je.

Nous nous tûmes un instant. Puis, Mlle de Mirrbach dit d’une voix grave :

— C’est une nouvelle très importante, n’est-ce pas ?

— Très importante.

— C’était bien au Chemin des Dames que vous étiez, il y a trois ans, lorsque…

— Quand j’ai été fait prisonnier ? Oui. Nous tenions le secteur depuis six mois. Des positions formidables, de part et d’autre. On s’en rendait compte. Personne n’attaquait plus. Il y avait des journées entières sans un coup de fusil. Et ce sont ces lignes-là qui, en quelques heures… Non, voyez-vous, je ne comprends pas.

De nouveau, le silence se fit, et, de nouveau, ce fut Axelle qui le rompit.

— C’est la guerre, dit-elle.

Je la regardai prononcer ce mot terrible. Jamais elle ne m’avait paru si frêle, si douce, toute menue dans sa robe de deuil aux manchettes de dentelle blanche. Ses paupières étaient baissées. Ses doigts, immobiles comme le reste de son corps, restaient crispés sur les grains d’ambre de son collier.

— C’est la guerre, reprit-elle. Ce qui vient d’arriver devait arriver un jour, pour les uns ou pour les autres.

Je courbai le front avec une docilité morne.

— La paix sera signée plus vite, poursuivit-elle.

Je me taisais. Elle continua.

— La paix, elle ne pouvait venir qu’ainsi. Ce sera pour vous la fin de vos souffrances. Quand la paix sera signée, vous rentrerez chez vous. Vous serez heureux.

Lentement, elle répéta :

— Vous serez heureux.

Je relevai la tête, étonné de son insistance. Mais la nuance d’émotion que j’avais cru saisir dans sa voix avait disparu. Je n’en découvrais en tout cas aucune trace sur son visage.

— Je vous laisse, dit-elle.

Maintenant, elle était en train de lutter avec le manteau de cuir qu’elle avait coutume de mettre tous les jours de pluie pour errer dans les environs. Elle n’arrivait pas à l’endosser. Machinalement, sans me rendre compte de la familiarité de mon geste, je l’y aidai.

— Merci.

Au même instant, une rafale vint fermer avec fracas la porte que j’avais laissée ouverte. Une grêle de sable s’abattit sur les vitres.

— Par un temps pareil, vous sortez !

Elle haussa les épaules.

— S’il fallait attendre qu’il fît beau, ici, dit-elle, on n’irait jamais se promener. Allons, au revoir !

Une minute plus tard, je l’aperçus, sautant de pierre en pierre, sur la digue à demi démolie qui filait vers l’Est au milieu des marais. Puis sa silhouette disparut dans un tourbillon de poussière jaune. Alors, ma pensée, l’abandonnant un moment, retourna aux événements dont nous venions de nous entretenir. Cette fois, il n’y avait plus d’illusion à avoir, la fin approchait, la Paix, comme disait Axelle. Quant à mon bonheur, puisqu’elle daignait s’en inquiéter, c’était autre chose. J’aurais pu répondre à Mlle de Mirrbach qu’il avait cessé de dépendre de l’issue, heureuse ou malheureuse, des événements.

Dans la soirée, le soldat chargé de me reconduire au camp arriva plus tôt que de coutume. La tempête sévissait avec tant de force que j’avais eu un moment l’espoir qu’il ne viendrait pas. C’était mal connaître la rigidité des consignes du capitaine Elbing. Crotté comme un barbet, le pauvre diable sonna vers quatre heures à la porte du château. Je haussai les épaules quand Gottlieb vint m’avertir de son arrivée.

— Cette escorte quotidienne n’est-elle pas ridicule ? dis-je avec humeur. Si je voulais me donner la peine de m’enfuir, croyez-vous que ce serait cet imbécile qui m’en empêcherait ?

Gottlieb hocha la tête, embarrassé. Il était pris entre son caporalisme naturel, et la conviction qu’un prisonnier si convenable, un prisonnier qui donnait son sucre et son chocolat, ne pouvait songer à s’évader.

— Il pleut moins, dit-il. Profitez-en pour vous en aller. Mademoiselle vous y autorise.

Je m’obstinai à travailler une demi-heure encore, avec l’espoir de recevoir la visite d’Axelle. Mais elle était dans sa chambre, invisible. Je pris donc le parti de m’engager avec mon landsturmien sur la voie du retour. L’orage avait bouleversé les dunes. Des racines de sapins émergeaient de leurs flancs, semblables à des ossements calcinés. Le sable blême, le ciel vert-de-gris qui se reflétait dans les flaques composaient un ensemble d’une tristesse abominable. Bien que marchant déjà fort vite, nous hâtâmes le pas quand nous parvînmes en vue du creux de dune où l’on enterrait les morts du camp.

Mon baraquement était encore désert quand j’y pénétrai. Je m’empressai de retirer ma capote et mes souliers trempés. Presque en même temps, mes camarades arrivèrent. Je les vis surgir un à un, courbés et boueux, le regard éteint.

— Ça a été dur aujourd’hui ? demandai-je.

— Tu peux le croire ! murmura Vandaële.

Ils connaissaient la nouvelle de la défaite. Ils la commentaient avec des phrases brèves et mornes.

— Regarde comme ils ont arrangé Audemard, me dit Guérin.

Je m’approchai de la paillasse où Audemard venait de s’affaler. Un de ses yeux disparaissait sous une énorme loupe violette. Un coup de matraque, sans doute.

— Les porcs ! dit Sylvestre. J’ai failli en attraper autant. Heureusement, j’ai baissé la tête.

Je saisis le bras d’Audemard.

— Tu ne vas pas rester ainsi. Viens avec moi à l’infirmerie.

Il me jeta un regard sombre.

— Plutôt crever que de leur demander quelque chose, fit-il.

Âprement, il poursuivit.

— Oui, plutôt crever ! Mais auparavant, il ne sera pas dit que je n’aurai pas essayé de mettre les voiles.

— Ça y est ! pleurnicha l’adjudant Claverie.

Encore un qui parle de s’évader. Ça n’arrive que dans ma chambrée, ces histoires-là.

— Chut ! fit Sylvestre. Écoutez.

Des cris, des chants, des bruits de verres et de bouteilles partaient d’un des baraquements voisins.

— C’est les Boches, dit Fichet. Ils ont touché chacun une canette de bière, pour fêter leur victoire. Entendez-les donc. Nach Paris ! Nach Paris. On vous en foutra, salauds !

— C’est peut-être toi qui te chargeras de leur en foutre, ricana Gourrut. En attendant, les copains du Chemin des Dames se sont barrés. Bravo, les potes ! La fin, et vivement !

La nuit venait. Nous nous étions tus. Seule, la voix fiévreuse d’Audemard répétait avec obstination :

— Les voiles ! Mettre les voiles, bon Dieu !

De nouveau, le fausset de Gourrut retentit.

— Un conseil, vieux : boucle-la. Quand on veut risquer un coup comme ça, il vaut mieux ne pas mettre tout le monde au courant. Surtout que les Boches ont des oreilles, ici.

Un grand silence se fit. Et j’eus soudain la sensation que, dans l’ombre, toutes les têtes se tournaient de mon côté.

Ce n’était pas la première fois que le misérable me décochait une perfidie de ce genre. Pourquoi n’ai-je pas laissé passer celle-là comme les autres, je l’ignore. Ce fut d’un geste machinal que je me levai et marchai vers Gourrut. L’obscurité s’était faite. Je ne le vis que lorsque je fus tout près de lui.

— Que veux-tu dire ?

— Ce que je veux dire ? Tu as du culot. Hé, les autres, vous avez entendu. Quand je dis que nous avons parmi nous un faux frère, vous voyez qui c’est qui éprouve le besoin de venir me demander ce que ça signifie !

— Que veux-tu dire ? répétais-je…

— Non, mais des fois, à force de parler avec tes Boches, c’est-il vrai que tu comprendrais plus le français ?

Oui, on me l’a dit ensuite, ce qui se passa fut très rapide. On nous sépara comme nous venions de rouler à terre, nous tenant à la gorge. À présent, Gourrut, assez malmené, continuait à hurler des ignominies dans son coin, tandis que l’adjudant Claverie se répandait en lamentations, et que les autres, tous les autres, Fichet, Vandaële, Guérin, Sylvestre, jusqu’au pauvre Audemard lui-même, m’entouraient, me serraient les mains. « Prêter attention à de telles sottises ! Est-ce que je n’étais pas fou ? Cela en valait-il la peine ? Est-ce que je ne connaissais donc pas celui qui m’injuriait ! » Hélas ! Les braves gens avaient beau faire, en me multipliant ainsi les marques de leur confiance, je sentais bien que c’était eux-mêmes qu’ils cherchaient à rassurer sur mon compte. Tout à l’heure, au moment de l’insulte, si une seule voix s’était élevée en ma faveur, oui, peut-être, la certitude affreuse de mon isolement m’eût été épargnée ! Maintenant, il était trop tard, et les mains qui se tendaient vers moi ne réussissaient qu’à m’en convaincre davantage.

# XI

Le lendemain matin, un quart d’heure avant le départ pour la corvée, le feldwebel de service entra dans notre baraque.

— Adjudant Claverie, Sergent Dumaine, Caporal Moulin, ordonna-t-il, tous les trois d’ici dix minutes à la kommandantur !

Le capitaine Elbing nous attendait, debout derrière son bureau.

— Je vous ai convoqués comme chefs de la chambrée N° 7. Hier soir, vers six heures et demie, il y a eu tapage et rixe dans votre baraquement. Je ne veux pas de ces mœurs-là. Vous ne me donneriez pas les noms des coupables ; je m’abstiens donc de vous les demander. Par contre, je vous rappelle que je vous tiens tous les trois pour responsables. Au premier incident de ce genre, c’est contre vous que je sévirai. Voilà qui est entendu. N’avez-vous aucune observation à me présenter ?

— Mon capitaine, dis-je, puisque vous êtes informé des faits en question, vous devez savoir aussi qu’hier, au cours de la corvée, un de nos camarades a été, sans motif valable, frappé brutalement par un des gardiens, et que…

Le commandant du camp me coupa la parole.

— Le gefreiter Billig, à qui vous faites allusion, vient d’entrer au cachot pour une semaine, dit-il froidement. Voici la décision signée de moi. Quant au soldat Audemard, qui, par deux fois, a refusé d’exécuter un ordre que son gardien lui donnait, il y entrera à son tour pour une semaine, dès que le médecin l’aura jugé en état d’accomplir sa punition. Vous voyez que je suis au courant.

Parlant ainsi, il me regardait avec curiosité.

— Mais vous-même, qu’avez-vous au front ? Serait-ce également le gefreiter Billig qui…

— Un coup de marteau que je me suis donné en perçant une muraille, répondis-je.

— Au château ?

— Au château.

— Hier après-midi ?

— Hier après-midi.

— En ce cas, voici un coup dont l’effet aura été à retardement. Je vous ai croisé hier soir, comme vous reveniez de Reichendorf. Il m’a bien semblé que vous n’aviez alors aucune trace de meurtrissure.

Je me gardai de répondre. Il eut une moue qui devait signifier : « Après tout, c’est votre affaire ; ».

— Vous pouvez disposer, nous dit-il.

Par suite d’une erreur de consigne, le soldat chargé de m’accompagner se trouva ce matin-là en retard. Il était près de huit heures et demie quand j’arrivai au château. Sur le seuil de la grande porte, Gottlieb guettait ma venue.

— Mademoiselle vous a attendu, dit-il. Elle est partie il y a environ un quart d’heure, après m’avoir chargé de vous montrer les deux ou trois détails du pavillon dont elle vous demande de vous occuper.

— Quoi ! fis-je, elle est sortie ? Mais le temps menace d’être encore plus mauvais aujourd’hui qu’hier !…

Ce n’était pas une exagération. Pour l’instant, il ne pleuvait pas. Il n’y avait pas de vent non plus. Sous un ciel de cuivre pâle, dans lequel on eût cherché vainement l’endroit où le soleil pouvait en être de sa course, l’atmosphère apparaissait remarquablement claire. Le relief du paysage se découpait avec une netteté impressionnante, comme figée. L’excès même de ce calme ne laissait aucun doute. On sentait que la tourmente, bridée au cours de la nuit, allait de nouveau faire rage, et que son déchaînement serait encore plus redoutable après ces quelques heures d’accalmie.

Gottlieb n’avait pas relevé mon exclamation. Il était en train d’observer avec un soin particulier un vol d’oiseaux qui venait de la plage dans notre direction. Ils passèrent avec des sifflements aigus, et si près de nous que je pus distinguer leurs pieds palmés, leur queue fourchue, la teinte gris-fumée de leur plumage.

— Les pétrels de tempête, dit le valet. Ils se hâtent vers le Sud, vers l’intérieur des terres. Écoutez leurs cris affolés. Il doit se préparer en mer un joli coup de tabac. Vous voyez que je suis de votre avis pour ce qui est du temps. Vous pensez bien que je n’ai pas manqué d’avertir Mademoiselle. Mais si vous croyez que c’est commode de lui faire changer d’idée ! On dirait que plus la bourrasque est forte, plus elle est contente. D’ailleurs, elle ne s’éloigne jamais beaucoup. Quand les choses commenceront à se gâter sérieusement, elle en sera quitte pour rebrousser chemin. Allons, venez déjeuner. Tiens, qu’est-ce que vous vous êtes fait au front ?

Derechef, je dus conter une histoire ; pas la même qu’au capitaine Elbing. Elle fut accueillie avec moins d’incrédulité que la première.

— Venez, répéta Gottlieb.

Jamais encore je n’avais ressenti à l’intérieur du château plus poignante impression de solitude. Dans les recoins obscurs de la galerie du rez-de-chaussée, les rafales avaient les mêmes râles qu’au fond d’une forêt d’hiver. Au premier étage retentit le bruit lointain d’une porte que le vent fermait avec fracas.

Quand nous fûmes dans la cuisine, Gottlieb me versa un bol de lait. D’ordinaire, ce soin incombait à la vieille Dominica.

— Votre tante serait-elle souffrante ?

— Non, grâce à Dieu. Mademoiselle lui a donné l’autorisation d’aller à Kœnigsberg, où nous avons de la famille. Elle doit en profiter pour faire quelques commissions.

Ayant disposé sur un coin de table des sacs de plomb, des douilles, une boîte à poudre, il s’était mis à faire des cartouches. J’entendais la plainte aiguë du carton comprimé par la rondelle métallique du sertisseur.

— Vous allez à la chasse ?

— Je vais essayer de remplir un peu le garde-manger. Par un temps pareil, le gibier est affolé, et on a chance de réussir des coups très profitables. Un jour de tempête comme celui-ci, avec une seule cartouche, j’ai tué sept canards. Vous comprenez, au prix que va maintenant chercher la poudre !…

Quelques grains de cette précieuse poudre s’étaient répandus sur la table. Âprement, il les recueillit à l’aide d’une feuille de papier et leur fit réintégrer la boîte. Puis il prit sa canardière. S’approchant de la fenêtre, il jeta un regard sur le ciel qui s’obscurcissait de plus en plus.

— J’espère que Mademoiselle ne s’attardera pas, dit-il. Si elle rentre avant moi, voulez-vous lui expliquer que je suis en quête d’un petit rôti.

— C’est entendu.

— Vous n’avez besoin de rien ?

— De rien.

— À tout à l’heure.

Je sortis sur ses pas pour aller reprendre mon travail au pavillon. Les événements de ces dernières journées n’étaient guère de nature, on l’avouera, à diriger mon attention vers le côté comique des choses. Je n’aurais pas manqué sans cela de goûter l’ironie des circonstances qui confiaient ce matin à un prisonnier de guerre français la garde de l’altier domaine de Reichendorf.

Toute la matinée, m’efforçant de dompter une anxiété qui ne faisait que croître, je travaillai. La tempête ne diminuait pas. Vers midi, je distinguai, parmi le déchaînement de la pluie et du vent, un bruit de pas qui s’approchaient. Trempé des pieds à la tête, Gottlieb surgit sur le seuil du pavillon.

— Bonne chasse ? demandai-je.

— Il s’agit bien de chasse ! Mademoiselle n’est pas de retour. Je viens de la chercher dans tout le château. J’espérais la trouver ici.

— Commencez par fermer la porte, dis-je. Autrement, tout le mobilier va s’envoler. Là ! Vous disiez donc ?

— Je dis que Mademoiselle n’est pas rentrée, et que je suis inquiet.

— Est-ce la première fois qu’elle reste absente aussi longtemps.

— Non, sans doute. Mais c’est peut-être la première fois qu’elle est dehors par une telle bourrasque.

— Elle connaît bien les environs. Elle ne risque donc pas de s’égarer.

— Je ne pense pas.

— Alors, que craignez-vous pour elle ?

Il hésitait à répondre. Son air soucieux disait assez qu’il n’osait aller jusqu’au bout de sa pensée.

— Pourquoi vous taisez-vous ?

— Je vais vous expliquer ce qui me chiffonne, fit-il enfin. Il y a entre la plage et l’étang que vous apercevez là-bas, que vous devriez apercevoir, plutôt, car avec ces damnés tourbillons de poussière, toute la ligne d’horizon est brouillée, – il y a donc là-bas, dis-je, trois ou quatre cents mètres d’un sable assez traître. Chaque hiver, des moutons trouvent le moyen de s’y enliser. D’ordinaire, en cette saison, il n’y a rien à craindre ; le sol est ferme. Mais un orage comme celui-ci, qui dure depuis deux jours, peut suffire à tout bouleverser.

— Et Mademoiselle Axelle ignore l’existence de ce danger ?

— Pensez-vous ! Je crains au contraire qu’elle ne se fie trop à sa connaissance du pays. L’endroit dont je vous parle constitue un excellent raccourci pour gagner un bois de sapins, et, par delà ce bois, une portion de la plage d’où l’on a une vue superbe sur la côte orientale, et où Mademoiselle aime fort à se promener. Comprenez-vous ? J’ai peur que, désireuse d’aller plus vite…

Je lui coupai la parole.

— Dans ces conditions, il n’y a qu’un parti à prendre, et vous savez lequel ?

— M’en aller voir où elle peut bien être ? C’est ce que je vais faire. Si pendant ce temps-là, vous voulez déjeuner…

— Je ne suis pas pressé. Nous déjeunerons à notre retour.

Il me regarda avec ahurissement.

— À notre retour ? Comment cela ? Vous voudriez…

— Aller aussi à sa recherche ? Tiens, bien sûr ! À nous deux, nous battrons plus de terrain, et avec plus de rapidité. Vous irez d’un côté, moi de l’autre.

Il se grattait l’oreille. Mon projet paraissait le remplir de stupeur.

— Je ne sais, commença-t-il, si mon devoir…

— Oh ! fis-je, ne plaisantons pas. Votre devoir, puisque vous raisonnez de la sorte, eût d’abord consisté ce matin à ne pas me laisser seul, pour courir après les macreuses. Si j’avais voulu, hein, pendant votre absence… Vous n’auriez plus retrouvé grand monde, à Reichendorf. Allons, pas d’enfantillage.

Il continuait à rouler des yeux effarés. L’idée d’un prisonnier lâché bénévolement en pleine campagne confondait son imagination.

— Le général, que dira-t-il, si jamais…

— Le général ? Je sais surtout ce qu’il dira s’il vient à apprendre qu’après avoir permis à sa nièce de quitter le château par un temps pareil, vous n’avez pas fait tout ce qui était en votre pouvoir pour la retrouver. À ce moment-là, mon garçon, je vous en donne ma parole, j’aime autant ne pas être à votre place.

Cette perspective le convainquit.

— Vous avez raison. Il faut partir. Vite.

— Un instant, s’il vous plaît. Commençons par passer au château. Je tiens à prendre ma capote. Et puis, il y a dans le vestibule un plan de la région que je voudrais bien consulter. Je ne suis jamais encore allé me promener par là, moi.

Il eut naturellement toutes les peines du monde à déchiffrer la carte en question, sur laquelle son gros doigt tremblait. Nous éprouvâmes quelques difficultés à nous mettre d’accord.

— Le sable dangereux, c’est bien ici ?

— Oui, je crois.

— Parfaitement. Et voilà le bois de sapins. À merveille ! Dans ces conditions, vous allez partir de la droite. C’est plus long, mais, avec votre habitude du pays, vous irez plus vite. Moi je prends la gauche. Je gagnerai la côte par la chaussée que voici. Nous longerons la plage, et nous nous rejoindrons ici, voyez : à l’embouchure de ce petit ruisseau ? Vous le connaissez, ce ruisseau ? Vous savez où il est ?

— Je le sais.

— Bon. Dieu veuille, quand nous nous retrouverons, que l’un de nous ait avec lui Mlle de Mirrbach. Deux… Quatre… environ six kilomètres pour vous. À peu près une lieue pour moi. C’est compris ? Vous par ici, moi par là. Au revoir, et en avant.

La chaussée sur laquelle j’avançais maintenant était celle où j’avais vu Mlle de Mirrbach s’engager la veille. Elle partait de l’enceinte du château et s’en allait se perdre à une demi-lieue, dans les marais. Un siècle auparavant, du temps de la magnificence de Reichendorf, elle avait dû avoir sa raison d’être, soit qu’elle servît alors à lutter contre l’envahissement des dunes, soit qu’elle prévînt, à la saison chaude, l’assèchement des étangs dont la richesse en poissons faisait l’orgueil de ce domaine. Aujourd’hui, elle n’empêchait plus les sables de s’accumuler, ni les eaux de s’enfuir. Elle n’était qu’une ruine de plus dans l’universelle dévastation. Elle ne constituait plus qu’un mode précaire de cheminement au milieu des marécages. Quand il faisait beau, cet exercice de voltige n’était pas déjà très commode. Dans l’ouragan qui soufflait ce jour-là, seule la pensée que Mlle de Mirrbach m’avait précédé quelques heures auparavant sur ces débris croulants m’empêcha de me demander si je n’avais pas trop présumé de mes forces. Le sable balayé à travers l’espace se mêlait à la pluie et retombait en une espèce de suie blanchâtre qui bouchait l’horizon autant que la plus épaisse des brumes. Le vent me faisait vaciller sur la pierre que j’allais quitter et manquer celle que je voulais atteindre. La plainte stridente des roseaux et des joncs, courbés au ras des flots par la tourmente, m’entourait de tous côtés. Par moment, à deux ou trois mètres à peine, un grand oiseau de mer surgissait soudain du brouillard avec un cri plein d’effroi. Ses ailes ballantes claquaient comme des voiles. Un instant, tendu de tous ses nerfs contre la tempête il parvenait, par un miracle d’équilibre, à se maintenir immobile au milieu de ce déchaînement ; puis, il s’abandonnait, et disparaissait poussant un cri plus lugubre encore que le premier.

Au prix des difficultés que je viens de dire, je finis par atteindre un tertre étroit sur lequel se dressait un maigre bouquet d’arbrisseaux dévastés par l’orage. Celui-ci était loin de se calmer ; cependant, les vapeurs qui depuis l’aube obstruaient toute vue commençaient à s’éclaircir. La chaussée finissait à cet endroit, avec les marais. Je n’avais plus devant moi, me séparant de la côte, qu’une nappe sablonneuse, sur laquelle je pouvais avancer sans avoir à lutter désormais contre d’autres ennemis que la pluie et le vent ; le sable, affermi par le voisinage immédiat de la plage, ne s’enfonçait plus sous mes pieds. La ligne noire d’une forêt de mélèzes s’étendait à ma droite et venait rejoindre le littoral. C’était dans cette direction que je devais retrouver Gottlieb. À ma gauche, la muraille moutonnante de la mer semblait clore le paysage qu’elle dominait. Je marchai de ce côté. Je n’étais plus obligé à chaque pas d’épier le caillou sur lequel j’allais avoir à bondir. Mon allure s’accéléra. Un sentiment d’exaltation que je n’arrivais pas à analyser me soulevait, dilatait mes poumons, me donnait des ailes. Ce n’était pas seulement la hâte d’arracher Axelle à un danger possible qui me poussait ainsi en avant. Quoi, alors ? D’où me venait cette subite alacrité, ce besoin de braver les éléments, de m’enfoncer dans les embruns avec ivresse ? Et brusquement, je compris : c’était la première fois depuis trois années que je me trouvais seul, c’est-à-dire libre. C’était la première fois, depuis trois ans, que je pouvais porter mes pas où il me plaisait sans m’attirer un brutal holà, sans être soumis au contrôle d’une surveillance avilissante. Un long frisson de bonheur me secoua. Éperdu, je me mis à courir.

Toujours à la même allure, je longeai le rivage pendant plusieurs centaines de mètres. Les vagues qui s’effondraient avec fracas le couvraient de racines de pourpiers, de méduses aux teintes d’opale, de paquets d’algues semblables à des pieuvres mortes. L’écume s’éparpillait sur le ciel brun en une multitude de flocons blancs. Du côté de la terre, la chaîne ténébreuse des sapins grandissait, se rapprochait de la côte. Bientôt il n’y eut plus entre les flots et les arbres qu’une mince bande de sable humide sur laquelle je continuais à courir. Une dune haute de quelques pieds poussait son promontoire jusque dans la mer. Je la gravis, sans ralentir autrement ma course, m’accrochant aux branches retombantes des sapins. Ayant atteint son faîte, je m’arrêtai, moins dans le but de reprendre haleine que pour promener un rapide coup d’œil sur le nouvel aspect du littoral qui venait de s’offrir à ma vue.

Fallait-il saluer dans cette transformation de moi-même l’effet des éphémères heures de liberté que j’étais en train de vivre ? Toujours est-il que, pour la première fois depuis bien longtemps, je me mis à regarder le paysage avec d’autres yeux que ceux de l’indifférence ou de la haine. Je ne lui fis supporter le poids d’aucune de mes rancœurs d’ennemi, de mes souffrances de prisonnier. Je ne lui marchandai pas l’admiration dont il me parut digne. De fait, la mortelle monotonie de cette mer déserte, ce sable sur lequel je n’avais pas encore rencontré la trace d’un seul être humain, ce ciel nordique au bas duquel rôdait une confuse lueur d’abîme, la rumeur de la bise parmi les sapins, tout cela composait un ensemble qui atteignait à la grandeur et à la beauté à force d’affreuse mélancolie. Tel il était donc, le triste royaume d’Axelle ! Mais je n’avais déjà perdu que trop de temps à le contempler. Je m’apprêtais à reprendre ma course lorsque je tressaillis. La terrible anxiété qui ne cessait de grandir en moi depuis une heure se dissipa. Je venais d’apercevoir Mlle de Mirrbach.

Je n’étais pas éloigné d’elle de plus de cinquante pas. Un rideau de broussailles m’avait jusqu’alors dérobé sa présence. Elle-même ne m’avait pas vu, absorbée qu’elle était par une occupation dont je ne parvenais pas à discerner la nature. Grimpée sur une motte de sable, se retenant d’une main à une branche de sapin elle fouillait du bout d’une perche l’eau d’une petite crique. Peut-être, en demeurant plus longtemps à l’observer, eussé-je fini par connaître la raison de ce manège. Mais je réfléchis qu’Axelle, venant à se retourner et à m’apercevoir, aurait pu ne se montrer que médiocrement satisfaite de ce genre de surveillance. Reprenant ma marche, je me dirigeai vers elle.

Quand elle me vit, elle réprima une exclamation. Évidemment, mon apparition, à une telle distance du château, ne pouvait pas lui sembler très normale. Sa surprise ne tarda pas d’ailleurs à faire place à une expression fort nette de mécontentement.

Assez peu à mon aise, je préférai néanmoins ne pas attendre qu’elle m’interrogeât.

— Gottlieb était inquiet… commençai-je.

Je n’osai pas ajouter : « Et moi aussi ».

— De quoi Gottlieb se mêle-t-il. C’est lui qui vous a envoyé ?

— Il est venu également.

— Ah ! Où est-il ?

— Pas loin d’ici.

Et je me mis à lui expliquer de quelle façon nous avions cru devoir procéder pour aller à sa recherche.

Elle écoutait, les sourcils froncés.

— Il doit être arrivé au ruisseau où vous vous êtes donné rendez-vous. Je connais l’endroit. C’est à dix minutes à peine. Voulez-vous être assez bon pour y aller, et pour dire à Gottlieb que je n’ai pas besoin de lui. Qu’il rentre au château par le chemin qu’il a pris pour venir.

— Dois-je moi-même rentrer avec lui ?

Il me sembla qu’elle eût préféré n’avoir pas à répondre à cette question.

— Non, dit-elle, après avoir paru hésiter. Revenez ici. Il faut que je sache si vous avez trouvé Gottlieb.

Je ne tardai pas à être auprès du valet.

— Soyez tranquille, criai-je, du plus loin que je l’aperçus.

— Eh bien !

— Elle est là.

— Il ne lui est rien arrivé ?

— Non, rien. Elle vous fait dire de ne pas vous inquiéter. Rentrez de votre côté. Elle n’a pas besoin de vous.

Il était ému, le pauvre diable. Il tint à me multiplier les témoignages de sa gratitude.

— Et dire, monsieur Dumaine, que je voulais vous empêcher de venir !

Quelques considérations suivirent, sur les agréables exceptions que constituent certains Français par rapport au reste de la race. Mais je lui avais déjà tourné le dos. Je refaisais à toute vitesse le chemin que je venais de parcourir.

Mlle de Mirrbach m’attendait, assise sur le tronc d’un sapin.

— Vous l’avez vu ?

— Oui. Il rentre.

Je m’aperçus qu’elle me considérait avec une certaine anxiété. On eût dit qu’elle avait une question à me poser, et qu’elle n’osait pas.

— Que lui avez-vous dit ? finit-elle par demander.

— Que vous reveniez par l’autre chemin.

— Ce n’est pas cela. Ne lui avez-vous pas parlé de ce que je faisais, quand vous êtes arrivé ?

Peut-être serais-je arrivé à ne pas trahir mon étonnement à l’entendre me parler de la sorte. Mais au même instant, je venais de faire une curieuse remarque : la perche dont se servait Mlle de Mirrbach quelques minutes auparavant pour remuer le sable de la crique, cette perche avait disparu.

— Je n’ai rien dit d’autre à Gottlieb, murmurai-je, balbutiant comme si je mentais.

Ma réponse ne diminua guère l’embarras d’Axelle.

— Il faut me faire une promesse, réussit-elle à dire enfin. Oui, une promesse. Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir. Jamais, vous m’entendez ? À personne.

— Je vous le promets, dis-je, commençant à être inquiet à mon tour.

— Merci.

Elle me parut hésiter, comme si elle était sur le point de me confier le motif de son insistance à obtenir ma promesse. Finalement, elle garda son secret.

— Quelle heure est-il donc ?

— Il ne doit pas être loin de deux heures.

— Mon Dieu, si tard que cela ! Je comprends que Gottlieb se soit ému. Allons-nous-en.

— Je vais vous laisser prendre un peu d’avance, lui dis-je.

Elle comprit de quelle réserve était faite ma proposition. D’un sourire, elle m’en remercia.

— Oh ! ce n’est pas la peine. On ne rencontre jamais personne par ici. Vous avez pu le constater. Venez.

Quand nous eûmes atteint le bouquet d’arbres situé au milieu des étangs, là où aboutissait la chaussée, nous fîmes halte. Mlle de Mirrbach avait une de ses bottines à relacer. Un oiseau grisâtre s’envola, tourna trois ou quatre fois autour du fourré de viornes et de bouleaux, puis, rassuré, revint se poser à l’endroit d’où il était parti.

— Un râle noir, dit Axelle. Je le vois chaque fois que je viens ici. C’est une espèce très sauvage. Mais lui, voyez, il n’a pas peur.

La tempête s’apaisait peu à peu. Tout à coup, entre deux nuées, un pâle rayon de soleil filtra, découpant avec une précision inattendue les détails de la partie occidentale du paysage. L’espace d’une seconde, là-bas, le camp des prisonniers, avec son morne alignement de baraques, se dégagea de la brume. Simultanément, nous détournâmes nos regards, et ce mouvement instinctif fut cause qu’ils se rencontrèrent.

— Rentrons, murmura Mlle de Mirrbach.

L’obscurité de cette soirée orageuse envahissait maintenant le pavillon où j’avais repris ma besogne tout de suite après notre retour à Reichendorf. Comme je terminais l’installation d’une ampoule électrique, Axelle entra.

— Ne vous dérangez pas, dit-elle.

Je tins à lui montrer la lampe toute prête à fonctionner. Elle écouta mes explications. S’étant ensuite assise sur le divan, elle se plongea dans la confection d’un petit abat-jour de tulle. C’était la première fois qu’elle venait s’installer ainsi dans le pavillon pendant que j’étais en train d’y travailler.

Au bout de quelques minutes d’un silence que je n’aurais rompu pour rien au monde, elle dit :

— Vous réclamerez votre capote à Gottlieb. Je lui ai donné l’ordre de la mettre devant une cheminée, afin qu’elle puisse sécher un peu. Vous devez être bien mouillé aussi. Moi, mon manteau de cuir me protège.

Il ne me fut guère possible de nier que j’étais, à la lettre, trempé.

— J’aurais dû songer plus tôt à faire du feu ici, dit-elle.

Elle se leva et se mit en devoir d’allumer le petit poêle. Elle n’y parvenait pas, tant le bois était humide.

— Voulez-vous que je vous aide ?

— Je veux bien.

Au bout de quelques instants, les sarments commencèrent à pétiller.

— Maintenant que le pavillon a l’électricité, dis-je, pourquoi ne pas poser un radiateur ? Ce serait bien plus pratique que ce poêle.

— Les radiateurs coûtent trop cher, se borna-t-elle à répondre.

Elle s’occupait à placer une bouilloire au-dessus de la flamme. Bientôt, j’entendis le bruit de l’eau qui entrait en ébullition. Puis, je vis Axelle tourner le robinet du samovar. Elle s’avança alors vers moi. Elle avait une tasse de thé à la main, les yeux baissés, elle me la tendit.

— Quoi ! fis-je, la voix étranglée par l’émotion, c’est vous qui… Vous voulez !…

— Prenez, dit-elle.

Voilà ce que fut cette journée. Je n’ai jamais pu évoquer son souvenir sans que mes yeux s’emplissent de larmes. Il devait être environ six heures quand on frappa à la porte.

— Entrez, dit Mlle de Mirrbach.

C’était Gottlieb, qui venait annoncer l’arrivée du soldat chargé de ramener au camp « Monsieur Dumaine ».

# XII

Sur la grande table du cabinet du Général, il n’y avait pas que les œuvres de Clausewitz et de Willisch, de von der Goltz et de Moltke. J’avais remarqué également la présence constante d’un épais petit bouquin gonflé de signets de papier. Le jour où j’eus l’idée de l’ouvrir, je n’imaginais certes pas le nombre de fois que j’allais être amené à refaire ce geste.

C’était l’édition de 1916 du « Militär-Versorgungsrecht ». Outre une quantité incalculable de renseignements concernant l’administration de l’armée allemande, ce traité contenait toute la législation en vigueur à cette époque sur les soldes, pensions, retraites, subventions, secours destinés aux officiers et à leurs familles. Avec du temps et de la patience – et Dieu sait que ni l’un ni l’autre ne me faisaient défaut –, aidé d’ailleurs par les notes que le Général avait laissées sur la plupart des signets, je pouvais trouver dans cet ouvrage la réponse à une question que j’avais été conduit fort rapidement à me poser : quelles étaient les ressources approximatives des maîtres de Reichendorf ? Pour s’étonner de l’ardeur avec laquelle je m’étais attelé à cette nouvelle tâche, il faudrait n’avoir rien compris à toute la puissance qui m’emportait vers Axelle. Dès les premiers jours, j’avais eu l’intuition des soucis d’ordre matériel qui assombrissaient son existence. Pas un événement ne s’était accompli par la suite qui ne fût venu me confirmer dans cette certitude. Or, j’avoue n’être pas de ceux qui, prétendant à la connaissance d’un être, commencent par négliger avec une hautaine pudeur l’examen des tristes problèmes sur lesquels sa pensée se trouve sans cesse ramenée.

La recherche du chiffre auquel pouvait s’élever la retraite du général n’avait pas exigé de ma part des miracles de perspicacité. Mon Recueil administratif indiquait pour les généraux de brigade le chiffre de base de 8.712 marks. Cette somme se trouvait bonifiée par certaines indemnités spéciales, – campagnes, ancienneté, blessures – qui pouvaient lui faire atteindre, comme c’était le cas, le chiffre global de 11.000 marks. En ce qui concernait Axelle, il me fut aisé d’établir qu’elle recevait, en tant que fille d’un général de division tué à l’ennemi, une pension d’environ 3.000 marks. Les textes législatifs permettaient à n’importe qui de se procurer ces détails. Où mes indiscrétions commencèrent réellement, ce fut lorsque je fis la découverte d’une note manuscrite du Général de Reichendorf mentionnant que sa nièce recevait, outre sa pension, un secours annuel de 1.500 marks payé sur les fonds de la cassette impériale. Ladite note servait de signet à un chapitre du Recueil où il était question des mesures destinées à venir en aide aux familles victimes des hostilités. « L’ensemble des allocations versées aux descendants des combattants tombés au cours de la présente guerre, y était-il dit, doit être suffisant non seulement pour les préserver de la misère, mais pour les maintenir à leur rang social. « *Les maintenir à leur rang social* ». Le Général avait souligné cette phrase d’un furieux trait de plume, en l’accompagnant en marge d’un triple rang de points d’exclamation.

M’étant ainsi documenté sur les pensions et secours, j’avais eu ensuite à m’occuper des soldes, car je tenais de Gottlieb que le Commandant de Reichendorf, du front occidental où il combattait, avait délégué à son père la moitié de la sienne. Le chiffre de départ de la solde d’un chef de bataillon, calculé le 1er août 1914, était de 7.926 marks. Il s’était accru depuis cette date d’un grand nombre d’indemnités dont j’eus à faire le relevé. En estimant à 7.000 marks la somme à laquelle devait s’élever, en juin 1918, le montant de cette délégation, j’étais sûr de ne pas être loin de la réalité. Récapitulant les résultats ainsi obtenus, j’en étais arrivé à conclure que les sommes allouées par le Gouvernement au Général de Reichendorf et à Mlle de Mirrbach ne devaient pas être éloignées d’un total de 24.000 marks.

Là s’arrêtaient les acquisitions que je devais à la source officielle du Versorgungsrecht. Les autres étaient le fruit du véritable service de renseignements que j’étais parvenu à constituer au château, et qui ne cessait de fonctionner à mon profit. J’y faisais collaborer bon gré mal gré le pasteur Frühwirth et Gottlieb, Dominica, à l’occasion le général lui-même. Peu importe d’ailleurs que l’on sache si ce fut par le pasteur ou par le valet que je connus que le revenu du domaine de Reichendorf s’élevait encore à cette époque à 50.000 marks, grâce aux hécatombes de sapins qui achevaient sa ruine. Il est également indifférent de savoir comment je fus informé de l’existence d’une assurance contractée jadis au profit d’Axelle par le général de Mirrbach. Le montant de cette assurance, remployé en valeurs d’État, donnait une rente annuelle de 3.000 marks. Je n’eus pas non plus beaucoup de peine à me faire confier que les hypothèques dont était grevé Reichendorf obligeaient son propriétaire à débourser chaque année des intérêts de près de 18.000 marks. Quant aux quelques milliers de marks de pensions qu’il servait à d’anciens métayers impotents ou à leurs veuves, il y avait longtemps que le pasteur Frühwirth m’avait mis au fait de cette preuve de générosité, et il était certain que le Général eût mieux aimé aller pieds nus que de manquer à ce vieux devoir féodal.

On n’a pas à s’étonner de la précision avec laquelle je peux encore dresser ce bilan. J’ai passé autrefois assez de temps à le faire et à le refaire dans ma tête, à en jeter les chiffres sur le papier. C’était pour moi une façon de plus de pénétrer dans l’âme d’Axelle. Je m’efforçais de connaître ses soucis, pour me donner à son insu la joie amère et stérile de les partager. Ayant réussi à me procurer l’état du passif et de l’actif de la raison sociale Reichendorf-Mirrbach, le jour où je crus me trouver en face d’un revenu net de 55.000 marks, j’eus un soupir de soulagement. C’était plus que je n’espérais pour eux. Une pareille rente devait mettre Axelle et son oncle à l’abri du besoin. Elle leur permettait, comme le voulait le Versorgungs, de maintenir leur rang dans le monde. Hélas ! C’était là se rassurer trop vite. C’était ignorer une partie du problème, la plus douloureuse. C’était compter sans M. Güthermann.

J’avais vu ce nom sur les en-tête d’enveloppes de lettres adressées au Général. On sentait que la mention *Banque privée*, dont il était modestement accompagné, devait trouver dans les petites annonces des quotidiens son complément classique : *Capitaux immédiats, discrétion, etc.* M. Güthermann tenait son officine à Berlin, quartier de Moabit. M. Güthermann s’était montré d’une extrême serviabilité, au printemps de 1914, pour Michel et pour Joachim. Lorsqu’il apprit la fin glorieuse des deux cousins, et bien qu’il n’eût pas l’honneur de connaître le général de Reichendorf, il écrivit à ce dernier une lettre de condoléances pleine de délicatesse. Seul le post-scriptum faisait allusion à la présence dans son coffre-fort de certains petits effets au nom de ces deux jeunes gens. On ne saurait laisser en souffrance la signature de deux héros morts. Les vues du Général étaient en complet accord sur ce point avec celles de l’homme d’affaires. Il accepta donc la novation à son nom de la créance de M. Güthermann, et celui-ci, de son côté, consentit à ce que le règlement fût reporté à la période qui suivrait immédiatement la fin des hostilités. Cet arrangement était des plus convenables. La guerre promettait d’être courte, et, la paix faite, ce ne serait certainement pas l’argent qui manquerait dans l’Allemagne victorieuse. Toujours avec le même désir de rendre service, M. Güthermann se chargea de désintéresser un vilain petit usurier de Pasewalk, à qui le major Conrad s’était laissé aller à emprunter quelques thalers. Même chose à Angerburg, à propos d’une bagatelle souscrite par Hermann. Maintenant, grâce à l’obligeance de M. Güthermann, les traces des peccadilles de toute cette jeunesse étaient effacées. Il n’en subsistait plus qu’une obligation personnelle du général envers M. Güthermann. N’était-ce pas à la fois bien plus pratique et bien plus correct ? Sans doute, il y avait un léger intérêt à acquitter, en attendant que la Victoire et l’ère de prospérité qui ne manquerait pas de suivre vinssent permettre le remboursement du principal. Ce principal s’élevait à 160.000 marks. Il comprenait également les dettes de Joachim, son oncle ayant fait le beau geste de les reconnaître comme siennes, en se subrogeant au général de Mirrbach qui venait d’être tué. Quant aux intérêts, le général paya, en 1915,47.000 marks, se disant bien qu’il n’aurait plus à recommencer. La guerre continuant, il versa de nouveau 47.000 marks en 1916, puis 47.000 marks encore en 1917. Ce règlement se faisait chaque année eu deux tranches. Au 1er juillet 1918, la moitié de la somme due pour l’année en cours, soit 23.500 marks, allait donc venir à échéance. Comme l’argent des coupes de bois rentrait mal, l’ex-aide de camp de Manteuffel avait dû profiter de son voyage à Berlin pour voir s’il ne lui serait pas possible d’obtenir un petit délai de l’excellent M. Güthermann.

Je crois que je n’ai rien oublié. Qu’on pardonne cette minutie. Qu’on ne prenne pas ombrage de cette sécheresse. La seule excuse d’un exposé comme celui-ci est de bannir tout sentimentalisme. La livre de chair prélevée par M. Güthermann sur la poitrine de son obligé étant donc estimée 47.000 marks, que restait-il au général de Reichendorf et à Axelle ? Un peu moins de 8.000 marks par an. En définitive, c’était la délégation de solde du commandant Dietrich qui faisait vivre son père et sa fiancée. Dans la salle d’honneur du château, les portraits des trois derniers rois de Prusse, avec les dédicaces pompeuses qu’ils avaient tenu à y tracer de leurs mains, pouvaient bien continuer à garantir au vassal l’aide et la protection du Hohenzollern suzerain. Ces formules solennelles ne faisaient qu’ajouter leur amère dérision à la détresse des deux familles qui, en la personne d’un vieillard et d’une enfant, achevaient de s’éteindre sous les plafonds vermoulus de Reichendorf.

Le général rentra le 2 juin. Il n’était pas de retour depuis une demi-heure qu’il me faisait appeler. Mlle de Mirrbach sortait de chez lui. Elle répondit à mon salut par un sourire empreint d’une grande lassitude.

Son oncle, par contre, me parut en excellente forme. Un peu congestionné, peut-être… Quand il m’aperçut, son visage s’éclaira. On eût dit qu’il venait de se débarrasser d’une conversation importune. Il ne voulait plus songer qu’aux motifs qu’il avait d’être satisfait.

— Entrez, mon ami, entrez. Eh bien, quoi de neuf, depuis trois jours ? Il me semble que, durant mon absence, cette vitrine du combat de Baume-La-Rolande n’a guère avancé ?

— Mon Général, je me suis occupé de l’installation électrique du pavillon. Gottlieb m’avait affirmé que c’était votre ordre.

— Exact, rigoureusement exact. Alors, cette installation ?

— Elle est achevée, mon général.

— Bravo. N’avez-vous rien à me dire ?

— Rien, mon général. Je me permettrai seulement de vous demander si vous avez fait un bon voyage.

— Voyage délicieux. Trouvé Berlin splendide. Banquet admirablement réussi. Son Altesse Impériale et Royale, le prince Oscar, nous a fait l’honneur insigne de le présider. En sortant, je suis allé faire un tour sous les Tilleuls, bras dessus bras dessous, avec mon vieux camarade le général von Kaltenborn-Stachau, un charmant garçon. La foule nous a reconnus et nous a acclamés. L’enthousiasme est indescriptible. Il est vrai qu’il y a de quoi. Château-Thierry tombe ; Paris sous le feu de notre artillerie lourde ! Je n’insiste pas, n’ayant aucunement l’intention de vous chagriner, mon ami. Entre nous, je consens même à vous avouer, à présent que la victoire couronne définitivement l’effort de nos armes, que bien des fautes ont été commises de notre côté. Ça a traîné, démesurément traîné. Nous sommes encore quelques-uns de la vieille équipe qui aurions, vous pouvez m’en croire, mené les choses plus rondement. C’est ce que je disais hier avec Kaltenborn. Près de quatre années perdues avant de se décider à reprendre la marche sur Paris par la route traditionnelle, par l’antique voie triomphale de la Champagne ! Mais voilà ! Ces messieurs de la nouvelle école se croient plus malins que Moltke (je parle de celui de 1870, bien entendu). Ils se figurent que Scharnhorst et Blücher étaient des enfants. Je ne reviens pas sur ces idées. Je les ai exposées, Dieu merci ! avec assez de clarté dans la brochure que je vous ai laissée l’autre jour. L’avez-vous lue ?

Je fis un signe affirmatif. Il était vrai que cette brochure résumait fidèlement les conceptions stratégiques et tactiques de son auteur. En réalité, la guerre actuelle n’éveillait chez lui aucun intérêt. Les succès allemands eux-mêmes, à part peut-être la campagne Falkenhayn en Roumanie, lui paraissaient autant de réussites regrettables du point de vue de la doctrine pure. Ainsi, les généraux autrichiens battus par Bonaparte reprochaient à leur vainqueur d’ignorer les principes élémentaires de la guerre. Pour le général de Reichendorf, une victoire n’était une victoire que si elle était remportée selon les règles, grâce au classique débordement d’une des ailes de l’adversaire, et autant que possible à la suite d’une décision obtenue par une belle et bonne charge de cavalerie.

— Allons, ne parlons plus de cela, dit-il, frappant du talon, ma bile s’irrite. Revenons à la réalité. Savez-vous que vous allez être content, très content ?

— Moi, mon général ?

— Vous-même.

Il n’avait pas encore défait sa malle. Je l’aidai à la déboucler. Il commença par en retirer avec précaution le casier où se trouvait sa tenue de parade, le pantalon à double bande d’or, la tunique sombre à col brodé, les décorations, la boîte de cuir renfermant le casque à pointe. Ce banquet mensuel était pour le vieil enfant une occasion bénie de remettre son uniforme. Le second casier enlevé, le fond de la malle apparut, rempli de paquets ficelés.

Le général cligna de l’œil, se frotta les mains.

— Regardez, ordonna-t-il.

J’obéis. J’ouvris le premier paquet que je rencontrai ; puis un autre, puis un troisième. Ils contenaient des soldats de plomb de toutes les armes, de toutes les époques.

— Vous êtes satisfait, j’espère ? demanda le général, plus guilleret que jamais.

— Très satisfait, murmurai-je.

— J’en étais sûr. Voilà qui va vous distraire. Tenez, reconnaissez les cavaliers de Wallenstein, ceux de Tilly. Nous avions un peu négligé la guerre de Trente Ans, mon ami. Faute, lourde faute ! Elle va être réparée. Voici de l’infanterie moscovite pour la vitrine de Künersdorf. Et voici un supplément de voltigeurs de chez vous. Je me suis dit qu’il y avait lieu de consacrer une vitrine de plus à la bataille de Borny. Les trois que nous possédons laissent dans le vague un moment décisif de la journée, la prise de Noisseville par la brigade du général de Memerty. J’étais là. Je venais de faire panser mon bras. Je vous jure que cette phase de l’affaire mérite bien d’être commémorée. Mais ce n’est pas tout. J’ai mieux encore. Prenez ce long paquet plat. Chut, n’ouvrez pas ! Dites-moi d’abord si vous avez terminé la lecture du précis de la guerre de 1870 que je vous ai confié ?

— Oui, mon général.

— Bon. Attendez. Quelques questions, au hasard, pour voir si vous vous êtes assimilé convenablement ces nouvelles notions. Quel est le corps d’armée qui a joué le rôle le plus important, à Borny ?

— Le 1er Corps prussien.

— Bien. Quelles troupes ce corps d’armée avait-il devant lui ?

— Tous les effectifs du 4e corps français ; divisions Greniez, Lorencez, de Cissey.

— À merveille. En raison de quoi le général commandant le 1er corps prussien décida-t-il d’engager une action dont devaient dépendre les destinées de toute la campagne ?

— En raison de renseignements recueillis le matin, dans des conditions particulièrement périlleuses, par une reconnaissance que dirigeait un officier du 3e régiment de cuirassiers de Kœnigsberg.

Le vieillard me remercia d’un regard plein de ravissement. Il eut sans doute besoin de faire appel à toute sa modestie pour ne pas me demander si je connaissais aussi le nom de cet officier-là.

— Je n’ai plus qu’à m’incliner, dit-il solennellement. Veuillez ouvrir ce paquet.

Un peu étonné, je me mis à dénouer les ficelles du paquet en question. Il contenait plusieurs séries de cartes militaires du bassin de la Moselle. Leurs échelles variaient du 500 millième au 10 millième. Elles étaient toutes en double exemplaire.

— Et veuillez regarder ceci.

Il me montrait une boîte d’épingles aux têtes de verre multicolores.

— Êtes-vous satisfait ?

— On ne peut plus satisfait, mon général.

La surprise avait ralenti le mécanisme normal de mes pensées, si bien que je ne compris pas immédiatement que je venais d’être promu à la dignité de partenaire de son Excellence au très noble jeu du *Kriegspiel*. Il y avait trop de mois que le général souffrait de ne pouvoir se livrer à son passe-temps favori. Le capitaine Elbing, austère et morose, avait toujours excipé de ses occupations pour se récuser. Une tentative faite en vue d’initier le pasteur Frühwirth aux mystères de la haute tactique n’avait donné que les plus piteux résultats. On comprend maintenant le sens de l’exclamation qui revenait sans cesse aux lèvres du vieillard quand il déplorait que je ne fusse pas officier. Quels progrès n’avais-je pas accomplis dans son estime pour qu’il acceptât maintenant un choix si contraire aux convenances hiérarchiques !

Il était en train de consulter sa montre.

— Bientôt cinq heures ! Nous ne pourrons malheureusement pas commencer aujourd’hui. Par exemple, dès demain, au travail. À neuf heures, rendez-vous ici. De neuf à onze, je vous mettrai au courant des règles du jeu. Ce sont celles du Kriegspiel ordinaire, avec quelques petits perfectionnements de mon invention, et dont vous me direz des nouvelles. De onze à midi, exposé du thème général des opérations que nous allons avoir à conduire l’un contre l’autre. Pour vos débuts, étant donné l’intérêt que vous avez toujours manifesté pour la bataille de Borny, j’ai pensé à en reproduire le dispositif initial. Nous choisirons ensuite une hypothèse prêtant à quelques variantes instructives dans le développement postérieur de l’action. Vous êtes de cet avis ?

— Absolument, mon général.

— Bon. Vous avez l’esprit décidément très prompt. Demain après-midi, à deux heures, nous procéderons à la concentration des forces en présence. Si tout va bien, vers la fin de la soirée, nos reconnaissances de cavalerie pourront déjà se trouver au contact. Inutile d’ailleurs de se presser. Nous avons le temps.

— C’est que, mon général…

— Quoi ? fit-il, fronçant les sourcils, vous avez une critique à présenter, peut-être ?

— Dieu m’en garde, mon général. Je crois seulement de mon devoir de vous rappeler…

— Quoi ?

— J’avais deux mois pour effectuer les réparations indispensables à l’éclairage du château, dis-je hypocritement. J’en aurai mis près de trois. J’ai déjà des excuses à vous adresser de ce chef. Mais enfin, à l’heure actuelle, ma besogne est sur le point d’être terminée. Je ne sais si le commandant du camp ne fera pas des difficultés…

— Ce n’est que cela, fit-il avec dédain. Tranquillisez-vous. La question sera réglée dimanche avec le capitaine Elbing. Je vous ai, je vous garderai jusqu’à l’armistice. Allons, à demain ! Et n’oubliez pas de jeter ce soir un coup d’œil sur la situation respective des armées allemandes et françaises à la veille de Borny.

Je m’éclipsai, fort content d’avoir acquis l’assurance que mon détachement au château était désormais prorogé *sine die*. Sur la terrasse, je rencontrai Mlle de Mirrbach.

— Vous sortez de chez mon oncle ? dit-elle.

— Oui. Et j’y ai appris que Château-Thierry vient de tomber, et que votre artillerie bombarde Paris.

Elle baissa la tête.

— Chacun de nous a ses chagrins, murmura-t-elle.

— J’y ai vu aussi, continuai-je, une superbe collection de soldats de plomb qu’il rapporte de Berlin.

— Il en a acheté beaucoup ? demanda-t-elle sur un ton de fausse indifférence.

— Beaucoup.

— Autant que la dernière fois ?

— Plus.

Elle n’insista point, mais une expression de découragement infini envahit son visage. Elle ne pouvait savoir que j’étais au courant du véritable motif de ses soucis, sinon sa fierté lui eût fait surmonter l’abattement où la plongeaient les dispendieux enfantillages de son oncle.

Dès le milieu de juin, la chaleur commença à devenir insupportable. Sous un ciel d’une blancheur mate et éteinte, la lourde barre de la mer, à l’horizon, prit les reflets ternes du plomb fondu. L’eau se retirait des marais, laissant à découvert des plaines boueuses et verdâtres. Les moustiques se mirent à éclore à profusion. Dans nos baraques, il devint impossible de dormir. Ce fut vers cette époque qu’on nous expédia quelques-uns des prisonniers faits par les Allemands au cours de leurs récentes victoires. En leurs yeux vivait encore l’horreur de l’enfer auquel ils venaient d’échapper. Ils étaient comme hébétés. Ils ne répondaient que par monosyllabes. Presque tous appartenaient aux très jeunes classes. Si parmi eux se trouvaient quelques vieux réservistes, c’étaient des hommes qui avaient repris jusqu’à trois et quatre fois le chemin du front, malgré des blessures qui auraient dû les en exempter pour le reste de leur vie. Bien mieux que les communiqués ennemis, ils nous apportaient la démonstration tragique de l’usure de la France.

La première fois qu’Axelle les vit, elle tressaillit à l’aspect de tant de misère physique. Elle qui ne faisait jamais allusion à la guerre, elle ne put s’empêcher de s’écrier :

— Des enfants ! des enfants ou des infirmes ! Comment peut-on avoir le cœur de faire se battre d’aussi pauvres êtres ! C’est comme si, chez nous, on renvoyait Gottlieb là-bas. Quand un pays en est à ce point, quel est donc le monstrueux amour-propre qui l’empêche de déposer les armes !

Elle crut lire un reproche dans mon regard, elle se tut.

— Déposer les armes ? fis-je avec lenteur. Nous ne sommes plus bien éloignés de ce moment. Vous avez lu les nouvelles que donnent vos journaux ? Vos armées attaquent en masses dans la forêt de Compiègne. Soyez tranquille, c’est la fin.

— Pardonnez-moi, dit-elle faiblement. Je n’ai pas pour habitude de parler de la guerre. Il a fallu la vue de ces malheureux…

— Et pourquoi n’en parleriez-vous pas ? repris-je avec une âpre insistance. Cela ne changerait rien au cours des événements. Oui, c’est la fin. Dans un mois, je ne serai plus ici.

— Vous reviendrez chez vous, dit-elle. Vous reprendrez vos habitudes, vos occupations, comme avant. Ce sera comme si rien ne s’était passé.

— C’est cela, fis-je, éclatant d’un rire amer. Vieilli de dix ans, la santé ruinée, je rentrerai à mon usine, si du moins on n’a pas pris ma place, si l’on a encore assez d’argent pour me payer. Et vous, pendant ce temps, que ferez-vous ?

Elle rougit, chancela presque.

— Ma vie est toute tracée, dit-elle.

Au même instant, j’aperçus Gottlieb qui sortait du château. Il se dirigeait de notre côté, aussi vite que le lui permettait sa jambe.

— Monsieur Dumaine, Monsieur Dumaine. Il est plus de deux heures. Son Excellence vous réclame. Dépêchez-vous.

— Au revoir, dis-je à Axelle.

Elle ne me répondit pas. Elle était retombée dans cette rêverie morne qui lui était familière. Je l’entendis seulement qui murmurait.

— Ma vie, toujours, elle a toujours été toute tracée.

Voici, quelles étaient, dans leurs grandes lignes, les règles du Kriegspiel auquel, depuis trois semaines, le général avait entrepris de m’initier. D’après un thème déterminé, – en l’espèce celui de l’inévitable bataille de Borny, – nous commencions par concentrer nos armées. Le général avait naturellement sous ses ordres les troupes allemandes. J’assumais la direction des troupes, françaises. Il était Steinmetz, et j’étais Bazaine. Nos diverses unités étaient représentées par des épingles aux couleurs variées, rouges pour les bataillons, bleues pour les régiments, noires pour les brigades. Nous les piquions chacun sur une carte, aux emplacements arrêtés par le thème initial. Les cartes étaient à l’échelle du 80 millième, et quadrillées. Chacun des carrés était désigné par un numérotage alphabétique. Sur une première table se trouvait la carte dont les épingles représentaient l’armée allemande. Une seconde table, à l’autre extrémité du cabinet, était recouverte de la carte de l’armée française. Nous nous asseyions chacun devant notre table. Les cinq ou six mètres qui nous séparaient assuraient le secret des opérations. La progression des troupes commençait. Chacun de nous portait les siennes en avant suivant le plan qui lui paraissait le plus opportun. Le passage d’un carré à un autre carré devait être précédé de la question : « Avez-vous du monde sur le carré X – ou sur le carré Z ? » Suivant la réponse obtenue, on se maintenait, ou on se repliait.

À partir d’un certain moment, aucun des deux partis ne pouvait plus progresser sans se heurter à une fraction du parti adverse. Sur toute la ligne de bataille, les troupes se trouvaient au contact. Aux deux cartes était alors substituée une carte unique, à plus grande échelle. Nous y transportions nos épingles aux emplacements qui correspondaient à ceux qu’elles étaient arrivées à occuper sur les cartes au 80 millième. La bataille était alors prête à être engagée.

C’était surtout au cours de cette seconde phase que se manifestaient les mérites de la « méthode de Reichendorf ». Deux unités se trouvant opposées sur un même carré, comment arriver à déterminer équitablement celle qui devait être victorieuse de l’autre. Philosophe averti des choses de la guerre, le général avait jugé que c’était le moment de faire intervenir le Dieu Hasard. La décision était jouée aux dés. Si, par exemple, à l’intérieur du carré B, la manœuvre mettait aux prises six bataillons français et quatre bataillons allemands, quatre coups de dés étaient attribués au général, et six à moi. Celui qui obtenait un total de points inférieur à l’autre perdait la possession du carré. La décision d’ensemble était déterminée par la totalisation des décisions partielles. Le désir d’être clair me fait sans doute présenter de façon un peu trop simpliste ce système mirifique. Il était complété par toute une série de corollaires qui instituaient autant de coefficients de majoration. C’est ainsi qu’au moment du règlement par les dés, une troupe engagée pouvait obtenir un ou plusieurs coups supplémentaires, suivant qu’elle se trouvait fortifiée dans un village, retranchée sur une colline. Il n’était pas un cas qui ne fût prévu, réglementé conformément aux principes de la logique la plus méticuleuse. Affirmer que j’avais fini par me passionner pour ce genre de distraction serait mentir sans doute. Mais c’eût été mentir aussi que d’expliquer le zèle dont j’étais indiscutablement possédé par le seul désir de faire ma cour au général. Pourquoi le nier ? Le vieillard m’avait communiqué un peu de sa manie. Axelle n’avait pas manqué de s’en rendre compte, et ce lui fut, à plusieurs reprises, une occasion de me railler doucement.

Quand je pénétrai dans son cabinet, le général était en train de s’y promener de long en large.

— Ah ! vous voilà, mon ami ! Cinq minutes de retard, aujourd’hui. Cinq minutes de retard.

— Excusez-moi, mon général. Gottlieb me disait que vous n’aviez pas terminé votre sieste.

— Gottlieb est un imbécile. Allons, au travail !

Il tournait autour de son bureau, sur lequel s’étalait une immense carte hérissée d’épingles.

— Savez-vous bien, tonnerre, qu’il me tarde de savoir comment vous allez vous y prendre pour tirer votre division Lorencez du petit traquenard dans lequel elle se trouvait hier soir, quand nous avons arrêté le jeu. Coupée de sa base par la brigade Memerty ! Complètement en l’air ! Ravitaillement en munitions impossible ! Et n’oubliez pas que vos hommes, qui se sont battus toute la journée, ne doivent guère avoir chacun plus de dix ou douze cartouches. Je ne connais que quelqu’un qui ait réussi à sortir d’une situation aussi désespérée. C’était à Leuthen, et ce quelqu’un était le grand Fritz. Malgré toutes vos qualités, vous ne prétendez pas sans doute encore… Ah ! ah ! ah ! Mais assez plaisanté ! Voyons, répétez-moi le texte du thème de notre manœuvre d’aujourd’hui.

D’un trait, je récitai :

— Von der Goltz attaque ; il n’est pas, ou n’est qu’imparfaitement soutenu. Les Français réagissent vigoureusement et essayent de déborder par le Nord l’aile droite de la 1re armée.

C’était toujours, cela va sans dire, la bataille de Borny que nous recommencions depuis trois semaines. Nous l’avions faite et refaite dans tous les sens. L’hypothèse d’aujourd’hui était la septième depuis le début. Cinq fois sur six, Steinmetz avait écrasé Bazaine. Toujours la décision avait été obtenue à la suite d’une charge des valeureux cuirassiers de Kœnigsberg.

— Bon ! Déborder l’aile droite allemande, c’est très joli. Mais il peut y avoir des surprises. Je commence. Avez-vous du monde dans le village de Colombey, exactement sur le carré J ?

— J’ai du monde, mon général.

— Nous verrons ça tout à l’heure. Et sur le carré D, à Retonfey.

— Je n’ai personne.

— Personne à Retonfey, voilà qui est dangereux. Après tout, ça vous regarde. En G, naturellement, vous devez avoir toute une ribambelle de gens.

— En G ? Oui, mon général, j’ai du monde, beaucoup de monde.

— Remarquez que je ne l’ai pas demandé. Je le savais. Ah ! mon cher, mon cher, je crois que nous n’allons pas nous ennuyer. Votre pauvre division Lorencez me paraît dans de jolis draps. Oui, oui, tout est clair, remarquablement clair. Sur le carré C, le long de la route de Sarrelouis, devant Noisseville, vous avez du monde ?

— J’en ai.

— Eh bien, je vais vous dire une bonne chose moi aussi, j’ai du monde en C. Vous y maintenez-vous ?

— Je suis obligé de m’y maintenir.

— Alors, mon pauvre ami, je le regrette, mais c’est la bataille. L’acceptez-vous ?

— Tant que vous voudrez, mon général.

— Le mot de Galliffet à Sedan. Joli, joli, très joli ! Il y a vraiment du plaisir à avoir un adversaire tel que vous. Du cran, de la culture. Toutes mes félicitations !

Jamais je n’avais vu au général un visage plus enflammé, plus radieux. Deux fois, il fit le tour de la table. Son grand cou, engoncé dans la haute cravate noire, paraissait un ressort prêt à se détendre.

— C’est une des plus belles batailles de ma vie, dit-il enfin, s’étant arrêté devant la carte, et la couvant d’un regard amoureux. Voyons à présent l’état exact des forces en présence. Qu’avez-vous comme troupes, en C ?

— La deuxième brigade de la division Grenier, mon général.

— Peuh ! Deux régiments d’infanterie à trois bataillons. Un demi-régiment d’artillerie. Pas de cavalerie. C’est maigre. Or, savez-vous ce que moi, j’aligne devant vous ? Regardez : la moitié d’un corps d’armée, soit six régiments, plus trente bouches à feu. Enfin, vous voyez, à gauche de Retonfey, cette épingle bleue. Vous savez ce qu’elle représente, je suppose ?

— Le 3e Cuirassiers de Kœnigsberg, m’écriai-je avec consternation.

— Parfaitement, le 3e Cuirassiers. Ah ! vous êtes dans un joli guêpier, mon garçon. Les généraux français seront toujours les mêmes, ils croient qu’il n’y a qu’à marcher de l’avant. Récapitulons ; chez vous, deux régiments. À un dé par bataillon, cela fait six coups de dés. Trois dés pour l’artillerie. Ah ! j’oubliais… vous avez droit à deux dés de majoration, à cause du village de Noisseville, où vous avez eu le temps de vous retrancher. Vous voyez que je suis bon prince. En tout onze coups de dés. Chez moi, écoutez bien ; dix-huit dés rien que pour l’infanterie, six dés pour l’artillerie, et trois dés pour les cuirassiers de Kœnigsberg, ce qui est vraiment donné. Total, vingt-sept dés. Vingt-sept à onze ! C’est vous dire qu’il faudrait que vos troupes fissent des prodiges de valeur… Enfin, au plus digne. Allons-y.

Agenouillés chacun sur un tabouret, nous nous faisions vis-à-vis. Nos corps s’allongeaient au-dessus de l’immense table, si bien que, dans le feu de l’action, nos têtes en arrivaient presque à se toucher.

— Je commence, annonça le général. Premier coup : un 2. Hum ! médiocre. À vous, voici le cornet. Un 6. Bravo. À moi. Un 5. Ça s’améliore. À vous. Encore un 6. Ne vous gênez pas.

— À moi. Un as. Tonnerre de malédiction ! À vous. Comment vous avez encore un 6 ? Tonnerre de tonnerre. Il est temps que je prenne du poil de la bête. Passez-moi le cornet. Nous allons voir ce que nous allons voir. Hein ?… Qu’est-ce que c’est que ça ?

On venait de frapper à la porte.

— Qui est là ? hurla le général, le cornet en mains et rouge de colère. N’ai-je pas interdit ?…

— Excusez-moi, fit une voix brève.

D’un même mouvement, nous nous retournâmes. Sur le seuil de la pièce se tenait un officier de haute taille. Il portait l’uniforme de campagne de l’infanterie prussienne, la longue capote grise à collet ponceau. L’étrange spectacle que nous lui offrions semblait n’avoir réussi qu’à accentuer l’impassibilité de sa physionomie.

Pareil à un enfant pris en faute, le général s’était redressé d’un bond. Quant à moi, j’étais en train de manœuvrer de mon mieux pour gagner discrètement le corridor.

— Dietrich ! cria le vieillard, tendant les bras.

Est-il nécessaire de dire que je n’avais eu besoin ni de cette exclamation, ni de l’étreinte qui la suivit pour reconnaître dans le nouveau venu le commandant de Reichendorf ?

# XIII

Il devait être quatre heures lorsque Dietrich de Reichendorf était arrivé au château. Après avoir quitté le cabinet du général, j’avais gagné moi-même une des salles du rez-de-chaussée, celle dont j’étais en train de réparer les conduites électriques. Je me disais avec raison qu’il ne serait plus question du Kriegspiel ce jour-là, ni le lendemain, sans doute, ni jamais, peut-être. Dans le corridor, je vis venir Mlle de Mirrbach, accompagnée de Gottlieb. Il était allé en hâte la chercher au pavillon. Il claudiquait à son côté, parlant avec volubilité, se dépensant en propos enthousiastes : « Une mine splendide, Mademoiselle ! Et j’oubliais, il a la croix de fer de 1re classe. Avoir gagné la croix de fer de 1re classe, et ne nous l’avoir même pas écrit ! »

Nous nous croisâmes. Elle m’adressa un sourire timide, auquel je ne répondis pas.

De la fenêtre de la salle où je m’étais réfugié, je guettais l’arrivée de mon landsturmien. Quand je l’aperçus, je ne lui laissai pas le temps de sonner. Je lui fis faire demi-tour, et n’ayant pris congé de personne, je m’engageai aussitôt avec lui sur le chemin du camp.

Mes camarades étaient déjà revenus de corvée. Dans notre baraquement, on parlait moins que de coutume.

— Ça va ?

— Ça va.

— Quoi de neuf ?

— Rien. Et ici.

— Ici, dit Fichet, il y a que le pauvre Vidal a cassé sa pipe.

Il me désigna une paillasse au fond de la baraque. Sous la couverture brune se dessinait la rigidité d’une forme humaine. Je retirai mon képi.

— Pauvre vieux, dit Guérin. Je l’avais connu à Langensalza. Puis on s’était retrouvé à Erfurt.

— Il faisait son boulot bien tranquille. Il n’a jamais embêté personne.

— Pour ça, non.

— Quand je pense, dit Audemard, qui ne décolérait pas depuis sa sortie de cellule, quand je pense que depuis trois jours il se faisait porter malade. Chaque fois, ils le renvoyaient avec des menaces. Ce matin, cette petite ordure de toubib s’est décidé à le reconnaître : « Embarras gastrique. Exempt de service. » Embarras gastrique, tu parles ! Deux heures après, il clabotait.

— Gueule pas comme ça, dit Sylvestre. C’est pas des façons, quand y a un mort.

J’essayai de m’endormir, et, contre mon attente, j’y réussis très vite. Le lugubre sommeil, il est vrai, et peuplé de cauchemars ridicules ! Je rêvai que je souffletais un officier prussien, qui n’était autre, bien entendu, que le commandant de Reichendorf. On me condamnait à mort. Axelle me faisait évader, s’enfuyait avec moi. Quel bel épilogue pour le cinéma ! Hélas ! ceux que fournit le magasin d’accessoires de la vie ont d’ordinaire plus de platitude.

Un bruit de pas résonnait pourtant à mes oreilles. Des fantômes se succédaient devant mes yeux. Le peloton d’exécution sans doute. À ce moment, je dus convenir que j’étais éveillé. Dans les ombres qui défilaient au pied de mon lit, je reconnus Fichet, Sylvestre, d’autres encore.

— Quelle heure est-il ?

— Bientôt minuit.

— Où allez-vous ?

— Chut ! réveille pas les autres. Corvée de macchabée, pardi !

Vandaële passa en traînant la jambe.

— Bon Dieu de bon Dieu, j’en connais un, avec ce damné rhumatisme, qui aurait préféré rester dans son pieu.

Je lui serrais le bras.

— Veux-tu que j’aille là-bas à ta place ?

— Sans blague.

— Je n’ai pas de sommeil. Les moustiques m’empêchent de dormir.

— Ben, mon vieux, c’est pas de refus. Ça, c’est d’un copain. À charge de revanche. Mais le gefreiter ?

— Je m’arrangerai avec lui. D’ailleurs, du moment qu’il a son compte de bonshommes !… Allons, va te recoucher.

Nous étions huit. Le cadavre était placé sur une civière d’infirmerie que nous portions à quatre, nous relevant de cinq minutes en cinq minutes. Le gefreiter marchait, devant, une lanterne à la main. Ses hommes, fusil en bandoulière, fermaient la marche. Nous ne mîmes pas loin d’une heure pour franchir les deux kilomètres qui nous séparaient de la dune dans le pli de laquelle s’abritait le cimetière des prisonniers.

La nuit était pesante, sans un souffle d’air. Le coassement de milliers et de milliers de grenouilles rompait le silence. Des hordes de moustiques tournoyaient en halo autour de la lanterne du gefreiter. Au moment où nous commençâmes à creuser la fosse, la lune sortit d’un amas de nuages roux. Nos visages surgirent, blêmes et méconnaissables. Sous cette lumière crayeuse, le timbre de nos voix lui-même nous paraissait changé.

Il n’y avait que deux pelles et deux pioches. Nous travaillions à tour de rôle. Aux instants où j’étais libre, je grimpais le long de la dune, à cinq ou six mètres, m’aidant des branches d’un petit sapin rabougri. De là, je découvrais la plus grande partie de l’étendue marécageuse qui entoure le château. S’enchevêtrant à la surface des vases desséchées, d’innombrables ruisseaux formaient un immense réseau d’argent. Tout au fond, je devinai le château lui-même, masqué par le rideau plus sombre de ses hêtres. Une lumière y brillait. Une seule. Dans la chambre d’Axelle, peut-être ? Ou dans celle de son fiancé ? Sinistre nuit d’angoisse et de mort ! Mais de quoi pouvais-je me plaindre ? Prenant la place de Vandaële, n’était-ce pas cette lampe que j’étais venu essayer d’apercevoir ? Si je l’avais vue soudain s’éteindre, ma détresse ne s’en serait-elle pas trouvée accrue ?

À mes pieds, j’entendais les coups sourds des outils, je distinguais les silhouettes courbées de mes compagnons. Le gefreiter, assis sur un des brancards de la civière, venait de souffler sa lanterne après y avoir allumé une des cigarettes que je lui avais données.

— À ton tour, Dumaine, dit Fichet.

Et il me donnait la pioche.

— *Genug*, dit enfin le gefreiter.

Un de nos camarades avait été autorisé à prendre pour lui la capote de Vidal, meilleure que la sienne. On laissa au mort la couverture qui lui servait de linceul. À mesure que tombaient nos pelletées de sable, cette couverture disparaissait. Il n’en subsistait que des rondelles brunes de plus en plus réduites, la dernière tout en haut, à l’emplacement de la tête. C’est l’endroit que l’on ne recouvre qu’à la fin, quand le reste a disparu.

Lorsque tout fut terminé, nous nous redressâmes. Les yeux fixés sur le sol qui avait repris son niveau, nous demeurâmes un instant sans parler.

— Hum ! murmura enfin Fichet, le gars qui serait venu me dire qu’un jour je deviendrais croque-mort, il m’aurait bien épaté. On aura fait tous les métiers, depuis quatre ans.

— À part maquereau, dit Sylvestre, c’est vrai qu’on les aura tous faits. Bon ! Et la croix que vous oubliez. Fais-la-moi passer. Je la tiens. Toi, tape dessus avec la tête de la pioche, pour bien l’enfoncer. Attention, eh ! ballot, t’as failli me cogner sur les doigts. Là, voilà qui peut aller. De quelle classe qu’il était, Vidal ?

— 1906.

— Pauvre type ! Encore un qui est parti en 14 dans un wagon tout rempli de fleurs et de bidons de vin, en se figurant que c’était la nouba. Cochonne de guerre ! Eh bien quoi, vous n’avez pas l’intention de coucher ici, tout de même.

— Laisse-nous souffler un peu, protesta Fichet. Ceux qui n’apprécient pas la vraie campagne n’ont qu’à le dire. Tu permets, sixounet ?

Sans façon, il allumait sa cigarette à celle du gefreiter. Puis il distribua du feu à la ronde.

— Vaches de grenouilles, quel chahut elles font, tout de même !

— T’en fais pas, t’en fais pas, dit Sylvestre. Avant trois mois, la neige sera venue leur clore le bec, et c’est les corbeaux qui les remplaceront. Joli pays ! Si des fois j’en réchappe, sûr que je viendrai par ici tous les dimanches, avec des poules, en partie de plaisir. Ohé, Dumaine, lâche ton sapin, et viens-t’en en griller une avec nous.

J’obéis. Reichendorf disparut, et sa lumière solitaire. Les grains de sable fraîchement remués scintillaient autour de la croix de Vidal. Celui-là du moins ne souffrait plus.

Quelles pouvaient être à cette époque la nature intime, la puissance des sentiments qui unissaient Dietrich de Reichendorf et Axelle de Mirrbach ? On pense si ce mystère occupait mes nuits. Mais l’ardeur même que j’apportais à essayer de l’éclairer émoussait, obscurcissait mes facultés d’investigation. Dans le désert de mélancolie où j’habite présentement, les êtres et les choses du passé m’apparaissent sous leurs vraies couleurs. La fumée des laves n’enténèbre plus l’air. Il m’est venu avec les ans une sorte de lucidité glacée qui m’était alors bien étrangère. Qu’on ne s’imagine pas d’ailleurs que je me suis trompé uniformément sur tous les points. Dès l’origine, j’avais su voir que l’amour de Dietrich pour Axelle était de l’espèce la plus vivace. J’en avais saisi la preuve dans le trouble qui l’envahissait, lui si froid, si maître de lui le reste du temps, lorsqu’il se trouvait en sa présence, et aussi, et surtout, dans cet instant de déchirement et d’abandon où je le vis, le jour de son départ, ne pas craindre, cet homme si fort, de laisser paraître une seconde sa faiblesse et son angoisse. Chez nous, où l’on a coutume, pour mieux étudier l’amour de le dissocier de tout ce qui l’entoure, de le placer sous la cloche pneumatique de l’absolu, on ne manquerait pas de contester la réalité d’un sentiment aussi en accord que celui de Dietrich avec les conventions sociales. Aime-t-on vraiment quelqu’un que tout vous prédestinait ainsi à aimer ? Et que fait-on du libre arbitre ? Quelle était l’indépendance de Dietrich, alors qu’une tradition familiale immuable faisait revenir, de génération en génération, l’union d’un Reichendorf avec une Mirrbach, ou d’un Mirrbach avec une Reichendorf ? Six siècles d’archives étaient là pour attester qu’en décidant d’épouser Axelle, il n’avait certes pas fait preuve d’une excessive fantaisie. Allant plus loin, abandonnant le point de vue de la caste pour le point de vue personnel, on aurait pu aussi bien soutenir que Dietrich avait alors agi par calcul, et qu’en recherchant un beau-père promis à un aussi brillant avenir que le général de Mirrbach, il avait songé à s’assurer un protecteur précieux. Quel qu’ait pu être le poids de ces considérations, il n’en restait pas moins que Dietrich aimait Axelle. Ce sentiment dont il eût été aussi vain que malhonnête de contester l’existence était renforcé par d’autres, non moins purs. Le commandant de Reichendorf était reconnaissant à la jeune fille de la dignité avec laquelle elle lui gardait sa foi ; du courage avec lequel elle vivait dans une médiocrité voisine de la gêne, – et dont il était loin de soupçonner toutes les affres ; de la patience enfin avec laquelle elle prenait soin d’un vieillard dont le fils était mieux placé que personne pour connaître le caractère fantasque et les redoutables sautes d’humeur.

Et Axelle ? L’aimait-elle, lui ? Si dès maintenant il était répondu à cette question de façon catégorique, les pages qui vont suivre verraient sans doute diminuer leurs chances de paraître attachantes. Peut-être le moment est-il venu de rappeler un fait de mince importance ! Lors de l’incendie dans le pavillon, un portrait placé sur un guéridon avait glissé à terre. C’était celui d’un officier, et mon imagination déjà exclusive et portée à se torturer avait, naturellement, voulu voir dans cet officier le fiancé d’Axelle. Il n’en était rien, et je devais apprendre bien vite que c’était du général de Mirrbach qu’il s’agissait. De Dietrich elle n’avait aucune photographie, ni dans le pavillon, ni dans sa chambre. Qu’est-ce cela prouvait ? Pas grand’chose, sans doute, non plus que le silence qu’elle avait toujours gardé au sujet de leurs fiançailles, lorsqu’elle s’était mise à me parler d’à peu près tout le reste avec une liberté chaque fois grandie. Quelqu’un de présomptueux n’eût pas manqué d’interpréter ce silence comme une marque d’embarras. Moi, j’y vis surtout la ferme volonté de me tenir en dehors de sa vie sentimentale. À aucun moment, l’idée ne m’était venue d’y voir un regret, encore moins un aveu. Les mêmes raisons que Dietrich avait de l’aimer, ne les avait-elle pas d’aimer Dietrich ? Allemande avant tout, Prussienne autant qu’on pouvait l’être, n’était-elle pas de ces vierges que les Niebelungen et les chants des vieux scaldes font vivre dans l’attente religieuse du Guerrier vainqueur, le seul qui puisse prétendre à l’hommage de leur chair ? Et d’ailleurs envers celui-là, n’était-elle pas redevable d’un double tribut de gratitude ? Non content de couvrir de son corps le sol sacré, ne la faisait-il pas, depuis quatre ans, vivre de sa solde ? N’importe quelle jeune fille se serait inclinée, à plus forte raison celle qui du jour de sa naissance n’avait plus été qu’une hostie, une éternelle résignée, celle à qui sa terrible grand’mère, qui ne prisait rien tant que la soumission, reprochait cependant d’être trop passive. Oui, tout voulait qu’Axelle de Mirrbach devînt Axelle de Reichendorf. Et si cette nécessité avait dû appeler à son secours l’appui de la volonté divine, comment ne pas invoquer l’argument tiré du fait que sur quatre frères, la guerre en avait épargné un seul, son fiancé ? Dans un petit cimetière du Hainaut, le comte Michel dormait son dernier sommeil. Ses cuirassiers avaient creusé à Conrad, au nord d’Ypres, une sépulture géante sur laquelle ils avaient planté un fût de colonne fracassée. Hermann reposait dans un ravin des Vosges. Dietrich, lui, était vivant ! Axelle pouvait-elle songer à s’affranchir d’un devoir que les puissances surnaturelles avaient pris soin de lui désigner de façon aussi inflexible ? Mais, ce devoir, où prenait-on qu’elle eût la moindre velléité de le discuter ? Si elle était bien la digne descendante de plusieurs orgueilleuses lignées de junkers, il ne pouvait être question pour elle d’un autre destin. Si l’humble sang des Küntz prévalait parfois encore en elle, c’était avec une ferveur reconnaissante qu’elle devait saluer l’approche d’une alliance aussi pleine de gloire. De toute manière, Dietrich pouvait rejoindre en paix son bataillon. Il n’avait pas à redouter qu’une si belle proie lui pût être ravie. Si quelque crainte de cet ordre prenait racine dans son cœur, seul un homme de sa caste, ou tout au moins de sa race, pouvait prétendre à l’y faire germer, et non, en pleine guerre, un misérable Welche, un Français qui n’était même pas noble, un *Gefangen* qui n’était même pas officier, un tâcheron qu’on reléguait à la cuisine, entre le valet et la femme de charge. Sans doute, l’idée d’une rivalité aussi saugrenue, aussi extravagante, n’effleura-t-elle jamais le commandant de Reichendorf. Mais pour moi, elle était le pain, amer et baigné de larmes, de mes jours sans espoir, de mes nuits sans sommeil. N’étais-je pas déjà assez malheureux ? Mes souffrances n’étaient-elles pas suffisamment insupportables sans que vînt encore s’y ajouter la plus cruelle, la plus déraisonnable de toutes, la jalousie ?

Le général éprouvait toujours le besoin de solenniser les circonstances, de se donner l’illusion que toute vie seigneuriale n’était pas éteinte à Reichendorf. Le lendemain de l’arrivée de Dietrich, qui se serait sans doute bien passé de ce cérémonial, il y eut au château un déjeuner de gala, c’est-à-dire que le pasteur Frühwirth, témoin et chantre attitré de ce genre de fastes, fut convié dare-dare, et que Dominica dut battre les coins et recoins de sa vieille tête pour y découvrir une manière inédite de varier la préparation du gibier d’eau. Gottlieb, qui s’était mis aussitôt en campagne eut la bonne fortune de rapporter une demi-douzaine de pluviers, splendides dans leur robe de cendre et d’or. Deux lapins, des tanches, des anguilles vinrent tout naturellement compléter l’ordonnance de ce somptueux et misérable festin.

Selon l’usage des jours de grandes réjouissances, le général avait gratifié l’office d’une bouteille de son vin du Rhin. Gottlieb, un peu gris, me contraignit à en accepter un verre.

— Buvez ! Monsieur Dumaine ! Il faut que tout le monde soit joyeux aujourd’hui. À propos, le général m’a chargé de vous faire une commission. Tant que durera la permission du commandant Dietrich, il compte lui tenir compagnie. C’est-à-dire qu’il ne travaillera pas avec vous dans son cabinet. Profitez-en pour avancer l’installation électrique du rez-de-chaussée.

Je fis signe que j’avais compris. Évidemment, il eût été un peu déplacé de continuer à nous amuser à la petite guerre sous l’œil de quelqu’un qui arrivait de l’autre et qui allait y retourner.

— Combien de temps le commandant de Reichendorf va-t-il rester ici ?

— Mais comme la dernière fois. Le temps habituel des permissions. Huit jours, dix peut-être. Il rejoint directement son régiment, sans passer par le dépôt. Ça lui fait gagner un jour. Vous savez ce que voient ses hommes, de l’endroit où leur bataillon se trouve actuellement ? Ils voient la Marne.

— On la voit de très loin, dis-je, évasivement.

Et je m’empressai de détourner la conversation. Il n’y avait rien de plus odieux pour les captifs que le ton de pitié, réelle ou feinte, avec lequel on leur annonçait que leur pays venait de subir un nouveau revers.

— Le général doit être bien content ?

— Comme vous pouvez le penser. Et mademoiselle Axelle, donc !

— Elle est si heureuse que cela ?

— Bien sûr. Mais vous la connaissez. Ni beaucoup de paroles, ni beaucoup de gestes. C’est en dedans qu’elle porte sa joie. N’est-ce pas, ma tante ?

Dominica se contenta de hocher la tête, soit que ce problème ne l’intéressât guère, soit qu’elle eût là-dessus une autre opinion que Gottlieb.

Ma présence au château n’avait certes rien dont le commandant de Reichendorf eût dû prendre ombrage. Il était naturel d’utiliser les services des prisonniers qui étaient susceptibles d’en rendre. J’avais néanmoins rapidement constaté que quelque chose en moi intriguait Dietrich. C’était un curieux mélange d’irritation et d’inquiétude qu’il avait l’air de ressentir à mon égard. Sans doute la façon qu’avait le général de m’associer à ses distractions témoignait aux yeux de son fils d’un manque de dignité dont celui-ci me rendait en partie responsable. Le spectacle assez ridicule qui l’avait accueilli à son entrée dans le cabinet paternel avait éveillé une défiance que toute une série de constatations postérieures s’en venait tenir en haleine. J’avais beau garder le plus complet effacement, il n’avait pas été sans très vite se rendre compte de la place que j’avais prise dans la maison. Ce n’était certainement pas Axelle qui l’avait renseigné. Quelque chose de très fort me disait qu’elle avait omis de lui parler de moi. Son silence, les attitudes embarrassées du général, ce mystère qui paraissait m’entourer avait fini par créer une atmosphère de malaise dont j’avais une conscience très nette. Pour comprendre ce que pouvait être l’état d’âme de Dietrich, il faut songer à cette mentalité spéciale qui est celle du permissionnaire, quel qu’il soit, quels que soient son grade, son rang social. Sa susceptibilité est infinie. Les siens ont beau lui multiplier les marques les plus sincères d’affection, ne cesser de l’assurer de la joie que donne à tous sa trop courte présence, il demeure inquiet. Il a l’impression d’être de trop. Il lui semble qu’on parle devant lui à demi-mots, par allusions, de choses en dehors desquelles il est tenu soigneusement. Il craint que tous ces gens ne lui jouent quelque comédie, qu’au fond il ne soit plus pour eux qu’un étranger. « Certes, pense-t-il, ils ne se l’avoueront pas entre eux, mais ils éprouveront tous du soulagement lorsqu’ils me verront repartir. » La réserve et la gêne qu’il avait pu constater chez sa fiancée et chez son père, s’il venait à être question de moi, cette gêne et cette réserve étaient d’autant moins normales qu’elles avaient comme contre-partie les propos de Gottlieb, qui, lui, ne cessait de parler, à tort et à travers. Il célébrait, à tout bout de champ, *Monsieur Dumaine*, et ses mérites vraiment extraordinaires chez un Français. Monsieur Dumaine ! Cette déférence pour un prisonnier n’était-elle pas, à elle seule, quelque chose de bien singulier ? Dès lors, je n’avais pas eu à m’étonner de la froideur que me marqua presque aussitôt le commandant de Reichendorf. Quoique m’ingéniant de mon mieux à ne pas rencontrer un homme dont la vue m’était une source de souffrance insupportable, il m’arriva de me trouver à trois ou quatre reprises sur son passage. À sa façon, d’ailleurs parfaitement correcte, de répondre à mon salut, je fus vite édifié sur la nature de ses sentiments à mon égard. Mais, en même temps que m’était révélée cette hostilité, j’étais en droit de constater qu’elle allait contre son but. Dietrich, lui aussi, le sentait. Il aurait voulu agir comme s’il m’ignorait ; il n’y parvenait pas. Soucieux de l’accentuer davantage, il ne réussissait qu’à rendre inopérante la distance qui nous séparait. Ce n’étaient plus un officier prussien et un prisonnier français, c’étaient deux hommes qui se trouvaient maintenant face à face. D’invisibles puissances tissaient leurs liens entre nous. En s’avouant incapable de tenir ma présence pour indifférente, c’était lui qui venait d’éveiller dans mon cœur une confiance qu’Axelle elle-même n’aurait pas eu le pouvoir d’y faire éclore. Son tourment de moins en moins déguisé m’apportait chaque jour davantage la confirmation que j’existais.

Le sixième jour qui suivit l’arrivée de Dietrich, j’étais en train d’achever le percement d’une muraille, au rez-de-chaussée, dans un des couloirs latéraux. J’entendis un bruit de voix qui peu à peu se rapprochaient. C’étaient le commandant de Reichendorf et son père. Le général se répandait en explications sur le nouvel aménagement de l’électricité. Finalement, ils s’engagèrent dans mon couloir. Force me fut de descendre de l’échelle sur laquelle j’étais grimpé, et de la ranger contre le mur, pour leur permettre de passer.

Toujours un peu gêné depuis la scène du Kriegspiel, le général paraissait hésiter à m’adresser la parole. Il fut tiré de cette incertitude par son fils.

Ayant répondu à mon salut par une légère inclination, Dietrich venait de s’arrêter devant moi. Ses yeux d’un bleu lointain me dévisagèrent un moment. Son dolman gris ne portait ni pattes, ni parements, pas un des insignes de son grade.

Immobile, j’attendais qu’il parlât. Ce supplice me paraissait ne devoir jamais finir.

— Vous avez été mobilisé dans un corps d’ouvriers spécialisés ? demanda-t-il enfin, sur le ton le plus indifférent.

— Non, mon commandant, j’étais dans l’infanterie.

— Parfaitement, dit le général, saisissant cette occasion de se jeter de tout son poids dans la conversation, et d’achever ainsi de rompre la glace, parfaitement, dans l’infanterie ! Comprends-tu cela, Dietrich ? Avec ses connaissances techniques ! Les Français sont incroyables. N’est-ce pas la meilleure preuve de leur manque d’organisation ?

Dietrich ne releva pas l’interruption de son père. Il continuait à m’observer avec une dureté impitoyable.

— Dans l’infanterie, vraiment ! J’ignorais. Je croyais que vous sortiez d’un parc d’armée quelconque. Fantassin, il a dû vous arriver de vous trouver parfois en première ligne ?

Je retroussai ma manche gauche. Mon avant-bras apparut, rayé d’une longue cicatrice.

— Balle de mitrailleuse, dit négligemment le *commandant de Reichendorf.*

Tapotant avec nonchalance ses leggings de la badine qu’il avait à la main, il poursuivit :

— Où avez-vous reçu cela ?

— Sur l’Aisne.

— Quand ?

— En mai 1915.

— Exactement à quel endroit, sur l’Aisne ?

— À Oulches, un village qui se trouve…

— Je sais, je sais, fit-il, me coupant la parole, j’étais moi-même à Oulches, dans l’hiver 1914-1915.

— J’y étais à ce moment-là !

— Si vous avez été à Oulches, vers janvier 1915, c’est que vous apparteniez au 18e corps.

— Au 18e corps.

— Quel régiment ?

— 34e.

— Eh bien, nous avons dû quelquefois nous trouver face à face ; du côté de Vauclaire et de la Vallée-Foulon.

— Vauclaire, dit le général, qui commençait à trouver qu’on ne s’occupait pas beaucoup de lui, je vois ça comme si j’y étais ! Sur le Chemin des Dames, un peu à droite de la route de Laon. J’ai cantonné là, dans la nuit du 15 janvier 1871. Vous voyez que j’ai encore de la mémoire. Nous faisions partie des renforts envoyés au général von Goeben pour réduire l’armée de Faidherbe. Superbe campagne ! Nous avons escaladé les hauteurs de l’Aisne en une petite heure, sans descendre de nos chevaux, sans éteindre nos pipes. C’est vous dire ! Ah ! ce n’était pas encore le temps où l’on se laissait arrêter, des mois et des années, par quelques méchants ouvrages de terre battue.

Dietrich regarda le vieillard comme s’il hésitait à répondre. Il le fit, cependant, et de la façon la plus mesurée, la plus respectueuse.

— Mon père, dit-il, il y a plus de soldats allemands enterrés entre Vauclaire et la Vallée Foulon que vous n’en avez perdus, en 1871, dans toute la campagne du Nord, aux combats de Saint-Quentin, de la Fère et de Bapaume réunis.

Le général rougit comme un coq.

— Eh ! fit-il, c’est justement ce que je reproche aux méthodes actuelles. Énormes pertes, résultats nuls ! Ni élégance dans la recherche de la solution, ni finesse, ni fougue dans l’exécution. Écoute, Dietrich, le jour où ton frère Conrad, qui était quelqu’un, n’est-ce pas, est venu me dire qu’on démontait les cuirassiers de son régiment pour les envoyer dans les tranchées, j’ai pensé que nos chefs étaient devenus fous, que nous allions au-devant d’une guerre interminable. Mais enfin, explique-moi ! Comment voulez-vous obtenir la décision si vous démontez les régiments de cavalerie. Songez-y ! Le régiment de ton frère, le 2e cuirassiers de la Reine, le régiment préféré du vieux Jürgass, dans la boue, avec la pouillerie des fantassins ! Non, non, traite-moi de fou moi-même, mais je ne comprends pas ! Remarque que ce que je dis est vrai également de nos ennemis. Tiens, pour en revenir à Vauclaire, c’est par là qu’en 1814 Napoléon s’est emparé de Craonne. Ça n’a pas demandé deux heures. Depuis, les Français ont mis plus de deux ans pour… Tu vois bien que j’ai raison. Mais réponds-moi ! Parle donc !

— Les conditions ne sont plus les mêmes, mon père, dit Dietrich avec effort.

Il était maintenant tourné de mon côté. La dureté de son regard n’avait pas disparu, non plus que celle de sa voix. Il me semblait pourtant qu’un changement s’était introduit dans l’un et dans l’autre. Sur le drap de son dolman, je distinguais la trace de quelques-unes de ces taches jaunes que laisse la glaise des tranchées et qu’il n’est au pouvoir d’aucune brosse de faire entièrement disparaître. Par un phénomène qui me remplissait de stupeur, j’avais beau battre le rappel de toutes les raisons que j’avais de haïr l’homme qui se trouvait devant moi, je n’y réussissais plus.

— Oulches ! répéta-t-il, comme se parlant à lui-même, c’était au sud de la ferme Heurtebise. Vous avez dû vous trouver souvent en ligne sur la gauche, du côté du poteau d’Ailles ?

— Souvent.

— À combien pouvions-nous être les uns des autres ?

— À deux cents mètres, au moins. C’était un secteur calme.

— Oui… De chez nous, l’on apercevait le clocher d’une église, près de laquelle vous aviez de l’artillerie. Beaurieux, je crois. Par derrière, c’était la vallée de l’Aisne, avec Cuiry-les-Chaudardes et Pontavert. La nuit, nous entendions vos convois, sur la route de Fismes.

— Et nous les vôtres, sur la route de Laon.

— Quelle monotonie ! s’exclama le général, incapable de se contenir davantage. Jamais, nous autres, nous n’aurions supporté cela, jamais ! Dietrich, mon enfant, je t’en supplie, écoute ton père, un exemple entre mille. Le 14 août 1870, mon régiment, en liaison avec la brigade Memerty se porte à l’assaut du village de Colombey – suis-moi bien – au sud-est de Borny. Le sergent que voici peut te confirmer les faits. Il connaît la situation. Notre colonel commande *au trot* puis *au galop*. Ne m’interromps pas. Une compagnie ennemie, genou en terre, exécute sur nous deux feux par salves. Il était exactement six heures du soir. Eh bien, un quart d’heure après le village était à nous. Aujourd’hui, combien auriez-vous mis ? Allons, réponds ! Combien de temps ?

Dietrich se taisait, tout entier à ses souvenirs. Et ce fut moi qui, inconscient de mon audace, me mis à le questionner à mon tour.

— Vous rappelez-vous la journée de fin janvier 1915 ?

— Le jour où l’un de vos bataillons a été fait prisonnier dans les creutes de Massogne ? Oui, dit-il, je me souviens.

Il se passa la main sur le front.

— Ce fut une dure journée. De la neige partout, de la neige et des morts.

— Dans les boyaux du bois Foulon on ne pouvait plus avancer, tellement il y avait de cadavres, fis-je. Pour nous aussi, ce fut une dure journée.

De nouveau, la voix du général s’éleva, pleine d’ironie et de colère.

— Une dure journée ! Pour prendre ou perdre un bataillon. Pas même un régiment. Et que dira-t-on de Sedan, alors ? De Sedan, où nous, des régiments, nous en avons pris soixante ?

Je lançai à Dietrich un regard qui était presque suppliant. C’était de lui, de lui seul, que pouvait venir la riposte. En cette étrange minute, il n’y avait plus ni officiers, ni soldat, ni fils, ni père, – ni ennemis même. Non, plus rien que des hommes, et deux générations qui s’affrontaient.

— Soixante ! répétait le vieillard, soixante régiments ! Vous m’entendez ?

Le commandant de Reichendorf parut sortir d’un rêve.

— Mon père, dit-il avec lenteur, Dieu me garde de comparer des choses qui ne sont pas comparables. Vous vous êtes battus, musique en tête et drapeaux déployés, magnifiquement. La guerre que nous faisons, nous, est une autre guerre. Une guerre, voyez-vous, dont vous ne pouvez vous faire une idée. Non, vous ne pouvez pas… Vous ne pouvez pas savoir.

Il avait parlé les yeux mi-clos. En cet instant, son regard rencontra le mien, et nos pensées se confondirent. Ses lèvres remuèrent pour une phrase qu’il ne prononça pas, mais que je compris, et qui voulait dire :

— « Lui, il sait. »

# XIV

Jusqu’au moment de son départ, qui eut lieu trois jours après, je ne devais plus me retrouver en présence du commandant de Reichendorf. Chaque fois qu’il m’arriva de le rencontrer, il détourna la tête, ou ne me rendit qu’avec la plus extrême froideur le salut que je ne pus faire autrement que de lui adresser.

Il passait ses journées dans l’inaction. S’il entreprenait une chose, c’était pour l’abandonner presque aussitôt. Il était comme tous ceux qui ne sont que pour peu de temps dans un endroit, et qui s’efforcent de n’y pas contracter d’habitudes. Je l’entendais parfois se mettre à jouer du piano et interrompre brusquement l’air à peine commencé. Un instant après, sa canne des tranchées à la main, on le voyait descendre l’escalier qui menait aux douves, et remonter le talus opposé. Sa haute silhouette se profilait sur le ciel plombé. Il avançait parmi les vases et les sables, longeant les flaques hérissées de joncs où s’envolaient des nuées d’étourneaux et d’alouettes de mer. La plupart du temps, il ne sortait pas, se contentant d’aller et venir, nerveusement, sous les fenêtres du château. Soudain, il prenait le chemin du pavillon. Mlle de Mirrbach, depuis qu’il était là, y passait toutes ses après-midi. Il était fréquent qu’il la ramenât avec lui. Ils se promenaient alors, tous les deux sur la terrasse. De l’une des salles du rez-de-chaussée, dissimulé par le rideau d’une fenêtre, j’épiais leurs allées et venues. Lorsqu’elles les conduisaient assez près de moi, je pouvais voir leurs lèvres s’entr’ouvrir sur quelques rares paroles. Ils marchaient lentement, côte à côte, elle les yeux fixés au sol, lui courbant un peu sa haute taille lorsqu’il lui parlait, et le reste du temps fustigeant de sa canne les ronces qui venaient écorcher ses leggings. Au fur et à mesure que la date du départ de Dietrich approchait, le silence qui planait entre leurs deux pensées semblait devenir plus pesant, plus hermétique. L’expression de douloureuse gravité qui régnait en maîtresse sur leurs visages paraissait croître ici en résignation et là en amertume. Elles ne pouvaient plus guère tarder à sonner, pourtant, les cloches de la Victoire, consécratrices de leurs accordailles. Qui l’eût dit à les voir tous deux ! À plusieurs reprises, il me fut donné de surprendre, dans le regard qu’à la dérobée il lui lança, tant de détresse et de lassitude, que moi qui aimais au point qu’on sait Axelle de Mirrbach, je ne pus m’empêcher d’éprouver de la commisération pour le commandant de Reichendorf.

Il repartit le jeudi suivant. J’en fus avisé le matin par Gottlieb qui devait atteler dans l’après-midi la vieille calèche du château pour le conduire à la station, à l’heure du train de Kœnigsberg.

— Maintenant, quand nous le reverrons, c’est que la guerre sera finie, n’est-ce pas, monsieur Dumaine ?

Je savais bien à quelle pensée il obéissait, le pauvre diable, en me questionnant ainsi. Il venait de recevoir une convocation pour passer, le 20 juillet, devant une commission de réforme. La perspective d’être renvoyé au front n’était pas sans lui retirer quelque peu de son entrain.

Il achevait de brosser avec respect l’uniforme de Dietrich, prenant des précautions infinies pour ne pas heurter du bois de sa brosse la croix de fer agrafée à la tunique. Sur la table de l’office, il avait installé tout l’équipement guerrier du commandant de Reichendorf. C’était un amoncellement de buffleteries où s’enchevêtraient le ceinturon de cuir blanc à boucle dorée, les bélières et la dragonne noire à gland d’argent, les gaines fauves du revolver et du télémètre, les courroies de porte-cartes et l’étui du masque à gaz. Quelle minutie, quelle précision dans chacun de ces objets destinés à tuer des hommes, ou à ne pas être tué par eux ! Sur cette table, à côté des aiguilles et du tricot de Dominica, comme ils paraissaient inoffensifs, ces petits monstres ! Dans trois jours, pourtant, chacun d’eux aurait repris son rôle infernal. J’entrevis les paysages bouleversés qui allaient se dessiner sur les verres de ces jumelles, les faces folles de haine et de terreur vers lesquelles l’œil noir de ce browning allait de nouveau se braquer.

L’heure du repas était venue. Je déjeunai en silence. Les fenêtres de la cuisine s’ouvraient sur un horizon plus gris, plus plat, plus désert encore que de coutume. Sous cet inerte ciel du Nord, le printemps venait à peine de finir, et c’était déjà presque l’automne…

Si longtemps que je me fusse arrangé pour faire traîner les choses, l’aménagement de l’électricité touchait maintenant à sa fin. Il ne me restait plus, dans tout le château, à procéder à l’éclairage que d’une seule pièce. Située à l’angle nord-est du rez-de-chaussée, de proportions aussi vastes que la salle d’honneur, elle avait été utilisée, au temps de la magnificence de Reichendorf, comme salon de musique. Après Iéna, elle avait vu les premières réunions du *Tugendbund* et autres organisations secrètes qui préparaient contre les Français la Guerre de Revanche. Dès 1807, une conférence y avait été donnée par Schmalz, professeur à Halle, qui revenait de Memel où il était allé entretenir Frédéric-Guillaume III du projet de fondation d’une université à Berlin. En présence de la Reine Louise, Arndt devait y lire plus tard quelques-uns de ses chants héroïques, le *Vaterlandlied*, la *Leipziger Schlacht*. La première strophe de cette ode fameuse, recopiée par lui, était exposée dans le coin gauche de la salle, encadrée avec un morceau de l’étendard du 4e régiment de grenadiers poméraniens, sur lequel se distinguaient encore les traces du sang d’Eitel de Reichendorf, tombé en le défendant à la Bataille des Nations.

Insensiblement, à mesure que déclinait la fortune des Reichendorf, cette salle s’était vue transformée en un invraisemblable bric-à-brac. Quelques objets de prix y restaient encore, ceux dont les origines, comme le drapeau de Leipzig et la strophe d’Arndt, imposaient bon gré mal gré la conservation. Quant aux autres, tapisseries, bahuts précieux, tableaux, épinettes et clavecins, ils avaient tous pris depuis vingt ans, les uns après les autres, le chemin du brocanteur. Ils avaient été remplacés par un empilement hétéroclite de meubles hors d’usage, commodes défoncées, baldaquins effondrés, bancs et fauteuils de jardin à demi pourris. La destination primitive de la salle n’était plus attestée que par quelques lutrins boiteux, un piano qu’un antiquaire de Kœnigsberg était venu examiner quinze jours plus tôt, et sur le prix duquel on n’avait pas pu s’entendre, et, situé au milieu de la pièce qu’il divisait de sa lourde masse en deux parties à peu près égales, un orgue vénérable qui avait fait l’orgueil de plusieurs générations des comtes de Reichendorf. Il n’était plus aujourd’hui qu’un vaste amas d’architecture vermoulue et rouillée. Les touches de son clavier avaient été arrachées, ses pédales aplaties, ses soufflets crevés. Seul, le vent, s’infiltrant entre les jointures des fenêtres et des portes, était encore capable d’arracher à la colonnade de ses grands tubes de fer quelque lugubre gémissement. Les galeries circulaires, auxquelles on accédait par de branlants escaliers en colimaçon, faisaient entendre des craquements de plus en plus suspects. Leurs barreaux se joignaient, sautaient hors de leurs encoches. Les lames du plancher s’infléchissaient d’une façon de plus en plus inquiétante. Pour tout dire, cette salle était devenue un lieu fort peu engageant, assez sinistre même. Personne n’y entrait plus, sauf Gottlieb, lorsqu’il avait à y traîner quelque meuble hors d’usage, ou y dénicher de quoi essayer d’en réparer un autre. Elle paraissait condamnée à un abandon à ce point définitif qu’il n’avait même pas été question d’elle dans le devis que j’avais soumis trois mois auparavant à l’approbation du général. Elle ne me revint en mémoire que lorsque, le programme que l’on m’avait assigné approchant du moment où il allait être rempli, je me mis à faire flèche de tout bois pour obtenir de continuer à travailler au château. J’insistai alors sur l’imprudence qu’il y avait à ignorer le degré exact de ce délabrement. Mon observation était loin d’être sans valeur. L’humidité et la moisissure qui avaient déjà attaqué le plancher menaçaient de gagner les boiseries latérales et le plafond. Toute une aile du château pouvait de ce fait se trouver rapidement en péril. Je fus donc autorisé à poser deux lampes électriques dans les endroits les plus sombres de cette pièce qui ne connaissait plus depuis dix ans d’autre lueur que celle du rat de cave de Gottlieb. C’était à cette besogne que je venais de m’atteler. Elle était particulièrement rude et pénible. La perspective de passer mon après-midi à forer de vieux murs suintants dans une atmosphère de crypte, ne contribuait que fort peu à dissiper l’impression d’accablement avec laquelle, ce jour-là, mon repas terminé, je m’en allai retrouver mes limes et mes vilebrequins, tandis que Gottlieb, chargé comme un porte-manteau, se dirigeait vers l’appartement du commandant de Reichendorf, dont il lui restait à boucler la cantine.

Il y avait environ deux heures que je m’étais remis à travailler lorsque la porte qui donnait sur le corridor grinça. Quelqu’un entra, que je ne pus apercevoir, tant à cause de l’obscurité qu’en raison de l’orgue, qui me masquait tout le fond de la salle. Machinalement, sans réfléchir à ce qu’il y avait d’indiscrétion dans cette façon de se comporter, j’arrêtai ma besogne, de sorte que pour l’instant rien ne décela plus ma présence. Bientôt un bruit sourd me parvint, le bruit du piano que l’on venait d’ouvrir. Je compris que le nouveau venu était le commandant de Reichendorf.

Pendant quelques minutes je n’entendis plus rien. Assis devant le clavier, Dietrich devait être en train de rêver, dans cette pose que je lui avais vue plusieurs fois sur la terrasse, alors que se croyant seul, et fatigué de tourner comme une bête en cage, il se laissait tomber sur un banc et contemplait avec accablement cette terre, cette mer, ce ciel également vides. Puis quelques touches commencèrent à trembler sous sa main, sons décousus, prélude inattentif d’une pensée absente. Deux, trois accords se précisèrent. Cette salle obscure et ruinée constituait une étrange caisse de résonance. Entre chacun des accords, le silence s’épaississait, de même que l’ombre est plus noire pour les voyageurs d’un train qui vient de traverser, la nuit, une gare en coup de vent.

Maintenant, Dietrich jouait. Que jouait-il ? Je ne m’en rendis pas tout de suite compte, non que ce thème me fût étranger. Une bizarre paralysie venait de s’emparer de moi, il me semblait que ce qui me restait de pensée ne m’appartenait plus en propre, se confondait avec la pensée du commandant de Reichendorf. Les mobiles des actions de Dietrich étaient pour moi comme autant de rouages devenus tout à coup visibles. Je comprenais le besoin qui l’avait conduit à venir passer en ce lieu les derniers instants de sa permission, seul, en tête à tête avec lui-même, avant de repartir pour la mortelle géhenne où sa vie allait redevenir celle de millions et de millions d’être humains, où sa liberté allait se trouver de nouveau abolie. En cette minute culminante, je connaissais le mécanisme des sentiments qui l’assaillaient. Je savais que c’étaient eux qui avaient choisi, comme à son insu, le thème musical qui venait de s’imposer à lui. Nombre de fois, sans doute, avant 1914, j’avais entendu cette marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*, et l’on pense bien que, depuis, je n’ai pas manqué de provoquer d’autres occasions de l’écouter. Quelles qu’aient été la qualité, la virtuosité de l’artiste ou de l’orchestre, je n’ai plus retrouvé, même au prix du plus patient travail de mémoire, le trouble qui me saisit ce jour-là, tandis que j’écoutais, tremblant au fond de mon trou d’ombre, un exécutant sans doute assez ordinaire, mais pourvu d’autres mérites que ceux que l’on peut exiger des jeunes gens du Conservatoire.

Il jouait pour lui, et j’avais le droit de me dire qu’il jouait aussi pour moi, qui avais partagé les mêmes misères, les mêmes découragements, les mêmes larmes de sang, les mêmes affres. Il n’allait pas tout d’un coup jusqu’au bout de la phrase musicale. Il la reprenait, la recommençait, la malaxait sous ses doigts lourds comme du fer. Sa maladresse même grandissait son jeu. Elle devenait l’expression du sublime désarroi de son âme. Avec le même accablement, le même harassement que là-bas, une armée de fantômes défilait dans une marche aussi lente que celle des nuages, scandée par le même accompagnement lointain que nous écoutions monter des ravins remplis d’embûches, les nuits où les convois d’artillerie, pendant des heures et des heures, ne cessaient de faire entendre leur roulement menaçant. Les routes, les boyaux de tranchées, les chemins qui se glissent dans les bois ravagés sous la lumière grise de la lune regorgeaient de la cohue pesante des foules promises pour le lendemain à l’éternel sommeil. Nul cri n’allait-il jaillir qui dirait son fait à cette morne hébétude, qui protesterait contre cette effrayante résignation ? Et voici que, dominant la plainte infinie et silencieuse des pauvres hommes qui tournent une dernière fois vers la douce vie leurs faces déjà baignées de mort, s’élevait soudain le thème du héros isolé, du pur entre les purs, du chevalier d’argent et de lumière, contre qui rien ne peut prévaloir, parce qu’il sait bien pourquoi il va mourir, et pourquoi il a combattu… Combien de temps les grands accords ascendants, les larges nappes frissonnantes de cette musique désespérée continuèrent-ils à déchaîner leur tumulte à travers cette salle remplie d’horreur sacrée ? De même que je n’avais pour ainsi dire pu distinguer le moment où le commandant de Reichendorf avait commencé de jouer, de même je ne m’aperçus pas non plus de celui où il s’arrêta. Les ténèbres étaient encore toutes vibrantes, et je croyais Dietrich toujours assis au piano, lorsque j’eus la surprise subite de le voir debout, à quelques pas à peine de moi.

D’où il était, il aurait pu s’apercevoir de ma présence, bien que je fusse dans la partie la moins éclairée de la pièce. Je le voyais moi-même de trois quarts. Son front, appuyé à la vitre d’une des porte-fenêtres, m’apparaissait dans une espèce de clair-obscur. Une dernière fois, il contemplait ce paysage auquel il avait consacré tous les instants que lui avait laissés sa rude existence de soldat, le triste ciel décoloré, les eaux sans nuance des étangs… la monotonie désolée de la mer prussienne. Il avait déjà revêtu sa capote de campagne, qu’il n’avait pas remise depuis le jour de son arrivée. Tel il était, maintenant, tel il serait, trois ou quatre jours plus tard, dans l’enfer de la guerre retrouvée. Ses traits, volontairement durs et hautains, étaient pour le moment détendus, illuminés, par la sérénité ineffable de l’homme qui, une fois pour toutes, a accepté sa destinée.

Je compris que continuer à l’observer de la sorte devenait un abus de confiance. Un tournevis s’échappa de ma main, vint heurter le sol. Dietrich sursauta. Son visage reprit sa dureté accoutumée.

— Qu’est-ce qu’il y a ? fit-il, fronçant les sourcils.

— Désignant mes outils, je présentais une explication quelconque.

— Il y a longtemps que vous êtes ici ? Comment ne vous ai-je pas entendu plus tôt ?

— Le bruit du piano, murmurai-je.

Il tressaillit, continuant à me dévisager avec une attention sous laquelle je sentais l’inquiétude, la crainte d’avoir laissé surprendre son secret.

J’étais immobile devant lui, attendant le mot qui me délivrerait du garde-à-vous où je m’étais mis dès qu’il m’avait adressé la parole. Mais il se taisait. Ce silence devint insupportable au point que je me décidai à le rompre, au hasard, par une question dont je ne compris que trop tard la cruauté.

— J’ai deux lampes électriques à poser dans la salle. Peut-être y aurait-il lieu d’en installer une troisième au-dessus du piano.

Il haussa légèrement les épaules.

— Ce n’est pas nécessaire.

Je gardais toujours la position réglementaire mais je me rendais compte que c’était par intention, non par volonté de m’humilier qu’il m’y laissait. Bien plus, une étrange conviction était en train de naître en moi ; j’avais l’impression que la physionomie de Dietrich se modifiait, qu’elle était envahie progressivement par une émotion dont je me demandais s’il parviendrait à se rendre maître. Au fur et à mesure de cette transformation, j’étais moi-même gagné par l’idée folle qu’il allait me parler, que sur le point de quitter son père, de quitter Axelle, ç’allait être à moi, oui, à moi, de préférence à tout autre, qu’il se confierait.

À voix basse, je l’entendis répéter :

— Non, vraiment, ce n’est *plus* nécessaire.

Ce fut alors qu’il s’aperçut que j’étais au garde-à-vous. Je le vis se redresser machinalement, joindre les talons, reprendre en un mot son attitude de chef. C’était fini. Là devait se borner ce que j’étais autorisé à connaître de mon ennemi. L’heure avait sonné d’une séparation que l’un et l’autre nous devinions définitive. Les yeux dans les yeux, nous nous regardâmes. Je sentis ma main qui se portait d’elle-même à mon front. Rigide, il me rendit mon salut ; puis il sortit.

J’ai fait la guerre. Dans les minutes qui précèdent celle où sous les balles on va bondir hors de la tranchée, j’ai vu sur des centaines de faces résignées ou hagardes le masque posé par la certitude que bientôt tout sera terminé. Jamais je n’ai vu cette certitude plus absolue que sur le visage du commandant Dietrich de Reichendorf.

Une demi-heure après, j’entendis la voiture qui l’emportait s’engager sur la passerelle du château. Il avait dissuadé Axelle d’aller avec lui jusqu’à la station du chemin de fer. Mais elle avait tenu à l’accompagner.

Le cœur en proie aux sentiments les plus tumultueux, les plus contradictoires, je venais de me remettre à ma besogne, lorsque, du seuil de la porte restée ouverte, quelqu’un m’appela. C’était Dominica. En l’absence de Gottlieb, elle avait couru après moi à travers tout le château, pour me dire que le Général me réclamait d’urgence dans son cabinet.

Le vieillard avait dû verser une ou deux larmes quelques instants plus tôt, car il avait les paupières encore un peu rouges. Il ne m’en accueillit pas moins avec un large sourire de béatitude.

— Eh bien, mon ami, vous ne vous êtes pas trop ennuyé, depuis une semaine ?

Je fis un geste assez vague pour qu’il pût l’interpréter au mieux de sa convenance. Il ne le remarqua d’ailleurs pas. Il était trop occupé à jalonner d’épingles une carte d’état-major, toujours la même.

— Et maintenant, dit-il, assez de temps perdu comme cela. Il s’agit de se remettre au travail, et sérieusement !

Axelle n’était pas encore revenue de la station quand ce fut l’heure pour moi de reprendre le chemin du camp. Après avoir tant espéré que cette journée ne s’achèverait pas que je ne lui eusse adressé la parole, je dus partir sans avoir revu Mlle de Mirrbach. Durant le trajet de retour, mon landsturmien me raconta, en mauvais patois brandebourgeois, une histoire à laquelle je ne compris rien mais qui m’intrigua fort. Il s’agissait de la prochaine arrivée au camp d’une commission d’inspection ; il me fut impossible de me faire expliquer ce qu’était cette commission, et dans quel but on nous l’envoyait.

À peine eus-je franchi la barrière de fil de fer que je tombai sur l’adjudant Claverie, notre chef de baraque. Il guettait mon retour, l’air encore plus inquiet que d’ordinaire.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Viens, dit-il, j’ai à te parler.

— Eh bien, allons dans la baraque.

— Non, je préfère que nous soyons seuls.

C’était l’heure où la plupart des prisonniers avaient déjà regagné leurs cantonnements, dans l’attente de la soupe. Nous trouvâmes sans trop de difficultés un coin à peu près solitaire, derrière l’un des postes de mitrailleuses.

Ce fut moi qui interrogeai le premier.

— Dis-moi, qu’est-ce que c’est que cette commission dont mon abruti de gardien vient de me parler ?

Il hocha lugubrement la tête.

— Je voulais aussi t’en dire un mot. Rien de bon. Il paraît que c’est des médecins neutres. Ils sont autorisés à visiter le camp, pour désigner les prisonniers susceptibles, en raison de leur état de santé, d’être internés en Suisse. Je te le répète : encore un truc à embêtements.

— Et pourquoi cela ?

— Comment ? Tu ne comprends pas ? Je te parie qu’ils vont me consulter sur les types de notre baraque. Ceux que je signalerai ne m’en auront aucune reconnaissance. Et les autres m’en voudront. Tu verras ce que je te dis. Mais ce n’est pas de cela qu’il s’agit.

— De quoi, alors ?

Il jeta un coup d’œil autour de nous, sans rien découvrir de suspect.

— Audemard, dit-il, baissant la voix.

— Eh bien ?

— Eh bien, depuis que les Boches l’ont fourré au cachot, tu sais l’idée qu’il s’est mis dans la tête ? Maintenant, c’est fait : il a terminé ses préparatifs. Et pis que cela, il a décidé Vandaële à l’accompagner.

— Ils vont essayer de s’évader ?

— Chut ! Pas si fort, bon Dieu ! Oui ; ils se sont procuré une boussole, des habits civils, de l’argent.

— Et puis après ! Qu’est-ce que tu veux que j’y fasse ?

— Comment, *et puis après !* Tu ne te rappelles donc pas ce qu’a dit le capitaine Elbing ? S’ils se barrent, c’est moi qui suis responsable, et bon pour six mois de représailles de rabiot.

— Le capitaine a dit la même chose pour moi.

— Oh ! toi !…

Il aurait cherché vainement une exclamation qui eût pu m’être plus désagréable. Rien ne me blessait autant que d’entendre insinuer que j’étais sous la protection de quelque puissance occulte.

— Écoute, dis-je sèchement, tout ce que je peux faire, c’est de parler à Audemard. Je lui dirai qu’il y a trop de danger, que ça ne vaut plus le coup, etc. Mais ce sera sans conviction, parce que je ne veux pas qu’il se figure que c’est parce que je crains quelque chose pour moi que je désapprouve son projet. D’ailleurs, je ne le désapprouve pas tant que ça.

Claverie leva les bras au ciel.

— C’est bien ce que je pensais, fit-il sur un ton pleurard. Je ne peux compter sur personne ! Ah ! là ! là ! ça n’arrive jamais qu’à moi, ces choses-là.

— En voilà assez, fis-je. Tiens, regarde Sylvestre qui vient de notre côté. Rentrons, si tu ne tiens pas à ce qu’on nous surprenne en train de comploter.

C’était, je l’ai dit, le 20 juillet que Gottlieb devait se rendre à Kœnigsberg pour passer devant la commission de réforme. Cinq ou six jours avant son départ, il m’aborda d’un air mystérieux.

— Monsieur Dumaine, j’aurais quelque chose à vous demander.

— Dites.

— Voilà ! Je passe mardi prochain. Si je venais à être repris…

— Bon ! Voyons ! Vous ne serez pas repris, Gottlieb.

Ce n’était pas pour le rassurer que je parlais de la sorte. L’idée que ce pauvre infirme pouvait être renvoyé à la guerre me paraissait monstrueuse. Je me souvenais de l’exclamation de dédaigneuse pitié poussée par Axelle devant nos infortunés camarades de la classe 1918 : « C’est comme si l’on reprenait Gottlieb ! »

— Oh ! mais, fit-il, je n’en sais rien. Je boite un peu, c’est entendu. Mais d’après ce que je fais ici, vous pouvez voir que je suis encore capable de rendre bien des services. Enfin, il faut tout prévoir. Si je repars, Son Excellence et Mademoiselle risquent de se trouver dans l’embarras. Ma tante est vieille. Je sais bien qu’ils tâcheront de se procurer quelqu’un pour l’aider. Mais je ne serai plus là pour le mettre au courant. Parmi plusieurs choses, il y en a une surtout qui me rend soucieux ; c’est le bois. Oui, le bois de chauffage. C’est moi qui vais le chercher, dans un endroit de la forêt que moi seul connais.

— Vous désireriez que, le cas échéant, je pusse y aller à votre place.

Il eut un geste de protestation.

— Oh ! ce n’est pas cela, monsieur Dumaine. Je ne me serais jamais permis… Que dirait Son Excellence ! Je voudrais seulement vous demander de m’accompagner un de ces jours, demain matin, par exemple. Je vous montrerais l’endroit. Et vous pourrez à votre tour, si je repars, l’indiquer à celui qui me remplacera.

— C’est entendu, lui dis-je. À demain.

# XV

Gottlieb avait donné à mon gardien l’ordre de me conduire au château, le jour suivant, de meilleure heure. Le temps de tremper dans un bol de lait une croûte de pain noir, et nous prîmes tous deux le lendemain, dès mon arrivée, la direction de la forêt. La matinée était humide et chaude. Une épaisse brume voilait la mer. Elle estompait la masse sombre des bois du côté desquels nous allions.

Bientôt, nous en atteignîmes la lisière. Le sable fit place à un sol spongieux où poussaient de rares champignons en forme d’ombrelles retournées, pommelés de blanc, de vert, de rose pâle. Quand nos semelles ne s’enfonçaient pas dans l’étoupe des mousses, elles glissaient sur les balles de sapin qui jonchaient l’étroit sentier. Le réseau des ramures endeuillées cachait le ciel, ne laissant filtrer jusqu’à nous qu’une parcimonieuse et blême lumière. Nous traversions un des derniers endroits du domaine de Reichendorf qui eussent conservé un peu de leur antique prestige. Dix années auparavant, des sangliers fréquentaient encore ces clairières obscures. Depuis, les coupes de bois, multipliées à tort et à travers, les avaient contraints à émigrer vers l’Est, à se disperser au hasard des forêts lituaniennes. Aujourd’hui, toute espèce de quadrupèdes avait à peu près disparu de ces lieux, sauf les lapins, dont les culbutes inattendues me faisaient à chaque coup sursauter. Nous vîmes aussi s’enfuir un bizarre lièvre à pelage blanchâtre. Gottlieb qui, naturellement, avait emporté sa canardière, le coucha en joue. Mais ce n’était là qu’une démonstration de pure forme. Il releva le canon de son arme avec un sourire entendu, comme pour dire : « Pas si bête ! Nous avons mieux à faire. »

— Vous n’êtes donc heureux que lorsque vous avez un fusil entre les mains ! ne pus-je m’empêcher de murmurer non sans quelque impatience.

Je regrettai, presque aussitôt, ce mouvement d’humeur. Un coup d’œil timide qu’il me lança et où je pus lire comme un reproche me prouva que nous venions d’avoir ensemble la même pensée. En même temps que moi, il n’avait pu se défendre de songer à la commission devant laquelle il allait passer, et qui lui délivrerait peut-être un permis pour un tout autre genre de chasse, celle où la canardière bon enfant est remplacée par le lourd Mauser à crosse sombre, et où le gibier a l’impertinence d’user du droit de riposte. À la dérobée, je regardai mon compagnon, et je tressaillis à mon tour. Il m’apparaissait pourtant tel qu’à l’ordinaire, habillé des effets qu’il mettait quand il allait chasser, chercher du bois, jouer de la pioche au potager, chaque fois, en d’autres termes, que son protocole de valet de chambre ne l’obligeait pas à se présenter sous la livrée de son Excellence le général de Reichendorf. Ces effets n’étaient autres que sa vieille tenue de guerre, telle qu’il l’avait revêtue dans le soleil et l’ivresse de 1914, celle sous laquelle il s’était battu dans la craie de Champagne, les blés mûrs de l’île de France, la neige de l’Argonne. On la lui avait laissée quand il avait été réformé temporairement après sa blessure. Dans trois jours, pour accomplir le redoutable voyage de Kœnigsberg, il prendrait soin de la brosser bien convenablement, et d’y faire recoudre par Dominica les passepoils rouges, les *achselklappen* brodées du numéro 33, car il avait l’honneur d’appartenir au 33e Régiment d’infanterie, de Gumbinnen, qui est, comme tout le monde le sait, le régiment du comte Roon. Même sans ces lisérés, même dans le calot à bande rouge et à double cocarde, sa silhouette ne se trouvait guère modifiée. Vêtus de la vareuse et du pantalon gris, chaussés des demi-bottes aux talons renforcés d’un fer à cheval, que j’en avais vus, des Gottlieb semblables, gisants entre les lignes, accrochés aux fils de fer barbelés comme de lugubres et grotesques épouvantails ! Ces *feldgrau* avec lesquels nous nous égorgions, je ne les avais quittés que pour en retrouver d’autres, mes gardiens, mes ombres, dans les innombrables camps que m’avait fait traverser ma captivité. Il allait y avoir quatre années que durait cette hallucination. Ne finirait-elle donc jamais par disparaître de ma vie ? Mais moi-même, avec ma vareuse bleu pâle, n’étais-je pas en train de réveiller chez Gottlieb des souvenirs exactement identiques ? Pour les mélèzes silencieux sous lesquels nous cheminions ce matin-là, c’était vraiment un curieux spectacle que ces deux hommes qui se dirigeaient côte à côte d’un pas également paisible vers la plus pacifique des besognes, et qui étaient vêtus l’un et l’autre des mêmes défroques que celles sous lesquelles, à la même heure, leurs frères continuaient à se massacrer.

Nous atteignîmes assez vite l’endroit que le valet tenait à me faire connaître. C’était un vaste rond-point, jonché de fagots. Bûcheron émérite, Gottlieb venait là une ou deux matinées par mois. Il abattait et coupait ce qu’il fallait, au fur et à mesure des nécessités. Il ne s’agissait, naturellement, que de menu bois, celui qui était destiné à la consommation du poêle et au feu de la cuisine. Les grosses bûches étaient emmagasinées en une seule fois dans les caves du château, au début de l’automne. Une corvée de prisonniers avait été fournie l’année précédente par le commandant du camp, qui ne demanderait pas mieux que de rendre cette année le même service.

— Je n’aurai aucune peine, si besoin est, à revenir ici tout seul, dis-je à Gottlieb. Nous n’avons plus qu’à rentrer.

— Chut !

Il avait mis un doigt sur ses lèvres et me faisait signe de le suivre.

Au bout de cinq minutes de marche à travers des fourrés d’ajoncs de plus en plus denses, j’aperçus, entre les branches des sapins, un miroitement sombre. Un étang était là, vers lequel Gottlieb avançait avec des précautions infinies. Nous n’en étions plus qu’à une vingtaine de mètres lorsque, mon pied ayant glissé, je fis une chute assez ridicule et, en tout cas, fort intempestive. Un ridicule bruit de battement d’ailes s’éleva, s’éparpilla en ondes silencieuses sous la ramure, s’éteignit. Un peu confus, je m’apprêtais à faire agréer mes excuses les plus humbles à mon compagnon. Mais il n’avait pas l’air trop dépité.

— Ils reviendront.

— Qui ?

— Les canards sauvages. Il y en avait bien une quarantaine. Cela ne fait rien. Ils vont revenir. Dépêchons-nous. Suivez-moi.

Les buées matinales achevaient de se dissiper à la surface de l’étang. Nous gagnâmes un buisson derrière lequel nous nous blottîmes. Il était hors de doute que Gottlieb me considérait comme son successeur attitré. Après m’avoir montré comment on s’y prenait pour alimenter les cheminées de Reichendorf, il jugeait de son devoir d’étendre la démonstration au garde-manger.

Un silence absolu régnait. Pas un bruit, pas même celui d’une branche qui se rompt, d’une grenouille qui plonge. À part, çà et là, quelques trous de ciel blanc, les eaux paraissaient d’encre. Le dôme ténébreux des sapins s’y réfléchissait avec une fidélité funèbre.

Le sol sur lequel nous nous tenions accroupis, en un recroquevillement fort peu confortable, était composé d’un sable extrêmement fin. Au bout de plus d’un quart d’heure d’attente, je pris, par manière de distraction, une poignée de ce sable, que je laissai doucement s’écouler entre mes doigts. J’en pris une autre poignée ; puis une autre. À la quatrième, ma main rencontra un corps dur, qu’elle ramena. C’était une sorte de caillou jaunâtre, de la taille d’une petite noix.

Gottlieb, qui, de temps en temps, risquait un coup d’œil de mon côté, sourit.

— Un morceau d’ambre, dit-il, tout bas.

— Je sais, fis-je sur le même ton.

Six mois de villégiature forcée avaient suffi, comme on le pense, pour me permettre d’être renseigné sur la plupart des particularités de la région. En l’espèce, le pasteur Frühwirth n’avait pas manqué de me rappeler, sinon de m’apprendre, que le littoral du Samland, où l’on avait jugé bon d’installer notre camp, était connu dès la plus haute antiquité sous le nom de *Côte de l’Ambre*. Il ne m’avait pas non plus laissé ignorer que la récolte de ce produit était très sévèrement réglementée et constituait un monopole au bénéfice de l’État prussien.

Gottlieb me rendit l’étrange petit caillou, après l’avoir soupesé.

— Il vous arrive souvent d’en trouver ? lui demandai-je.

— Ici, non. Mais au bord de la mer, c’est moins rare. Avant, on portait les morceaux qu’on récoltait à Kœnigsberg, au dépôt officiel. C’était même une assez jolie source de revenus pour le château. Mais aujourd’hui, le gouvernement n’achète plus. Le commerce entre particuliers reste tout de même interdit. Alors, ça n’intéresse plus personne. Et puis, nous avons à penser à pas mal d’autres choses, n’est-ce pas ? Chut !

Son regard était redevenu fixe. Presque aussitôt, j’entendis le battement d’ailes de tout à l’heure, mais qui grandissait au lieu de diminuer. Puis, brusquement, tout se tut. Et Gottlieb, épaulant son fusil, fit feu.

Maintenant trois magnifiques oiseaux, au luisant plumage d’émeraude et de jais, gisaient sur le sable, et Gottlieb, qui avait dû se déchausser pour aller au beau milieu de l’étang recueillir ses victimes, était assis à côté d’elles en train de remettre ses bottes.

— Eh bien, lui dis-je, vous n’avez pas lieu d’être mécontent !

— Hum ! fit-il, hochant la tête, ce n’est pas mal. Mais j’aurais pu mieux réussir. La poudre coûte si cher.

Il empila les canards dans le sac qu’il portait en bandoulière.

— À présent, nous n’avons plus qu’à rentrer.

Quand nous traversâmes de nouveau la clairière, il se chargea, par acquit de conscience, de quelques fagots. Il ne parlait plus. Une mélancolie l’envahissait que chacun de nos pas semblait accroître. Sans doute devait-il se dire que ces trois canards étaient peut-être les derniers qu’il tirerait.

Comme nous sortions de la forêt, je sentis mon cœur qui se mit à battre. Je venais d’apercevoir Axelle. Tournant le dos au littoral, elle se dirigeait elle aussi vers le château. Une centaine de mètres nous séparaient. Quand elle nous vit, elle parut hésiter un instant ; puis, en fin de compte, elle marcha vers nous.

— Vous venez de chasser ? dit-elle, un peu étonnée par notre attirail.

Je laissai à Gottlieb le soin de lui expliquer les raisons pour lesquelles il avait cru devoir me faire partager sa promenade matinale. De l’histoire assez embrouillée qu’il raconta, Mlle de Mirrbach retint seulement qu’elle avait à me remercier.

— C’est fort aimable à vous, qui prenez déjà tant de peine, fit-elle. Mais j’espère que la précaution de Gottlieb n’aura point d’utilité. Il ne sera certainement pas renvoyé à l’armée.

— C’est ce que je lui ai dit.

Lorsqu’il y avait un tiers entre Mlle de Mirrbach et moi, nous nous entretenions de la façon la plus naturelle du monde. Dès que nous nous retrouvions en tête à tête, nous échangions encore quelques paroles, et un silence obscur, progressivement, se rétablissait.

— Vous rentrez directement au château ? demanda-t-elle à Gottlieb.

— Oui, mademoiselle.

— Je rentre aussi. Comme vous allez plus vite que moi, dites à Dominica de me préparer une tasse de thé. Restez, monsieur Dumaine. Une des lampes de ma chambre n’est pas tout à fait au point. Je veux vous en parler.

Le valet prit les devants, et je demeurai avec Axelle. Elle réglait notre pas, et ce fut très lentement que nous nous remîmes à avancer. Depuis la venue de Dietrich, c’était la première fois que j’étais seul avec elle. Nous sentions que quelque chose avait eu lieu, qui nous contraignait à regarder désormais en nous-mêmes avec plus de franchise et de clairvoyance. Cependant, pour se donner une attitude, elle continuait de parler, bien que sa volubilité fût, à elle seule, le meilleur aveu de son trouble. Elle m’expliquait quelles modifications elle désirait voir apporter à l’éclairage de sa chambre. Je l’écoutais d’un air de reproche morne.

— Est-ce vraiment pour cela que vous m’avez retenu ? lui dis-je enfin. Je comprendrais beaucoup mieux, sur place, ce que vous voulez.

Elle appartenait à cette rare catégorie d’êtres qui ont de la reconnaissance pour qui les oblige à parler net. À mon observation, je la vis qui relevait la tête fièrement.

— Pourquoi ne pas dire la vérité ? Si j’ai agi ainsi, c’est que j’étais heureuse de me retrouver seule avec vous pendant quelques instants, le plus loin possible de tout.

Mon trésor n’est riche que de bien peu de souvenirs semblables. Lorsque c’est le tour de l’un d’eux d’être évoqué, il faut qu’on me laisse tout à loisir m’y arrêter. Je veux pouvoir faire luire et reluire ses facettes, essayer de lui découvrir un feu nouveau, une beauté, une profondeur jusqu’à ce jour insoupçonnée. « Je suis heureuse de me retrouver seule avec vous ! » Elle m’avait dit cette phrase d’une voix ferme, sans oser pourtant me regarder. Maintenant, elle m’apparaissait de profil, et ce profil découpait sur le ciel bas son austère grâce juvénile. Au fond du paysage, dans le halo violâtre des hêtres, se dessinait un minuscule château de Reichendorf. La distance qui nous en séparait me semblait le gage d’une véritable éternité de bonheur. D’instinct, notre marche se fit plus lente encore. J’étais un peu en arrière d’Axelle ; je voyais à chacun de ses pas, avec une émotion que rien ne me fera plus jamais revivre, la légère empreinte de ses souliers qui, sitôt imprimée sur le sable mou, commençait à se fondre et à disparaître. La pâle lumière rampante à la surface des étangs était encore plus dépouillée, plus alanguie que de coutume.

Nous arrivâmes au bouquet d’arbustes. Un peu de brise, qui venait de se lever, communiquait aux feuilles blanches des bouleaux son frémissement. Le râle noir s’envola et vint se reposer aussitôt, à son habitude.

À mesure que la matinée avançait, la température se faisait plus pesante. Axelle dégrafa son manteau. J’aperçus quelques grains de son collier d’ambre. Je songeai à ma trouvaille de tout à l’heure. Je faillis la lui raconter. Un instinct dont plus tard j’ai compris la sûreté me conseilla de n’en rien faire.

S’étant assise sur un tronc d’arbre, Mlle de Mirrbach m’invita d’un geste à prendre place à côté d’elle. J’obéis. Elle me regardait d’un air anxieux, presque suppliant, l’air des gens qui prient qu’on veuille bien leur pardonner quelque chose dont ils ne sont pas coupables. Sans doute, elle eût désiré que ce fût moi qui rompisse le silence. Mais les seuls mots qu’en cet instant j’eusse pu prononcer étaient précisément ceux devant lesquels, peut-être à tort, je reculais.

— Vous avez fait bonne chasse ? se résigna-t-elle enfin à demander.

— Gottlieb a tué trois canards sauvages.

— Il y en a beaucoup par ici. Il y en avait plus encore à Nikolaïken. Nikolaïken, c’était la demeure de mes parents. C’est là que j’ai passé mon enfance.

— Je sais, dis-je.

Elle eut un air d’étonnement un peu réprobateur. De quel droit étais-je au courant de détails semblables ? Si je connaissais celui-là, je devais en savoir bien d’autres. Mais cette sollicitude, dont elle eût pris ombrage quelques semaines plus tôt, n’était plus faite maintenant pour lui déplaire.

— À Nikolaïken, continua-t-elle, comme se parlant à elle-même, – et jamais encore elle ne s’était montrée aussi loquace, – à Nikolaïken, mon frère, dès qu’il arrivait en permission, prenait son fusil. Il partait à travers les marécages. Souvent, je l’accompagnais, non que je trouvasse un plaisir quelconque à assister au massacre de ces pauvres oiseaux. Mais nous avions une grand’mère assez autoritaire, et elle disait…

— Oui, fis-je, elle disait que les jeunes filles de votre condition doivent, au contact de spectacles violents, chercher à s’affermir l’âme, et qu’il fallait être digne de deux au moins de vos aïeules, qui ne craignirent pas de faire elles-mêmes le coup de feu, l’une, au xviiie siècle, contre les Russes, et l’autre, en 1813, contre les Français.

— Vous savez cela aussi ? dit-elle avec lenteur.

Elle jugea vain de demander : « Comment l’avez-vous su ? »

— Savez-vous encore beaucoup de choses ?

— Un certain nombre.

— Par exemple.

— Je sais, par exemple, que votre grand’mère, toujours elle, reprochait souvent à sa petite-fille son excès de soumission.

Mlle de Mirrbach eut un étrange sourire railleur.

— Il ne faut pas toujours se fier aux apparences, dit-elle. Il est des êtres qui répugnent à s’insurger quotidiennement contre des détails qui n’en valent pas la peine. Et puis, un jour, sans qu’autour d’eux personne comprenne pourquoi, l’on verra ces êtres prendre une décision qui remplira tout le monde de stupeur et de scandale, une décision que nul de ceux qui leur reprochaient leur apathie n’eût été capable de prendre.

Le ton sur lequel elle prononça ces paroles était tel que je lui saisis la main.

— Vous rendez-vous compte, balbutiai-je, de l’importance de ce que vous venez de dire ? Vous en rendez-vous compte ?

Elle n’avait pas fait un mouvement pour prévenir mon geste. Elle n’en fit pas un non plus pour me retirer sa main. Elle continuait à me regarder bien en face, et ses yeux pâles brillaient en cet instant de tout le calme et doux éclat de la lumière qui les baignait.

— Je ne parle pas souvent, dit-elle. Pour une fois que je sors de mon mutisme, il serait malheureux, vraiment, que ce fût pour proférer des mots en l’air.

— Mais alors c’est que vous avez compris ! c’est que vous savez…

— Je sais moi aussi beaucoup de choses, murmura-t-elle gravement.

— Axelle !

— Chut !

Elle avait un doigt sur les lèvres. Je crus que cet ordre bref était destiné à me rappeler à la raison. Je me trompais.

— Ce n’est rien. Je croyais avoir entendu… J’ai dû faire erreur. Mais non, pourtant. Regardez.

Sur l’étang voisin, un vol de macreuses venait de s’élever. À toute vitesse, elles rasaient les eaux blafardes, allaient, revenaient encore, avec des cris de plus en plus plaintifs.

— Eh bien ?

— Tenez, voyez là-bas, à droite !

Dans la direction que m’indiquait son doigt tendu, j’aperçus au bas du ciel un point noir qui grossissait rapidement.

— Un aéroplane.

— Oui, un aéroplane.

— Eh bien, répétai-je.

Je n’arrivais pas à saisir les raisons du changement qui venait de s’opérer en elle. Je lui en voulais d’avoir permis à un incident aussi banal de rompre la solennité d’une minute qui ne se représenterait peut-être jamais plus.

On commençait à entendre le ronflement du moteur. Les cris des macreuses se firent plus perçants.

— C’est un des aéroplanes de la base de Memel, dit Axelle.

— De Memel ou d’ailleurs, répliquai-je, nous en voyons comme cela trois ou quatre par semaine. Je n’arrive pas à deviner quel intérêt peut présenter celui-ci de plus que les autres.

Elle ne répondit pas, se bornant à secouer la tête. On eût dit qu’elle me plaignait de ne pas deviner le motif de son émoi. Les uns après les autres, les étangs, jusque-là muets et déserts, se couvraient de nouvelles bandes de volatiles en rumeur, harles, poules d’eau, grèbes, sarcelles… C’était l’effervescence des passereaux sur lesquels le milan va fondre.

Bientôt, l’aéroplane nous dépassa. Je reconnus un Fokker. Il ne volait pas très haut. On distinguait à merveille la croix noire peinte sous chacune de ses ailes. Invinciblement une légère contraction me serra le cœur, en souvenir des tranchées où les visites de ce genre étaient ordinairement suivies à brève échéance d’une solide rafale d’obus. Mais Axelle, qui était à l’abri de semblables réflexes, d’où pouvait lui venir cette soudaine surexcitation ? Et, encore une fois, pourquoi à propos de cet avion-là ?

Ce fut à cet instant que je sentis la main de Mlle de Mirrbach s’emparer à son tour de la mienne.

— Ah ! fit-elle, je savais bien. J’en avais le pressentiment. Regardez. Mais regardez donc !

L’aéroplane se trouvait juste au-dessus des baraquements du camp. Une étincelle jaillit de l’appareil. Elle se mit à s’étirer, à s’étirer, pour devenir une sorte de chenille d’un rose métallique qui descendait en oscillant.

— Un pilote qui s’exerce à lancer des fusées, dis-je, désireux de dissiper à l’aide d’une explication quelconque le malaise dont je commençais à me sentir gagné. Quoi ? Qu’y a-t-il encore ?

De nouveau, Axelle réclamait le silence. Là-bas, porté par le vent qui soufflait du sud, un bruit lointain venait de naître, un bourdonnement sourd, continu, à peine perceptible.

— Les cloches ! murmurai-je.

— Oui, dit Axelle. De ce côté, c’est la cloche de Marienhof. Et de celui-là, écoutez, c’est la cloche de Warnicker.

Au début de la guerre, l’Allemagne avait abusé de cette façon d’annoncer ses victoires. Aujourd’hui on était devenu plus circonspect. Les cloches n’avaient pas sonné, six semaines plus tôt, pour l’incontestable succès du Chemin des Dames. Depuis que j’étais au camp de Reichendorf, je ne les avais entendues qu’une seule fois, à propos de la paix de Brest-Litowsk. Ce matin, quel événement grandiose étaient-elles donc chargées de célébrer ? L’armistice, peut-être ! Mais non, ce n’était pas possible ! Une chose pareille ne pouvait pas arriver ainsi, à l’improviste… Quoi, alors ?

— Rentrons ! dis-je fiévreusement. Au château, on doit être déjà au courant. Rentrons vite.

C’était moi qui paraissais maintenant en proie à l’exaltation que j’avais eu tant de surprise, un instant auparavant, à constater chez Axelle. Mlle de Mirrbach, au contraire, était redevenue silencieuse, comme frappée d’une soudaine indifférence. J’avais l’impression qu’elle serait volontiers restée là, au centre de ce paysage, maintenant paisible, de ces étangs au ras desquels macreuses et sarcelles, rassurées, avaient cessé de tournoyer.

— À quoi bon se presser ! dit-elle tout bas. Nous serons bien assez tôt de retour.

J’insistai. Je suppliai presque.

— Nous ne pouvons pas demeurer ainsi, dans l’ignorance. Écoutez, des cloches encore ! Il doit s’agir d’une nouvelle considérable.

— Eh bien, soit ! fit-elle brusquement. Puisque vous le voulez, allons !

La terrasse du château, que j’avais toujours connue déserte, présentait un aspect bien curieux quand nous y parvînmes. Devant le perron, une douzaine de personnes se pressaient. Elles entouraient le général qui pérorait au milieu d’acclamations et de vivats sans fin. Il les écarta, lorsqu’il aperçut Axelle, et tel était le délire de tous que personne ne remarqua que Mlle de Mirrbach et moi arrivions ensemble. Il y avait là Gottlieb, Dominica, un des feldwebels du camp venu en motocyclette, le brigadier des douanes du village voisin accouru en side-car avec le pasteur Frühwirth, trois ou quatre paysans, trois ou quatre pêcheurs. Ceux qui avaient des bonnets ou des chapeaux les faisaient tournoyer au-dessus de leur tête. Les autres battaient des mains.

— Axelle, s’écria pompeusement le vieillard, dans les bras de ton père, mon enfant ! Place, messieurs, place, mes amis ! Faites place à la fiancée du héros, à la fiancée du vainqueur !

— Qu’y a-t-il murmura Mlle de Mirrbach, pâle comme je ne l’avais encore jamais vue.

Ce fut Gottlieb qui répondit, coupant ainsi le bel effet oratoire préparé avec amour par le général.

— Hourrah ! mademoiselle, hourrah ! La Marne est franchie ! La Marne est franchie ! Les armées ennemies sont coupées en deux !

— Oui, ma fille, la Marne est franchie, dit le général, arrivant enfin à imposer silence à son trop enthousiaste serviteur. Et sais-tu celui de nos corps d’armée qui vient d’accomplir cet inouï fait d’armes ? Le vainqueur de Douaumont, le 1er corps prussien, naturellement ! Le mien ! celui de Dietrich ! Béni soit Dieu, mes amis, qui a voulu que le congé de mon fils prît fin de façon à lui permettre de participer à un événement qui va entraîner, je vous en donne bien haut l’assurance, avec notre victoire, la fin glorieuse de cette guerre.

La victoire, la fin de la guerre ! On les avait tellement répétés, ces mots, de part et d’autre, qu’on en était arrivé à se figurer qu’ils avaient perdu tout sens, qu’ils ne se transformeraient jamais en réalités. Mais, cette fois, il n’y avait plus qu’à s’incliner. L’inévitable aurait été retardé pendant trois années, et voilà tout. Ah ! ne plus s’insurger, ne plus penser, même ! et s’arranger d’abord pour cesser d’entendre les hurlements de triomphe de tous ces gens-là.

Dans la vieille salle du rez-de-chaussée où je courus me réfugier, l’obscurité m’accueillit, et le silence. Je n’avais pas revu ces lieux depuis le jour où j’avais entendu Dietrich faire à leur solitude la poignante confidence de son angoisse. Ce fut là que me rejoignit, un quart d’heure plus tard, Mlle de Mirrbach.

J’étais assis dans un coin, sur un escabeau, le front entre mes mains. Je ne me levai pas quand elle entra.

— Courage, murmura-t-elle simplement.

— Vous êtes heureuse, n’est-ce pas ? fis-je avec un sourire plein d’amertume.

— Je n’ai pas le droit de ne pas l’être, dit-elle.

Elle s’était penchée vers moi. Sa tête frôla la mienne, et j’eus tout contre mon oreille ses lèvres qui murmuraient :

— Ayez du courage. Acceptez l’arrêt du destin comme vous auriez voulu qu’il fût accepté par Axelle, si la victoire, au lieu d’aller à sa patrie, était allée à la vôtre.

# XVI

Le courrier du même jour apporta deux lettres du commandant de Reichendorf. L’une était destinée à Axelle, qui ne fit pas allusion à son contenu. L’autre, par contre, qui était adressée au général, fut lue à plusieurs reprises publiquement et commentée de même. Très sobre de détails, elle était antérieure au passage de la Marne par les troupes allemandes. Dietrich n’y en indiquait pas moins clairement que son unité serait de celles qui allaient être chargées de l’opération. « La bataille qui va s’engager, disait-il, décidera sans doute du sort de la guerre. Pendant que je vous écris, le bombardement dépasse en violence tout ce que vous pouvez imaginer, principalement dans la région du Nord-Est. » La région du Nord-Est. Tandis que les corps prussiens franchissaient la rivière à Dormans et attaquaient en direction d’Épernay, Reims sur leurs derrières, et Compiègne, de l’autre côté de la poche, continuaient donc à tenir ! Le soir, au camp, je fis part de ma réflexion à Fichet, le seul qui, parmi la démoralisation générale, eût conservé à peu près son sang-froid.

— J’ai bien remarqué cela moi aussi, dit-il en haussant les épaules. Mais qu’est-ce que tu veux, mon pauvre vieux, je crois tout de même que c’est cuit. On ne recommence pas deux fois le truc de la Marne. Avoue que les Boches seraient de fameuses pochetées si, quatre ans après, ils se laissaient remettre ça au même endroit. Non, vois-tu, ça m’étonnerait fort qu’on eût à moisir encore un hiver ici. Inutile de te dire, tout de même, que je ne ferai demain aucune difficulté, si les toubibs neutres ont la bonne idée de m’envoyer attendre l’armistice dans un de leurs palaces, à Lugano, à Saint-Moritz, au Rigi-Kulm, où ils voudront. Tu te rends compte !

— Comment ? La commission est annoncée pour demain ?

— On ne t’avait pas prévenu ? Pour demain, à onze heures, mon vieux. Qu’est-ce qu’on a pu gratter toute l’après-midi pour qu’ils voient bien qu’on habite un petit paradis. Pour un peu, le père Elbing nous aurait fait dessécher les marais, et mettre des guirlandes après les barbelés. Demain matin, à partir de six heures, revue de frusques, de gamelles, de tinettes, de tout ce que tu voudras. Et à partir de dix heures, hop ! tout le monde au garde-à-vous au pied des paillasses. En attendant, écoute le chahut que font ces cochons de gardiens. Ils ont touché de la bière aigre pour boire à leur nouvelle victoire. Entends-les ! Ça va durer comme ça jusqu’à l’extinction des feux. Vos gueules, salauds !

La commission fut exacte au rendez-vous fixé par elle. Le lendemain, à onze heures précises, elle se présentait devant l’entrée du camp, que nous avions fini par rendre méconnaissable sous le rapport de l’ordre et de la propreté, sans être complètement parvenus néanmoins à lui faire prendre un aspect enchanteur.

Escortée d’un colonel inspecteur des camps de prisonniers et de cinq ou six médecins-majors allemands en uniforme, cette commission avait à sa tête un grand vieillard norvégien assisté d’une douzaine de délégués représentant tous les échantillons de la faune neutre. Le succès fut pour une doctoresse néerlandaise moulée dans une superbe vareuse réséda. C’était la première femme qui pénétrait dans le camp, et elle bénéficia à ce titre de la curiosité la plus flatteuse. Distraits par le pittoresque du spectacle, les prisonniers en oublièrent un instant la sinistre journée de la veille. Négligeant d’observer l’attitude dolente qui eût été de circonstance, les plus hâves, les plus déguenillés trouvaient moyen de se redresser, de tendre le jarret, en échangeant, de proche en proche, des clignements d’yeux gouailleurs.

— Vise Sylvestre, comment qu’il bombe le torse, me soufflait Fichet. Avec son petit rasepet bleu horizon, des fois qu’il se figure qu’il va tomber la rombière.

Après l’examen des baraquements eut lieu l’examen sanitaire. À cet effet, les cinq cents prisonniers furent dirigés par petits groupes sur l’infirmerie et le bureau de la Kommandantur où les attendaient les médecins de la commission, chacun assis devant une petite table.

J’échus en partage à un docteur suédois.

— Dumaine, Pierre-Marie-François, lut-il sur ma fiche individuelle, que je lui tendais, conformément à l’ordre reçu.

Sans m’en demander davantage, il se leva, me faisant signe de le suivre. Il me conduisit ainsi à l’autre bout de la baraque, devant une table occupée par un petit bonhomme à figure poupine.

— Docteur Hutwill, dit-il brièvement, voici votre homme.

Le docteur Hutwill me lança un regard rapide. Il exécuta ensuite trois courbettes à l’adresse de son confrère suédois.

— Tous mes remerciements, docteur.

Il attendait que l’autre eût regagné sa place.

Alors, à voix basse et rapidement, il me demanda :

— Vous êtes M. Pierre Dumaine, ami personnel du capitaine Puy-Robert ?

— Oui, balbutiai-je, tombant des nues.

— Bien. Je suis moi-même un ami du capitaine. Représentant la Suisse à la Commission d’inspection, j’ai eu l’occasion de le rencontrer dernièrement à Paris. Il m’a donné votre nom et le numéro de votre camp. Chut ! Je vais essayer de faire de mon mieux. Déshabillez-vous.

— Ça suffit ! Ça suffit !… Hum !

Docilement, je retirai ma veste.

Il m’auscultait avec le plus grand soin, sous l’œil indifférent du feldwebel de service. Son visage se rembrunissait.

— Hum ! Matité suspecte, joliment suspecte. Madame la doctoresse Heligenloo, s’il vous plaît !

À son tour, il me conduisait à une autre table, celle derrière laquelle trônait la robuste dame réséda qui avait produit tant d’impression sur Sylvestre.

— Ayez la bonté, mon cher confrère. Voici un sujet qui me paraît présenter quelques-uns des symptômes décrits si magistralement dans votre *Traité des affections de la plèvre.*

La doctoresse Heligenloo me dévisagea avec importance. Puis, ayant posé son lorgnon, elle se mit en devoir, elle aussi, de m’ausculter, ponctuant ses observations acoustiques de coups de poing susceptibles de réveiller les échos d’une véritable caverne.

— Aucun doute, dit-elle enfin. Le cas le plus caractéristique d’aujourd’hui. Pauvre garçon !

Je commençais à concevoir quelque inquiétude. Mon protecteur inattendu ne m’en laissa pas le temps.

— Ravi de me rencontrer avec vous, mon cher confrère. Voulez-vous avoir la bonté de joindre votre attestation à la mienne.

Reprenant son lorgnon, la doctoresse Heligenloo apposa majestueusement sa signature sur le bulletin que lui tendait le docteur Hutwill.

— Le règlement international prescrit l’accord de deux au moins d’entre nous, me murmura ce dernier quand nous eûmes tous deux regagné sa table. Tout va bien, maintenant. Si vous revoyez avant moi le capitaine Puy-Robert, vous lui direz que j’ai été charmé de pouvoir lui être agréable. Je serai également charmé de vous revoir, le cas échéant. Docteur Serge Hutwill, sanatorium de Thune, canton de Berne. Vue magnifique sur le lac et la montagne.

La Commission termina ses travaux vers cinq heures. Le temps d’écouter à la Kommandantur un petit speech du président norvégien, et civils et militaires montèrent dans le car automobile qui devait les reconduire à Kœnigsberg.

Presque tout de suite après leur départ, je fus appelé par le capitaine Elbing. Des soldats étaient en train de remettre son bureau en ordre. Il attendit qu’ils eussent terminé leur besogne, ne cessant de m’observer, pendant ce temps, de son œil unique.

— Sergent Dumaine, dit-il enfin, je n’ai eu qu’à me louer de vous, depuis que vous êtes ici. Je tiens donc à vous apprendre moi-même une heureuse nouvelle.

Je savais ce dont il allait me parler. Je fis comme s’il n’en était rien. En cet instant décisif de ma vie, j’avais besoin d’une minute de répit. Il me la fallait. Elle m’était nécessaire.

— Qu’y a-t-il, mon capitaine ?

— Il y a que la commission qui sort d’ici s’est prononcée en faveur de votre hospitalisation en Suisse. Encore une fois, j’en suis content pour vous. Mais je ne vous savais pas malade. Quoi qu’il en soit, l’air des montagnes ne pourra que vous faire du bien. Je crois que votre travail au château de Reichendorf est sur le point d’être terminé. Je tâcherai de trouver quelqu’un pour vous remplacer. Vous avez quelque chose à me dire ?

— Mon capitaine, fis-je avec résolution, mon envoi en Suisse constitue-t-il une mesure obligatoire ?

Il prit un air étonné.

— Comment cela, une mesure obligatoire ? Expliquez-vous. Naturellement, je suis obligé…

— Il n’est pas question de vous, mon capitaine, mais de moi.

— De vous ?

— Oui, dis-je, la gorge un peu sèche. Au cas où je préférerais rester ici…

— Rester ici ? Vous plaisantez ! Au camp ?

— Oui, au camp.

Le capitaine Elbing n’avait pas bronché. Seul, le bandeau de moire qui lui voilait la moitié de la face se plissa imperceptiblement, à l’endroit de ce qui subsistait du front.

— Je n’ai pas à vous cacher que c’est la première fois que je reçois une requête de ce genre. Laissez-moi réfléchir. Des inconvénients ? Non, je ne crois pas qu’il puisse y en avoir. À condition que vous dégagiez vous-même, de façon formelle, notre responsabilité. En outre, il s’agit d’aller vite, car ceux de vos camarades qui sont désignés pour la Suisse nous quitteront dès demain. Ils vont regagner le camp d’Erfurt, qui est chargé de les diriger vers le lieu de leur internement. Voyons, votre décision est-elle irrévocable ?

J’inclinai la tête. La curiosité avec laquelle il me regardait s’accrut.

— Un désir comme le vôtre, dit-il lentement, sur un ton où j’essayai en vain de démêler une nuance d’ironie, constitue, vous vous en rendez compte, un hommage à la façon dont vous avez été traité ici. Il est vrai que vous avez bénéficié d’une situation un peu exceptionnelle, due d’ailleurs à vos mérites. Réfléchissez encore.

Je sentis la nécessité de recourir à une apparence d’explication.

— Si l’on me renvoyait en France, dis-je, évidemment, ce serait différent. Mais être interné ici ou ailleurs…

Il ne releva pas ma phrase, autrement que par un coup d’œil glacé, qui semblait signifier : « Je ne vous demande pas vos raisons. Abstenez-vous donc de m’en fournir une à laquelle vous savez bien qu’il m’est impossible de croire. » Il s’occupait à rassembler diverses pièces. Un instant, il parut se recueillir. Il devait être à la recherche d’une formule administrative convenable. L’ayant trouvée, il se mit à écrire, de biais, son bras émergeant de son éternelle pèlerine grise.

— Signez ceci.

Je lui donnai la signature qu’il réclamait. Ma main était ferme. J’avais bien réfléchi à ce que je faisais. Je n’ai pas regretté, ni le lendemain, ni jamais, de l’avoir fait.

— Vous pouvez disposer, dit-il.

Une liste s’étalait sur son bureau. Il s’aperçut que mon regard s’y arrêtait.

— Ce sont les noms des quarante prisonniers désignés pour la Suisse, dit-il. Ils ne sont plus que trente-neuf. Vous êtes peut-être désireux de les connaître.

— Seulement ceux de mon baraquement, murmurai-je.

De la part du capitaine Elbing, une telle condescendance à l’égard d’un prisonnier avait quelque chose d’inouï. Mais, sans doute, tenait-il ainsi à me marquer qu’en dépit de mes efforts pour présenter ma décision comme naturelle, il avait définitivement cessé de voir en moi un prisonnier comme les autres.

— Votre baraquement, le numéro 7, n’est-ce pas ? Eh bien, à part vous, il y a Guérin – ce nom ne me dit rien –, et Gourrut. De celui-ci, je ne suis pas fâché outre mesure d’être débarrassé.

C’était là un des très rares points sur lesquels les pensionnaires de la baraque N° 7 étaient d’accord avec le capitaine Elbing.

Sur le seuil de notre cahute, un groupe anxieux guettait mon retour.

— Alors, dit Sylvestre, s’efforçant de prendre un air détaché, est-ce qu’il y en a parmi nous qui sont déclarés bons pour la grande vie ?

— Il y en a deux.

— Lesquels ? Fais-nous pas languir.

— Il y a toi, Guérin. Et puis, il y a le citoyen, là-bas.

Un silence pesant accueillit ma réponse. Guérin s’efforçait de ne pas manifester une joie déplacée. Quant à Gourrut, lorsqu’il eut bien, compris que c’était également de lui qu’il s’agissait, il jeta en l’air son képi, et il se mit à exécuter sur sa paillasse une danse désordonnée.

— La barbe ! dit Fichet. Tu peux être content, tu sais. Moins que nous, qui ne verrons plus ta sale gueule.

— Si j’étais le patron du Claridge qui va recevoir ce coco-là, opina le petit Dauphin, tu parles que je mettrais des ficelles après les ustensiles, comme aux porte-plume des bureaux de poste.

— Y en a qui râlent de jalousie, criait Gourrut, dansant toujours, y en a qui râlent.

— Et puis après, dit Sylvestre, furieux, y a pas de quoi être si fier d’être pourri, sans blague !

Je me taisais. Mon regard cherchait deux de nos camarades, ceux que j’aurais, pour des raisons différentes, tant désiré voir profiter d’une semblable aubaine, Audemard, d’abord. Dans un coin de la baraque, il écoutait d’un air sombre, sans s’être mêlé un seul moment à la discussion. Et puis, là, tout près de moi, le pauvre Mopti, dont l’arrivée de l’été avait prolongé – pour combien de jours encore ? – la misérable vie.

Tout le monde, maintenant, gardait le silence, à part Sylvestre, que l’allégresse insolente de Gourrut avait mis hors de lui.

— Quand je pense que ce cochon-là a tout fait pour nous faire prendre en grippe un copain comme celui-ci, répétait-il en me désignant, pour nous persuader qu’il était de mèche avec les Boches ! S’il avait été si bien que ça avec eux, c’est lui, eh ! fumier, qui serait désigné pour partir, et pas toi !

Les prisonniers destinés à être internés en Suisse nous quittèrent le lendemain. Ce fut le cœur gros que leurs camarades assistèrent à leur départ. Quand ils franchirent pour la dernière fois les limites du camp, je ne pus moi-même me défendre de songer avec quelque angoisse que j’aurais pu être dans leurs rangs.

Le surlendemain, qui était un lundi, à mon retour du château, on me fit part d’une nouvelle qui me causa beaucoup moins de surprise que d’appréhension : dans l’après-midi, Audemard et Vandaële s’étaient évadés.

Je fus mis rapidement au courant, mes informateurs joignant néanmoins à leur récit un mot de commentaire personnel.

— Nous voilà propres ! dit l’adjudant Claverie.

— L’essentiel, c’est qu’ils ne se laissent pas reprendre, dit Sylvestre.

— L’essentiel, dit Fichet, c’est que s’ils sont pour être repris, ils ne fassent pas de bêtises.

J’avais été, bien entendu, tenu au courant des préparatifs de nos deux camarades. Depuis les brutalités dont il avait été victime, et la punition qui avait suivi, Audemard n’avait pas cessé une minute de songer à son projet. Ayant décidé Vandaële à risquer avec lui l’aventure, ils avaient mis à profit chacune des corvées qui les avaient conduits aux abords du village. Ils avaient ainsi réussi à se procurer de l’argent allemand, des effets civils par-dessus lesquels ils avaient endossé leur défroque de captifs. Il y avait quinze jours qu’ils étaient prêts. J’avais eu beaucoup de mal à obtenir d’Audemard qu’ils différassent leur tentative jusqu’au passage de la commission. Peut-être auraient-ils, l’un ou l’autre, la chance d’être compris parmi les élus. On sait que, malheureusement, il n’en avait rien été.

— Comment ça s’est-il passé ? demandai-je.

— Oh ! ils avaient bien combiné leur affaire. On était allé aujourd’hui en corvée à la station, pour empiler du bois dans la forêt. Une des trois équipes, ayant terminé son travail près de deux heures avant les autres, a été autorisée à rentrer au camp. Audemard et Vandaële, qui appartenaient à l’une des deux équipes qui n’avaient pas fini leur boulot, se sont glissés en douce dans les rangs de la première équipe. En avant marche ! Quand ils ont eu fait comme ça environ trois cents mètres sur le chemin du retour, ils se sont arrangés pour se faire remarquer par le feldwebel. Comment que celui-ci s’est mis alors à gueuler, disant qu’ils étaient des fainéants, qu’ils ne voulaient pas en foutre un clou, et qu’ils aient tout de suite à retourner rejoindre leur équipe ! Ousqu’il a eu tort, par exemple, et tu peux penser si ça lui a déjà valu les amabilités du père Elbing, c’est lorsqu’il les a laissés revenir en arrière seuls. Trois cents mètres, en terrain boisé, tu te rends compte si ça a suffi aux copains. L’avantage de la combinaison, c’est que chaque feldwebel d’équipe était tranquille, convaincu qu’ils étaient avec l’autre. Résultat, on ne s’est aperçu du truc que deux heures plus tard, quand, toutes les équipes étant rentrées au camp, on a fait l’appel. Maintenant, vivement que la nuit tombe. C’est pour eux la meilleure garantie de salut. Est-ce que tu sais de quel côté ils vont se diriger ?

— Ils vont, fis-je en baissant la voix, essayer de gagner le Niémen et la frontière russe. Il leur faudra six à huit nuits de marche. L’important, c’est qu’ils trouvent des forêts assez épaisses pour pouvoir, le jour, y rester cachés. Naturellement, l’alarme a été donnée partout ?

— Tu parles ! Le téléphone a joué dans toutes les directions. Tous les postes de douaniers, tous les gardes-côtes sont alertés. Ce qui m’épate, c’est qu’ici on n’ait pas commencé déjà à nous visser.

— Ne crains rien, ça ne tardera pas. Tiens, regarde ce que je te disais !

Un gefreiter venait de pénétrer dans la baraque.

— Adjudant Claverie, sergent Dumaine, à la Kommandantur, et au trot !

Nous obéîmes. Pendant le court trajet, le malheureux Claverie ne perdit pas, naturellement, une aussi belle occasion de se lamenter.

— Qu’est-ce que j’avais dit ! Trente-six baraques, tout de même, il y a trente-six baraques dans le camp, et il faut juste que cela tombe sur la mienne !

Les journées qui suivirent furent parmi les plus pénibles que nous eussions encore vécues. Chaque heure qui venait s’ajouter aux précédentes nous donnait cependant un peu plus d’espoir quant au sort de nos compagnons. Tout entiers à notre attente, nous acceptions avec une relative indifférence les représailles que le commandant du camp avait immédiatement déclenchées contre nous. Le peu de liberté qui nous restait nous fut supprimé. Aux brimades ordinaires vint s’en ajouter une foule d’autres. Nous n’eûmes plus le droit ni de parler fort, ni de fumer dans les baraquements, ni d’en sortir de l’appel du soir à celui du matin. On nous confisqua tout ce qu’on put découvrir de menus objets nous appartenant en propre. Enfin, mesure qui surpassa en cruauté toutes les autres, une note parue au rapport déclara la distribution de la correspondance et des colis suspendue jusqu’à nouvel ordre. En dépit de toutes ces rigueurs, force me fut de constater que le capitaine Elbing ne nous avait frappés, Claverie et moi, d’aucune des sanctions spéciales qui auraient dû nous atteindre en tant que chefs responsables de la chambrée à laquelle appartenaient les deux transfuges. Il était évident qu’on me ménageait, et le malheureux adjudant bénéficiait, sans en comprendre le pourquoi, de ce traitement de faveur.

Il y avait déjà quarante-huit heures que Vandaële et Audemard couraient la campagne. Au château, personne n’avait fait, devant moi, allusion à l’événement. Dans les rares instants de tête-à-tête que j’avais eus avec Mlle de Mirrbach, il était intervenu entre nous un accord tacite pour n’en point parler. Le troisième jour, regagnant le camp un peu en retard, je compris tout de suite, à la physionomie du premier prisonnier que je rencontrais, qu’il y avait des nouvelles, et que ces nouvelles n’étaient pas bonnes.

— Eh bien ?

L’homme, ainsi interpellé, hocha la tête d’un air morne.

— Tu n’as qu’à interroger tes copains de chambre. Ils sont au courant.

La porte de notre baraque franchie, je tombai sur un groupe composé de Fichet, de Claverie, de Dauphin, de Sylvestre. Ils entouraient le sergent Bergez. Ils parlaient bas, avec des mines accablées.

— Ils sont repris ?

— Audemard est mort, dit Sylvestre, et Vandaële, paraît-il, ne vaut guère mieux.

— Audemard ! Ils ont tué Audemard !

— Écoute Bergez, dit Fichet. Il était en train de nous raconter… Les salauds, bon Dieu ! Les salauds !

C’était au bureau de détail du camp, où on l’employait à de petits travaux de comptabilité, que Bergez avait appris la lamentable chose. Des douaniers de Cranzbeek, localité située à une quarantaine de kilomètres à l’Est, avaient découvert le matin même Audemard et Vandaële blottis dans un fourré, et ils les avaient abattus.

— Voilà à peu près comment ils ont dit que ça s’était passé. Ils avaient lancé sur leurs traces leurs chiens danois. Il n’y a pas plus sales bêtes, ni plus féroces. Ça vous boulotterait un homme comme rien. Ce sont eux qui ont éventé nos pauvres copains. Les douaniers prétendent avoir fait les sommations. Ils peuvent bien nous foutre toutes les blagues qu’ils veulent, n’est-ce pas ? Le certain, c’est que c’est pas Audemard qui les démentira : ils l’ont tué raide, d’une balle dans la tête, ni Vandaële, à qui ils en ont flanqué deux dans le corps.

Un silence consterné régna. Soudain, Fichet le rompit.

— Écoutez !

On entendait, à l’entrée du camp, le bruit d’un moteur d’automobile. Presque aussitôt, ce bruit s’arrêta. Nous nous étions tous précipités qui sur la porte, qui aux fenêtres du baraquement.

— Bon Dieu ! s’exclama Bergez, ça y est. C’est justement Vandaële qu’ils rapportent.

À travers les blêmes entrelacs des fils de fer, nous apercevions un lourd camion gris. Quatre hommes en descendirent avec un brancard recouvert d’une bâche. Le capitaine Elbing était là, qui donnait des ordres brefs. Quand la civière passa devant lui, il porta la main à hauteur de la bande rouge de sa casquette.

— Ils viennent vers notre baraque, dit Fichet. Tonnerre ! puisqu’ils nous le ramènent directement, sans le conduire d’abord à l’infirmerie, c’est qu’il est mort, lui aussi !

Il ne mourut que quelques heures plus tard. Les brancardiers l’avaient déposé sur la première paillasse rencontrée, la paillasse d’Audemard, qui dormait son dernier sommeil dans les sables de Cranzbeek, au bord du *Karisches Haff*.

Je m’étais présenté, sans me faire annoncer, au bureau du capitaine Elbing. Je voulais que le médecin auxiliaire, ou, à son défaut, un infirmier, vînt dans notre baraque voir si vraiment il n’y avait plus rien à tenter.

Le commandant du camp me reçut debout.

— Monsieur Dumaine, dit-il, – c’était la première fois qu’il m’appelait ainsi et il insistait sur le mot *Monsieur* avec une ironie cinglante, Monsieur Dumaine, voulez-vous noter qu’on n’entre pas ici comme dans un moulin. J’ai pris l’avis du médecin sans attendre que vous m’y invitiez. Votre camarade va mourir. J’ai préféré vous permettre de l’assister dans ses derniers moments. Vous pouvez disposer.

Nous ne possédions ni lumière, ni autorisation d’en avoir. Ce fut dans l’obscurité que Vandaële s’éteignit. Dauphin, qui était du Nord, comme lui, tint jusqu’au bout sa main dans la sienne. Lorsqu’il laissa retomber cette main, et qu’il se mit à pleurer doucement, nous comprîmes que tout était fini.

— Encore un qui partira sans avoir eu la Croix de guerre, murmura une voix.

— Les vaches ! dit Sylvestre.

J’étais à l’écart, anéanti, me débattant au milieu de l’affreuse confusion de mon âme. Je pensais que, par rapport à moi, mes camarades étaient heureux. Ils n’avaient rien d’autre à faire qu’à haïr. Ah ! quand je reverrais Axelle, comme je me promettais d’exiger d’elle le désaveu d’une telle horreur !

Une ombre s’approcha de ma paillasse et vint s’asseoir à côté de moi. C’était Fichet.

— Écoute, me murmura-t-il, je commence à croire que tu avais raison.

— J’avais raison ?

— Oui, il y a quatre jours, tu me faisais observer qu’il n’était pas question de la chute de Reims. Depuis, n’as-tu rien remarqué ?

Une telle conversation, en un tel instant ! Où voulait-il en venir ?

— Explique-toi, dis-je avec effort.

— C’est simple, cependant. Les Boches, pendant quatre jours, ils n’ont pas cessé de crier victoire, n’est-ce pas ? Ce soir, ils ne chantent plus. Tu ne t’imagines pas, j’espère, que c’est parce que dans le camp il y a un mort ? Alors ?

— Alors ?

— Eh bien, mon vieux, j’ai comme une idée qu’ils ont dû tomber sur un bec, quelque part. Où ? Quand ? Je n’en sais pas plus que toi. Mais pour y avoir quelque chose, sois tranquille, il y a quelque chose.

Le lendemain, sur la terrasse du château, Mlle de Mirrbach vint à moi dès qu’elle m’aperçut. Très pâle, elle me prit la main.

— J’ai appris cette chose, ce malheur. J’ai pensé à vous. Ces deux pauvres garçons est-ce que vous les connaissiez ?

— C’étaient deux vieux camarades de misère, répondis-je.

Elle eut un geste d’accablement. Son front se profilait sur un ciel d’une pureté diaphane. Autour de nous régnait l’immense silence des marais.

— Ne parlons plus de cela, fis-je avec effort. C’est notre triste destinée de souffrir sans fin l’un par l’autre. Y a-t-il quelque chose de nouveau, à propos de la guerre ?

Lentement, gravement, elle dit :

— Il y a quelque chose de nouveau.

— Quoi ?

— Notre succès de l’autre jour ne s’est pas poursuivi. Il paraît que ce sont maintenant vos armées qui attaquent. Celles de nos troupes qui avaient franchi la Marne ont dû la repasser.

— Ah !

Elle eut un sourire douloureux.

— C’est mon tour de vous dire : vous êtes heureux, n’est-ce pas ?

Je baissai la tête et murmurai :

— C’est mon tour de vous répondre : je n’ai pas le droit de ne pas l’être.

# XVII

J’ai été obligé de travailler une partie de la nuit. Le courrier du soir m’a apporté une lettre de Bordeaux. Mon directeur m’y réclamait divers renseignements destinés à figurer dans son rapport annuel. Il me donnait trois jours pour les lui faire parvenir. J’ai préféré me débarrasser tout de suite de cette tâche. Ma réponse est sur mon bureau, cachetée. On la remettra ce matin au facteur, quand il passera.

Est-ce l’effet des trois ou quatre tasses de café que j’ai bues en écrivant ? Toujours est-il que, mon travail achevé, j’ai cherché vainement le sommeil. En fin de compte, je me suis rhabillé, et, rasant les maisons endormies, j’ai gagné la lande. De temps en temps, par un acte comme celui-ci, un ex-prisonnier éprouve le besoin de se démontrer à lui-même qu’il est redevenu un homme libre.

Dehors régnait une douceur singulière pour une nuit de fin octobre. Seule la brume un peu froide qui s’étendait à la surface de l’étang, ainsi que l’éclat trop sec de la lune, décelaient l’approche de l’hiver. Le caquetage des sarcelles et des poules d’eau résonnait tout près de moi. J’essayais sans y réussir de les voir se poser ou s’envoler. Je prêtais l’oreille pour tâcher de surprendre le roucoulement mélancolique des premières grues. À Reichendorf, elles passaient deux mois plus tôt. Je me souvenais de la matinée de septembre où elles étaient apparues, s’avançant en longues files sur un ciel frileux et blanc, comme endormi.

Ainsi on le voit, il n’est pas un détail de mes journées actuelles qui ne me serve de prétexte à revenir sur les heures que j’ai vécues au bord des pâles étangs de Reichendorf. Ce jour-là, tandis que défilaient lentement les premières volées des grands oiseaux migrateurs, deux lettres arrivèrent au château. L’une venait de Gottlieb, et ce fut moi qui en fis la lecture à la vieille Dominica. Reconnu de nouveau apte au service armé par la commission de Kœnigsberg, il avait dû regagner son dépôt sur-le-champ. On ne lui avait pas laissé le temps de s’y ennuyer. Le fléchissement des lignes allemandes entraînait une consommation d’hommes sans cesse accrue. Gottlieb fit partie des premiers renforts qu’on envoya en août sur le front occidental. Avant de rejoindre son corps, il vint passer au château les deux jours de permission rituelle, et pourquoi cacherais-je que j’éprouvai à le voir partir à peu près la même commisération que s’il s’était agi d’un de mes camarades, d’un soldat de chez nous, enfin ! Ce départ remontait à environ trois semaines. Aujourd’hui, Gottlieb écrivait à sa tante une de ces pauvres missives de troupier, pareille à toutes les autres. Il ne se plaignait pas. Il subissait la loi d’une fatalité exécrable qui pesait sur tant d’êtres à la fois qu’aucun d’eux ne songeait plus à protester. Il connaissait trop bien en outre toute la détresse de Reichendorf pour avoir seulement l’idée de solliciter l’envoi de quelques douceurs. Il se bornait à insinuer timidement qu’une ou deux paires de chaussettes, un tricot de supplément seraient les bienvenus pour le moment fort rapproché où le bataillon de soutien auquel il appartenait allait monter en ligne. Il terminait en assurant de son respectueux dévouement Son Excellence et Mlle Axelle, et il n’oubliait pas d’envoyer à M. Dumaine son meilleur souvenir.

La lettre du commandant de Reichendorf était adressée à son père. Comme toujours, elle était fort brève et ne contenait guère de détails sur les opérations. Le général m’en communiqua certains passages, ceux qui étaient de nature à me permettre de l’aider à délimiter approximativement la région dans laquelle Dietrich combattait. Nous fûmes d’accord pour estimer que son régiment devait être de ceux qui étaient en train d’opposer, dans le Laonnois, une résistance acharnée à l’avance française. Le vieillard ne semblait d’ailleurs pas attacher autrement d’attention au recul général des troupes allemandes. Il continuait à y voir l’effet d’une manœuvre analogue au repli effectué l’année précédente sur la ligne Hindenburg.

— Fort bien, répétait-il, chaque fois que le communiqué venait nous annoncer un nouveau mouvement de retraite, fort bien ! Et maintenant, mon ami, voulez-vous que je vous dise ce qui va se passer ? Déclenchement à bref délai d’une offensive de grand style, sur la ligne Saint-Quentin-la-Fère. Ce n’est pas à moi, vous comprenez, qu’on peut dissimuler là-dessus la vérité. La ligne Saint-Quentin-la-Fère, c’est celle qu’occupait, en janvier 1871, l’année von Goeben. Et vous savez comment cela a fini, hein ? L’instant est venu, croyez-moi, où nous allons abandonner ce damné système de guerre de positions, avec lequel les incapables jeunes gens de nos états-majors ont fait couler tant de sang allemand, en pure perte. Que pionniers et fantassins aient du goût pour se faire tuer dans les tranchées, ça les regarde ; c’est leur métier. Mais qu’on ait démonté la fine fleur de la cavalerie prussienne pour la faire massacrer dans des taupinières, voilà le crime inexpiable. Heureusement que ces erreurs vont être réparées. Oui, retour prochain, retour certain à la belle et bonne guerre en rase campagne, avec attaque feinte sur une aile, débordement de l’autre, et décision arrachée par charge de cavalerie. La saison est admirablement choisie. Moi qui connais comme pas un la nature du terrain dans l’est et le nord de la France, je puis dire qu’en août il est un peu sec pour les chevaux. À partir d’octobre, il commence à être très lourd. Mais en septembre, mon bon ami, en septembre, c’est le rêve. Tenez, si vous n’êtes pas convaincu, jetez donc un coup d’œil sur cette lettre. Elle vient de m’être adressée par un de mes anciens officiers, le baron Hans von Gerichtstein, aujourd’hui colonel et directeur du dépôt de remonte de Tilsitt. Depuis deux mois, il est occupé à rafler à n’importe quel prix tous les poulains de Lithuanie, toutes les juments de Courlande. On vous les expédie par trains entiers vers Hirson et Mézières. Ce n’est pas pour les employer à porter la soupe aux artilleurs dans leurs abris bétonnés, je suppose. Non, non, ce sont là des indices qui ne trompent pas. Reconstitution de la cavalerie à l’arrière, retraite simulée pour attirer l’adversaire dans la zone d’action de cette cavalerie, et puis, hourrah ! sabre au clair ! En avant ! Et malheur à qui se trouve sur le chemin le nos bonnes lames ! Cela me fait penser qu’il faut que j’écrive à Dietrich pour le prévenir. Je ne veux pas qu’il se laisse surprendre par les événements. Au moment où les choses allaient de façon douteuse, qu’il ait cru devoir passer dans l’infanterie, c’était son affaire. Le geste était même, je le reconnais, d’une assez jolie crânerie. Mais maintenant que la véritable guerre va commencer, je ne lui pardonnerais pas de ne pas être à son poste, à la tête de son escadron du 4e dragons de Bredow. Il faut même que je sois prêt à lui envoyer sa tenue, la vraie, car vous vous imaginez bien, n’est-ce pas, qu’au moment où l’on sera à peu près fixé sur la date de la victoire, on s’empressera de mettre au rancart ce hideux costume feldgrau, qui fait ressembler notre brave armée à une nuée de criquets, et qu’on réendossera nos vieux et beaux uniformes, les vrais, ceux de Leipzig et de Waterloo, de Nachod et de Sedan.

Tandis qu’il déraisonnait ainsi, je l’observais avec une pitié dont chaque jour grandissait l’inquiétude. Je me rappelais avec quelque remords le temps où je mettais toute mon astuce à flatter cette exaltation, à servir ces manies. Maintenant, les excès auxquels elles atteignaient m’effrayaient, alors qu’il ne pouvait même plus être question de réagir. Tout ce qui était contradiction, tout ce qui ne lui paraissait pas approbation sans réserve jetait immédiatement le général de Reichendorf dans des colères épouvantables. Son long cou décharné se recroquevillait dans sa vieille cravate de satin noir. Les veines des tempes bleuissaient et se gonflaient. La face se congestionnait. Les yeux lançaient des éclairs. Les choses en étaient arrivées au point que la paix quotidienne du château dépendait de mon ingéniosité à suggérer au vieillard une interprétation de plus en plus optimiste de nouvelles chaque jour moins favorables.

— Oui, oui, reprenait-il, poursuivant sans trêve son idée, je dois faire le nécessaire pour que Dietrich ne soit pas pris de court. Sauriez-vous, le cas échéant, confectionner un paquet ? Quelque chose de correct, et surtout de solide ?

— Je… je crois que je saurais, mon général.

— Vous êtes réellement un garçon précieux. Croyez bien que, la paix faite, je n’oublierai pas… Quel dommage que vous ne soyez pas officier ! Accompagnez-moi, voulez-vous !

Je le suivis dans une vaste pièce voisine de son cabinet de travail, une pièce encombrée de malles, cloisonnée d’énormes placards. De chacune de ces armoires, que le général ouvrait les unes après les autres, sortaient de violentes bouffées de camphre et de naphtaline, et parfois un minuscule papillon gris, qui nous entraînait après lui dans une chasse désordonnée. Les portes entre-bâillées laissaient apercevoir, pendus à des porte-manteaux, emmaillotés pieusement, d’innombrables uniformes. Le vieillard retirait avec précaution les épingles d’une de ces gaines de lustrine. Un splendide dolman vert et argent apparaissait.

— Ce sont les tenues de mes fils, de mes chers, de mes grands enfants. Lorsqu’ils sont partis, à la fin de juillet 1914, leurs logeurs m’ont renvoyé leurs effets. J’ai présidé moi-même à leur installation ici. J’ai voulu qu’ils soient tous bien en ordre, en attendant le grand jour. Hélas ! Dietrich aura seul à remettre les siens ! Je serais impardonnable s’il ne les avait pas sous la main en temps utile. Je croyais que ce placard lui était réservé. Je m’aperçois que c’est celui d’Hermann. Cette tunique vert bronze à parements lie-de-vin, c’est celle des chasseurs à cheval d’Angerburg. Et ceci, voyez, c’est le dolman bleu à plastron blanc de Michel, mon petit Michel, dont mon vieux maître, le général Julius von Verdy du Vernois, le vainqueur de Nachod, disait qu’il n’avait jamais vu si beau uhlan. Ah ! tant que j’y suis, et bien que toucher à ces reliques me crève le cœur, je ne passerai pas devant ce placard sans vous avoir montré quelque chose quelque chose dont vous n’avez pas idée dans vos pays de torses étroits et de poitrines creuses. Attention ! Voici la cuirasse de mon aîné, de mon préféré, Conrad. Regardez-moi cela ! Soupesez-moi cela ? Conrad, quand la guerre éclata, était chef d’escadron au 2e Cuirassiers de la Reine. Voici son casque d’argent à aigle d’or ; voici son hausse-col blanc à aigle noir. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Et voici sa tunique, la belle tunique immaculée, à collet et à retroussis cramoisis. Moi aussi, à Borny, je l’avais, cette tunique blanche. Mais comme j’appartenais au 3e régiment, les parements de la mienne étaient d’azur. La tunique de Conrad ! Faites-moi le plaisir de la déplier. Mettez-en les pattes d’épaules à hauteur des vôtres, comme ceci. Ah ! ah ! ah ! Qu’est-ce que je disais. Ses basques traînent presque jusqu’à terre. Et remarquez que vous êtes d’une taille très convenable. Mais lui, songez donc, il avait un mètre quatre-vingt-seize. Mon fils bien-aimé, dire qu’il ne sera pas là pour la grande chevauchée finale ! Conrad, Hermann, Michel, tous les trois, je le jure, ils ne m’ont jamais procuré que des satisfactions, des joies.

L’ingratitude cent fois redite des enfants envers leurs parents n’est surpassée que par l’injustice des parents envers certains de leurs enfants. Indifférente à la douceur et à la pâle beauté d’Axelle, la vieille baronne de Mirrbach ne se pâmait d’admiration que devant les frasques de Joachim. Insensible aux calmes et solides vertus de Dietrich, le général de Reichendorf n’avait d’yeux que pour les brillantes incartades d’Hermann, de Conrad et de Michel. Ah ! ceux-là ne lui avaient jamais procuré que des satisfactions. Sans doute ! Toutefois, en tant que témoin impartial et averti, je ne pouvais oublier qu’un de leurs principaux mérites à tous les quatre consistait à avoir mis leur père et leur sœur en rapports de plus en plus suivis avec l’honorable M. Güthermann.

— Voici enfin la tenue de Dietrich !!

Le général venait d’ouvrir un placard d’où il retirait une tunique bleu pâle, à collet jaune, et un casque noir, à aigle d’argent.

— Maintenant, vous êtes au courant. Ma santé n’est pas mauvaise, c’est entendu. Mais sait-on jamais qui vit ou meurt ! Promettez-moi, le jour où mon fils réclamera son uniforme, moi absent ou seulement empêché, de faire aussitôt le nécessaire. L’heure ne peut plus tarder beaucoup de sonner. D’ailleurs les journaux vont nous renseigner tout de suite. Où sont-ils ? Tonnerre de tonnerre ! Quelle rage a-t-on de ne pas me les donner dès qu’ils arrivent ! Ce doit être Axelle qui les a. Mon bon ami, par grâce, rendez-moi le service d’aller demander à Mlle de Mirrbach la *Gazette de la Croix*.

Dans le pavillon, qu’elle ne quittait plus de toute l’après-midi, je courais retrouver Axelle.

— Il réclame les journaux, disais-je. Il se plaint de ne plus les avoir dès qu’ils arrivent. Est-ce qu’ils contiennent quelque chose d’important ?

— Voyez vous-même. Si vous parvenez à lui présenter les nouvelles d’aujourd’hui sous un jour favorable, j’admirerai votre imagination.

Et, le cœur rempli tout à la fois de pitié et de joie farouche, je lisais que les Anglais avaient enfoncé, à Quéant, la ligne Hindenburg, et que Mangin était en train de s’ouvrir, à coup de boutoir, la route de Laon.

Depuis deux mois bientôt qu’avait débuté l’offensive victorieuse des armées alliées, de profondes modifications étaient survenues dans la vie du camp aussi bien que dans celle du château. Ç’avait d’abord été, au commencement d’août, le départ du capitaine Elbing. Ses blessures lui interdisant de prendre à la guerre une part directe, il avait demandé et obtenu un poste dans la zone des armées. Chargé de diriger une de ces innombrables gares régulatrices soumises à présent jour et nuit à d’intenses bombardements d’avions, il cherchait à se donner, en risquant sa vie, la sensation de servir de façon plus effective. Un matin, nous ne l’avions plus vu. Il était parti sans prendre congé de personne. Un officier d’administration de l’intendance, venu tout exprès de Kœnigsberg, procéda pendant une semaine à une sorte de déclassement du camp. Les soixante hommes qui constituaient la garnison furent pour la plupart renvoyés dans leurs dépôts, où ils ne durent, selon toutes probabilités, séjourner que très peu de temps avant d’être dirigés à nouveau sur le front. Il n’y eut plus à Reichendorf qu’une douzaine de landsturmiens appartenant aux classes les plus anciennes, tous inaptes au service armé, sous les ordres d’un vieux feldwebel asthmatique. C’était plus qu’il n’en fallait pour assurer la surveillance de ce qui restait de prisonniers. Après le passage de la commission neutre, sur quatre cent quarante hommes environ que le camp détenait encore, les deux tiers avaient été réexpédiés dans leur camp d’origine, à Erfurt et à Wittenberg. D’autres, en raison des punitions qu’ils avaient encourues durant leur internement à Reichendorf, furent répartis entre les camps de la Prusse Orientale où fonctionnait toujours le régime des représailles. Il ne demeura finalement qu’une soixantaine d’hommes, dont la moitié se trouvaient sans cesse au dehors, employés en kommando. On entend par cette expression le détachement des prisonniers dans les fermes environnantes, aux époques où les travaux agricoles exigent un surcroît de main-d’œuvre. À la suite de toutes ces coupes rases, le camp de Reichendorf se trouva donc comme en sommeil. Ses derniers prisonniers y croupissaient dans une quiétude relative, sous l’autorité de quelques antiques territoriaux transformés en gardiens de casernements. Le plus clair des corvées consistait à entretenir les baraques, les haies de fil de fer, les pistes d’accès, de façon que le camp pût, en cas de besoin, redevenir le centre important qu’il avait été jusque-là, hypothèse que les événements militaires rendaient d’ailleurs de jour en jour plus aléatoire.

Des vingt-six prisonniers que comptait en dernier lieu la baraque N° 7, quatre seulement furent désignés pour demeurer à Reichendorf.

— Il y a toi, Dumaine ? Et puis qui ?

— Il y a Mireur, qu’ils envoient en kommando chez un fermier de Marienhof. Il y a Mopti, le pauvre diable, ils ont jugé qu’il était inutile de faire pour lui des frais de chemin de fer. Et puis Dauphin, que le feldwebel demande à conserver parce qu’il est menuisier, et qu’ils ont besoin de lui pour réparer les portes et les fenêtres des baraquements.

— Sacré Dauphin ! fit Sylvestre, il s’y entend à toujours décrocher les embuscades distinguées.

— Vous pouvez charrier, répliquait Dauphin, vexé. On ne sera peut-être pas si mal partagé que cela, pas vrai, Dumaine ? Nous aimons autant, nous, ne pas changer notre cheval borgne contre un aveugle. Quand on ne sera plus ici que deux ou trois douzaines, les gardiens nous foutront la paix. On sera tout ce qu’il y a de peinard. Plus souvent que je voudrais revenir dans des fourmilières comme Erfurt ou Witenberg ! D’autant qu’il n’y a pas bien longtemps que là-bas il y avait encore le typhus.

— Le typhus ? interrogeait l’adjudant Claverie, dressant l’oreille.

Depuis une semaine, il ne vivait plus que dans la terreur perpétuelle d’être laissé à Reichendorf. Maintenant qu’il était certain d’aller à Wittenberg, qu’il avait lu et relu son nom sur la liste, son âme de lièvre saisissait la première occasion de redouter ce changement autant qu’elle l’avait souhaité.

Mais Fichet intervenait.

— Vous en faites pas, mon adjudant, vous en faites donc pas. D’abord, maintenant, où qu’on aille, on s’en fout. La classe vient, et comment ! Vous n’avez pas vu la toute dernière nouvelle ? Les petits copains ont repris Montdidier ! Qu’est-ce qu’ils leur passent, ma bonne dame, qu’est-ce qu’ils leur passent ! Cette fois, c’est la fin des fins. Je consens à m’entendre appeler Ernst au lieu d’Ernest toute ma vie si le prochain réveillon de Noël je ne le fais pas chez moi, dans ma petite salle à manger Henri III.

— Le prochain Noël ! Ce serait trop beau ! dirent quelques-uns.

C’était la cinquième année qu’on nous faisait miroiter cette perspective. Nous étions devenus circonspects.

Cette fois, Fichet s’entêtait.

— Ce Noël-ci, je vous dis. La preuve est que j’ai écrit ce matin même à Mme Fichet ma volonté formelle d’avoir ce soir-là des huîtres, de la langouste et du boudin. Qu’on se le dise ! Tous ceux qui se trouveront le 24 décembre prochain dans les environs sont dès à présent invités. Ernest Fichet, grainetier, rue Gambetta, Arpajon, Seine-et-Oise.

— Ça va, dit Sylvestre. Moi, je viendrai. J’habite le 11e. Alors, tu penses, je prends d’abord le métro à Bréguet-Sabin…

— On y sera aussi, dirent deux ou trois autres.

— Entendu ! Et cocu qui se dédit !

— Est-ce que les autobus marcheront encore au retour ? demanda l’adjudant Claverie.

— La bourgeoise vous fera un lit, petit père. Et vous pourrez roupiller bien tranquille, toute la nuit sans crainte que vos voisins de chambrée se débinent.

— On pourrait commencer par se donner rendez-vous à Paris, vers les cinq heures, pour l’apéritif, suggéra Sylvestre.

— Bonne idée ! Où c’est qu’on se retrouve ?

Longuement, ils avaient discuté les mérites respectifs de leurs établissements favoris. Bergez penchait en faveur de la Taverne Wepler, place Clichy. Sylvestre préconisait le Grüber de la Bastille. Fichet les mit tous d’accord en choisissant le café Gambrinus, rue de Médicis, comme étant le plus rapproché de la station du tramway d’Arpajon.

— Nous ne restons plus que neuf, de tous ceux du camp d’Erfurt, me dit Dauphin, au cours de l’heure mélancolique qui suivit le départ de nos amis.

À l’occident, le ciel, déjà envahi par la nuit, avait encore une grande éraflure jaune. Les flots clapotaient tristement. Le camp, autour de nous, semblait soudain être devenu immense.

Dauphin avait baissé la tête. Mentalement, il vérifiait son calcul, le complétait ; et je l’entendis qui murmurait d’une voix un peu sourde :

— Neuf… Sans compter les morts, bien sûr.

Ceux-là, ils étaient un peu plus d’une vingtaine, qui, arrivés ici comme nous, huit mois auparavant, avaient trouvé, dans le pâle sable marin de Reichendorf, le « repos ineffable ».

Mopti alla les rejoindre quelques jours plus tard. On était à la fin d’août. Il faisait encore tiède. Il n’eut pas à souffrir des premiers frimas. Ses derniers instants furent aussi doux que possible.

— J’ai dû aider à l’enterrement d’un camarade, dis-je à Mlle de Mirrbach, pour lui expliquer le retard avec lequel j’arrivais au château.

— C’est du soldat sénégalais qu’il s’agit ? demanda-t-elle ?

— Oui.

Le ton sur lequel elle me questionnait me parut avoir quelque chose d’agressif. Sans doute aurais-je dû mettre cette nervosité passagère sur le compte des nouvelles de la guerre, encore plus défavorable pour l’Allemagne ce jour-là que les précédents. Mais j’étais moi-même sous l’influence des lugubres minutes que je venais de vivre. Il y avait en moi la même mauvaise fièvre. J’entendis Axelle murmurer une phrase que je ne pus m’empêcher de relever.

— Je dis, répéta-t-elle durement, que c’est une chose indigne.

— Qu’est-ce qui est indigne ?

— Il est indigne d’une nation européenne d’employer comme chair à canon de malheureux sauvages, de les arracher ainsi que du bétail au pays où ils sont nés, de…

— Peut-être, fis-je, la voix tremblante, que si vous m’autorisiez à vous répondre…

— Que répondriez-vous ?

— Qu’il est facile de reprocher aux autres ce qu’on aurait été bien aise de faire soi-même.

Elle haussa les épaules avec dédain.

— C’est tout ?

— Non, non ! Je dirai aussi que quelqu’un qui vous était cher a été nommé, vers 1885, capitaine à vingt-neuf ans pour avoir fourni un rapport jugé remarquable sur l’intérêt qu’aurait l’Allemagne à se constituer une armée noire au Cameroun.

Elle me jeta un regard d’où toute flamme hostile avait disparu, un regard qui s’excusait presque. Comment n’eût-elle pas été touchée de constater une fois de plus la vigilance avec laquelle je ne cessais de m’enquérir du moindre détail de sa vie ?

Est-il nécessaire de dire qu’elles ne furent jamais qu’exceptionnelles, ces douloureuses altercations où s’affrontaient deux êtres dont la malheureuse destinée était de s’aimer alors que tout se liguait pour le leur défendre ? L’un et l’autre, nous nous attachions par tous les moyens à les éviter. En ce qui me concernait, je ne pouvais oublier qu’Axelle, alors que la victoire semblait devoir aller à son pays, avait mis en œuvre des trésors de douce délicatesse pour conjurer mon amertume. J’aurais jugé ma conduite bien indigne, si, maintenant que la situation était renversée au profit de la France, je n’avais pas eu le soin constant d’épargner à Mlle de Mirrbach toute allusion aux événements qui étaient en train de se précipiter. De son côté, elle était loin de méconnaître une aussi fervente sollicitude. Elle savait l’effort de tous les instants au prix duquel j’essayais d’assurer son repos. Elle n’ignorait pas la comédie quotidienne que je m’étais astreint à jouer auprès de son oncle, afin qu’il continuât à ne voir les événements qu’à travers le double prisme déformant de ses souvenirs et de son imagination, et qu’il n’eût pas de la défaite allemande la brusque révélation qui aurait pu lui être fatale. Enfin, bien qu’elle ne m’en parlât jamais, je sentais qu’elle me gardait une gratitude émue pour la façon dont je l’aidais dans sa tâche ingrate de maîtresse de maison, à qui son nom, son rang social imposaient le devoir de surmonter les difficultés domestiques sans se plaindre, sans jamais évoquer de près ou de loin la plus inextricable et la plus déprimante de toutes, le manque d’argent.

D’ailleurs, si je n’avais pas employé mon temps à lutter ainsi pour Axelle, qu’eussé-je fait des journées que j’étais à présent à même de lui consacrer tout entières ? Les revers de l’Allemagne avaient eu au château des répercussions aussi profondes qu’au camp. Le rappel de Gottlieb y fit d’abord figure d’irrémédiable catastrophe. Il fallut son absence subite pour qu’on rendît pleinement justice à son dévouement et à son activité. Mieux que personne, il savait, le pauvre garçon, quels embarras causerait son départ, alors qu’il s’ingéniait à me mettre à même, dans la mesure du possible, de le remplacer. Dominica avait bien ramené de Kœnigsberg un autre de ses neveux, petit jeune homme d’une quinzaine d’années, déjà fort peu débrouillard de nature, et que les éclats du général avaient définitivement achevé d’ahurir. Sur ces entrefaites eurent lieu le départ du capitaine Elbing et la transformation du camp. Puisque le système du kommando était en vigueur pour d’autres prisonniers, aucune raison ne s’opposait à ce qu’il me fût appliqué. Mon sort fut réglé en deux mots par le général, trop heureux d’agir comme si c’était lui qui avait eu cette idée, alors que j’ai de bonnes raisons de croire qu’elle lui fut suggérée par sa nièce. Un beau matin, le vieux feldwebel qui dirigeait maintenant ce qui restait du camp fut convoqué à Reichendorf. Il s’entendit notifier, au garde-à-vous, le désir du général. Le même jour, mon gardien arriva au château à l’heure ordinaire, mais, cette fois, ce ne fut pas pour me ramener avec lui. Il était chargé d’un sac à distribution dans lequel tenait très à l’aise mon humble bagage de prisonnier. Le tout fut installé dans une chambrette du rez-de-chaussée où Dominica, assistée du jeune ahuri, vint me dresser un lit. Ce fut le 21 août que je passai ma première nuit à Reichendorf. Le soir, lorsque ma tâche fut terminée, et que le silence et l’ombre eurent enseveli le château, j’ouvris doucement la fenêtre de ma chambre. Je m’accoudai à l’appui de pierre. En face de moi, sur l’étang obscur, un large rectangle jaune s’étendait, tout scintillant de rides brillantes. C’était le reflet de l’électricité, allumée dans la chambre d’Axelle. Bientôt, je vis une silhouette, qui était la sienne, projeter son ombre sur les eaux, à l’intérieur du rectangle. Mlle de Mirrbach était à son balcon, juste au-dessus de moi. Nous restâmes tous deux longtemps ainsi. Le moindre soupir que j’eusse laissé échapper serait monté lentement vers elle, comme du fond d’un marais endormi se détache et s’élève une bulle d’air demeurée trop longtemps captive.

Le matin, Axelle sortait pour une de ces mystérieuses promenades au bord de la mer dans lesquelles je n’avais plus insisté pour l’accompagner depuis que j’étais parvenu à en connaître le but. De mon côté, j’aidais de mon mieux Dominica. Quand j’avais terminé, je prenais la canardière de Gottlieb, à la grande envie du jeune ahuri, dont la chasse était la seule besogne pour laquelle il eût quelque aptitude. Je gagnais les marais, bizarre chasseur qui ne tira jamais un coup de fusil et à qui l’idée ne venait même pas de coucher en joue les bandes de sarcelles, éparses sur les eaux, que l’approche de l’hiver commençait à frapper de somnolence. Axelle m’attendait, dans le bosquet de bouleaux déjà dépouillé de presque toutes ses feuilles. Nous rentrions lentement, à travers l’étendue grise, contournant les flaques entourées de joncs immobiles, imprimant sur le sable ou la tourbe la trace éphémère de nos pas.

La première partie d’octobre s’écoula ainsi. Le rôle que j’avais assumé de jouer auprès du général devenait chaque jour plus difficile. La Serbie était reconquise. Les Français venaient d’entrer à Sofia. Dans les Flandres, les armées allemandes refluaient partout en désordre. Lille, Douai, Ostende étaient repris. En outre, depuis près de trois semaines, on n’avait plus reçu de lettres du commandant de Reichendorf.

# XVIII

Cet hiver de 1918, qui devait être si pénible, ne se manifesta pas d’abord sur la côte du Samland avec une excessive cruauté. Pendant presque tout le mois d’octobre, nous eûmes de belles journées, prolongées interminablement par de magnifiques crépuscules. À la place du soleil disparu s’éternisaient des nuages d’or d’une pureté et d’une délicatesse sans égales. Une nuée de passereaux printaniers, bouvreuils, chardonnerets, fauvettes, menaient leur ronde parmi les buissons du jardin. Quelques églantiers refleurirent. Puis, brusquement il se fit un grand silence. Tout se tut et s’effeuilla. Les petits chanteurs disparurent. Nous pénétrâmes sans transition dans les affres de la mortelle nuit septentrionale. Un matin, en revenant du pavillon où j’étais allé, selon mon habitude, renouveler la provision de charbon destinée au poêle, j’aperçus, rasant les eaux des étangs, une interminable volée de grands oiseaux inconnus. Plus nerveux et rapides que les oies sauvages, ils avaient le plumage sombre, le col tendu, et des ailes qui battaient si vite qu’elles donnaient l’illusion de l’immobilité. Sur une bande de ciel dont la teinte était celle des roses séchées, ils se suivaient en file indienne, composant une frise où chacun d’eux semblait la réplique exacte de son prédécesseur. Sans les avoir jamais vus, je devinai aussitôt ces funèbres pèlerins des mers arctiques. Les cygnes noirs ! « Le jour où vous les verrez apparaître à l’horizon, m’avait dit Gottlieb quand il s’en était allé, je souhaite que vous ayez dans les caves tout le bois de chauffage nécessaire, sinon vous aurez bien du mal à le rentrer, car qui dit *cygnes noirs* dit également neige et tempête. » Toute la matinée ils défilèrent ainsi. Vers midi, avec la même hâte éperdue que si quelque chasseur ténébreux était lancé à leur poursuite, passèrent leurs derniers retardataires. Presque tout de suite après, un vent glacial s’éleva, sous les coups duquel les flots se boursouflèrent ; l’atmosphère devint couleur de cendre ; la neige se mit à tomber.

Trois semaines durant, la chute des flocons ne s’arrêta que pour faire place aux trombes d’eau, aux rafales de vent. Les rares éclaircies intercalées entre chacun de ces cataclysmes semblaient n’avoir d’autre but que de nous permettre de contempler les bouleversements ainsi accumulés. Tantôt la lumière violemment bannie reparaissait sur une étendue blanche, au bout de laquelle la mer en furie dressait sa pesante muraille noirâtre. Le lendemain, toute cette neige se trouvait transformée en de gluantes nappes de boue au-dessus desquelles goélands et mouettes tournoyaient avec d’affreux croassements. La bise se levant à son tour et s’en venant sécher les dunes, celles-ci paraissaient soudain s’enfler et se mouvoir ; leurs arêtes devenaient imprécises ; de leurs flancs s’échappaient des tourbillons de sable qui noyaient la terre et le ciel, dressaient un rideau encore plus opaque que celui de la pluie ou de la neige. Seule, l’arrivée du véritable hiver, en les emprisonnant dans sa gangue de glace, était capable de mettre un frein à la folie furieuse des éléments.

Assez satisfait de n’avoir plus à parcourir deux fois par jour, comme auparavant, le chemin du camp, je profitai néanmoins, à plusieurs reprises, des accalmies pour aller m’entretenir de temps en temps avec mes camarades. Il n’était plus question maintenant, bien entendu, que je fusse escorté par un gardien. Chaque jour qui s’écoulait consommait un peu plus la ruine de toute discipline. L’Allemagne avait autre chose à faire qu’à s’occuper encore d’un squelette de camp de représailles perdu au milieu des dunes de la Baltique. Les deux douzaines de prisonniers oubliés là, ainsi que les dix landsturmiens qui étaient censés les surveiller, menaient une existence de termites, ne sortant de leurs cabanes que pour aller à la station de chemin de fer guetter un ravitaillement qui n’arrivait plus.

Personne ne se plaignait de cette carence. Tous y voyaient la garantie la plus certaine d’une imminente libération. L’heure attendue depuis quatre ans allait sonner. Geôliers et captifs la voyaient venir, qui avec une joie angoissée, qui avec une résignation morne.

Français et Allemands, pour avoir moins froid, ils avaient décidé de ne plus occuper que deux baraques. Ils y restaient toute la journée, les uns couchés, les autres jouant aux cartes. Je me dirigeais vers Dauphin, qui faisait équipe, à la manille, avec deux territoriaux de Marseille et un gefreiter hessois.

— Eh bien, quoi de nouveau ?

— Quoi de nouveau, mon vieux ? répondait-il sans lâcher son jeu. Il y a que, cette nuit, nous avons bien cru que nous nous envolions tous avec nos bicoques. Tu parles d’un vent ! Heureusement que la classe approche : À propos, est-ce que tu sais que la Turquie a demandé la paix ?

— Je sais. Qu’est-ce qu’on en dit, ici ?

— Qui ça, *on ?* Les Boches ? Ils n’ouvrent la bouche que pour dire qu’ils se foutent de tout, maintenant. Figure-toi qu’avant-hier, il y en a trois qui sont partis comme cela, les mains dans leurs poches. Ils ont dit qu’ils en avaient marre, qu’ils rentraient chez leurs femmes. Il en a coulé de l’eau sous le pont, depuis le temps du petit père Elbing ! Le feldwebel n’a rien fait pour les retenir. C’est tout juste s’il ne les a pas approuvés. Tu te rends compte : il y a huit jours qu’il est sans ordres ! Autre chose : tu sais que, ce soir, l’électricité, macache !

— Comment cela ?

— Eh oui ! C’est l’usine de Palmnicken qui nous fournissait le courant, avec des ouvriers militarisés. Eh bien, ces militarisés-là ont décidé de tout envoyer promener. Ils lâchent le turbin aujourd’hui. Tu pourras prévenir tes amis du château, qu’ils aient à préparer leurs chandelles. Ah ! et puis autre chose encore : à Kiel, la flotte s’est mutinée.

— Qui vous l’a dit ?

— Un sous-off garde-côte. Le fait est que la semaine dernière, on a vu passer à toute vitesse des navires de guerre, qui se dirigeaient vers l’Ouest. C’étaient ceux de la défense mobile de Memel. Il paraît qu’on les convoquait par TSF pour torpiller leurs copains. C’est le gefreiter ici présent qui est allé vérifier la nouvelle. Pas vrai, frise-poulet ?

Le Hessois hocha la tête.

— Guillaume, kapout ! murmura-t-il lugubrement.

— Si tu veux. J’y vois pas d’inconvénient, moi. Mais, sacré farceur, c’est pas une raison, parce qu’on cause gentiment politique, pour me couper mon manillon, alors que tu n’as pas fourni atout quand j’en ai battu. Ils seront toujours les mêmes, ces lascars. Qu’on cesse un instant de les avoir à l’œil, ils en profitent pour vous faire un coup de vache. Atout, re-atout, et je passe mon trèfle maître. Oui, mon vieux, c’est comme cela. C’est égal, comment qu’il se serait fait traiter de bourreur de crâne, celui qui nous aurait prédit il y a deux mois ce qui arrive aujourd’hui ! Fichet ne se sera pas trompé. À Noël, on mangera le boudin chez lui.

— Et les camarades, qu’est-ce qu’ils disent ?

— Rien. Ils sont épatés. Ils croient qu’il n’y a qu’une chose à faire, se tenir peinards. Avant-hier, quand on a vu partir les trois Boches, y en a qui voulaient les imiter. Mais on leur a fait comprendre que ça n’en valait pas la peine. Risquer, comme le pauvre Vandaële, comme le pauvre Audemard, de se faire estourbir par quelque douanier, pourquoi faire ? Il n’y a qu’à attendre, pas ? Le jour n’est plus loin où ils nous demanderont comme un service personnel de foutre le camp. C’est pas ton avis ?

— C’est mon avis. Ne faisons rien sans nous être entendus. Tenez-moi au courant, s’il y a du nouveau.

— Compris. Et toi aussi, si tu apprends quelque chose, arrange-toi pour nous prévenir.

Je les quittais en hâte. Il y avait deux heures que je n’avais vu Axelle, et ces deux heures-là me paraissaient autant de siècles.

Dans l’immense cuisine du château, je retrouvai Dominica, plus vieillie et plus ratatinée que jamais sous sa pèlerine de tricot noir. Pendant mon absence, le facteur était venu et lui avait remis une lettre. Elle était en train de la lire, debout contre la fenêtre, s’efforçant de capter les dernières lueurs qui filtraient du ciel nuageux.

— Des nouvelles de Gottlieb, Dominica ? Comment va-t-il ?

— Mieux, il paraît. Voyez plutôt.

Blessé au début de septembre devant Saint-Mihiel, Gottlieb avait dû subir l’amputation de la jambe droite, la valide. Il était resté trois semaines entre la vie et la mort. Maintenant, il se remettait. Il écrivait à sa tante, d’un hôpital du fin fond de la Bavière. On lui avait promis qu’il pourrait se lever bientôt. « On me donnera une jambe articulée, disait-il, et le médecin affirme que, comme elle sera de la longueur exacte de mon autre jambe, je ne boiterai pas autant qu’avant, plus du tout, peut-être. J’en ai tout de même pour deux mois au moins avant de revenir à Reichendorf. J’espère que je ne vous fais pas trop défaut. »

Je rendis sa lettre à Dominica.

— Il n’y a rien d’autre au courrier ?

J’aurais voulu qu’elle me dispensât de préciser ma question. Mais elle me regardait, de ses yeux vitreux auxquels l’excès des larmes répandues avait fini par retirer toute expression. Elle n’avait pas l’air de comprendre.

— Oui, fis-je, d’une voix un peu altérée, pas de lettre du commandant de Reichendorf ?

Elle secoua la tête.

— Non, pas de lettre.

Nous nous tûmes tous deux. La neige recommençait à tomber. Ses flocons changeaient de couleur en dépassant la ligne d’horizon, noirs ou blancs selon qu’ils défilaient sur l’écran du ciel ou sur celui de la terre.

Nous demeurâmes ainsi jusqu’à ce que la nuit fût tombée. Lentement, alors, Dominica se dirigea vers le commutateur électrique. Elle le tourna à deux reprises. Nulle lumière ne jaillit. Je me souvins de ce que m’avait dit Dauphin.

— L’usine électrique ne fonctionne plus, dis-je. Avez-vous des lampes ?

— Des lampes, oui. Mais on n’aura pas assez de pétrole.

— Des bougies, alors ?

— Je vais voir.

Elle croisa, sur le seuil de la porte, son jeune neveu qui rentrait. Armé de la canardière de Gottlieb, il revenait de la chasse. C’était lui qui avait reçu mission d’approvisionner le château en gibier. Il s’acquittait à peu près convenablement de cette besogne, malgré une tendance fâcheuse à tirailler à tort et à travers. Si je n’avais exercé sur lui une surveillance de tous les instants, le prix de la sauvagine aurait fini par dépasser à Reichendorf celui de la viande de boucherie.

— Qu’est-ce que tu as pris aujourd’hui ?

Il baissa la tête.

— Une sarcelle et une bécassine.

— Seulement ! Combien as-tu usé de cartouches ?

— Six.

— Six ! Toutes celles que je t’avais données, alors ?

— J’ai manqué des bécassines, dit-il, sur un ton pleurnichard. C’est ce qu’il y a de plus difficile à tirer.

— Je t’ai déjà dit de ne plus tirer sur elles. Cinq cartouches, pour une toute petite bécassine de cent grammes, alors qu’avec une seule cartouche, et un peu de patience, tu aurais pu rapporter une oie sauvage. Demain, tu n’auras plus que deux cartouches, c’est compris ?

Dominica revenait, un bougeoir allumé à la main.

— Le général vous réclame, me dit-elle. Il vous a réclamé comme cela deux fois pendant que vous étiez sorti. Il a fini par s’endormir. Il vient de se réveiller. Il s’ennuie.

— Et Mademoiselle ?

— Elle est auprès de lui.

— Comment va-t-il ?

— Il tousse beaucoup moins. Le lait qui bout sur le fourneau, c’est pour lui. Voulez-vous le lui monter ?

— Mettez-y un peu de rhum. Ça lui fait du bien.

Elle me montra une bouteille vide.

— Du rhum ? Il n’y en a plus. Je lui ai donné ce matin la dernière goutte.

— Il faudra en acheter, dis-je. C’est après-demain le 1er novembre. Vous irez bien ce jour-là à Kœnigsberg, n’est-ce pas ? Je vous ai toujours vue y aller le premier de chaque mois. Il faudra en profiter pour acheter pas mal de choses.

Elle me lança un regard en dessous. Ma remarque sur la régularité de ses voyages à Kœnigsberg semblait lui causer du mécontentement, voir de l’inquiétude.

— Acheter ! Acheter ! bougonna-t-elle, c’est joli à dire : et l’argent ?

— Ne craignez rien, Dominica. On s’arrangera.

Il y avait deux semaines que le général avait été contraint de s’aliter. Cette indisposition lui était venue à la suite d’un voyage à Berlin aux environs du 15 octobre. Il était rentré fort déprimé. Mlle de Mirrbach avait bien essayé d’expliquer ce malaise par un froid subit ressenti dans le train. Mais moi, qui étais suffisamment au courant des difficultés dans lesquelles se débattait la famille de Reichendorf, je n’avais pas manqué de me souvenir qu’une date comme celle du 15 octobre constituait pour elle une échéance fatidique. Quoi de plus propre à ébranler une santé déjà chancelante que l’obligation de prendre un fiacre à la gare de Charlottenbourg pour aller, quartier de Moabit, solliciter humblement de certain usurier une nouvelle prorogation de certaines traites ?

Le vieillard s’était couché en rentrant à Reichendorf. D’une semaine, la fièvre ne l’avait pas quitté. Sa nièce et moi, nous nous étions relayés à son chevet. À présent, il était hors d’affaire. Il paraissait, en tout cas, avoir repris ce qui lui tenait lieu de bon sens. Aucun répit appréciable ne résultait d’ailleurs pour nous de l’amélioration de son état. Pendant quinze jours, nous avions été dispensés de jouer auprès de lui la pieuse comédie aux moyens de laquelle nous nous efforcions de lui dissimuler toute l’étendue de la débâcle allemande. Maintenant que son délire était tombé, à quel expédient allions-nous recourir ?

Comment répondrions-nous aux questions dont il n’allait pas manquer de nous harceler ?

Ce fut sur la pointe des pieds que je pénétrai dans sa chambre. La bougie allumée sur la table de nuit multipliait alentour de larges ombres dansantes. La cretonne défraîchie des rideaux du lit, que les courants d’air faisaient onduler, balançait la silhouette ridiculement déformée et agrandie du général. Accoté à une pile d’oreillers, il avait sur les épaules une pelisse d’astrakan hors d’usage. Ses couvertures étaient jonchées de numéros de la *Gazette de la Croix*. Il en saisissait un, le parcourait avec avidité, et le rejetait presque aussitôt d’un geste fébrile pour en prendre un autre.

Mlle de Mirrbach était venue à ma rencontre. Dans l’obscurité, sur le seuil de la porte, elle m’étreignit les mains.

— Vous voilà ! Enfin !

— Il a les journaux ! murmurai-je. J’espère que ce ne sont pas les numéros les plus récents ?

— Si, fit-elle, ce sont les derniers.

— Comment ? Vous les lui avez donnés !

— J’y ai été contrainte. Si vous saviez quel supplice il m’a fait endurer pendant votre absence… Mon Dieu !

Elle étouffa un sanglot.

— Je crois que j’ai bien fait. Depuis qu’il les a, il est plus calme.

— Plus calme ? Mais alors, c’est qu’il ne comprend pas, qu’il ne comprend plus !…

— Ah ! fit-elle, avec un pauvre geste désespéré, je finis par ne plus savoir. C’est moi qui ne comprends plus. Il n’a pas, je vous assure, manifesté la moindre stupeur… Au contraire. Et ce qu’il y a de plus terrible, c’est que nous n’avons même plus la ressource de tout expliquer par le délire. Son pouls est normal.

Sa voix, en se brisant, s’était haussée d’un ton, le général avait entendu. Il tourna la tête de notre côté.

— Axelle, qu’y a-t-il ?

— Ce n’est rien… C’est moi, mon général.

Mlle de Mirrbach s’accrocha à mon épaule.

— Je n’en puis plus, murmura-t-elle. Je vous laisse avec lui. Tâchez qu’il se rendorme ? Alors, vous viendrez me retrouver, n’est-ce pas ? Vous me le promettez ? Je vous attends.

Elle répéta, me serrant la main comme elle ne l’avait jamais fait encore.

— Je vous attends.

Cependant, le général s’était emparé du bougeoir, et l’élevant, il étalait jusqu’à nous le cercle lumineux.

— Vous ? Qui, vous ? ah ! ah ! mon brave ami ! Ce n’est pas malheureux ! Mais qu’est-ce qui se passe donc ? Voulez-vous m’expliquer ? Voilà trois heures que je vous réclame. Singulière conception de l’exactitude militaire ! Oui, singulière conception. Approchez, mon ami, approchez ! J’ai pas mal de questions à vous poser. D’abord, comment se fait-il que l’électricité ne marche plus ?

— Mon général, je ne sais pas. Un court-circuit…

— Vous devriez savoir, voyons. C’est votre métier. Singulière conception !… l’électricité ne marche plus. Là-dessus, on va se promener. Et quand allez-vous vous décider à la faire remarcher ?

Je me tus. Mille fois me laisser accuser de toutes les impérities, plutôt que d’apprendre au vieillard la vérité, plutôt que de lui révéler que l’orgueilleuse armature de l’État prussien était en train de se décomposer, de s’en aller par lambeaux !

— Demain, il faudra songer à remédier à cela. C’est fort désagréable. Je ne peux pourtant pas éclairer mes vitrines avec des bougies, n’est-ce pas ? Passons, j’avais autre chose à vous dire. Je ne me rappelle plus quoi. Ah ! oui, j’y suis. Mon ami, mon bon ami, vous voyez devant vous un homme inquiet, très inquiet. Avez-vous jeté un coup d’œil sur ces gazettes ?

Il avait raflé sur son lit une demi-douzaine de journaux et me les tendait.

— Mon général, balbutiai-je, comprenant que le moment critique était venu, il ne faut pas ajouter foi… je veux dire il ne faut pas exagérer la portée des nouvelles que donnent certains journaux. Souvent, les bruits les plus sujets à caution…

Au regard sévère qu’il me lança, je compris que j’étais en train de faire fausse route.

— Quoi ? Que prétendez-vous insinuer ? dit-il. Halte-là, s’il vous plaît ! La *Gazette de la Croix*, mon ami, n’est pas une feuille comme les autres. C’est un des plus anciens parmi nos journaux ; et certainement le plus respectable. J’ai en ses informations une confiance aveugle, vous m’entendez, aveugle. Vous vous êtes mépris, mon ami. Ce n’est pas du tout de cela qu’il s’agit. Une question, au préalable. Vous souvenez-vous de la date exacte à laquelle nous avons expédié à mon fils Dietrich le paquet qui contenait sa grande tenue ?

Je ne pus me défendre d’un haut-le-corps. Eh quoi ! En présence des catastrophes dont il venait d’avoir la subite révélation, tel était donc l’objet de ses soucis ! Mlle de Mirrbach aurait-elle dit vrai ? Commençait-il à perdre la raison ?

— Eh bien, répondez. À quelle date ?

— Le 22 septembre, mon général. Oui, c’est cela. Le 22 septembre.

L’exactitude du renseignement que je lui fournissais ainsi était des plus relatives. C’était bien en effet le 22 septembre que, sur nos instances réitérées, je m’étais décidé à faire un colis du bel uniforme des dragons de Bredow, celui que, dans la pensée de son père, Dietrich de Reichendorf aurait à revêtir pour la grande charge finale. Mais, une fois dûment empaquetés par mes soins, ni la tunique bleu de ciel à collet jonquille, ni le casque à aigle d’argent n’avaient pris le chemin de la zone des armées. Ils se trouvaient entreposés, pour l’instant, à l’abri des investigations indiscrètes, dans un des placards de la chambre de Mlle de Mirrbach. Le défaut d’accusé de réception dont se plaignait à leur propos le général n’avait donc rien qui pût nous étonner, Axelle et moi. Sans doute, je pensais que le vieillard eût mieux fait de se préoccuper de son fils, dont il n’avait reçu aucune lettre depuis plus de cinq semaines. Mais, à ma profonde stupéfaction, j’allais comprendre qu’il tirait au contraire de ce terrible silence toutes sortes de raisons de confiance et d’espoir.

— Le 22 septembre ! fit-il avec un soupir de soulagement. Je ne sais pas pourquoi, je m’étais figuré que l’expédition de ce paquet ne remontait pas à plus de trois semaines, oui, aux environs du 4 ou 5 octobre. J’avais peur que nous nous y fussions pris un peu tard. À présent, je suis tranquille. La poste prussienne n’égare jamais rien. Il ferait beau voir qu’elle commençât par l’uniforme d’un officier aux dragons de Bredow. Soyez certain qu’à l’heure actuelle, Dietrich est en possession de sa tenue. S’il ne m’en a pas accusé réception, vous savez pourquoi, je suppose ?

Avait-il perdu définitivement la notion des choses ? Ne comprenait-il pas le sinistre de sa question ? Mais non, tout à fait à son aise, il me souriait, il clignait de l’œil d’un air entendu.

— Comment, vous n’avez pas deviné ?

— Mon général, j’avoue…

— Vous m’étonnez, mon ami ; vous m’étonnez et me décevez. Après le mal que je me suis donné tout cet été pour vous ! Me serais-je exagéré vos aptitudes stratégiques et tactiques ? Nous allons bien voir. Raisonnons un peu, s’il vous plaît. Ce soir, 28 octobre 1918, indiquez-moi, *grosso modo*, le tracé de la ligne de bataille. Oh ! pas de paroles en l’air. Tenez, prenez ceci.

C’était, au pied de son lit, toute froissée, une carte du front occidental. J’eus la stupeur de constater que chaque phase de l’avance de l’armée française y était consignée.

— Mon général, je vous en prie, ne vous découvrez pas. Voici votre carte.

— Je vous remercie. La réponse à la question que je viens de vous poser s’y trouve toute faite. Donc, il y a deux mois, le front était ici. Il y a un mois, là. Il y a quinze jours, nouveau recul sur la ligne que voici. Il y a huit jours, recul encore. Tenant compte de la cadence à laquelle s’effectue cette marche en arrière, nous sommes fondés à admettre que, dans deux semaines, aux environs du 15 novembre, la ligne de bataille sera transportée ici. Êtes-vous de mon avis ?

Je le regardai sans chercher à dissimuler mon ahurissement. La ligne qu’il m’indiquait avec tant de calme était jalonnée par les noms d’Aix-la-Chapelle, Trêves, Karlsrühe et Bâle.

— Oui, voilà où nous en serons. Alors, que se passera-t-il ? Comment, vous n’avez pas encore compris ? Allez me chercher la grande carte, sur la table de mon cabinet de travail, la grande carte.

La carte dont il parlait était celle sur laquelle nous nous livrions, depuis trois mois, tant de combats imaginaires. Je m’en emparai dans l’obscurité, et revins en toute hâte, semant sur mon parcours les innombrables épingles dont elle était encore hérissée.

— Bon, désormais, mon ami, il est impossible que la vérité ne vous saute pas immédiatement aux yeux. Où seront, le 15 novembre, les armées allemandes ? Elles auront reculé jusqu’à la Nied, jusqu’à la Sarre, jusqu’à la Lauter. Nous serons exactement alors, oui, exactement au point où nous nous trouvions fin juillet 1870, c’est-à-dire sur les positions d’où nous nous sommes élancés pour remporter les succès les plus foudroyants qu’aient jamais enregistrés les annales militaires. J’ai commencé à y voir clair il y a environ quinze jours, lorsque je n’ai plus eu de lettres de Dietrich et que j’ai vu nos unités battre en retraite à une allure vraiment inusitée pour des troupes allemandes. J’ai deviné qu’il y avait anguille sous roche. Un simple syllogisme m’a livré la clé de la situation. Écoutez-moi bien. *Primo :* il faut pour qu’un fils laisse son père sans nouvelles un événement d’une importance capitale. *Secundo :* il n’est pas actuellement d’événement d’importance plus capitale que la reprise de l’offensive. *Tertio* et *Conclusion :* nous allons assister d’un moment à l’autre à cette reprise de l’offensive. Voilà pourquoi je m’inquiétais tout à l’heure à l’idée que Dietrich pouvait ne pas avoir reçu à temps son uniforme. Tout de même, je me rends compte que je me suis laissé entraîner un peu loin avec vous sur la voie des confidences. Mais vous êtes un ennemi loyal. Donnez-moi votre parole de soldat que rien de ce qui se dit ici ne passera le seuil de cette chambre. Moyennant quoi, je consens à achever de vous démontrer…

— Mon général, faites attention, vous allez reprendre froid.

— Eh ! vous m’ennuyez ! froid ? J’étouffe, au contraire, j’étouffe. Je reviens à ma démonstration. Donc, le 15 novembre, nous nous retrouvons sur les points de départ utilisés par Moltke, le grand, celui de 1870. Songez aux perspectives qui s’ouvrent devant nous, avec une armée non pas fraîche, mais bien mieux que fraîche, entraînée, aguerrie par les quatre années qui viennent de s’écouler. La véritable campagne va commencer. Ne m’enlevez pas la carte, tonnerre ! Oui, oui, c’est cela, ce que j’avais toujours prédit. Ouvrez les yeux, mon cher. Si vous tenez à savoir où la partie définitive va se jouer, regardez cet endroit qui n’a l’air de rien, entre les villages d’Ars et de Laquenxey, à une lieue sud-est de Borny… Mais chut, ce sera là, si vous le voulez bien, le thème de notre partie de kriegspiel de demain. Vous avez toute la nuit pour réfléchir à la façon de parer le petit coup que je vous prépare. Et pas un mot à personne, naturellement. Votre honneur de soldat est engagé. Mais, tonnerre de tonnerre, quelle idée d’avoir ouvert la fenêtre ! On gèle, ici.

Deux heures durant, peut-être, il continua à divaguer de la sorte, confondant les deux guerres, les deux Guillaume, les deux Moltke, Maubeuge et Bitche, l’Yser et la Moselle, Charleroi et Sedan, appelant ses fils, parlant de Michel et de Conrad comme s’ils eussent été vivants, de Dietrich comme s’il était mort. Axelle n’avait pas reparu. Vers sept heures une ombre était entrée ; c’était Dominica. Elle m’apportait une tasse de lait, du pain, un peu de beurre.

— Et Mademoiselle ?

— Chut, fit-elle. Elle est bien lasse. C’est elle qui vous envoie cela.

Ce ne fut que plus tard, beaucoup plus tard, que les halètements d’une respiration saccadée, succédant au torrent d’insanités dont je venais d’être abreuvé, m’apprit que notre pitoyable bourreau avait enfin succombé au sommeil. Dans le corridor plein de ténèbres, une faible lueur indiquait l’appartement d’Axelle. La porte en était ouverte. J’étais entré là pour la première fois six mois auparavant, avec mes pauvres outils d’ouvrier et tant de trouble au cœur ! Qui m’eût dit que je repasserais un jour ce seuil dans les circonstances où je le franchissais cette nuit ! Quels obstacles, à force d’amour, n’étais-je pas arrivé à surmonter ! Mais qu’ils étaient peu de chose en regard de ceux qui subsistaient encore !

Sur la table, au centre de la pièce, une bougie achevait de se consumer. J’aperçus Axelle assise dans un fauteuil, non loin de son lit. Son mouchoir avait glissé à terre. En le ramassant, je le sentis tout humide de larmes.

Je pris une chaise et m’assis à côté d’elle. Un silence qu’il n’était pas en notre pouvoir de rompre s’installa entre nous. Nos pensées étaient les mêmes, mais il nous était interdit de le constater. Le responsable de cette interdiction, nous étions sûrs qu’il était mort, mais nous n’avions pas le droit de nous communiquer cette mutuelle certitude. Rien que parler de la possibilité de cette mort eût presque équivalu à l’aveu terrible qu’elle avait été désirée.

Au dehors, le vent soufflait avec une violence sans cesse accrue. Le château craquait comme un navire sur le point de s’entr’ouvrir. Pour compléter cette illusion d’abîme, lorsque la rumeur de l’ouragan se ralentissait, celle de la mer, énorme, continue, dressait dans le lointain sa toile de fond mugissante. La bougie qui nous éclairait commençait à grésiller. Près d’elle, il y en avait une autre, toute neuve, laissée là par Dominica. Lorsque la première s’éteindrait, Axelle se lèverait-elle pour allumer la seconde ?

Brusquement, d’un seul coup, l’ombre se fit. L’obscurité décupla le tumulte extérieur. Je n’ai plus besoin de dire pourquoi je suis dépaysé partout où cesse de me parvenir la plainte du vent mêlée à celle de la mer.

Les fenêtres de la chambre de Mlle de Mirrbach étaient démunies de persiennes. Quand une lumière transie et blême commença à rôder contre les carreaux, je ne compris pas tout de suite que c’était l’aube, et qu’une nuit venait de passer pendant laquelle le corps d’Axelle n’avait cessé un seul instant de reposer entre mes bras.

# XIX

Le début de la journée du 11 novembre ne fut signalé à Reichendorf par aucun événement remarquable. Très tôt, dans la matinée, un aéroplane passa à toute vitesse, allant vers l’Est. Nos yeux le suivirent avec anxiété, jusqu’à ce qu’il disparût sans lancer la fusée lumineuse que nous attendions et dont nous n’eussions pu d’ailleurs deviner la signification. Il y avait trois jours que nous vivions à peu près sans nouvelles, en proie à la même attente angoissée. Ce ne serait peut-être pas encore pour aujourd’hui ! Vers neuf heures le ciel, qui était resté clair depuis le lever de l’aurore, s’assombrit. Il fit soudain moins froid. Les sapins et les étangs s’effacèrent. Mêlée de neige fondue, la pluie se mit à tomber, isolant le château, déchaînant autour de lui le morne orchestre des gouttières et des gargouilles.

Je me trouvais avec Axelle assis devant la cheminée de sa chambre, où j’avais réussi à allumer un maigre feu de bois, quand on frappa. C’était le petit domestique. Plus ahuri que jamais, il venait annoncer que quelqu’un me réclamait en bas.

— Quelqu’un ? pour moi ?

— C’est sûrement un de vos camarades, dit Axelle. Il doit y avoir quelque chose de nouveau. Allez voir.

Elle avait raison. Sur le seuil de la porte du rez-de-chaussée, laissée grande ouverte par le jeune ahuri à seule fin de permettre au brouillard d’envahir tout le château, je trouvai Dauphin.

— Toi ! Ici !

— Eh oui ! Moi ! Il a bien fallu que je vienne. On ne t’a pas vu depuis cinq jours.

— Entre, que je ferme la porte.

Il obéit, retirant poliment son képi. Combien de temps y avait-il que le pauvre diable n’avait eu à accomplir ce geste d’élémentaire civilité !

— On t’a permis de venir du camp tout seul ?

— On m’a permis ? Tu te figures que c’est les gardiens qui m’en auraient empêché ? Ils ont autre chose à faire.

— Et en route, personne ne t’a arrêté ?

— M’arrêter ? Tu parles ! Je n’ai rencontré qu’un vieux paysan qui cherchait à désembourber sa charrette. Je lui ai donné un coup de main. Faut voir comment qu’il s’est empressé de me remercier ! On ne peut pas dire qu’il ne savait pas à qui il avait affaire, ne serait-ce qu’à cause de ce truc.

Il désignait le rectangle de drap rouge, cousu sur l’épaule de sa capote.

— Je ne vois pas d’ailleurs pourquoi je garde encore cette saloperie. Là ! Comme ça, c’est plus digne.

Crac ! Il venait d’arracher le morceau d’étoffe. Il le plia soigneusement et le mit dans sa poche.

— Il y a donc du nouveau ? demandai-je.

— Du nouveau ? Il y en a tous les jours. Vous ne savez donc rien, ici, pas même que les Boches ont proposé l’armistice ?

— Des bruits qui courent.

— Écoute, vieux, je vais te dire une bonne chose ; les bruits, c’est comme les gens, à force de courir, ça finit par arriver.

— Qu’est-ce qu’on raconte, au camp ?

— Au camp ? Il parle toujours du camp ! Tu me fais bien rigoler. Il n’y en a plus, de camp. Le feldwebel se faisait tellement de cheveux, à rester ainsi sans galette, sans ravitaillement, sans rien, qu’il s’en est allé à Kœnigsberg, pour avoir des ordres. Depuis, ni vu, ni connu.

— Qu’est-ce qui commande, alors ?

— En partant, il a vaguement passé la consigne à son dernier gefreiter, le Hessois, Frise-Poulet, comme on l’appelle. Mais je t’en fous. Frise-Poulet ne veut rien savoir pour poisser les embêtements des galons sans les avantages. Résultat : les Fritz se sont barrés les uns après les autres. De dix qu’ils étaient, il n’y en a plus que trois. Ces trois-là, on dirait que c’est nous qu’on est devenu leurs gardiens. On fait figure d’andouilles, quoi ! Alors, comme ce soir il y a une occasion, et comme tu es le plus instruit de nous tous, les copains m’ont chargé de venir te trouver, et de te demander ce que tu penses qu’il faut faire.

— Une occasion ? Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Une occasion de les mettre, de mettre les voiles, quoi ! Et c’est pas seulement façon de parler. On nous propose un bateau pour tirer notre révérence. Oui, écoute voir. Comprenant que tout est foutu pour eux, les Boches de par ici ne pensent plus qu’à ramasser du pèze. Hier, après-midi, Ducournau, qui était allé prendre le vent au village, a trouvé un patron pêcheur qui s’offre à nous conduire tous avec son rafiau, à Pillau, et de là en Suède, ou au Danemark, je ne sais plus, des pays neutres enfin, où on trouvera des consuls de chez nous. Ducournau a fait le calcul avec le type. On peut être en France la semaine prochaine. Quelle affaire. Hein ?

— Vous avez de l’argent ?

— Depuis un mois, tu t’imagines qu’on s’est arrangé pour faire des économies. Ceux qui n’en ont pas, on paiera pour eux. Ils nous le rendront après.

— Et quand a lieu le départ ?

— Ce soir, sauf contre-ordre. Rendez-vous à l’entrée du village, à six heures. Si tu peux, tâche de faucher ici quelques couvertures, parce que cette nuit, en mer… T’as pas l’air bien enthousiaste ?

— Écoute, lui dis-je, il me semble qu’au point où en sont les choses, quelques jours de moins, quelques jours de plus…

Il haussa les épaules.

— Bon ! Ça va ! Tu te dégonfles. Autant le dire tout de suite. On ne force personne à venir, tu sais. Il y en a d’ailleurs trois ou quatre comme toi. Dejonkhère, d’abord, qui prétend que rien que penser à un bateau, ça lui donne mal au cœur. Et puis Rafoussat. C’est celui de nous tous qui a le plus de pognon, mais il dit : qu’il préférerait crever plutôt que de foutre un sou à un Boche. Il n’a pas payé l’aller, il ne veut pas non plus payer le retour. Tout ça, c’est question d’idées personnelles. Enfin, si tu te décides, n’oublie pas : ce soir, six heures. Dis donc, ce n’est pas mal ici.

Ses yeux, s’étaient habitués à l’obscurité du corridor. Saisi d’un étonnement respectueux, il contemplait les grands portraits sombres des vieux barons de Reichendorf, alternant aux murailles avec les trophées de chasse. La porte de la salle d’honneur était entre-bâillée. Il y risqua un coup d’œil.

— C’est même très bien, et riche, fit-il avec un petit sifflement admiratif. Des panneaux de cette épaisseur, aux prix que va chercher maintenant la menuiserie, ils sauraient ce que ça coûte, les frères, s’ils étaient obligés de les faire remplacer. N’empêche qu’à moi, il me semble que ça me foutrait le cafard de vivre au milieu de ces croquemitaines d’autrefois, et de ces bestioles empaillées. En plus, mon vieux, c’est pas pour dire, mais il fait encore plus froid que dans les baraques. Allons, je me trotte. Qu’est-ce que tu décides ?

— Ne vous occupez pas de moi. À six heures, si je ne suis pas au rendez-vous, vous le verrez bien. Et puis, la journée n’est pas finie. Il peut y avoir encore bien des choses.

À la façon dont je lui serrai la main, il comprit que j’étais résolu à ne pas les accompagner. Cependant, je ne me trompais pas. Le reste de la journée devait être fertile en surprises.

Il n’y avait pas dix minutes que Dauphin m’avait quitté, et j’étais en train de rapporter à Axelle la conversation que je venais d’avoir avec lui, quand nous entendîmes retentir le marteau de la porte, annonçant un nouveau visiteur. Traînant ses galoches, le jeune ahuri vint avertir Mlle de Mirrbach, que le pasteur Frühwirth désirait lui parler.

— Qu’il monte ! dit-elle.

En même temps, d’un geste frileux, elle ramenait les bords de la mante jetée sur ses épaules. Elle paraissait grelotter.

— Vous serez bien avancée quand vous aurez réussi à tomber vous aussi malade, lui dis-je.

— Comment vous comporteriez-vous, à ma place ? répliqua-t-elle. Ce que je fais, vous vous imaginez sans doute que c’est par plaisir, et non parce que j’y suis forcée ?

Comme tous ceux qui ont la crainte et le respect du mystère d’autrui, nous n’osions que bien rarement nous parler de façon aussi directe ! En l’espèce, la pensée que le pasteur Frühwirth montait l’escalier, que dans un instant il allait surgir, mettant fin à notre tête-à-tête, cette pensée nous donnait une audace qui nous aurait fait défaut si nous avions eu la perspective de voir ce tête-à-tête se prolonger le reste de la journée.

— Vous y êtes forcée ? ripostai-je âprement. Toujours la même excuse. N’êtes-vous donc pas libre ? Qui vous force ?

— Qui ? Vous ne le savez que trop.

Au même moment, le pasteur entrait. Il n’eut pas l’air surpris outre mesure de me trouver là.

— Mademoiselle… Monsieur Dumaine…

— Asseyez-vous, Monsieur le Pasteur, dit Axelle. Tâchez de vous réchauffer un peu.

— Ce n’est pas de refus. Je suis venu à pied du village. Et, ma foi, avec ce temps…

— Vous nous apportez des nouvelles ?

Il secoua tristement la tête.

— Rien que vous ne sachiez déjà, sans doute.

— C’est que nous sommes ignorants de tout. Personne n’est entré au château, ni n’en est sorti, depuis deux jours. Ce matin, un prisonnier français est venu du camp s’entretenir avec M. Dumaine. C’est par lui que nous savons que le Gouvernement allemand a proposé un armistice.

— Proposé, mademoiselle ! Dites *sollicité*. Et Dieu veuille, cet armistice, qu’il nous soit accordé, le plus tôt possible.

Axelle demeura impassible. Elle regardait la pointe de ses souliers, qu’elle rapprochait tant qu’elle pouvait des bûches fumantes.

— C’est la fin, monsieur le Pasteur.

— Oui, mademoiselle. Je pense que vous êtes au courant de ce qui s’est passé avant-hier à Berlin.

— Je vous répète que nous ne savons rien. Que s’est-il passé ?

— La révolution a éclaté. Les socialistes se sont emparés du pouvoir. Le drapeau rouge flotte sur le palais de l’Empereur.

— Ah ! Alors, l’Empereur, monsieur le Pasteur ?

— Il n’y a plus d’Empereur, mademoiselle.

— Plus d’Empereur ! L’Empereur est mort ?

— Non. Il est parti.

— Parti ! Comment cela ?

— Il s’est… Enfin, il est parti, en automobile.

— Ah !

Elle continuait à garder son immobilité. Il me sembla seulement que ses mains, toujours croisées sur sa pèlerine, se crispaient imperceptiblement.

Soudain un cri nous fit sursauter tous les trois.

— Axelle !

C’était la voix du général. À la fois plaintive et impérieuse, elle nous arrivait de sa chambre, à travers le couloir glacé.

— Axelle, et bien ?

Mlle de Mirrbach s’était levée précipitamment.

— Excusez-moi. Je reviens. Au cas où il aurait appris que vous êtes là, monsieur le Pasteur, et s’il voulait vous voir, pas un mot de tout ce que vous venez de nous dire, n’est-ce pas ? Qu’il continue à ignorer ! Ou que, du moins, il n’apprenne pas tout en même temps. Vous me le promettez ? Je vous en supplie.

Demeuré seul avec notre visiteur, je tentai un effort pour démêler les sentiments qui s’entrechoquaient en moi. Quelle confusion ! Comment faire le départ entre la pitié dont je ne parvenais pas à me défendre, et l’espèce de farouche ivresse dont je sentais mon âme toute submergée ?

Le pasteur se taisait lui aussi. Nous nous observions à la dérobée. Chacun de nous, à son propre insu, épiait les impressions que pouvait refléter le visage de l’autre.

— Tristes temps pour nous, monsieur Dumaine, murmura-t-il enfin.

— Ces temps-là, nous les avons connus, nous aussi, monsieur le Pasteur, et plusieurs fois en moins d’un siècle.

— Je ne dis pas non. C’est vrai. De toute façon, c’est bien pénible.

J’aurais voulu lui dire quelque chose, essayer de le réconforter. Je ne pus pas. Je ne trouvais rien. Ce fut lui qui se remit à parler. Il avait peur de rester seul avec ses pensées.

— Et le général, comment va sa santé ?

— Un peu mieux, dirait-on, depuis une semaine. Mais les événements ne vont-ils pas tout compromettre ? Vous avez entendu Mlle de Mirrbach ? Il faut s’arranger pour qu’il ne sache pas, pour qu’il n’apprenne pas tout de suite…

— Je ne demande pas mieux, moi, encore que cela ne facilite guère la mission dont je me suis chargé. Et elle, comment va-t-elle ?

— Elle ? Elle est fatiguée, monsieur le Pasteur, bien fatiguée.

— Pauvre enfant, quel mérite elle a ! Vous voyez, vous aurez fini par la comprendre, par l’apprécier. Rappelez-vous : au commencement, vous aviez des préventions contre elle. Ne niez pas. Avouez que j’avais raison.

— Vous aviez raison, monsieur le Pasteur.

— Je n’en tire certes pas vanité. D’abord, il y a si longtemps que je la connais. Et puis, l’exercice de notre ministère nous donne fatalement sur le cœur humain des lumières qui sont refusées à l’ordinaire des mortels. Et son fiancé qu’elle aime tant, est-on toujours sans nouvelles de lui ?

— Toujours, monsieur le Pasteur.

— Pauvre, pauvre petite. Mais chut, la voici.

— Eh bien ? demandai-je, lorsque Mlle de Mirrbach eut repris sa place au coin du feu.

— Il paraît plus calme, dit-elle. Mais c’est un calme auquel je ne me fie pas. Je préférerais ses emportements de la semaine dernière. Il est sombre, renfermé. J’ai l’impression qu’il se doute de quelque chose. Hélas ! si sa complète raison lui est revenue, elle aura choisi le pire moment. Vous déjeunez au château, n’est-ce pas, monsieur le Pasteur ? Je viens de donner des ordres. Vous voudrez bien seulement ne pas faire trop attention. C’est une triste chère que celle qui vous attend.

— Mademoiselle, dit le vieux brave homme, sous ce rapport tout le monde sera bientôt logé en Prusse à la même enseigne. J’accepte ; j’accepte avec joie. C’est bon, dans des heures pareilles, de ne pas être seul. En outre, il faut bien que je vienne à vous parler du motif de ma visite.

— Vous avez quelque chose de spécial à me dire ?

— Plus exactement, mademoiselle, c’était auprès de votre oncle que j’étais mandaté. Étant donné son état, il vaut mieux que je m’adresse d’abord à vous. Vous prendrez ensuite la décision qui vous paraîtra la plus opportune. Voici. Comme je l’expliquais à M. Dumaine… je peux parler devant lui en toute liberté, n’est-ce pas ?

— Vous le pouvez, monsieur le Pasteur, dit gravement Axelle.

— Bien. En venant donc ici ce matin, outre mon plaisir à vous voir, j’avais une mission, oui, une véritable ambassade. Depuis hier, j’ai reçu la visite de pas mal de notables des environs, en particulier celle de M. Flinkow, bourgmestre de Palmnicken, et aussi celle de M. Berbling, bourgmestre de Warnicken. Ces deux honorables messieurs ont insisté ensemble…

— Ensemble ? Je les croyais brouillés.

— Précisément. Ils ont jugé que, vu les circonstances actuelles, et les graves événements susceptibles de se produire d’un moment à l’autre dans la région, le devoir commun était d’oublier les vieilles querelles pour ne songer qu’à l’intérêt général. M. Flinkow, vous le savez, est propriétaire de l’usine électrique de Palmnicken, dont les ouvriers sont en grève depuis une semaine. À Warnicken, M. Berbling estime également que la population contient quelques éléments douteux. Bref, ils s’accordent sur la nécessité de faire le plus tôt possible une démarche à Kœnigsberg, en vue d’obtenir l’envoi d’un détachement d’infanterie, ou de quelques dragons. Ils pensent que le général de Reichendorf est tout qualifié…

À cet endroit de son discours, je ne pus m’empêcher d’interrompre le pasteur.

— M. Flinkow, dis-je, il me semble avoir entendu prononcer ce nom par le pauvre Gottlieb. N’est-ce pas ce monsieur avec qui le général a été en pourparlers il y a quelques mois au sujet de la vente d’une partie des sapinières ?

Du regard ardent qu’elle me jeta, Axelle me paya de mon audace.

— Mettons les choses au point, dit-elle. M. Flinkow ne fut pressenti que pour une hypothèque sur les bois dont parle M. Dumaine. Il refusa, pensant bien que le temps n’était plus loin où, pour la même somme, au lieu de prêteur, il serait acquéreur. Aujourd’hui, il paraît animé de meilleurs sentiments. Mais achevez, je vous en prie, monsieur le Pasteur. Ces messieurs jugent donc que mon oncle est tout qualifié ?…

— Mademoiselle, dit le vieillard sur un ton plein de dignité douloureuse, croyez bien que je me suis souvenu de cette histoire, et que je n’ai pas manqué de rappeler à M. Flinkow le peu d’élégance de sa conduite. Mais pouvais-je décliner ce que je considère tout de même comme un devoir ? Je vous assure, la situation est délicate. Nous avons tous intérêt à ce qu’elle ne s’aggrave pas. Bref, j’ai accepté de vous annoncer la visite de ces messieurs. Ils seront là au début de l’après-midi.

— Qu’ils viennent ! dit Axelle. J’aime autant vous prévenir : ils ne verront pas mon oncle. Il a perdu, lui, tout ce qu’il pouvait perdre. Il ne lui reste plus que sa santé. Il n’est pas en état de supporter certaines conversations, d’être mis en présence de certaines réalités. À nous deux, monsieur le Pasteur, nous recevrons ces messieurs. Nous causerons. Que veulent-ils au juste ?

— Je vous l’ai dit : obtenir de Kœnigsberg l’envoi de quelques troupes.

— Ils n’ont pas besoin de nous pour les réclamer. Leur qualité de bourgmestre les habilite suffisamment. Ils doivent désirer quelque chose encore.

— Si leur requête est accueillie avec faveur, ils espèrent que le général permettra que les soldats cantonnent ici. Le château est évidemment tout indiqué…

— Je comprends, dit Axelle. Et ils tiennent sans doute aussi à avoir l’assurance qu’en cas de danger, ils pourront trouver chez nous un asile, eux, leurs portefeuilles et leurs familles ?

— C’est cela même, mademoiselle.

Toute la petite population du poulailler – pigeons, poules, pintades et les autres – caquette, se rengorge à qui mieux mieux, prend des airs bravaches. Mais que l’ombre du milan se dessine sur le sol de la basse-cour, on verra ces écervelés se hâter vers la tourelle en ruine du pigeonnier pour lequel on n’a eu qu’ingratitude, depuis le dernier danger passé. Ainsi, dans la journée du 11 novembre, j’assistais à la reprise par Reichendorf de son rôle séculaire de protecteur. Bergers et paysans s’en venaient aux nouvelles. Ils franchissaient cette enceinte dont ils croyaient avoir oublié le chemin. La menace qu’ils sentaient confusément planer sur eux les réhabituait tout naturellement au geste rituel de venir frapper à la porte de leur seigneur. Dominica était chargée de les accueillir, de les rassurer. Il y en eut qui insistèrent pour voir Axelle. Elle descendit et leur parla quelques instants. Enfin, vers deux heures, contraints eux aussi bon gré mal gré, au même hommage ancestral, les bourgmestres de Palmnicken et de Warnicken furent annoncés.

— Nous les recevrons dans la salle à manger, avait dit Axelle. Je n’ai pas les moyens de faire allumer du feu dans toutes les pièces ! En attendant, allons déjeuner. Venez, monsieur le Pasteur. Et vous aussi, monsieur Dumaine.

Pour lui obéir, j’avais suivi. Trois couverts étaient dressés. Du geste, Mlle de Mirrbach nous invitait à nous asseoir.

— Vous ne voyez pas d’inconvénients à ce que M. Dumaine déjeune avec nous, monsieur le Pasteur, demanda-t-elle d’une voix qu’elle s’efforçait de rendre ferme, mais que je sentais trembler un peu.

Le vieillard avait souri.

— Mon Dieu, mademoiselle, j’ai pris moi-même les devants, sous ce rapport. N’est-ce pas, monsieur Dumaine, je crois bien que dès la seconde fois que vous êtes venu chez moi, vous vous êtes assis à ma table ?

Axelle ne put réprimer un léger mouvement de contrariété. Sans doute eût-elle préféré n’avoir pas été ainsi devancée dans son audace. J’aurais pu la consoler en lui répliquant que, tout de même, l’étiquette chez le Pasteur Frühwirth avait des exigences moindres que celles qui s’imposaient aux châtelains de Reichendorf.

MM. Flinkow et Berbling furent exacts. Un quart d’heure avant leur arrivée, j’étais monté auprès du général.

— Comment l’avez-vous trouvé ? me demanda Axelle.

— Il sommeille. Il est réellement beaucoup plus calme aujourd’hui.

— C’est mon avis. Mais que faites-vous ? Vous nous quittez ?

Je lui répondis que c’était l’heure où ses visiteurs allaient venir.

— Cela n’a aucune importance, dit-elle. Ils sont les derniers avec lesquels je songerais à me gêner. Restez.

Depuis le début de la journée, elle affectait ainsi des manières, une attitude que je ne lui avais encore jamais vues. Sa douceur s’était faite soudain autoritaire. Je me souvins d’une de nos premières promenades à travers les marais, celle au cours de laquelle je lui avais cité le reproche que lui adressait son aïeule d’être trop passive. « Croyez-vous ? avait-elle répondu sur un ton dont je n’avais pas oublié l’étrangeté. Trop passive, parce que je me refuse à une lutte quotidienne contre des détails indignes. » Aujourd’hui, elle jugeait sans doute que l’heure de l’action était venue. Elle m’avait fait asseoir à sa table. Elle exigeait ma présence près d’elle dans une circonstance quasi-solennelle. Je lui lançai un regard de reconnaissance éperdue. Elle comprit que j’avais compris. Un sourire d’orgueil effleura ses lèvres : « Eh bien, semblait-elle dire, vous avais-je trompé ? Il fallait m’attendre à l’œuvre. Vous allez voir que je peux être, quand le jeu en vaut la peine, autre chose que la pâle résignée que vous avez cru. »

On frappait à la porte. Elle se redressa. Une majesté singulière la grandissait. Comme j’aurais voulu en cet instant avoir le droit de la serrer contre mon cœur !

Cependant, MM. Flinkow et Berbling venaient de faire leur entrée.

Ce qu’ils étaient ? Deux Daumier, deux splendides Daumier prussiens. Ils passèrent près de moi sans me remarquer, se dirigeant vers l’autre extrémité de la salle à manger, où les attendait Mlle de Mirrbach. J’ai eu assez souvent l’occasion de parler de cette salle à manger pour n’y pas revenir, au point où j’en suis de mon récit. Qu’il suffise de savoir que, communiquant par trois portes à deux battants avec le corridor du rez-de-chaussée, elle avait la forme d’un vaste rectangle, au milieu duquel se trouvait la table, qu’on agrandissait ou diminuait selon les besoins au moyen de tout un système de rallonges. La cheminée, énorme et sombre, occupait le côté droit. Du côté opposé, la muraille était décorée d’un faisceau d’étendards, accrochés entre le portrait équestre du roi Frédéric-Guillaume III et celui de sa femme, la reine Louise. Au pied de ces portraits, une table ovale, des tabourets, quelques fauteuils composaient une sorte de salon en miniature. C’est là que Mlle de Mirrbach venait de s’asseoir.

Engoncés tous deux dans d’épaisses pelisses, l’un grand, l’autre petit, MM. Berbling et Flinkow affectaient l’allure importante des gens qui ont peur de paraître impressionnés. Ils serrèrent la main du pasteur, après s’être inclinés cérémonieusement devant Axelle.

— Mademoiselle, dit le plus petit des deux, M. Flinkow, qui s’affirma aussitôt comme l’orateur de la troupe, nous regrettons que ce soient d’aussi pénibles circonstances qui nous vaillent l’honneur de faire votre connaissance.

Axelle ne broncha pas.

— Him ! Hum ! toussa le bourgmestre de Palmnicken.

— Him ! Hum ! fit également celui de Warnicken.

Ils trouvaient que l’entretien ne s’amorçait pas avec toute la cordialité désirable.

— Nous sommes venus, reprit M. Flinkow, le Pasteur ici présent a dû vous le dire… Mais, d’abord, il sied que nous vous apprenions un événement d’une importance capitale : l’armistice est signé.

Rien ne bougea dans la grande salle obscure.

— Oui, signé depuis ce matin.

Mlle de Mirrbach continua à garder le silence. Le pasteur Frühwirth, d’une voix blanche, interrogea :

— On connaît les conditions ?

— Pas encore, naturellement. Mais à quoi bon s’illusionner ? Elles seront ce qu’ont décidé les Alliés. Nous avons signé. Pour le moment, c’est ce que nous avions de mieux à faire. Revenons toutefois à l’objet de notre visite. Le Pasteur vous aura dit, mademoiselle, que nous serions heureux d’avoir une minute d’entretien avec Son Excellence le général de Reichendorf.

— Il me l’a dit, monsieur le Bourgmestre, et je lui ai répondu que c’était impossible. Mon oncle est fort souffrant.

La consternation se peignit sur les traits des deux compères.

— C’est regrettable, mademoiselle, infiniment regrettable. Nous aurions eu besoin de son intervention immédiate auprès du gouverneur de Kœnigsberg, Son Excellence le général von Rohrbach. Il y va de notre sécurité à tous. Je ne sais si vous vous en rendez bien compte.

— Pas très bien.

— Laissez-moi seulement vous rappeler que les six cents ouvriers de mon usine sont en état de rébellion ouverte. Ce ne sont pas les événements actuels qui les calmeront. Tout est à craindre. C’est votre intérêt encore plus que le mien qui me fait parler. Les meneurs ont déjà manifesté l’intention de marcher sur le château.

Axelle eut un sourire de mépris.

— Qu’ils viennent, monsieur le bourgmestre. Je n’y vois pour ma part aucun inconvénient. C’est avec plaisir que je leur remettrai moi-même les clefs de Reichendorf. Et je crois que vous êtes assez au courant de nos affaires pour savoir qu’ils n’y trouveront pas grand’chose.

M. Flinkow rougit jusqu’aux oreilles.

— Mademoiselle, implora l’immense M. Berbling, vous ne parlez pas sérieusement. Vous voulez plaisanter.

— En aucune façon, monsieur, dit Axelle. Que voulez-vous que redoutent les gens comme nous, à qui la guerre a tout pris ? Remarquez d’ailleurs que je suis sûre d’être la fidèle interprète de la volonté de mon oncle en vous déclarant qu’il ne verra pas d’inconvénient à ce que vous fassiez état de son nom dans vos pourparlers avec le général de Rohrbach. Mais, pour Dieu, qu’on ne vienne pas invoquer notre intérêt, à nous ! Si nous nous rangeons cette fois encore du côté de ce que vous appelez l’intérêt commun, c’est par une vieille habitude, parce que nous ne saurions pas faire autrement. S’il est nécessaire que des troupes cantonnent au château, ce n’est pas, croyez-le, le château qui leur fermera ses portes.

— Et, mademoiselle, au cas où les civils seraient contraints ?…

— Ils seront accueillis de la même façon, monsieur Flinkow. Nous nous bornerons à regretter le mauvais état des murailles et la précarité de l’abri qu’elles seront susceptibles de leur offrir. Ce n’est pas notre faute. Mon oncle comptait employer à la réfection de l’enceinte l’argent qu’il espérait retirer de certaine affaire de bois. Vous savez peut-être que les négociations engagées à cet effet n’ont pas abouti. Donc, messieurs, une fois de plus, usez de nous pour le mieux. Vous voudrez bien me tenir au courant. Je ne vois pas que nous ayons autre chose à nous dire.

— Mademoiselle, balbutia M. Flinkow, faisant tourner entre ses doigts les branches d’or de ses lunettes.

— Mademoiselle, répéta M. Berbling, tortillant la plume de grèbe de son feutre.

Ils paraissaient émus. Ils étaient surtout surpris et satisfaits. Sans doute ne comptaient-ils pas sur un succès aussi facile. Il ne leur restait plus qu’à le couronner par une prompte et digne retraite. Malheureusement, cette dernière phase de l’opération allait soulever des difficultés auxquelles ils avaient cessé de s’attendre.

Tandis que, ployés en deux, ils multipliaient à Mlle de Mirrbach leurs dernières protestations, un léger bruit retentit. Les battants de la porte du fond s’écartèrent. Le long cou du général parut.

J’étais à l’autre extrémité de la salle. Cette circonstance m’épargna une intervention tout ensemble inutile et compromettante. Plus rapproché, je n’aurais pas manqué de m’élancer au-devant du général. Je me serais efforcé de le dissuader d’entrer. Comment avait-il eu l’idée de venir, lui qui, depuis un mois, n’était pas descendu une seule fois au rez-de-chaussée ? Sans doute avait-il entendu quelque chose. Le petit domestique, qui d’ordinaire ne se souvenait de rien, lui aurait dit les noms qu’il venait d’annoncer ? À partir de cet instant, la mèche s’était trouvée allumée. Nous ne pouvions plus éviter l’explosion.

Une demi-heure plus tôt, il sommeillait encore, et je l’avais maintenant devant moi, cravaté, vêtu de sa redingote de cérémonie. Comme il avait maigri en quelques semaines ! Les pans de son vêtement semblaient s’être allongés. Le collet paraissait plus large du double. Toujours debout sur le seuil de la porte, le vieillard considérait avec un étonnement hautain MM. Flinkow et Berbling qui, derechef, se confondaient en révérences. Le pasteur Frühwirth était cramoisi. Quant à Mlle de Mirrbach, on l’eût dit devenue la statue de l’indifférence. En apercevant son oncle, elle avait longuement tressailli, puis elle avait eu ce haussement d’épaules des gens qui se désintéressent désormais d’une catastrophe qu’ils ont tout fait pour prévenir.

— J’ai bien l’honneur de vous saluer, messieurs, dit enfin le général de Reichendorf.

Avec le geste du dompteur qui vient de pénétrer dans la cage, il commença par refermer la porte, puis il marcha vers ses visiteurs.

— Monsieur Flinkow, je crois, fit-il, sur un ton d’écrasant mépris. Et Monsieur ?…

— Berbling, Excellence, Berbling, bourgmestre de Warnicken.

— Berbling, parfaitement. Eh bien, messieurs Berbling et Flinkow, je m’excuse de vous avoir fait attendre. Mais je viens seulement d’être avisé… Qu’y a-t-il pour votre service ?

— Nous sommes venus, commença M. Berbling.

Le bourgmestre de Warnicken estimait avoir été tenu précédemment trop à l’écart de la discussion, et il désirait prendre sa revanche. Il ne voyait pas, ou feignait de ne pas voir, les signes désespérés de M. Flinkow, peu soucieux de compromettre dans un assaut avec le général les résultats déjà obtenus, pas plus qu’il ne tenait compte de la mimique du pasteur Frühwirth. Axelle continuait à rester immobile, étrangère en apparence à toute cette scène.

— Oui, Excellence, nous sommes venus.

— Qu’est-ce que c’est ? fit le général, qui venait d’intercepter un des gestes du pasteur et fronçait déjà les sourcils. Qu’on laisse parler M. Berbling. Il me paraît un esprit tout à fait éclairé et judicieux. Ne craignez rien, monsieur Berbling. Je vous écoute avec la plus vive attention.

Et il prit place dans un fauteuil, non sans s’être arrangé pour tourner ostensiblement le dos à M. Flinkow.

— Excellence, reprit M. Berbling en se regorgeant, je vous remercie de votre bienveillance. Nous étions donc venus… Mais peut-être est-il inutile d’exposer de nouveau le but de notre requête. Mademoiselle votre nièce a bien voulu, en votre nom, l’accueillir favorablement. Dans ces conditions…

— Ce que ma nièce a fait en mon nom est nécessairement bien fait, monsieur Berbling. Je n’en insiste pas moins pour avoir de votre bouche un résumé de l’affaire dont il s’agit.

— Excellence, dit le bourgmestre de Warnicken, dont l’assurance n’avait pas l’air de s’accroître, nous étions venus vous demander si vous ne verriez pas d’inconvénients à ce que des soldats fussent cantonnés, le cas échéant, à Reichendorf.

— Plaît-il ? fit le général.

Il examina de haut en bas M. Berbling.

— Des soldats à Reichendorf ? Singulière conception stratégique. Oui, singulière conception ! Et pourquoi, s’il vous plaît ? À quoi, dans votre idée, seraient-ils destinés, ces soldats ?

— Mais, Excellence, à réprimer les troubles qui pourraient se produire dans le pays.

— Des troubles dans le pays, ici ?

— Oui, Excellence.

— Singulière conception, je le répète. Sacrebleu, mon brave monsieur, êtes-vous capable de m’expliquer pourquoi vous tenez absolument à ce qu’il y ait des troubles ? Quels troubles ?

— Excellence, dit M. Berbling, qui trouvait ses mots avec de plus en plus de difficultés, il n’y a rien d’impossible à ce que… Oui, du moment que le drapeau rouge flotte à Berlin.

— Le drapeau rouge, à Berlin ?

Le général était devenu subitement aussi écarlate que l’emblème en question. Il se tourna vers M. Flinkow.

— Je crois vous avoir fait comprendre, monsieur, que mon intention primitive était de ne pas vous adresser la parole. Mais, étant donné que votre compagnon paraît avoir perdu la raison…

Très ennuyé, M. Flinkow gardait le silence. Il avait compris que le général n’était au courant de rien, et il maudissait l’intempérance de langage de M. Berbling.

Cependant, ce dernier, piqué au vif, avait tiré un journal de sa pelisse, et il le mettait sous le nez du général.

— Qu’est ceci, Monsieur ?

— Le *Vorwaerts*, Excellence, qui donne des détails…

— Le *Vorwaerts !*

Repoussant son fauteuil avec violence, le général s’était levé.

— Monsieur Berbling, fit-il, les lois de l’hospitalité ne m’empêcheront pas de vous le dire ; je regrette que le jour où cette ordure pénètre pour la première fois sous mon toit soit également le jour où vous y êtes vous-même admis. Remettez ce torchon dans votre poche, Monsieur, et rapidement.

— Excellence, balbutia le malheureux, qu’à cela ne tienne ! Voilà le *Berliner Tageblatt*, un organe libéral, celui-là, qui…

Le général avait croisé ses bras. Son calme était du plus mauvais augure.

— Monsieur Berbling, ayez la bonté de faire disparaître cette feuille encore plus vite que l’autre. Savez-vous ce qui pour moi est plus bas qu’un journal socialiste ? Un journal libéral, monsieur. Et plus bas qu’un journal libéral ? Certains journaux conservateurs. Et plus bas que certains journaux conservateurs ?…

— Excellence, de grâce, implora l’infortuné. Dans l’instant tragique que nous traversons, nous avons cru… j’ai cru…

— L’instant tragique ?

— Oui, les événements que va entraîner la signature de l’armistice…

— La signature de l’armistice ?

— Oui, Excellence, l’armistice, signé, depuis ce matin. M. Flinkow et moi venons d’en apporter ici la nouvelle. Encore une fois…

— Ah, ah, messieurs, dit lentement le vieillard, voulez-vous me dire qui est en train de devenir fou, de moi ou de vous ?

Tout le monde se taisait. Il alla au pasteur Frühwirth.

— Monsieur le Pasteur, vous avez entendu ces messieurs ? Vous entendez ma question ? Parlez. Vous comprenez qu’il serait indigne… Vous vous taisez, vous aussi ? Axelle, alors, toi, mon enfant !… Eh quoi, tu ne réponds pas ?

Il revint vers son fauteuil, s’y laissa tomber, s’étreignit le front des deux mains. MM. Flinkow et Berbling crurent que cette seconde de répit allait leur donner le temps de s’éclipser.

— Halte-là ! cria le général d’une voix tonnante.

Il s’était précipité vers la porte dont il leur barrait le chemin.

— Halte-là ! Non, non et non, on ne s’en va pas ainsi. Ce serait trop commode ! Voyons, vous, monsieur Flinkow, mon cher monsieur Flinkow ! Nous avons eu naguère un petit différend. Mais c’est oublié ! Monsieur Flinkow, oui, je vous le jure. N’est-ce pas, voyons, dites-moi que votre compagnon a l’esprit dérangé. On ne s’en va pas chez les gens colporter des bruits pareils. Toute cette histoire de drapeau rouge, d’armistice, ce n’est pas vrai, n’est-ce pas, ce n’est pas vrai ?

— Si, Excellence, c’est vrai, répondit, dans un souffle, M. Flinkow.

— C’est vrai, dites-vous ?

D’une voix qu’on n’entendait plus qu’à peine, d’une pauvre voix d’enfant, chevrotante et basse il demanda encore :

— Alors, si c’est vrai, l’Empereur ?…

M. Flinkow eut un geste vague.

— Quoi ?

— Parti, Excellence, l’Empereur est parti. Il s’est réfugié…

— L’Empereur ? Voulez-vous répéter ce que vous venez de dire…

— Volontiers, Excellence, fit l’autre sans défiance. L’Empereur s’est réfugié en Hollande. Il…

Mais il n’eut pas le temps d’achever sa phrase. Le général lui avait bondi à la gorge.

— Hors d’ici ! Misérable ! Canaille ! Hors d’ici.

L’instant de désarroi qui suivit fut inexprimable. J’avais couru vers le général, mais n’arrivai pas à temps. Ce fut le pasteur Frühwirth qui, chancelant sous le coup, reçut entre ses bras le grand corps foudroyé. Nous l’étendîmes tout de son long sur le tapis, tandis qu’Axelle poussait dans le corridor les bourgmestres qui claquaient des dents.

— Allez-vous en, Messieurs, je vous en prie.

Ils ne demandaient pas autre chose. Leur terreur, intense, ne leur faisait pas perdre néanmoins tout sens pratique.

— Tous nos regrets, Mademoiselle. Bien entendu, nous ignorions… Rien n’est changé, n’est-ce pas, en ce qui concerne nos arrangements de tout à l’heure ? Nous pouvons toujours aller trouver le général de Rohrbach… Et pour le château, il est entendu qu’en cas de besoin…

— Oui, oui, mais pour Dieu, laissez-nous !

Ayant enfin réussi à se débarrasser d’eux, elle revint et s’agenouilla près de son oncle. Elle lui enleva sa cravate. Il avait les mâchoires contractées, les yeux clos. Le visage était bleui, avec deux plaques d’un rose blême qui marbraient les tempes. Pour parvenir à le transporter au premier étage, je dus faire appel au petit domestique. Le pasteur Frühwirth était incapable de nous rendre désormais le moindre service. C’est à peine s’il eut la force de monter derrière nous l’escalier. Axelle allait devant, ouvrant les portes à notre passage.

Au bout d’un quart d’heure environ, le général revint à lui. Ce fut pour pousser un grand cri.

— Conrad ! Michel ! Hermann !

— Mon oncle, suppliait Axelle, de grâce, calmez-vous !

J’étais encore plus ému qu’elle. Avec quel trouble, plein d’effroi, j’assistais à la passion de ce vieillard à qui, trois années durant, la mort de ses fils n’avait pas arraché une plainte. Tant qu’il avait cru à l’efficacité de leur sacrifice, il s’était raidi. Et maintenant, il s’abandonnait tout entier à son désespoir.

— Mon général, calmez-vous !

À mon tour, je venais de me pencher sur lui. Juste à ce moment, il rouvrait les yeux, il m’aperçut. Instantanément, ses traits se convulsèrent, reflétèrent une telle expression de haine que je reculai épouvanté.

— Vous ! hurlait-il en même temps d’une voix furieuse. Vous ici ! Vous !

Sa nièce, le pasteur, le petit domestique, tous s’étaient précipités. Ils s’efforçaient de le maintenir par les bras, par les épaules, contre ses oreillers. Si violente était sa rage que je crus qu’ils n’allaient pas y réussir. Tant qu’ils ne furent pas parvenus à l’allonger de nouveau sur son lit, j’eus, pointée au bout du grand cou décharné, presque contre la mienne, cette effrayante face de vieillard dément qui ne cessait de me vomir les plus atroces injures.

— Misérable chien ! Dans ma chambre ! Pour me narguer ! En ce moment ! Mettez-le dehors ! Un chien ! Vous n’avez donc pas compris ? Oh ! Oh ! Oh ! C’est lui qui est cause de tout. De tout ! Je lui avais tout dit, moi, tout raconté ! Il s’est introduit ici ! Je comprends pourquoi, maintenant ! C’était pour son pays ! Mes plans ! Mes telles cartes ! Toutes mes batailles ! Ce que j’ai de plus précieux ! Tout, il a tout pris. Ton pays, je le hais, misérable ! Et toi, chien welche, je te…

« Axelle, mais regarde-le donc ! Regarde son uniforme abhorré ! Qu’est-ce qu’il y a sur les manches, sur le col, partout ? Vous ne voyez pas ? Vous êtes donc aveugles ? Le sang de Conrad ! Le sang de Michel ! Le sang de Dietrich ! Chien ! chien ! À mort !

J’eus beau me réfugier dans ma chambre, pendant près d’une heure, je n’en continuai pas moins à entendre cette horrible voix. Tantôt elle s’emmêlait de sanglots, se faisait déchirante. Tantôt elle croissait en ardeur sauvage, dominait le bruit du vent, emplissait tout le château de sa clameur désordonnée…

— Conrad ! Michel !… À mort, à mort !

Comment l’idée nous vient-elle de certaines décisions dont va dépendre le reste de notre existence ? Pour beaucoup d’êtres, l’action n’est que rarement préméditée. Nous nous accoudons à une fenêtre. Devant nous s’étendent des marais silencieux dont les eaux crépusculaires sont déjà pleines de froides violettes. Nous n’avons d’autres ambitions que de laisser notre âme dériver avec cette lumière et s’engloutir dans cette nuit. Et voici que soudain, cette âme désemparée, nous la sentons se barder d’airain. Elle est devenue une tour à l’intérieur de laquelle une voix brève retentit, donne des ordres. Redressons-nous. Les dés sont là. Jetons-les.

Une dernière lueur s’attardait encore à gauche, au bas du ciel. Je la vis s’éteindre. Quatre heures et demie ! Je n’avais plus un instant à perdre. Dans l’office, où je me rendis aussitôt, la nuit était déjà complète. Je m’entretins une minute avec Dominica.

— Allez maintenant, lui dis-je. Je l’attends. Il faut qu’elle vienne, tout de suite.

Je regagnai ma chambre. Je fermai la fenêtre et m’assis sur l’étroit lit de camp. Un instant après, Axelle était là.

Elle avançait en tâtonnant, à cause de l’ombre. Je l’attirai à moi.

— Longtemps, lui dis-je, – et je ne m’arrêtais de lui parler que pour baiser son front, sa nuque, ses mains, – longtemps nous aurons vécu l’un près de l’autre, nous aurons passé des journées entières sans nous adresser la parole. Nous ne pouvions pas. Je n’osais pas, car vous m’auriez, tout de suite imposé silence. Vous m’auriez objecté que vous n’aviez pas le droit de m’écouter. Maintenant que nous n’avons plus qu’un quart d’heure à demeurer ensemble, je parlerai, et vous m’écouterez.

— Vous partez ! dit-elle.

— Je pars. Et je ne pense pas avoir besoin de vous demander si vous savez pourquoi.

— Ah ! fit-elle, si je n’écoutais que ma lassitude, j’aurais vite fait de vous répondre : le songe est dissipé. Vous rentrez dans votre pays, à présent qu’il est vainqueur. Vous me laissez dans le mien qui est vaincu.

Elle s’aperçut en cet instant que j’avais déjà mon manteau, l’épaisse pèlerine que je mettais quand j’avais à sortir.

— Alors, c’est donc vrai ? Comme cela ! Tout de suite ! Vous partez !

— Je pars, et encore une fois, je n’ai pas besoin de vous dire dans quel but je quitte une Axelle que je n’ai jamais sentie si proche de moi. Rappelez-vous notre conversation de ce matin : « Qu’est-ce qui vous empêche d’être libre ? » vous ai-je demandé. « Vous ne le savez que trop, » m’avez-vous répondu. Oui, vous avez raison, je le sais. Cet obstacle, c’est vous-même. C’est de vous-même que je veux vous affranchir. Je veux vous démontrer que vous pouvez désormais disposer de vous sans manquer à la foi jurée. Je vais à la recherche de cette preuve, là où je peux espérer la découvrir.

Elle posa sa tête sur mon épaule. Je l’enlaçai avec une ardeur qui me surprit d’abord moi-même, mais que je ne tardai pas à m’expliquer. Après les événements de la journée, une telle étreinte était nécessaire pour nous rassurer l’un et l’autre, pour nous attester réciproquement notre existence, pour nous affirmer que ce qui pouvait n’avoir été qu’un rêve, au lieu de s’évanouir, allait, au contraire, prendre corps, se continuer, sur le plan de la réalité. Trop longtemps, déformant les objets, faussant les rapports, la guerre et la captivité m’avaient fait vivre au milieu d’un univers arbitraire, dans une atmosphère peuplée de fantômes. Voici que nous renaissions maintenant au monde véritable. Les sapins embrumés, les sables, les marais miroitants, tout ce triste désert feldgrau n’allait-il pas se fondre, disparaître, se résorber en fumées ? Je serrai plus fort Axelle contre moi, plus fort encore, et, l’étreignant ainsi, je ne cédais ni aux élans d’une tendresse passionnée, ni au vertige charnel du désir, à l’amour enfin. Je cherchais avant tout la preuve palpable que j’avais entre mes bras un être de chair et de sang et non quelque ombre fugitive, une vaine Eurydice du Nord, une de ces nixes au corps d’argent, à la chevelure céruléenne, nées des étangs et des forêts, et qui s’évaporent, à la première lune, avec le brouillard.

L’heure était venue de nous quitter. Informé par Dauphin du peu d’enthousiasme que m’avait inspiré leur projet, mes camarades ne m’attendraient pas, s’ils ne me trouvaient point exact au rendez-vous fixé. Je me levai. Axelle m’accompagna dans ce corridor où nous nous étions tant de fois croisés, alors qu’elle affectait d’ignorer jusqu’à ma présence. Sur le perron, parmi la pluie et le vent, nous échangeâmes notre dernier baiser.

— Je viens à peine de franchir ce seuil, lui dis-je, et déjà, je ne pense plus qu’à l’instant où je le repasserai.

Ce jour ne devait pas tarder autant que nous eussions été en droit de le craindre. Un mois ne s’était pas écoulé que j’étais de retour à Reichendorf.

# XX

Sur la tombe de Dietrich, il y avait une croix faite de deux planchettes au dos desquelles se lisait le nom d’une marque de biscuits. Une étiquette de bois portait, tracée à l’encre violette, l’inscription suivante, déjà presque effacée par la pluie : *Commandant D. de Reichendorf, 146e Régiment infanterie prussienne, mort le 2 octobre 1918*.

Cette tombe était comme en pénitence, dans le coin le plus reculé d’un cimetière d’Argonne. Ainsi que deux ou trois autres, plus sommaires, sans indication de noms, des sépultures de soldats allemands, sans doute, elle était creusée au pied d’un mur écroulé, dont les débris faisaient paraître plus drues et plus hautes les orties et les herbes sauvages dont on ne prenait plus la peine de débarrasser cet endroit. Des tombes de soldats français remplissaient le reste de l’enclos. À l’entour, c’était la ruine habituelle des villages sur lesquels la guerre s’est acharnée. Le clocher de l’église avait été percé à jour par un obus. Le coq qui le surmontait piquait du bec vers le sol. Des toitures effondrées, des collines de gravats, de briques et d’ardoises réduites en miettes, d’au milieu desquelles surgissait parfois un chat étique, alternaient avec d’humbles jardins saccagés. Les rares arbres restés, debout, dénudés par la bise de décembre, étalaient leurs moignons à vif, tous hachés de mitraille. Dans le ciel glacial et gris, nuancé de bleu pâle, voyageaient avec lenteur de petits nuages ronds et blancs, entre lesquels un milan planait. On eût dit des éclatements de shrapnells encadrant un aéroplane. Le paysage avait l’air surpris de ne plus entendre la canonnade. Il semblait que d’un instant à l’autre elle allait de nouveau se mettre à gronder.

J’ai mieux à faire qu’à m’appesantir sur les trois semaines qui s’étaient écoulées entre mon départ de Prusse et mon pèlerinage à la tombe du dernier des Reichendorf. Notre exode à travers des populations frappées de torpeur par la défaite, notre rapatriement, la brève journée passée dans ma ville natale, à rouvrir pour les fermer presque aussitôt les fenêtres d’une maison morte, à essayer d’y réveiller des échos désormais muets, tout cela me faisait l’effet d’un rêve rapide, de formalités auxquelles j’avais réussi à ne consacrer que le temps strictement nécessaire. J’avais erré ensuite comme un somnambule, à travers un Paris inconnu, frappant à des portes qui ne s’ouvraient plus, ou qui ne s’ouvraient que sur des visages étrangers, fuyant les rares amis que je rencontrais, me dérobant à leurs questions et à leurs embrassades. Je n’insisterai pas davantage sur mes démarches auprès de mon vieux camarade, le capitaine Puy-Robert. Ma chance voulut qu’il occupât toujours le même poste au Ministère. Sans doute ne comprit-il pas très bien les motifs de l’insistance avec laquelle je lui demandai d’être fixé sur le sort d’un commandant allemand dont je connaissais le numéro de régiment et la date approximative de disparition. Il eut le bon goût de ne me manifester que le minimum d’étonnement. En raison m’expliqua-t-il, de la rapidité avec laquelle les événements s’étaient précipités au cours des deux derniers mois de la guerre, les services du Ministère s’étaient trouvés débordés. Ils n’avaient pu suffire à la tâche de renseigner, même quand ils étaient en possession des documents indispensables, les familles des morts ou des disparus français ; en ce qui concernait les ennemis, la plus grande partie de la besogne restait à faire. Pour le cas qui m’occupait, il allait lui-même hâter les recherches. Il tint sa promesse. Trois jours après, je recevais, à l’hôtel où j’étais descendu, une brève invitation à passer à son cabinet de la rue Saint-Dominique. Là, en proie à une émotion que je ne prétends pas avoir réussi à dissimuler tout entière, j’appris enfin ce que je voulais. Axelle était libre. Dietrich avait été blessé mortellement le 30 septembre. J’obtins le nom du village d’Argonne où il reposait, en même temps que toutes les facilités pour m’y rendre sans retard.

— Voici quelqu’un, Monsieur, qui vous confirmera ce que je viens de vous dire. Psst, père Moreau !

C’était le maire du village en question qui me parlait ainsi. La lettre du Ministère m’accréditant auprès de lui avait produit son effet. Pour m’accompagner au cimetière, il avait abandonné l’architecte avec lequel il était en train de discuter le plan de reconstruction de son école.

— Il y a trente ans que le père Moreau cumule chez nous les fonctions de fossoyeur et de sacristain. C’est vous dire qu’il a vu pas mal de morts et de vivants, surtout depuis 1914.

Le vieillard qu’il venait d’interpeller s’approchait lentement.

— C’est vous qui avez enterré le commandant allemand ? dit le maire, en désignant le tertre de sa canne.

— C’est moi, naturellement, monsieur le Maire. Je dois dire que, pour une fois, j’ai été aidé. C’est des tringlots qui m’ont donné un coup de main.

— Monsieur voudrait savoir si vous vous souvenez de sa physionomie.

— Pour ça non. La cause en est que je ne l’ai point vu. Pensez-y, monsieur le Maire : Mme Heurteloup avait sacrifié un demi-drap pour lui servir de linceul. Les tringlots me l’ont apporté tout enveloppé. Je n’ai pas eu la curiosité, bien sûr, de regarder comment il était fait.

— Qui est Mme Heurteloup ?

— Une vieille rentière du pays. Une brave femme. L’officier allemand qui vous intéresse est mort chez elle. Elle a eu d’autant plus de mérite à l’accepter qu’elle a eu ses deux fils tués. Les gens n’ont pas manqué de lui dire qu’elle était bien trop bonne. Elle s’est entêtée. Il est difficile de la blâmer, n’est-ce pas ?

— Est-ce que je pourrais voir Mme Heurteloup ? murmurai-je, l’œil toujours fixé sur ce rectangle de terre jaune.

— On va lui dire de venir. Mais si, mais si. Ça ne la dérangera pas. C’est l’heure de sa promenade. Et puis, elle n’est pas ennemie d’un petit bout de causette. Père Moreau, allez donc la chercher… Mais voici l’abbé Damoiseau, qui va pouvoir également vous donner des détails. Vous n’êtes pas de trop, monsieur le Curé. Monsieur ici présent, est chargé de mission par le Ministère. Il désire recueillir quelques renseignements sur l’officier allemand qui est enterré là. C’est bien le 30 septembre qu’il a été atteint, n’est-ce pas ?

La révélation de mon caractère officiel n’eut pas l’air d’impressionner le prêtre outre mesure.

— Le Ministère ferait mieux de veiller à notre ravitaillement, grommela-t-il. Quant à savoir si c’est bien le 30 septembre que le commandant allemand a été blessé, il n’y a pas moyen de se tromper, puisque c’est le jour où nos troupes ont repris le village.

— Vous avez eu l’occasion, monsieur le Curé, d’approcher le commandant de Reichendorf ?

— Je lui ai adressé la parole deux ou trois fois. Le bataillon qu’il commandait était dans le village depuis le 20 septembre, avec l’ordre d’y tenir jusqu’au bout. C’était un homme mince et grand, un peu chauve. Il a été très correct avec moi. Il ne parlait d’ailleurs presque pas.

— Comment est-il mort ?

— Je vais vous le dire à peu près. Ce sont les chasseurs à pied qui, dans la matinée du 30, se sont emparés du village. Les Allemands avaient établi à la lisière sud plusieurs nids de mitrailleuses. Ce sont ces mitrailleuses qui ont arrêté longtemps l’avance des nôtres. Quand le commandant de Reichendorf a vu qu’il ne restait à peu près plus rien de son bataillon, il est venu rejoindre ses mitrailleurs et il a servi lui-même une pièce jusqu’au moment où il est tombé. En entendant les cris de nos soldats, nous sommes sortis des caves. Les chasseurs passaient en courant. Un capitaine, blessé lui aussi, m’a crié : « Allez donc voir, monsieur le Curé. À cent mètres d’ici, il y a un commandant allemand qui râle. Ce cochon-là nous a fait du mal. Mais pour un brave, c’était un brave. Nous, nous continuons la progression. » J’ai vite retrouvé mon homme. Il avait une balle dans la tête, un peu plus haut que la tempe, et une autre dans la poitrine. Je l’ai fait porter dans la maison la plus proche, qui était celle de Mme Heurteloup. Le soir, un médecin-major l’a vu. « Rien à faire », a-t-il dit. C’est alors que je lui ai pris ses papiers, et que je les ai remis, contre décharge que je vous montrerai, à un officier d’intendance. Voilà tout ce que je sais. Je ne crois pas que Mme Heurteloup puisse vous en apprendre beaucoup plus.

Une petite vieille toute vêtue de noir venait vers nous, trottinant parmi les pierres et les ronces. C’était Mme Heurteloup. Son récit confirma les précédents.

— C’est le 2 au matin qu’il est mort, dit-elle en terminant. Il y a juste deux mois aujourd’hui. J’étais à la messe. Ma domestique est venue me chercher en hâte. Je suis arrivée à temps. Je l’avais installé dans mon propre lit, Monsieur. Le médecin-major qui l’avait pansé l’avant-veille croyait qu’il n’en avait plus que pour quelques heures. Il est donc resté comme cela deux jours, les yeux grands ouverts, sans un mot. Il ne gémissait même pas. Si cela peut vous intéresser…

Elle dépliait un morceau de papier de soie, d’où elle retira une patte d’épaule qu’elle me tendit. J’eus entre mes doigts tremblants la mince bande de drap gris, brodée d’or et de rouge, au chiffre du régiment d’Allenstein.

— Vous pouvez la garder, Monsieur. Je l’avais prise comme souvenir. Je vois que j’ai bien fait. Quant aux papiers…

— J’ai déjà expliqué à Monsieur que je les ai remis à l’autorité militaire, dit le curé.

Ils échangèrent encore quelques mots tous les quatre. Je ne les écoutais plus. Je ne pouvais m’arracher à la contemplation muette de cette tombe. Une angoisse atroce, petit à petit, me montait à la gorge. J’oubliais que tous mes vœux étaient comblés par le mètre cube de glaise jeté sur ce corps. Je ne songeais plus qu’à une seule chose, à toute l’horreur de la destinée des hommes d’aujourd’hui.

— Je vous remercie, Madame, Messieurs, murmurai-je, pour rompre ce silence dont ils eussent fini par remarquer le caractère insolite.

Lentement, nous sortîmes du cimetière.

— Vous accepterez bien de vous asseoir un moment chez moi, dit l’abbé Damoiseau. Je viens justement de recevoir quelques canettes d’une bière qui ne m’a pas paru trop mauvaise.

— Eh ! fit le maire en riant, le ravitaillement ne fonctionne donc pas si mal que cela.

— Il faut toujours se plaindre quand on rencontre quelqu’un du gouvernement, répliqua le curé. C’est la seule façon d’arriver à ce que les choses aillent mieux, au lieu de pis. Mais entrez donc, Monsieur, je vous en prie.

J’ignore s’il est aisé de trouver à Kœnigsberg, en temps normal, des automobiles de louage. Je sais en tout cas que le 9 décembre, j’y employai vainement toute ma matinée. Ce ne fut qu’au début de l’après-midi que je parvins à conclure marché avec le propriétaire d’une machine d’âge plus que respectable.

— Reichendorf ? dit-il. Il y a plus de quarante kilomètres. C’est pour aller, seulement ?

— Pour aller.

Nous nous mîmes d’accord sur le prix.

— Vous aurez peut-être, d’ailleurs, la chance de trouver un client au retour, lui dis-je.

Il eut un hochement de tête pour signifier qu’il en doutait, et j’avoue qu’il n’avait pas tort.

Il était près de deux heures et demie lorsque notre petite automobile poussive quitta Kœnigsberg pour s’engager dans les steppes du Samland. Le temps était sec et froid. Le soleil d’hiver dessinait au bas du ciel un orbe d’une netteté parfaite. Il était pareil à une énorme lune pâle, si pâle que les rares arbres interposés ne projetaient aucune ombre sur le sol gris. Les premières qui apparurent furent celles qui annonçaient le crépuscule.

La nuit commençait à tomber lorsque je vis se profiler à l’horizon la masse brunâtre de Reichendorf. Jusque-là, pendant les quatre jours qu’avait duré ma paradoxale randonnée à travers une Allemagne anéantie et indifférente, je n’avais pas éprouvé le moindre doute sur le succès final de mon entreprise. La question ne s’était même pas posée dans mon esprit. Or, maintenant, à mesure que le paysage ressuscitait devant moi, un malaise étrange me gagnait. D’où venait-il ? Quelle était cette soudaine appréhension ? J’avais accompli la mission que je m’étais assignée. Pour le reste, j’avais la parole d’Axelle. Quoi, alors ? Comment expliquer que tout à l’heure la lenteur de mon véhicule me faisait bondir d’impatience, tandis qu’à présent je souhaitais presque de voir son allure diminuer ?

Nous n’étions guère plus qu’à une demi-lieue du château lorsque ce vœu confus se trouva subitement exaucé. Un léger choc se produisit. L’automobile s’arrêta. Casquette à la main, mon conducteur m’ouvrait la portière. Un pneu crevé !… Il s’excusait. Ce ne serait pas long.

— Dépêchez-vous, lui dis-je.

Je sentais à présent que chacune des minutes qui s’écoulaient me faisait perdre un peu plus de mon assurance. J’eusse pu abréger ce retard en aidant mon homme à manœuvrer son cric, à déchausser sa roue… Mais je m’en sentais bien incapable ! Ayant gravi le talus qui bordait la route, je m’assis sur une banquette de terre. Aucun des détails de cet endroit ne m’était étranger. J’y avais passé, dans la pluie et le vent, tant d’heures mortelles, figé à mon poste d’interprète, auprès du feldwebel, tandis qu’à nos pieds, sous la schlague, les prisonniers cassaient des cailloux.

De ce talus, qui surplombait la chaussée d’environ deux mètres, on découvrait toute l’immense lande rase. L’horizon était barré d’un côté par la ligne obscure des sapins, de l’autre, par celle de la mer, plus obscure encore. Juste en face de moi, le château s’élevait. Je vis progressivement sa vaste silhouette s’assombrir. Pas une lumière ne naquit à son flanc. L’usine de M. Flinkow devait être plus que jamais en déconfiture.

— Voilà qui est réglé, dit le chauffeur.

Il me faisait signe de remonter. J’obéis. En cet instant, je m’aperçus que toutes les phrases que depuis huit jours je préparais et repréparais dans ma tête se disloquaient, s’en allaient à vau-l’eau… Deux ou trois, qui tenaient encore bon, me parurent prétentieuses, inopérantes, ridicules…

— Ah ! Qu’importe ! me dis-je. Qu’ai-je besoin de lui parler ! Ai-je autre chose à faire que de lui dire qu’il est mort, et puis la prendre dans mes bras !

Soudain, il fit nuit noire sur la route. C’était la grande ombre du château dans laquelle nous venions d’entrer. Au premier étage, à une fenêtre que je reconnus pour être celle du général, brillait une lueur tellement indécise que je la pris d’abord pour un reflet de lune sur les vitres.

Le chauffeur avait arrêté sa voiture devant la passerelle. Il hésitait à l’y engager.

— Vous pouvez avancer, lui dis-je.

L’automobile roula, avec précaution sur les planches. Résonnant sourdement les unes après les autres, celles-ci rendirent le son d’un rideau de tôle ondulée qu’on balafre, de haut en bas, du bout d’une canne.

Devant le grand perron, je réglai le conducteur prenant soin de lui laisser un pourboire honorable. Il me remercia avec effusion.

— Si j’osais, Monsieur, je vous demanderai bien de me faire donner un peu d’eau pour mon radiateur. Pas moyen d’en prendre aux ruisseaux, ils sont tous gelés.

— Attendez quelques minutes. Je vais vous en faire envoyer.

— Merci, dit-il. Rien ne presse. J’ai tout mon temps.

Contournant le château du côté du parc, je gagnai la façade opposée, et poussai la porte de l’office. La cuisine était déserte. Quelques braisas achevaient de s’éteindre dans l’âtre. À tâtons, je me dirigeai vers le grand escalier.

Un peu de lumière, au premier étage, rayait le corridor. Cette lumière venait de la chambre du général, dont la porte était ouverte. Usant de plus de précautions encore, je m’approchai.

Je l’aperçus, lui. Il était couché. Il sommeillait. La table qui d’ordinaire se trouvait au centre de la pièce avait été tirée à côté de son lit. Elle était à moitié recouverte par une carte d’état-major, une carte que je connaissais bien, celle de Borny. Hérissée plus que jamais d’épingles à têtes de couleur, elle était sabrée de coups de crayon. Le cornet à dés gisait sur elle, renversé. Au pied du lit, assise sur un tabouret, les yeux fixes, les bras croisés, je vis Axelle…

Elle tressaillit en s’entendant appeler.

— Vous ! murmura-t-elle, m’ayant aussitôt, rejoint dans le corridor, vous !

— Moi, Axelle. Ne m’attendiez-vous plus ?

— Mon Dieu.

J’essayai de l’attirer à moi. Doucement, elle me repoussait.

— Allez dans ma chambre. Ne faites pas de bruit. Je vais venir.

Une seconde plus tard elle était là.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Il est mort.

Elle ne dit rien. Elle posa son bougeoir sur un guéridon. Elle me regarda. De mon côté, je ne fis pas un mouvement pour me rapprocher d’elle, moi qui, quelques instants plus tôt, croyais que rien ne serait plus simple que de la serrer dans mes bras.

— Vous êtes donc toute seule, ici, parvins-je enfin à dire. Dominica ?

— Elle est un peu grippée. Ce ne sera rien, mais elle doit garder le lit cette semaine.

— Le petit domestique ?

— Un enfant ! Il s’ennuyait. Il ne faisait plus rien. Nous l’avons renvoyé chez lui.

— Et votre oncle ? Comment va-t-il ?

Elle eut un geste vague.

— Il vaut mieux n’en pas parler. Sa raison est partie. Il y a peu de chances pour qu’elle revienne jamais.

— Est-ce qu’il a des crises aussi violentes que celle de l’autre jour ?

— Oh ! non. Il est très calme, très raisonnable. À condition, bien entendu, d’être auprès de lui, de le distraire.

— À condition de jouer matin et soir au kriegspiel avec lui, j’ai vu.

Elle eut un sourire résigné.

— Oui, c’est moi qui vous ai remplacé. Et ce m’a été une occasion de plus de comprendre quel mérite a été le vôtre.

— Axelle ! fis-je, essayant vainement d’étouffer un sanglot.

— Chut ! Chut ! Il ne faut pas le réveiller, dit-elle.

— Axelle, vous savez pourquoi je reviens ?

Elle me jeta un regard suppliant.

— Je reviens, ainsi qu’il était convenu, pour vous dire que quelqu’un est mort, oui, et que vous êtes libre. Libre d’être à moi ! Rappelez-vous ! Souvenez-vous de ce que vous m’avez promis.

Elle avait baissé la tête. Elle gardait un silence morne.

— Quoi ! fis-je, en proie à une angoisse qui était sur le point de se transformer en colère, quoi, vous vous taisez ? Vous ne répondez pas ?

Brusquement, elle s’était levée. Je crus qu’elle voulait fuir. Je la saisis par les poignets.

— Où allez-vous ?

— Voir s’il dort. Il faut que nous ayons quelques instants de paix complète. Nous avons à parler, à nous expliquer. Je reviens.

Presque tout de suite, en effet, elle fut de retour.

— Il dort. Asseyez-vous là, tout près de moi. Plus près encore. Ne me regardez pas ainsi, avec cet air qui me fait mal. Ne me retirez pas le peu de force qui me reste, dont je vais avoir tant besoin.

Cette fois, c’était elle qui s’était emparée de mes mains, qui attirait contre le sien mon visage, m’obligeant à la regarder bien en face. À la lueur vacillante de la bougie, je voyais ses yeux qui brillaient d’un feu inaccoutumé entre les larges cernes de ses paupières violettes. Elle était toujours vêtue de sa robe de mince serge noire. Ses cheveux, dans cette pénombre, paraissaient blancs à force de pâleur. Ses doigts brûlaient.

— Vous avez la fièvre, m’écriai-je.

— Chut, fit-elle. Ce n’est pas de cela qu’il s’agit. Écoutez-moi. Jamais, jusqu’à présent, je n’ai parlé. Mais vous êtes revenu. Vous avez acquis le droit de savoir. Il ne faut pas que vous conserviez de moi l’impression d’un être incohérent, contradictoire. Dietrich est mort, n’est-ce pas ?

— J’ai vu sa tombe.

— S’il avait vécu, dit-elle, je l’aurais épousé. Or, maintenant, je peux vous le dire, je ne l’aimais pas. Je ne l’ai jamais aimé. Je me sentais liée envers lui. Il y avait entre nous le souvenir de mon père, tout le passé, une promesse donnée alors que j’en ignorais le prix, tant de choses, enfin. Mais, encore une fois, je ne l’aimais pas.

— Croyez-vous m’aimer davantage ? fis-je avec âpreté.

Elle secoua tristement la tête.

— Écoutez, dit-elle, de cette voix si pure, si douce, qu’on ne pouvait l’entendre sans avoir envie de pleurer, écoutez encore, je n’ai pas fini. Je ne croyais pas qu’il fût si facile de parler. Mais de quoi aurait-on peur, quand on n’a rien à se reprocher ? Je reviens donc où nous en étions, au point essentiel de notre douloureuse histoire. Tant que Dietrich a vécu, j’ai cru que c’était la promesse que je lui avais faite d’être à lui qui m’empêchait d’être à vous. Telle fut mon erreur, et ma faute, si faute il y a, est de vous l’avoir laissé partager. J’ai cru que la mort de Dietrich me rendrait libre. Maintenant qu’il n’est plus, je m’aperçois que je me suis trompée, que je demeure liée par autre chose, quelque chose qui ne saurait mourir.

— Expliquez-vous, fis-je d’une voix tremblante.

— Vraiment, dit-elle, vous ne comprenez pas ?

Elle avait posé sa tête sur mon épaule. Avec lenteur, elle poursuivit :

— Vous ne comprenez pas ? Il ne vous est donc jamais arrivé, mon pauvre ami, de vous répéter deux mots, d’écouter avec épouvante, le son qu’ils rendent, l’un près de l’autre ?

— Quels mots, Axelle ?

— Un Français, une Prussienne !

Je poussai un cri de douleur.

— Axelle, il ne vous appartient pas de me parler de la sorte. C’est à votre tour de m’écouter. J’ai fait la guerre. Je me suis battu contre les vôtres. J’ai payé assez cher le droit de répondre à quiconque prétendrait désormais juger ma conduite. Une Prussienne ? Eh bien, oui ! Mais, hélas ! que me sert de chercher à vous convaincre, c’est de vous, je le sais bien, vous le savez aussi, que vient le geste qui repousse. Il n’est ni beau, ni généreux d’essayer de le mettre à mon compte.

— Vous avez raison, dit-elle gravement. Quand bien même je serais persuadée que je ferais votre bonheur, notre bonheur, en acceptant de devenir votre femme, je ne le pourrais pas. Il est facile au vainqueur de tendre la main. Il est moins aisé pour le vaincu d’accepter cette main.

— Moins aisé, Axelle, cela veut-il dire impossible ? Cette main, la refuserez-vous donc toujours ?

Elle était à bout de forces. Je n’eus aucune peine à l’étreindre. Si je ne triomphais pas en cet instant, je sentais que tout serait fini.

— Vous voulez donc que je reparte, murmurai-je, que je vous laisse seule, avec une pauvre servante et un vieillard dément, dans une demeure en ruines, sans autre perspective que, bientôt, le papier timbré d’un usurier ?

— Ah ! fit-elle, vous savez cela aussi. Vous connaissez l’existence de M. Güthermann ?

— Il n’y a pas que ce détail que je connais, Axelle. En voulez-vous un autre ? Je connais le régime de la récolte de l’ambre sur les côtes du Samland. En même temps que j’apprenais que la vente en était interdite, je découvrais qu’une malheureuse enfant, au risque des pires complications, chargeait chaque mois Dominica d’aller à Kœnigsberg, afin de proposer à des marchands plus ou moins consciencieux l’achat de quelques-uns de ces misérables petits fragments jaunes. Ces matinées passées les pieds dans l’eau, à ruiner votre santé, à grelotter de froid et de fièvre, combien vous rapportaient-elles ? Aurez-vous le courage de me l’avouer ?

— Pas grand’chose, hélas ! Comme vous pouvez vous en douter, fit-elle. Cela aussi, vous le saviez donc ? Comment l’avez-vous su ?

— Tout finit par se savoir, Axelle.

— Tout, c’est vrai. C’est ainsi que j’ai fini par apprendre que l’argent que je gagnais ainsi moi-même, ce pauvre argent que vous raillez, ne suffisait pas. À plusieurs reprises, il a fallu que ce soient les économies d’un prisonnier qui empêchent les habitants de Reichendorf de mourir de faim.

La lumière de la bougie laissait dans l’ombre plus de la moitié de la chambre. À travers les vitres de la fenêtre, j’apercevais les étangs glacés, tout illuminés par la lune. La silencieuse fantasmagorie du paysage, si elle ne supprimait pas ma douleur, lui donnait une sorte de réserve, de discrétion.

Soudain, un appel de trompe nous fit tressaillir.

— C’est le conducteur de l’automobile qui m’a amené, expliquai-je. Il m’avait demandé de l’eau pour son radiateur, j’ai oublié…

— Vous trouverez ce qu’il vous faut à la cuisine, dit-elle.

Je me levai.

— J’y vais, fis-je. Et…

— Et quoi ?

— Que faudra-t-il que je lui dise ?

Elle s’était dressée, elle aussi. Elle vint à moi, prit mon front dans ses mains, le baisa avec emportement.

— Dites-lui, fit-elle, à voix très basse, dites-lui qu’il ne s’impatiente pas, que vous irez le rejoindre, dans un moment. Allez.

Il était un peu plus de six heures quand je quittai Mlle de Mirrbach.

— Jusqu’au bout je vous aurai obéi, lui dis-je. Je continuerai. Ordonnez-moi ce que je dois faire, maintenant.

Elle eut un geste comme pour désigner quelque chose de lointain dans l’ombre.

— Attendre ! dit-elle, souriante et les yeux pleins de larmes.

Ce fut dans la gare de Kœnigsberg que je terminai cette soirée, une gare presque sans lumières ; une gare de nation vaincue.

Le train à destination de Berlin partait vers onze heures et demie. Je m’assis dans un coin du buffet. On me servit de la bière. Des voyageurs entraient, sortaient, multipliant les courants d’air dans la vaste salle enfumée. Je fus seul à ma table jusqu’aux environs d’onze heures. À ce moment surgit un petit homme en casquette, portant une mauvaise valise. Il fit le tour de la salle avec timidité, et, finalement, vint s’asseoir en face de moi. Après une ou deux tentatives pour engager la conversation, il commanda, lui aussi, un verre de bière, et s’abîma dans ses pensées.

L’envie me prit de fumer une cigarette. Ma boîte d’allumettes était vide. Le petit homme fouilla précipitamment dans sa poche. Il en retira un de ces briquets découpés dans une fusée d’obus, comme les soldats en fabriquaient à foison pendant la guerre.

Il souriait en me le présentant. Je répondis par le même sourire entendu.

— Un verre de bière ? lui dis-je.

Il accepta avec empressement. Je l’examinai, tandis qu’il buvait. Il avait des molletières, de gros souliers de fantassin, un pardessus taillé dans une capote teinte, et cet air craintif du démobilisé qui s’étonne d’être encore vivant, s’en excuse presque. Il était, m’expliqua-t-il, des environs de Kœnigsberg. Rentré chez lui depuis un mois, il n’avait pas trouvé de travail. Il espérait être plus heureux à Berlin.

— Tu étais dans l’infanterie ? demandai-je.

— Oui. Et toi ?

— Moi aussi.

— Où as-tu fait la guerre ? En France ? demanda-t-il à son tour ?

— Oui.

— Moi aussi. J’étais en Champagne. Et toi ?

— Moi aussi.

— C’est là que j’ai été blessé.

— Moi aussi.

Il avait l’air tout heureux de cette similitude de nos destinées, comme si elles eussent été exceptionnelles, comme si elles n’avaient pas été communes à des millions et des millions de pauvres hommes.

La porte qui donnait sur le quai s’ouvrit, laissant voir la masse sombre d’une locomotive. Pesamment, elle avançait, crachant des jets de vapeur. Un employé parut, annonçant que le train pour Berlin partait dans cinq minutes.

— Encore un verre de bière ? dis-je à l’homme.

Il le but d’un trait, puis me remercia, s’essuyant les lèvres de sa manche.

— Oui, mon vieux. Je suis de la banlieue de Kœnigsberg, dit-il, reprenant sa valise. Et toi, d’où es-tu ? Des environs aussi ?

— D’un petit pays, au Nord, répondis-je évasivement.

— Qui s’appelle ?

— Reichendorf, murmurai-je, parce qu’il fallait bien dire quelque chose, et sans avoir d’ailleurs la sensation que je mentais.

— Reichendorf ? Reichendorf ? Attends donc. Je vois ça. Un village, pas loin de la mer, près de Palmnicken, n’est-ce pas ?

— Oui.

— Ce n’est pas bien gai, par là, dit-il, faisant la moue.

— Non, dis-je, avec un pensif hochement de tête, ce n’est pas bien gai.

FIN

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :  
[**https://www.ebooksgratuits.com/**](https://www.ebooksgratuits.com/)

—

**Avril 2025**

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l’élaboration de ce livre, sont : BrussLimat, YvetteT, PatriceC, ChristineM, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

*Votre aide est la bienvenue !*

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.